

L'envol de Moby Dick

ET AUTRES AVENTURES PARADOXALES



JEAN-CLAUDE
RENAULT



L'envol de Moby Dick

et autres aventures paradoxales

nouvelles

Jean-Claude RENAULT

Du même auteur aux éditions Nestiveqnen :

- *L'héritage du docteur Moreau*, volume 1, 2018
- *L'héritage du docteur Moreau*, volume 2, 2018

Remerciements

Merci à Patricia pour ses lectures, nos discussions, ses commentaires, ses conseils...

Merci à la communauté Oniris, plus particulièrement son versant « nouvelles » auquel je participe.

Merci à Short Édition qui a aiguillonné mon retour à l'écriture, par les nouvelles et les textes très courts.

Merci, enfin, à Chrystelle, pour son enthousiasme et son remarquable travail de relecture.

« L'envol de Moby Dick » a été publié dans l'anthologie *Bêtes mécaniques* (L'ivre Book, mars 2018).

« Le jour inversé » a été publié dans l'anthologie *Dimension merveilleux scientifique 4* (Rivière blanche, mai 2018).

Collection Fractales/ Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : juin 2019

ISBN : 978-2-915653-96-0

Sommaire

– Bansìdh –	5
– Le jour inversi –	47
– Le théâtre de Pygmalion –	83
– Les lois du temps –	113
– Le noyé du deuxième étage –	133
– Le hameau maudit –	159
– Caprice funeste –	187
– Les larmes de la fée verte –	205
– Le saut de l’express numéro 56 –	241
– L’envol de Moby Dick –	269

Bansidh

Lundi 2 novembre 1857

La pleine lune arrangeait Ulysse Cornaz qui marchait dans le sol spongieux de la tourbière dégagée par la baisse du lac de Neuchâtel plusieurs années auparavant. Il verrait si quelqu'un sortait d'une des bâtisses de La Tène¹, le lieu-dit qu'il traversait, ou de la forêt derrière elles, événement toutefois improbable passé minuit en cette saison. Les jours précédents, il avait été bien inspiré de suivre Hans Kopp, pêcheur et surtout chasseur d'antiquités, mais il ne disposait que d'une nuit pour inspecter le site que venait de découvrir Kopp avant que celui-ci n'en avise le colonel Friedrich Schwab pour le compte duquel il prospectait. La lumière de l'astre lunaire avait un autre avantage : selon les textes anciens qu'il avait collectés, l'objet de sa quête y était sensible durant les *jours perméables*, cette période durant laquelle la frontière entre les deux mondes s'estompait.

Quelques excavations, peu profondes, traces d'une première et hâtive fouille, attirèrent l'attention de Cornaz. Une fois à l'aplomb de la plus profonde d'entre elles, il se démoralisa. À peine quelques trous dans un espace immense à explorer. Il faudrait plus que de la chance pour trouver le médaillon. Qu'avait-il espéré ? Le médaillon demeurerait sans doute enterré pour l'éternité. Pire, il

1. Commune suisse située au bord du lac de Neuchâtel, qui donna son nom au second Âge de fer européen (civilisation celte de La Tène).

pourrait compléter la vitrine d'un obscur collectionneur. Dans tous les cas, faute de résultat, sa poursuite de l'immortalité s'achèverait définitivement, d'ici deux ans tout au plus. Peut-être moins, car les suspensions buvables d'uranite², le remède d'un médecin itinérant auquel il avait cru, l'affectaient plus qu'elles ne le soulageaient.

La lune s'effaçait derrière un nuage puis sa lumière, tout à coup libérée, se concentra brièvement en un unique point au fond du trou. Pris d'un soudain espoir et résistant à l'envie de crier au miracle, Cornaz se précipita en bas pour fouir avec ses mains la zone où il supposait avoir aperçu l'éphémère reflet. Au bout d'une heure, alors qu'il commençait à se décourager, ses doigts heurtèrent du métal. Creusant alors avec frénésie, Cornaz dégagea un médaillon qu'il nettoya pour l'observer sous l'éclairage diffus de l'astre nocturne : un homme assis en tailleur, coiffé de bois de cerf, serrant un serpent dans la main gauche et tendant le bras droit comme pour indiquer une direction. Enfin !

Après avoir coincé entre deux mottes de terre une coupelle tirée de son havresac, Cornaz la remplit d'huile de roche tirée de sa gourde avant d'y poser le médaillon. Celui-ci, loin de couler, oscilla légèrement avant de tourner, à l'instar d'une boussole, puis de se figer, le doigt pointé vers le sud. Cornaz, satisfait, ramassa avec précaution la coupelle et son précieux contenu et sortit de l'excavation. Il ne lui restait qu'à suivre la direction indiquée.

* * *

Mardi 2 novembre 1858

Un an plus tard...

Arrivé au bord du gouffre, Ulysse Cornaz posa au sol la brebis, endormie au chloroforme, qu'il comptait offrir en sacrifice, à défaut d'un taureau blanc qu'il aurait été bien incapable de descendre dix mètres plus bas. L'ovine,

2. Phosphate hydraté naturel d'uranium.

suspendu au bout d'une corde, mit un peu moins d'une minute pour atteindre le niveau inférieur. Après avoir accroché à son havresac la lampe à pétrole qui l'avait éclairé dans sa progression sous terre, l'homme dévala l'échelle installée le mois précédent à l'insu de la population de Saint-Léonard et sans grand risque d'être découverte puisque, hormis lui-même, nul n'avait exploré ces grottes d'accès difficiles depuis de nombreux siècles³. Une fois arrivé, Cornaz ramassa sa future victime puis se dirigea vers la luminosité dansante de flammes invisibles, car au-delà de la courbe de la galerie qui s'enfonçait dans la roche.

Débouchant dans une large salle, l'homme s'autorisa une pause pour jouir d'un spectacle qu'il ne reverrait pas de sitôt, voire jamais. Deux larges vasques, chacune berceau d'un grand feu, flottaient sur un lac d'au moins deux cents mètres de long et dont on ne voyait pas le bout. Si ce plan d'eau était nécessaire pour franchir le passage entre les mondes, un autre aurait tout autant fait l'affaire. Ce n'est pas pour ce lac qu'il était venu, mais bien pour l'objet réel de sa quête : un chaudron de cuivre, assez grand pour contenir un ou deux hommes. Au centre de la fresque animalière qui le ceinturait, trônait un personnage humain assis en tailleur et coiffé de bois de cerf qui brandissait un serpent comme s'il l'avait terrassé. Même image que sur le médaillon qui avait guidé Cornaz jusqu'ici. Malheureusement, s'il avait découvert le lac moins d'un mois après avoir trouvé le médaillon, il avait dû attendre le retour des *jours perméables* pour pouvoir effectuer le rituel.

Ignorant les fibules, torques et autres bijoux, en or pour la plupart, accumulés sur les berges du lac, sans doute des offrandes votives, Cornaz jeta la brebis dans l'immense récipient. Aussitôt, une brume couvrit la surface du lac et, peu après, une barque translucide en émergea.

3. Le lac souterrain de Saint-Léonard ne sera officiellement découvert par des spéléologues qu'en 1943.

* * *

*Jeudi 2 novembre 1878**Vingt ans après...*

De la brume sortit une barque transparente qui glissa vers la berge du lac avant de s'y échouer. Son unique passager bondit sur la terre ferme, brandissant une torche, seul éclairage autour duquel dansaient les ténèbres de l'immense caverne. Après une rapide inspection, Ulysse Cornaz eut la certitude que la grotte n'avait eu aucun visiteur depuis son départ vers le *Sìdh* : le chaudron et les offrandes votives n'avaient pas bougé d'un iota.

Le seul changement était en lui. En passant dans l'autre monde, il avait gagné l'immortalité mais à condition d'y demeurer éternellement, ce qui était inacceptable. Quitter le *Sìdh*, où le temps s'écoulait différemment, l'exposait au risque de tomber en poussière au moindre contact avec tout ce qui était moins vieux que lui : le végétal, l'animal, l'humus... C'était pour cela que du cuir originaire de l'autre monde le recouvrait intégralement de la tête aux pieds, avec pour seules ouvertures exposées, les yeux, les narines et la bouche. *A contrario*, ni les minéraux, ni l'eau, ni l'air, ni même la lame d'un poignard pénétrant son corps ne pouvaient lui nuire. Néanmoins, si cette carapace épaisse mais souple évitait les accidents, revenir dans le monde des hommes avait un prix : la vie reprenait ses droits et ceux-ci incluaient la mort. Mais, s'il avait cherché en vain une bibliothèque, ou simplement des archives, dans l'autre monde où écrire était considéré comme trop dangereux, il avait pu, en glanant les souvenirs de vénérables et naïfs érudits, trouver comment conjurer le sort.

C'est pour cette raison qu'il pénétra dans la première maison de Saint-Léonard, la serrure ne lui ayant opposé aucune résistance. Il y réveilla un jeune couple et s'aperçut, aux regards terrifiés, qu'il aurait dû se vêtir et se couvrir

d'un chapeau pour occulter le cuir qui lui donnait un étrange aspect. Après avoir assommé, ligoté et bâillonné les deux époux, Cornaz visita le bâtiment pour vérifier l'absence d'autres habitants – par chance le couple vivait seul – et se procurer des vêtements. Ceux du mari, rustiques mais de bonne qualité, indiquaient qu'il n'était sûrement pas un simple journalier.

Après avoir enfermé l'homme dans la cave, Cornaz s'attarda dans la pièce de vie. Au moins l'un des conjoints savait lire puisque des journaux s'empilaient sur le buffet, le dernier n'avait pas encore été déplié, ce qui permit à Cornaz de déterminer la date. Vingt ans s'étaient écoulés ici contre seulement un dans l'autre monde, mais le temps du *Sidh* était-il une réalité ou une illusion ?

Un magazine attira l'attention de Cornaz qui se mit à le feuilleter. L'exposition universelle de Paris, qui venait juste de se terminer, en constituait le principal sujet. Les tentatives d'un certain Don Sindulfo Garcia, apparemment avortées, pour voyager dans le temps éveillèrent son intérêt. Ainsi, la capitale française était devenue un lieu privilégié pour la science et toutes sortes d'expériences. Et s'il se rendait à Paris ? Il pourrait mieux se fondre dans une population plus importante et disparate que celle des bourgs à l'entour. En outre, si des disparitions y survenaient, celles-ci passeraient plus facilement inaperçues. Avec le trésor gisant dans la grotte, recruter des hommes de main peu regardants ne poserait aucun problème. Il avait besoin d'intermédiaires fiables mais aussi de bras, notamment pour déménager le chaudron.

Mis de bonne humeur par ces perspectives, Cornaz chargea la femme sur l'épaule et partit vers le lac souterrain. Il oublia l'homme qui se rappela plus tard à son bon souvenir par le biais d'un entrefilet de presse : on l'avait découvert début décembre, mort de faim et de soif, et son épouse, suspecte, avait été déclarée disparue.

Nuit du 1^{er} au 2 novembre 1886

Huit ans plus tard...

— Tu as vraiment des talents intéressants, Alexandre.

L'interpellé fixa la jeune femme qui venait gentiment de se moquer de lui d'un air faussement sévère pour l'inviter à ne pas rire, ce qui risquerait d'attirer l'attention. Celle-ci, portant la main devant la bouche, pouffa et Alexandre Cantovella ne put s'empêcher de sourire. La lampe à pétrole posée sur le sol soulignait les courbes adorables du visage de Cléore, auréolé par sa chevelure blonde aux boucles savamment sauvages. Même dans l'ombre, ses yeux pétillaient de malice. Il venait de crocheter l'entrée du réservoir de Ménilmontant, suite à une idée un peu folle de Cléore, sans doute la personne la plus fantaisiste qu'il connaisse, en tout cas plus excentrique que lui. « Ils s'étaient bien trouvés », aurait-on dit.

La porte ouverte, après avoir ramassé la lampe, il scruta la nuit noire mais, entre la nouvelle lune, les nuages et l'absence de réverbère, la visibilité dépassait à peine le halo de son éclairage portatif. Poussant le battant, il s'écarta.

— Après vous, gente dame.

— Que nenni, beau sire, minauda la jeune femme, mon chevalier servant doit passer devant pour m'ouvrir la voie.

Cantovella secoua la tête en souriant avant d'entrer le premier, lampe en avant. Il sentit Cléore attraper sa main libre pour le suivre dans le bâtiment et dans la galerie qui s'enfonçait vers les bassins.

Passionnée d'ésotérisme, folklore et mythologie, Cléore s'était intéressée aux anciennes fêtes et antiques rites qu'avaient supplantés la Toussaint et la fête des morts. Elle avait découvert qu'à cette date, les relations avec un autre monde étaient possibles, à condition de se trouver en présence d'eau. Elle aurait pu se contenter de la Seine ou des lacs et étangs des parcs parisiens, mais elle avait imaginé que le lieu devait être secret et, bien sûr, que

cela devait se passer à minuit. Elle avait donc jeté son dévolu sur le réservoir le plus proche de leur domicile, celui de Ménilmontant. Et Cantovella, attendri par sa joie exubérante, avait accepté de l'accompagner. En fait, il acceptait toujours, heureux de partager les petites aventures conçues par sa fantasque épouse.

Arrivé en haut de l'escalier menant au bassin, Cantovella s'immobilisa. Une lumière anormale venait d'en bas.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? murmura Cléore à son oreille.

— Quelque chose éclaire le bassin, répondit Cantovella, tendu.

— Et alors ? répartit la jeune femme en posant la main sur l'épaule de son mari dont elle percevait la tension. N'es-tu pas curieux ? Il s'agit peut-être d'une cérémonie païenne.

— Où nous ne serions pas les bienvenus.

— Moi, je n'entends personne.

— Cléore...

Peine perdue. Elle avait déjà dépassé Cantovella pour descendre et il ne put que la suivre en espérant qu'il n'y aurait pas de mauvaise rencontre. Il la rattrapa en bas des marches, inquiet de la luminosité proche de celle du jour, alors qu'ils se trouvaient dans un espace clos et sans fenêtre. Il rejoignit Cléore près de la rambarde du ponton surplombant le bassin dans lequel plongeaient des piliers qui se rejoignaient en voûtes en berceau évoquant les églises romanes.

Deux vasques flottaient sur l'eau, berceaux de feux blancs si intenses que le couple dut plisser les yeux, ce qui n'empêchait pas de distinguer l'étrange brume masquant l'extrémité du bassin. Alarmé, Cantovella se tourna vers sa compagne pour négocier leur départ mais celle-ci s'était approchée d'un immense chaudron qu'ils avaient jusqu'ici ignoré, attirés comme des phalènes par la lumière. Elle caressait la frise ceinturant l'immense récipient de cuivre et, devinant la présence de son époux juste derrière elle, lui montra un personnage, humain, assis en tailleur et coiffé de bois de cerf.

— Cernunnos, je crois.

Malgré son fort désir de partir, Cantovella ne résista pas à la discussion qui s'amorçait.

— Es-tu sûre de ne pas tout mélanger ?

Cléore éclata de rire.

— Non. Je ne suis pas sûre. Cernunnos présiderait aux cycles de la vie et, peut-être, de la mort, mais les folkloristes ne sont pas vraiment fiables.

— Si tu le dis...

Cantovella se tut soudain et Cléore, ayant perçu son changement d'attitude, regarda dans la même direction que lui. Une barque, transparente comme du cristal, sortait de la brume, avançant vers eux sans mode de propulsion apparent. Une femme d'une blancheur surnaturelle, se tenait assise, immobile, sur le banc de nage. Cléore, tout à coup très faible, vacilla mais, rassurée, se sentit rattrapée par les bras de son mari.

— Éloigne-la du chaudron, Noble héros, dit la femme blanche d'une voix claire avant de hausser le ton pour forcer Cantovella à réagir. Pars avec elle si tu veux la sauver !

Interloqué mais enfin lucide, Cantovella souleva la jeune femme dans ses bras. Alors qu'il posait le pied sur la première marche, un homme en costume noir apparut en haut de l'escalier.

— Où tu crois aller, mon mignon ? lança le nouvel arrivant qui commençait à descendre en brandissant une matraque.

Cantovella évalua vite la situation. L'homme, sûr de lui, ne le laisserait pas passer et un affrontement risquait fort de tourner en sa faveur. Cantovella n'avait pas le temps de discuter. Il posa avec délicatesse Cléore sur le sol, juste assez rapidement pour se relever et dévier le premier coup de matraque.

— Mais c'est que ça va être drôle, ricana l'homme avant de faire volte-face et de porter une nouvelle attaque que Cantovella esquiva.

S'éloignant de Cléore pour éviter qu'elle soit piétinée, Cantovella recula lentement vers la rambarde, sous l'œil attentif de son agresseur qui, estimant tenir une

ouverture, s'élança. Au dernier moment, Cantovella bascula : une main au sol et un pied soudainement détendu cueillit au menton son assaillant qui, renversé par le choc, ne se releva pas. Cantovella, remerciant mentalement ceux qui l'avaient initié au chausson marseillais, se précipita vers son épouse

Le thorax comprimé par une terrible angoisse, il trouva Cléore affreusement pâle et, bien que craignant de ne pas trouver le pouls, il le chercha désespérément à son poignet puis à sa jugulaire. En vain. Aucun mouvement ne soulevait la poitrine de la jeune femme et, quand Cantovella approcha son oreille des lèvres inertes, aucun souffle ne les effleura. Il y a des réalités que l'on refuse obstinément d'admettre. Pour Cantovella, la mort de Cléore en faisait partie.

— Je suis désolée, lui parvint une voix féminine.

Bien que terrassé par la douleur, Cantovella, encore à genoux au chevet de Cléore, se tourna vers le visage de gypse encadré de longs cheveux blancs. Alors, il ressentit une colère inextinguible dont il eut l'impression qu'elle lui consumait les yeux. Néanmoins, malgré la flambée de pulsions meurtrières, il ne put se résoudre à abandonner son épouse.

— Je comprends ta colère, Noble héros. (Cantovella se crispa.) Mais nous sommes tous les deux les jouets d'un autre. En d'autres circonstances, je t'aurais invité à m'accompagner sur la Terre des Vivants, le *Sìdh*.

Cantovella ne desserra pas les dents. La rage et la douleur ruisselaient en lui comme un flot sans fin, mais la dame blanche avait dit quelque chose qui méritait peut-être son intérêt.

— Je m'appelle Niamh, poursuivit celle-ci. Je suis une messagère entre les mondes, une *bansìdh*. Et je suis captive d'une *geis* dont je ne peux me libérer.

Cantovella regarda brièvement Cléore, si pâle, et dut fermer les yeux pour se ressaisir. La dame blanche employait un jargon qui aurait été familier à sa compagne. Comme elle s'était soudainement arrêtée de parler, il rouvrit les yeux et la vit scruter le haut de l'escalier. Craignant

une tentative de diversion, il refusa de se retourner. Pourtant, il fut tellement surpris quand la *bansidh* lui lança une boule rouge et or qu'il l'attrapa machinalement. Une pomme, constata-t-il.

— Garde cette pomme précieusement. (La voix avait quelque chose de si impératif que Cantovella ne se rendit pas compte qu'il glissait le fruit dans la poche de sa veste.) Celui qui vient croit que la lente agonie de la faim contribue à sa longévité. Idée stupide, à moins qu'elle ne lui soit un alibi pour qu'il puisse s'adonner à un jeu cruel.

Cantovella, toujours déterminé, envisagea de poser une question mais il n'en eut pas le loisir. Du bruit le força à tourner la tête. Découvrant le groupe d'individus surgis en haut de l'escalier, prostré et toujours incapable de lâcher Cléore, il ne bougea pas. Que pouvait-il faire contre cinq hommes, même si les deux derniers traînaient une lourde malle ? Ils avaient tous le même costume noir que son précédent assaillant, hormis celui de tête qui balançait une canne à pommeau, comme un chef d'orchestre sa baguette, tout en descendant d'un pas assuré.

— Ainsi, nous avons le bonheur d'avoir un invité. Cela palliera l'incompétence de mes hommes qui ont été incapables de m'en fournir un.

Cantovella frémit lorsqu'il perçut cette voix, gutturale et sifflante à la fois. Il leva les yeux vers l'individu maintenant près de lui et fixa le regard noir à peine visible dans l'ombre du haut-de-forme. Du cuir, ou une autre matière, couvrait son visage et son cou, ne laissant aucune peau visible. L'homme leva sa canne. Curieusement, Cantovella, privé de tout instinct de survie, ne se rebella pas. N'aspirant plus vraiment à vivre alors que sa colère n'avait pas reflué, il savait qu'une hypothétique vengeance ne lui rendrait jamais son aimée. Ce fut résigné qu'il reçut le coup sur la tempe, au moment même où il remarquait l'épaisseur inhabituelle des semelles de l'homme au haut-de-forme.

Mardi 2 novembre 1886 et au-delà

Quand Cantovella se réveilla dans la pénombre, ses narines furent assaillies par l'odeur rance d'une atmosphère confinée, et ses pensées par le décès de Cléore. Le parfum de la mort. Tourmenté, il resta immobile jusqu'à ce que son regard, enfin accommodé, capte une ligne grise légèrement plus claire au-dessus de lui, comme une meurtrière dans un mur de ténèbres. Intrigué et ignorant la douleur qui lui vrillait le crâne et l'esprit, il se leva pour observer cette unique source d'éclairage diffus qui lui permettait à peine d'entrevoir la silhouette de ses mains. Une fente dans un mur de pierre, de laquelle suintait de l'air, une faible ventilation qui devait traverser une distance telle que le jour ne parvenait ici qu'affaibli. Pas d'asphyxie à craindre, apparemment. Cette réflexion fut une révélation. Il était prisonnier.

Cantovella accueillit avec indifférence cette conviction. Peu lui importait désormais. Pourtant, une sourde colère se réveilla, insufflant une volonté de vivre. Ses ravisseurs étaient coupables de la mort de Cléore. Il décida alors d'explorer sa geôle. Une entrée d'air présupposant une sortie, il marcha dans la direction opposée au mur fendu. Trébuchant sur un obstacle qu'il n'avait pu voir, il se baissa pour en découvrir la nature au toucher et comprit vite qu'il s'agissait d'un squelette. Mauvais présage. Ce fut accroupi qu'il reprit une lente progression, découvrant à tâtons des ossements, des tissus rêches et même un cadavre desséché. Combien de victimes ? Mais la question s'évanouit quand Cantovella atteignit une paroi en bois. Sans doute la porte.

Il cogna du poing dessus. Au son renvoyé, il sut que le panneau était très épais. L'examen tactile de la porte, encastrée dans un chambranle de pierre, révéla que, gonds à l'extérieur et serrure absente, celle-ci serait impossible à forcer. Une barre ou un loquet devait la condamner de l'autre côté mais rien ne permettait de confirmer cette plausible hypothèse.

Deux ou trois heures plus tard, voire plus, Cantovella fit le point. Sept crânes, s'il avait bien tout exploré, Donc, autant de défunts. Il n'avait *a priori* trouvé trace d'aucun vêtement ou atours féminins, mais sans certitude. Les cadavres seraient-ils exclusivement masculins ? Cléore avait été victime d'un phénomène lié à la *bansìdh*, au chaudron ou aux deux. Lui, non.

Évoquer son épouse le tétanisa. Ses pensées se perdirent dans un vide sans fond alors qu'il s'abandonnait enfin à quelques pleurs. Les larmes avaient séché depuis longtemps quand sa raison, aiguillonnée par la colère, le sauva de la nuit intérieure.

Pourquoi était-il là ? Selon Niamh, son ravisseur aurait comme projet de le laisser mourir de faim pour accroître sa longévité, mais elle n'avait pas précisé quelle relation cette lente agonie entretenait avec les événements du réservoir.

En toute logique, ses geôliers ne reviendraient pas de sitôt et il trépasserait, de soif certainement car il n'y avait d'eau nulle part. Il récapitula les informations essentielles glanées lors de son exploration : murs qui ne sonnaient pas creux, comme ceux d'une cave enterrée ; une seule issue, obstruée par une porte indestructible. Cantovella ricana. Sa colère pouvait toujours flamber, elle s'éteindrait bientôt avec lui et sa souffrance. Ce fut alors qu'il s'aperçut que ses ravisseurs, sans doute par pure perversion, avaient laissé la pomme dans sa poche.

Désabusé, il contempla le fruit, ou plutôt son ombre, jusqu'à ce qu'il ressente la faim et la soif. Alors, il décida ironiquement de festoyer d'un dernier repas. Il croqua la pomme qui s'avéra juteuse et d'un goût agréable. Quand il voulut la mordre à nouveau, il ne trouva pas le creux libéré par le morceau qu'il avait mangé. Surpris, il manipula le fruit pour constater que celui-ci avait repris son intégrité. Cantovella mangea une autre bouchée, puis une autre, mais la pomme demeura entière. Plus tard, rassasié et sa soif étanchée, il médita sur le cadeau de Niamh. Il avait apparemment une chance de survie. Ses prédécesseurs avaient-ils rencontré la *bansìdh* ? Probablement pas.

Sa présence sur le lieu de la cérémonie était imprévue. Une question restait toutefois en suspens : quelles étaient les motivations de Niamh ?

Cantovella ferma les yeux en se disant que Cléore aurait aimé partager avec lui cette découverte extraordinaire. Il se sentit dériver malgré lui. Alors, plutôt que de ressasser sa peine jusqu'à se noyer dedans, il conçut le projet fou de s'évader. Une unique issue, la lourde porte. Pour seuls outils, les os des précédents occupants, en quantité mais fragiles. Le bois épais résisterait des semaines, des mois, ou plus, mais la pomme lui offrait, peut-être, un temps illimité.

Ponctuée de longues prostrations noyées de chagrin, la vie de Cantovella s'organisa au rythme d'un travail acharné jusqu'à l'abrutissement, de sommeils agités par les cauchemars, de douloureux rêves éveillés lors des pauses rendues nécessaires par ses mains à vif... La pomme remplissant son office, jamais il ne faiblit. Parfois, il s'étonnait de ne pas maigrir, de rester vigoureux, de ses plaies qui guérissaient, en se demandant quelle magie était à l'œuvre, mais ces interrogations s'évanouirent peu à peu dans son labeur sans fin. Alternaient « jours », d'une pénombre à peine atténuée par la fente dans le mur, et « nuits », phases d'obscurité absolue, mais Cantovella ne s'en préoccupa guère. Plus le temps passait, plus sortir devenait une obsession, à tel point que, concentré sur cet unique objectif au détriment de toute autre pensée, il parvint à anesthésier sa douleur.

* * *

Mercredi 2 novembre 1887

Alexandre Cantovella avait enfin réussi à percer l'épaisse porte. Au fond du creux arraché au bois écharde par écharde, avec des os brisés pour tous outils, il put passer un doigt à travers le trou. L'espoir soudain fut modéré par le temps qu'il faudrait encore avant de ménager un passage pour son bras afin d'atteindre le loquet,

ou tout autre moyen de verrouillage, si celui-ci s'avérait accessible comme il l'avait supposé.

Tandis qu'il s'offrait un bref repos pour célébrer cette minuscule avancée, Cantovella entendit du bruit. Des pas, lourds. Des voix. Deux hommes, qui discutaient d'un ton égrillard, approchaient. Seuls ? Ils parlaient d'un troisième individu qu'ils allaient bazarder dans l'oubliette de « l'autre déguisé », surnom probable de l'homme à la peau couverte de cuir. À tâtons, il trouva un grand morceau d'os brisé, très pointu et presque acéré, un poignard de fortune. Incapable de savoir s'il aurait la force d'agir, il ne pouvait compter que sur l'effet de surprise. Après tout, il était censé être mort depuis longtemps.

Quand la porte s'ouvrit, Cantovella bondit avant que le premier homme n'ait le temps de réagir et, sans hésitation, lui planta son arme improvisée sous les côtes. Pendant que sa proie s'effondrait, il se campa face au second larron qui, ébahi par le spectre hirsute surgi de la prison, jeta au sol l'homme qu'il portait sur l'épaule. Jaugeant son nouvel adversaire, Cantovella le trouva plus solide que le précédent. Malheureusement pour lui, son regard tomba sur une des deux lampes à pétrole posées par terre. Alors qu'ébloui, il reculait par réflexe, il reçut un coup de poing au menton. Par chance, sa barbe, très épaisse, amortit le choc et il put se ressaisir. Le combat fut bref. Une esquive, un coup de genou dans le foie, le coude qui s'abat sur la nuque. L'autre en aurait pour un bon moment avant de se réveiller.

Abasourdi de posséder autant de vigueur et d'avoir facilement terrassé deux individus, Cantovella contempla sans les voir ses mains crasseuses. Il savait grâce à sa pilosité faciale que de nombreux mois s'étaient écoulés. La pomme avait fait mieux que le nourrir, elle l'avait conservé en forme. Plus surprenant, il avait gardé toute sa tête. Un autre effet du fruit ? Le miracle de sa survie, l'espoir de sortir, un but et une tâche abrutissante aux lents progrès, voilà peut-être ce qui avait préservé sa santé mentale.

Il pensa alors à Cléore, avec douleur et colère, et vacilla comme au sortir d'un long coma. La souffrance était toujours là, terrible, et la rage qui l'avait consumé pendant

qu'il creusait ne l'occultait plus. Il hésita un instant à retourner dans le cachot. Là, il pourrait oublier de nouveau.

La victime des deux malfrats gémit. Ses pensées ayant offert à Cantovella le temps nécessaire à l'accommodation de ses yeux, il put donc voir, en se penchant sur lui, que l'homme ligoté, un peu plus âgé que lui et vêtu d'un costume de bonne facture, avait une bosse violacée sur le front. Quel concours de circonstances l'avait conduit ici ? Le hasard ? Bien que pressé de vider les lieux, Cantovella ne pouvait se résoudre à l'abandonner, même si son poids, *a priori* proche du sien, n'allait pas rendre aisé le déplacement de l'homme toujours inconscient.

Au-delà de quelques mètres, la galerie se transformait en escalier dont il ne voyait pas le sommet. Après une exploration où, débouchant dans une sorte de temple carré à colonnes, il identifia des stèles fermant des tombes – un caveau de famille sans doute –, Cantovella redescendit chercher la victime, une bonne vingtaine de mètres plus bas, en se demandant si les tombes étaient occupées. Lors de la lente et difficile remontée, il veilla à ménager l'homme évanoui qu'il était obligé de traîner en le tenant sous les aisselles.

Exténué mais surtout prudent, Cantovella allongea délicatement l'homme sur le dallage avant d'ouvrir la porte, non verrouillée, du petit mausolée. Jetant un œil à l'extérieur, il ne vit personne et décida de sortir avec la lampe à pétrole. Curieux, il s'intéressa au nom gravé au-dessus de l'entrée du caveau : « Ulysse Cornaz ». Un nom qui ne lui évoquait rien.

Durant sa courte exploration du cimetière qui lui semblait familier, il reconnut, malgré la pénombre, la silhouette de *La musique en pleurs*, petite statue inclinée sur la sépulture de Frédéric Chopin. Aucun doute possible, il se trouvait au Père Lachaise.

Après être revenu pour s'occuper de l'homme, il tracta celui-ci dans l'ombre d'un bosquet, à bonne distance du caveau. Il décida d'y attendre son réveil. Ayant conscience que son odeur et son aspect – une jungle de barbe et de cheveux, un costume usé, le tout noyé sous un tombereau

de crasse –, ne placeraient pas les autorités dans de bonnes dispositions à son égard, Cantovella jugea inopportun de quérir lui-même les forces de l'ordre.

La victime émergea de son évanouissement et eut un mouvement de recul quand, en se redressant, elle vit le mendiant soulever une lampe pour l'observer mais se rasséra quand celui-ci lui adressa la parole.

— Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?

L'homme porta la main à la bosse sur son front qui le lançait.

— Assez bien, j'imagine.

— Vous souvenez-vous d'avoir été agressé ?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes tiré d'affaire.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vos ravisseurs sont hors d'état de nuire et que vous êtes libre.

— Des ravisseurs ?

— Je le crains. Auriez-vous une idée de ce qui a motivé votre agression ?

Considérant ce curieux mendiant visiblement intelligent et au langage châtié, l'homme réfléchit un instant.

— Je l'ignore. Quoi que... J'ai voulu vérifier par moi-même si une rumeur était fondée. Je n'aurais sans doute pas dû y aller seul.

L'homme fronça les sourcils comme pour méditer sa périlleuse audace.

— Quelle rumeur ? s'enquit Cantovella.

— Ah, euh, pardon. D'étranges cérémonies dans le réservoir de Ménilmontant.

Cantovella baissa la tête sous le poids de la révélation qui le blessait cruellement. Ainsi, l'histoire se répétait.

— Mais vous, qui êtes-vous ? demanda l'homme.

— Leur précédent otage, si je puis dire, répondit Cantovella en se redressant. C'est grâce à votre venue que j'ai pu m'échapper et, par extension, vous délivrer.

— Vous avez dû rester captif fort longtemps, dit l'homme en désignant le visage étouffé par la masse pileuse.

— Depuis le 2 novembre 1886, mais j'ai totalement perdu la notion du temps.

— Un an ? s'exclama l'homme, horrifié.

— Un an, murmura Cantovella, consterné.

Cela faisait un an qu'il avait perdu Cléore. Un an passé dans le cachot. Un an que la *bansìdh* lui avait donné la pomme... Et si, comme Cléore, une jeune femme avait péri dans le réservoir ? Serait-ce un cycle ? L'homme qu'il avait sauvé était manifestement destiné à enrichir la collection de squelettes du cachot que Cantovella venait de quitter, non sans avoir connu la lente agonie de la faim qui, selon Niamh, contribuait à la longévité de l'individu responsable de ces horreurs. Un an déjà. Pourtant, c'était si proche.

Compatissant, l'homme tendit la main vers l'épaule de son sauveur mais un effluve malodorant suspendit son geste. Embarrassé, il préféra parler, ignorant le sourire amer de son interlocuteur auquel le manège n'avait pas échappé.

— Je vous suis redevable, monsieur. Je m'appelle Auguste Blanchet.

— Alexandre Cantovella, pour vous servir.

Un bref silence s'installa, vite rompu par le pragmatisme de Cantovella.

— Nous ne devrions pas nous attarder, monsieur. Nos ravisseurs opèrent en bande. Ils pourraient s'inquiéter de l'absence de leurs complices.

— Vous avez sans doute raison. De plus, j' imagine que vous avez hâte de rassurer vos proches.

Cantovella s'assombrit d'un coup et Blanchet se demanda quel impair il avait commis. Devant le mutisme de son sauveur, il risqua un timide :

— Personne ne vous attend ?

Cantovella ne répondit pas. Un an depuis le décès de Cléore. Il n'avait pas envie de remettre les pieds dans leur appartement qui devait être confit de poussière. Trop de souvenirs. Et, de toute façon, un an après la disparition du couple, leur logeuse, même si elle était charmante, avait dû reprendre possession de son bien pour le louer.

Dans le meilleur des cas, elle avait conservé leurs effets personnels à la cave. Cantovella pensa à son père, quelque part en Galicie, ou ailleurs, et à sa mère qu'il avait perdue quelques années auparavant. Sa vie se résumait à Cléore. Nulle part et personne.

— Non, lâcha-t-il comme à regret.

Blanchet prit alors une décision et, s'il lui en coûtait, il n'en laissa rien paraître.

— Je propose que vous veniez chez moi.

— Je vous remercie, monsieur, mais...

— Pas de mais, répartit Blanchet d'un ton autoritaire. Vous êtes seul, vous avez besoin de soin et... d'une bonne toilette.

Cantovella, sans attache ni but, se laissa faire. Le trajet fut long jusqu'au domicile de Blanchet et eut même un épisode cocasse. Lors d'un rencontre avec une patrouille de la police municipale, Blanchet dut expliquer avec force arguments qu'il n'était pas sous la menace du mendiant hirsute et puant qui l'accompagnait.

Tirée du lit, madame Blanchet eut quelque peine à accueillir l'invité surprise de son mari mais, quand elle comprit le rôle que celui-ci avait joué, elle devint la plus empressée des hôtes. Plus tard dans la nuit, lavé, barbe et cheveux taillés grossièrement mais coiffés et propres, vêtu d'un costume donné par madame Blanchet, Cantovella retrouva son hôte fumant un cigare dans le salon.

— Ne comptez-vous pas dormir ? s'enquit ce dernier.

— Après tant de temps dans la nuit, je n'en ressens pas le besoin.

Blanchet désigna le fauteuil en face de lui.

— Prendrez-vous quelque chose ? demanda-t-il alors que Cantovella s'asseyait.

— Non, merci.

— Vous avez peut-être besoin de parler, suggéra Blanchet, compatissant.

Cantovella, baissant les yeux, faillit se murer dans le silence mais le besoin irrépressible de s'épancher le submergea.

Raconter les événements fut un exercice pénible pour Cantovella, mais le sentiment de culpabilité né de son

impuissance passée lui parut moins lourd. Ne cachant ni sa souffrance ni sa colère, il ponctua plusieurs fois la narration de son envie irrépressible de poursuivre les assassins, si extraordinaires qu'ils fussent, de sa vindicte personnelle. Il se tétanisa à l'évocation du décès de Cléore, avant de continuer, voix chargée de sanglots secs, par l'arrivée de l'homme à la peau couverte de cuir. Enfin, il éluda son long séjour dans sa « prison » et n'évoqua à aucun moment la pomme miraculeuse qu'il avait laissée sur la commode de sa chambre.

À la fin du récit, Blanchet parut méditer quelques instants avant de lancer tout à trac :

— Il se trouve que j'ai un ami qui est inspecteur de la Police des chemins de fer.

Cantovella fixa son interlocuteur sans comprendre.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Eh bien, vous semblez déterminé à pourchasser les criminels à l'origine du décès de votre épouse. Et de nos raptifs respectifs. Autant le faire dans un cadre légal et disposer de moyens. Selon Célestin, pardon, mon ami, la Police spéciale des chemins de fer est de loin la mieux dotée.

Le regard de Cantovella se perdit dans le vague. Un avenir sans Cléore ? Impossible. Un avenir où les responsables de sa mort vivraient tranquilles ? Inacceptable.

Les jours heureux ne se conjuguaient plus qu'au passé. Le couple avait vécu une douce vie, un peu bohème, en partie grâce à la petite rente dont avait hérité Cléore. Elle vendait quelques toiles, il écrivait à la pige des articles sur les milieux nocturnes, et un premier roman inspiré de ses recherches avait été publié en feuilleton. Pour mieux s'imprégner des personnages, il était allé jusqu'à s'initier à la cambriole, y trouvant une certaine griserie quand il avait volé de riches personnes qu'il estimait malhonnêtes. Il ne lui aurait pas déplu d'être un gentleman cambrioleur mais, sur l'insistance de son épouse, il s'était arrêté, tout en gardant un petit pécule dont ils ne se servaient qu'en cas de vaches maigres. Cléore l'avait beaucoup taquiné pour ses talents de mauvais garçon. Curieux

des méthodes de combat et soucieux de précision dans ses écrits, il avait appris l'escrime, le tir et diverses formes de boxe ou de lutte. Mais à quoi cela avait-il servi ? Cléore était morte. Tout était fini.

— J'y réfléchirai, répartit Cantovella d'un ton involontairement dur alors qu'il avait déjà pris sa décision.

Compréhensif, Blanchet hocha la tête puis la conversation glissa vers des banalités. Il ne consentit à aller se coucher qu'après avoir obtenu de Cantovella qu'il accepte d'être hébergé le temps qu'il lui faudrait pour reprendre pied et la promesse qu'après le déjeuner, ils iraient ensemble raconter leurs mésaventures à l'inspecteur Célestin Hennion, l'ami de Blanchet.

Isolé dans sa chambre, allongé mains sous la tête et yeux rivés au plafond, Cantovella ne trouva pas le sommeil et, quand le jour vint, il se redressa pour fixer la pomme rouge et dorée qui lui avait sauvé la vie. Remercier une pomme. L'idée le fit sourire, tristement. Mais ce fruit était le témoignage d'un passé qu'il honnissait. Ses pensées dérivèrent ensuite sur le cimetière du Père Lachaise et, pris d'une soudaine inspiration, il se leva. Après avoir fourré la pomme dans la poche de sa veste qu'il n'avait pas quittée, il descendit l'escalier pour tomber sur son hôtesse.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur. Vous sortez ? demanda celle-ci.

— Oui. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. (Madame Blanchet fronça les sourcils.) Mais je serai de retour pour le déjeuner. Votre mari et moi-même avons quelqu'un à rencontrer cet après-midi.

L'hôtesse se détendit et désigna un macfarlane accroché dans l'entrée.

— Je vous suggère de vous couvrir. Il fait froid ce matin.

Dehors, Cantovella s'aperçut que l'immeuble, tout neuf, dans lequel il était hébergé, donnait sur la place du château d'eau, actuellement en plein chantier de modernisation. Il n'eut aucun mal à s'orienter pour trouver le

chemin du Père Lachaise qu'il atteignit après une demi-heure de marche.

Pensant avoir pris de solides points de repère, Cantovella parcourut le cimetière durant une première heure, puis une seconde. En vain. Le caveau de ce « Ulysse Cornaz » demeura introuvable. Il réalisa alors que, même s'il trouvait le petit mausolée, les malfrats avaient sûrement déserté l'endroit et effacé leurs traces. Dépité, il donna un coup de pied dans une pierre, s'attirant le regard de reproche des gens venus déposer des fleurs sur les tombes et préféra s'éclipser. De toute façon, il devait rentrer.

Ayant choisi de sortir du cimetière par le nord, Cantovella s'attarda dans le square longeant l'avenue de la République. Presque désert, l'endroit lui procura un semblant de paix qui cessa quand son poignet heurta le renflement de la pomme dans sa poche. Il n'eut alors plus qu'une envie : s'en débarrasser. Il savait que c'était stupide et qu'un jour, il le regretterait, mais il ne pouvait plus supporter sa présence. Il attrapa le fruit rouge et doré d'une main et le lança au loin dans l'allée. Les quelques personnes sur les bancs ne remarquèrent rien. Seul un enfant, abandonnant son jeu, suivit des yeux le projectile.

Plus loin sur le gravier, la pomme, qui avait cessé de rebondir et de rouler, sembla narguer Cantovella qui la considéra un moment. Pouvait-il abandonner cette pomme qui lui avait sauvé la vie ? Elle lui rappelait à la fois son long emprisonnement et la mort de Cléore. Comme il aimerait s'en séparer ! Il ne savait qu'en faire mais il n'allait quand même pas laisser traîner n'importe où un fruit doté d'un tel potentiel. Irrésolu, il décida d'aller la ramasser. Il n'était plus qu'à quelques pas de son objectif quand il entendit un cri aigu qui l'incita à s'immobiliser puis à lever la tête. Dans un chaos bruyant d'air et de plumes, un gigantesque rapace tomba du ciel pour atterrir devant lui. Cantovella, surpris, fit un bond en arrière avant d'observer l'oiseau aussi grand que lui, ou presque. Un humanoïde, en fait.

Repliant ses ailes sur ses bras comme des manches bouffantes, l'Homme-Oiseau se redressa avant de saluer

d'une inclinaison de tête Cantovella qui répondit machinalement de même. La coiffure de l'Homme-Oiseau ressemblait à une couronne de plumes dressées et son nez plongeait vers l'avant tel un bec d'aigle. Ou plutôt de faucon, pensa Cantovella qui assimila alors le cri perçant au huissement de ce rapace. S'agissait-il de l'un des fameux hommes-bêtes, les mythiques créatures du sulfureux docteur Moreau dont les supposées expériences avaient intéressé Cléore ? Pourtant, le plus surprenant n'était-il pas l'œil gauche de l'Homme-Faucon ? D'un rouge orangé, celui-ci flamboyait comme une gemme illuminée de l'intérieur. Un œil qui n'avait rien d'animal et qu'on ne pouvait *a priori* attribuer aux manipulations du docteur Moreau dont, toutefois, personne ne connaissait l'étendue.

Sans dire un mot, l'Homme-Oiseau s'accroupit pour ramasser la pomme et l'enfourner dans la besace qu'il avait en bandoulière. Cantovella, trop ébahi pour réagir, sursauta quand l'être extraordinaire lui adressa la parole d'une voix nasillarde :

— Pardonnez-moi, Alexandre, j'aurais d'abord dû vous demander la permission mais vous souhaitiez vous séparer de cette pomme. N'est-ce pas ?

L'interpellé en resta bouche bée. L'Homme-Oiseau tombé du ciel connaissait son prénom et savait qu'il avait des problèmes relationnels avec le fruit en question. D'où sortait-il ?

— Pour répondre aux questions que vous vous posez sûrement, reprit ce dernier, je suis bien un enfant du docteur Moreau mais ce n'est pas lui qui m'envoie. Je suis venu suite à une vision. Je me nomme Horus.

L'esprit de Cantovella s'emballa. Ce n'était donc pas Niamh qui avait dépêché un émissaire pour récupérer la pomme qu'elle lui avait offerte. Ni le docteur Moreau, s'il fallait en croire l'étrange volatile humain qui prétendait s'appeler comme le dieu faucon égyptien qui avait perdu son œil gauche avant de le récupérer.

— Grâce à l'Œil oudjat, continua Horus comme s'il avait suivi les pensées de son interlocuteur, je vous ai vu jeter la pomme. Il se trouve justement que je souhaite

vous l'emprunter pour quelques années. Néanmoins, je promets de vous la rendre le jour où vous en aurez besoin.

— Comment saurez-vous que j'en aurai besoin ? balbutia Cantovella en se disant que tout cela n'avait ni queue ni tête.

— Oh ! Je le saurai⁴, ne vous inquiétez pas.

Sans laisser à Cantovella l'opportunité de répartir, l'Homme-Faucon déploya les ailes autour de ses bras pour s'envoler dans un bruit de rafales de vent. Absourdi, Cantovella, contempla longtemps le point du ciel où avait disparu Horus avant de s'apercevoir que tous, dans le jardin, le fixaient. Enfants curieux, mères inquiètes, promeneurs intrigués ou effrayés... Trop de monde en tout cas et la police ne tarderait guère. Il valait mieux décamper. Cantovella haussa les épaules pour se donner une contenance, mais aussi pour dédramatiser la situation vis-à-vis des involontaires spectateurs de la rencontre, et partit d'un bon pas, remettant à plus tard les questions qu'il se posait.

* * *

Mercredi 1^{er} novembre 1893

Six ans plus tard...

Une étrange procession déboucha dans la rue de la Vanne, à peine éclairée par la demi-lune et les lointains réverbères de l'avenue Montsouris. Un homme muni d'une lampe à pétrole ouvrait la marche et un autre, pareillement équipé, la fermait. Entre eux, marchant l'un derrière l'autre, deux individus transportaient un chaudron suspendu par son anse à deux barres posées sur leurs épaules. Sans précaution particulière hormis un rapide examen des alentours plongés dans les ténèbres, le groupe entra dans le réservoir. Comme l'avait prédit Cantovella, ils avaient utilisé l'accès secondaire le plus discret.

4. Il faudra attendre de prochaines aventures.

Thiébaud Brincol et Jaquelin Allandet, tapis dans l'ombre, n'en revenaient toujours pas. La veille avait été signalée la disparition d'Émerence Dourzeau, jeune femme de bonne famille. De manière surprenante, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella, leur supérieur, avait rapproché l'affaire d'une série de disparitions, toutes liées à la Toussaint sur laquelle il enquêtait « depuis longtemps », avait-il dit. Selon lui, un individu nommé Ulysse Cornaz pratiquait, chaque nuit de la Toussaint au jour des morts, le sacrifice rituel d'une jeune femme, près d'un point d'eau. Après avoir décrit un chaudron et expliqué son usage, il avait eu l'étrange intuition de faire surveiller le réservoir de la Vanne, près du parc Montsouris, par Brincol et Allandet. Pourtant, lui-même s'était attribué, avec le reste de l'équipe, le réservoir de Ménilmontant, preuve que, pour lui, la cible principale n'était pas Montsouris. L'inspecteur spécial avait finalement eu raison de prévoir qu'il pouvait se tromper de lieu et été inspiré en choisissant de faire surveiller cet autre bassin.

Un bon quart d'heure plus tard, les quatre hommes ressortirent, délestés du chaudron, et disparurent après avoir laissé l'un des leurs en faction devant la porte. Abandonnant Allandet sur place, Brincol partit sans attendre pour avertir son supérieur, regrettant de ne pas disposer d'un moyen de communication, comme un télégraphe, mais sans fil.

Trois heures furent nécessaires pour que la petite troupe arrive enfin au bout de la rue de la Vanne – le retour avec un fourgon hippomobile étant plus long que l'aller sur une simple monture.

— Pour une intuition, marmonna Brincol, c'est une intuition.

Cantovella évita de regarder son subordonné et fixa son attention sur la silhouette, plus loin dans la rue. Il ne pouvait pas avouer que cette intuition était le fruit de sa longue traque d'Ulysse Cornaz commencée six ans plus tôt et qui avait motivé son entrée dans la police. Une vindicte personnelle. Ulysse Cornaz, le nom sur le caveau où il avait été enfermé pendant un an. Peut-être pas le

nom de l'homme qui pratiquait ces damnés rituels, mais Cantovella, qui l'avait baptisé ainsi à défaut de connaître son identité, l'imaginait assez orgueilleux pour faire graver son patronyme à l'entrée du caveau. Néanmoins, il n'avait jamais débusqué ce fantôme, caché sous une autre identité ou derrière des prête-noms. Au-delà de ces considérations, il préférait se taire de peur que sa voix trahisse le chaos émotionnel qui l'habitait. Il avait besoin de se ressaisir.

Depuis la nuit où il avait perdu Cléore, c'était la première fois qu'il trouvait le lieu où Cornaz allait pratiquer sa « cérémonie » mais aussi la première fois qu'il menait une enquête officielle. Auparavant, en tant qu'inspecteur de la Police des chemins de fer, il ne pouvait mener une enquête sortant du cadre imposé par sa hiérarchie. Depuis cette terrible nuit commencée à la Toussaint 1886 et surtout depuis sa libération un an plus tard, il avait eu six ans pour se documenter et se préparer, même si beaucoup de points lui échappaient encore. La Toussaint et le jour des morts correspondaient à *Samain*, cette période des jours perméables entre les mondes. Quant au réservoir de la Vanne, la « cathédrale de l'eau », un des lieux probables pour la cérémonie, il avait eu la bonne idée de ne pas tout miser sur Ménilmontant.

— Alors, on y va ? lança Barthélémy Bazoche.

Cantovella ignore son massif adjoint. Celui-ci manifestait, chose rare chez lui, une certaine impatience, sans doute parce qu'il avait rechigné à quitter, en cette soirée de Toussaint, son épouse très croyante. L'inspecteur spécial scruta la rue perdue dans la pénombre. Il dut se concentrer pour reconnaître l'inspecteur Allandet qui avait mis hors d'état de nuire le guetteur de Cornaz.

Pour cette intervention, ils n'étaient malheureusement que six. Hormis le commissaire Hennion, c'était l'équipe au complet : quatre policiers, un médecin légiste et une attachée scientifique. Cantovella n'avait pas eu le temps de mettre en place un dispositif plus lourd. Sans « gros cas » épinglé à son tableau de chasse, la Brigade Spéciale de Célestin Hennion, dédiée aux affaires extraordinaires,

mais risée de la Sûreté Générale, manquait de crédibilité pour mobiliser des forces plus importantes.

— Et eux, ils viennent aussi ? demanda Brincol en désignant la jeune femme engoncée dans un épais manteau et le jeune homme aux allures de dandy souffreteux restés en retrait.

— Oui, répondit sèchement Cantovella à son subordonné hermétique aux consultants extérieurs à la police. En étudiant la scène que nous allons découvrir, mademoiselle Lobbia trouvera peut-être des éléments de preuve. De toute façon, cela lui sera une expérience profitable. Et un médecin sera nécessaire, en espérant que ce ne soit pas du légiste dont nous ayons besoin. Ils resteront en arrière, c'est tout.

L'inspecteur s'en voulut brièvement de rudoyer son collègue, mais il était convaincu, comme le commissaire Hennion, de la nécessité d'user de méthodes modernes. À la décharge de Brincol, ces deux-là n'étaient associés à la Brigade que depuis le début du mois. Hilarion Combes avait été recommandé par le docteur Brouardel sous la direction duquel il étudiait la médecine légale à l'hôpital de La Pitié. Quant à Giuliana Lobbia qui travaillait au laboratoire de chimie de la ville de Paris, elle contribuerait à l'analyse des scènes et des indices. Charles Girard, le directeur de la jeune femme, avait vanté l'ingénieur retardateur pour bombe qu'elle avait inventé. Nonobstant ses talents techniques et scientifiques, sa formation ne serait complète que lorsqu'elle aurait acquis des compétences plus proches de la criminologie, comme l'anthropométrie judiciaire et la dactyloscopie. Mais Brincol, qui abhorrait déjà l'idée qu'une femme exerce un métier d'homme, n'aimait pas cette demi-Italienne dont le père⁵ avait pourtant eu, sous les ordres de Garibaldi, quelques succès contre les Prussiens avec la brigade de l'armée des Vosges qu'il commandait en 1870.

* * *

5. Cristiano Lobbia.

Jeudi 2 novembre 1893

Peu après les douze coups de minuit, l'équipe rejoignit Jaquelin Allandet. Un individu ligoté et bâillonné gisait près de la porte du réservoir. Le guetteur.

— N'était-ce pas un peu prématuré ? demanda Cantovella en le désignant, tout en s'agaçant de la voix de fausset que lui donnaient ses émotions.

— Ils sont déjà dedans, répartit Allandet en haussant les épaules. Et ils trimballaient la grosse malle dont tu nous avais causé.

— Combien sont-ils ?

— Quatre et un bourgeois.

L'inspecteur spécial, amusé malgré tout par la distinction du bourgeois, se tourna vers Barthélémy Bazoche qui descendit de son dos un havresac chargé de six lampes à pétrole. Chacun en prit une pour l'allumer. Cantovella dégaina son revolver et fut immédiatement imité par les autres policiers.

— Messieurs, nous n'avons pas le temps de tergiverser.

D'un grand coup de pied, Cantovella ouvrit la porte pour entrer le premier et se mettre à courir sans s'inquiéter d'être suivi. Durant les six ans passés, il avait visité tous les réservoirs parisiens jusqu'à en connaître le moindre couloir. Et maintenant, le plus probable était que la cérémonie se tint dans le bassin principal du premier niveau.

Derrière les policiers, Giuliana Lobbia, passant dans la grotte du réservoir, s'intéressa brièvement à la série d'aquariums en escalier, le fameux truitomètre testant la qualité de l'eau, puis aux énormes tuyaux de la chambre des vannes. Mais elle fut surtout saisie par l'immensité de la salle quand elle surgit de l'escalier en haut de la rampe surplombant le majestueux bassin turquoise. La « cathédrale de l'eau » portait bien son nom. Et elle était illuminée par deux grands feux blancs jaillis de l'eau, tel un éclairage surnaturel. En y prêtant plus d'attention et en plissant les yeux à cause de l'éblouissement, Giuliana

s'aperçut que des vasques, dont elle évalua le diamètre à deux mètres, portaient les feux et flottaient devant les piliers d'une longue série d'arches qui dessinaient une nef nettement plus profonde que celle de Notre-Dame. Sans compter que ces arches se multipliaient à droite et à gauche, telles des travées.

La jeune femme dut descendre les dernières marches qui la séparaient de la rambarde pour en apprécier la largeur. Elle constata alors qu'un tablier de bois, à l'air très récent, avait été construit pour recouvrir d'un ponton plat les escaliers perpendiculaires qui plongeaient de chaque côté dans l'eau si bleue.

Passant près d'une malle ouverte, Giuliana entrevit une femme, probablement la présumée victime. Horrifiée et sachant que ce n'était pas de son ressort, elle détourna les yeux qui errèrent pensivement sur le chaudron dont elle avait entendu parler, avant de se fixer sur l'étrange brume qui occultait le fond du bassin. Tout en s'interrogeant sur l'origine de ce brouillard, elle s'étonna que leur groupe n'ait débusqué personne et en déduisit que le fameux Cornaz et sa bande avaient dû quitter les lieux par une autre issue. Avaient-ils été repérés ? Probablement.

Hilarion Combes, sur un geste de Cantovella, se précipita vers la malle, ce qui attira l'attention de la jeune femme. Quand le médecin légiste se releva en secouant la tête d'un air désolé, Giuliana s'attrista mais, fascinée, se laissa à nouveau happer par l'atmosphère. Elle remarqua à peine que l'inspecteur spécial lançait Brincol et Allandet à la recherche de l'autre issue par laquelle étaient partis les criminels pour, si possible, les rattraper et entamer une filature.

Curieuse, elle s'approcha du chaudron, de bonne taille, qui aurait pu contenir une personne, voire deux, et posa la main dessus avant de vite la retirer, surprise par la douce chaleur en émanait. Après s'être convaincue qu'elle ne risquait rien, elle caressa le métal – du cuivre si elle se fiait à sa couleur –, tout en se demandant ce qui produisait cette température. Puis elle s'intéressa à la frise en relief qui ceinturait le récipient : une véritable

ménagerie dont le personnage principal était un homme, unique et coiffé de bois de cerf ; celui-ci, assis en tailleur, brandissait un serpent, ou le serrait comme s'il voulait le tuer.

Giuliana n'eut pas le temps de réfléchir au sens de la représentation, un reflet venu du bassin accrocha son œil. Intriguée, elle se tourna vers la brume qui masquait l'extrémité opposée du bassin. En sortait quelque chose de brillant, et de transparent aussi. Quand elle crut reconnaître l'étrave d'un bateau, son imagination s'enflamma.

— Que faites-vous là, mademoiselle Lobbia ? Je vous avais dit de rester dans la galerie.

La jeune femme ne put répondre à Cantovella qui venait de s'apercevoir de sa présence. Aspirée par un irrésistible étourdissement, ses jambes se dérobaient sous elle, elle ne sentit pas les bras de l'inspecteur spécial qui la rattrapa, ni ne l'entendit prononcer son prénom d'un ton inquiet.

— Barthélémy, héla Cantovella, bouleversé par une scène qu'il avait déjà vécue. Emmène-la dehors. Vite !

Sans discuter, le colosse prit délicatement la jeune femme des bras de l'inspecteur spécial puis remonta l'escalier en courant. Son supérieur semblait savoir certaines choses qu'il ignorait, mais il poserait des questions plus tard. D'ailleurs, Cantovella ordonnait déjà au médecin légiste de le suivre. Il y avait sans aucun doute urgence.

L'inspecteur spécial, préoccupé par l'état de la jeune scientifique, se tourna vers l'embarcation surgie de la brume qui glissait sur l'eau comme propulsée par un vent dont le souffle ne parvenait pas jusqu'à lui. Une barque de cristal. Et à son bord, tranquillement assise, une femme d'une beauté exceptionnelle, bien qu'elle ressemblât à une statue d'albâtre. Sa tunique immaculée était à peine plus blanche que sa peau, ses cheveux, et même ses yeux qui ne cillaient pas. La barque s'immobilisa jusque sous la rambarde. Cantovella dégaina son revolver pour mettre en joue la nouvelle venue.

— Libérez la jeune femme qui vient d'être emmenée dehors, s'exclama-t-il.

— Ainsi nous nous retrouvons, Noble héros, répartit l'apparition d'un ton envoûtant, tout en secouant légèrement la tête.

— Libérez-la ! Ou je tire.

— Allons, allons. Ne sais-tu pas que je suis immortelle et que je ne crains pas ces armes ridicules ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier, Niamh.

— Ainsi, tu te rappelles mon nom, Noble héros. (Elle eut un sourire en coin.) Et ne t'inquiète pas pour la jeune femme. Tu l'as éloignée de moi et du chaudron. Elle ne risque plus rien. (Cantovella se détendit mais ne baissa pas son arme.) Combien d'années se sont écoulées depuis notre première rencontre ? Le temps qui passe m'échappe complètement.

— Sept, ne put s'empêcher de répondre l'inspecteur spécial.

— Et qu'as-tu fait de la pomme que je t'avais offerte ?

La question renvoya Alexandre Cantovella sept ans en arrière. Devant l'air absent du policier, la *bansídh* réitéra sa question :

— Allons, réponds-moi. Qu'as-tu fait de la pomme que je t'avais offerte ?

— Je ne l'ai pas gardée. (L'inspecteur soupira à l'évocation du fruit rouge et doré qui l'avait nourri un an durant, puis il agita nerveusement son revolver en direction de Niamh qui, visiblement attristée, se taisait.) Pourquoi ma survie vous tenait-elle tant à cœur ?

— Parce que tu es le Noble héros qui me libérera, murmura la *bansídh* d'un ton timide avant de continuer devant l'incompréhension affichée de l'inspecteur spécial. Moi aussi, je suis une victime.

— Une victime ? rauqua Cantovella.

— Je suis captive d'une *geis*, un charme si tu préfères, tissée autour de moi, une obligation à laquelle je ne peux me soustraire.

— Qui est le geôlier ? demanda le policier, tout à coup inspiré. Ulysse Cornaz ?

— C'est bien cet homme, souffla Niamh. Cet homme qui, grâce à la pratique d'une magie interdite, a pu forcer

le passage vers la Terre des Vivants et, par la suite, m'asservir.

Cantovella, dubitatif, dodelina de la tête. Il ne voyait pas, ou pas encore, le rapport avec ce qu'il avait vécu et cette « intrusion » ne correspondait en rien à ce qu'il avait lu.

— Une fois sur la Terre des Vivants, on n'en repart plus, non ?

— Normalement, non, répondit Niamh. Le temps s'y écoule beaucoup plus vite et, quand un « invité » remet le pied sur ce monde, sa temporalité le rattrape et il tombe en poussière.

— Ce qui explique les épaisses semelles et la peau totalement recouverte de Cornaz, commenta l'inspecteur spécial pour lui-même.

— En effet. Cet homme connaissait les risques quand il a choisi de quitter la Terre des Vivants.

— Pourquoi l'a-t-il quittée ?

— Parce qu'il ne voulait pas vivre la vie éternelle telle que nous la vivons sur la Terre des Vivants mais en ce monde.

Hochant la tête, Cantovella pensa aux sept crânes qu'il avait trouvés et y ajouta son propre cas.

— Depuis huit ans environ ?

Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas compté les dernières années.

— La prochaine cérémonie sera la quinzième, dit Niamh.

L'inspecteur spécial frémit en repensant à Cléore. Il désigna le chaudron.

— D'où vient-il ?

— Ce chaudron très ancien avait été oublié de votre monde malgré son pouvoir particulier. Dans vos légendes, il est connu comme le chaudron de la résurrection. Là où il reposait, il aurait dû être découvert un siècle plus tard et finir dans un musée comme simple trésor archéologique. Mais Ulysse Cornaz a trouvé le médaillon qui l'a guidé jusqu'au chaudron grâce auquel il a rejoint la Terre des Vivants. Mais il a estimé que celle-ci ne lui convenait pas et il m'a alors imposé une *geis* avant d'en partir. Depuis, il se sert du chaudron pour sa cérémonie.

— En quoi consiste-t-elle ?

— Le chaudron est un réceptacle. La vie d'une jeune femme se déverse en lui puis Ulysse Cornaz s'en abreuve pour prolonger sa propre longévité d'un an. Avant que vous posiez la question, je ne suis que l'intermédiaire nécessaire à l'opération.

— L'intermédiaire ? s'ébahit Cantovella.

— Je suis celle qui invite dans l'autre monde et mon invitation peut extraire la part immatérielle de l'être qui répond à mon appel, la force vitale. La *geis* à laquelle je suis soumise me force à envoyer cet appel malgré moi. Mais la suite ne dépend plus de moi. Le chaudron capture toute force vitale libérée dans son voisinage et la conserve jusqu'à ce que son maître s'en nourrisse.

— Ne pouvez-vous vous y soustraire ?

— Non, soupira la *bansìdh*.

— La *geis* ? présuma Cantovella à haute voix.

— La *geis*, confirma la *bansìdh*. Toutefois, celle-ci a des limites. Je ne peux traverser le voile entre les mondes que durant les *jours perméables*.

— Ah ! Je comprends mieux la cérémonie annuelle au moment de *Samain*. (Niamh acquiesça.) Mais je ne vois pas pourquoi ce rituel ne concerne que des jeunes femmes.

— Jeune pour l'énergie vitale. Femme, je suppose qu'Ulysse Cornaz n'a pas voulu prendre le risque que son sort se retourne contre lui.

— Et pourquoi capture-t-il des hommes pour les laisser mourir de faim ?

Niamh fit une moue embarrassée.

— Une croyance de sa part ou une pure perversion ? J'avoue que je ne sais pas. Si je me fie à la seule fois où il m'en a parlé, il y verrait une offrande pour compenser les vies qu'il vole. Toutefois, la meilleure explication à mon sens est que, juste avant sa première cérémonie, il a enfermé un homme qui est mort ensuite de faim. Je pense qu'Ulysse Cornaz croit que ce décès s'intègre dans son rituel et le renforce.

Tous ces éclaircissements ne satisfaisaient pas l'inspecteur spécial, d'autant plus que cette conversation avait

réouvert une douloureuse plaie qui, malgré le temps, n'avait pas encore cicatrisé, mais il devrait s'en contenter.

— Donc, si j'interprète bien vos propos. Il faut mettre ce triste individu hors d'état de nuire. Libérée, vous ne serviriez plus d'intermédiaire.

— Ce n'est pas aussi simple, répartit tristement Niamh. Ulysse Cornaz doit mourir pour que la *geis* soit annulée.

— Qu'à cela ne tienne, rétorqua Cantovella en proie au désir sans cesse grandissant de vengeance.

— Je vous rappelle que cet homme n'est plus un mortel.

— Ah oui ? Mais il me semblait que le contact avec notre monde devrait lui être fatal.

— C'est le cas. Il ne peut ni marcher pieds nus sur la terre ni sentir la douceur des pétales de fleur sur sa peau. Il ne peut même pas se permettre de toucher un brin d'herbe car cela le tuerait. D'ailleurs, il ne boit ni ne mange. La cérémonie pourvoit à tous ses besoins. Et le cuir dont il est totalement recouvert provient de bêtes élevées sur la Terre des Vivants. Une protection.

— Bah, fit Cantovella en brandissant son revolver, j'ai une autre solution.

— Le métal de vos armes est plus ancien que cet homme. Il ne peut rien contre lui. Mais je te fais confiance, Noble héros. Tu trouveras une solution.

L'inspecteur spécial se mura dans un silence plein de ressentiment. Ulysse Cornaz, le chaudron. Assurément des problèmes à traiter. Mais la *bansìdh* ? Ne devrait-il pas la mettre hors d'état de nuire, elle aussi ? Après tout, c'était en sa présence qu'était morte Cléore.

Niamh, percevant le malaise sous-jacent, essaya d'ama-douer son interlocuteur.

— Quand tu auras accompli ta tâche, Noble héros, tu auras mérité ta place sur la Terre des Vivants.

— Ce n'est pas pour gagner une place sur la Terre des Vivants que je vais m'occuper du cas de ce Cornaz, malgré Cantovella. Et de toute façon, je n'ai rien à faire sur cette foutue terre.

— Si tu viens avec moi, Noble héros, tu pourras retrouver ton aimée.

Niamh avait commis une erreur d'appréciation. Lors de ses recherches, Cantovella s'était intéressé aux invitations, parfois perfides, des *bansidh* que les textes présentaient rarement sous un jour favorable. Quant à retrouver dans cet autre monde la Cléore qu'il avait aimée, et qu'il aimait encore, Cantovella n'y croyait guère. Le seul résultat de cette proposition fut de raviver sa douleur, et sa rancœur se mua peu à peu en haine confuse. S'apercevant de sa méprise, Niamh comprit qu'elle devait s'en aller. La barque commença à reculer.

— Adieu, Noble héros, dit-elle avec un pâle sourire.

Un voile de colère tomba brutalement sur l'esprit de l'inspecteur spécial.

— Je vous interdis de partir !

Comme l'embarcation s'éloignait toujours, son doigt pressa la gâchette. Au moment exact de la détonation, Niamh disparut, cédant la place à un cygne qui s'envola vers la brume au fond du bassin avant de s'y engouffrer. La barque de cristal, vide, se liquéfia pour se dissoudre dans l'eau aux reflets turquoise.

Hébété, Cantovella réalisa son geste. Une terrible impulsion qu'il n'aurait jamais crue possible. Choqué d'avoir tiré avec la volonté de tuer, il contempla son arme comme un serpent venimeux. Son passé le transformait-il ?

— Ça va ?

Cantovella sursauta au cri de Bazoche qui, revolver au poing, le rejoignit près de la rambarde puis, amer, il contempla la brume qui se dissipait. Son adjoint avait dû entendre le coup de feu.

— Je chasse une chimère, Barthélémy. Et elle s'est envolée.

Perplexe, le massif policier regarda son supérieur en coin mais se garda bien d'interpréter ses étranges propos. Cantovella, quant à lui, ne s'attarda pas au bord du bassin et ramassa les barres qui avaient servi au transport du chaudron qu'il ne pouvait évidemment pas abandonner en ce lieu. Après y avoir déposé les lampes à pétrole pour disposer d'un éclairage dans la galerie qui les mènerait

dehors, les deux policiers prirent les barres sur leurs épaules pour soulever le chaudron par son anse.

Quelques minutes plus tard, sortis rue de la Vanne, ils posèrent leur fardeau pour souffler mais surtout pour prendre des nouvelles de Giuliana Lobbia au chevet de laquelle se tenait Hilarion Combes. Assise et adossée au mur, elle se remettait de l'affaiblissement qui l'avait prise quand le chaudron avait cherché à absorber sa vie. En voyant arriver les deux policiers, elle se leva, chancelante, sans autre aide que le mur.

— Comment vas-tu, Giuliana ? s'enquit Cantovella, inquiet.

— Bien, Alexandre, je te remercie, répondit la jeune femme du tac au tac avant d'arrondir la bouche de confusion à cause du tutoiement inopiné.

Bazoche s'étonna que son supérieur se laisse aller à une familiarité qui, il ne le savait pas encore, allait s'installer durablement. Depuis qu'il connaissait Cantovella, c'était la première fois que celui-ci franchissait le mur invisible l'isolant de la gent féminine. Toutefois, à y regarder de plus près, le ton et l'attitude de l'inspecteur spécial ressemblaient fort à l'expression d'un sentiment paternel. La distance que son supérieur maintenait à l'égard des femmes n'était donc pas tombée et Bazoche, captant un coup d'œil évaluateur de Giuliana, espéra que la jeune femme ne s'enticherait pas d'une inaccessible illusion. D'ailleurs, comme s'il n'avait rien dit de particulier, Cantovella ramassa les barres de transport, estimant sans doute que Giuliana pourrait marcher jusqu'au fourgon hippomobile garé deux rues plus loin.

* * *

Par chance, en sortant du réservoir, Thiébaud Brincol et Jaquelin Allandet avaient repéré, grâce aux réverbères de l'avenue Montsouris, des silhouettes qui s'éloignaient. Ils les avaient rattrapées d'assez près pour avoir la certitude qu'il s'agissait bien du bourgeois et de ses quatre sbires et ainsi entamer une filature. Celle-ci les avait menés rue

Dareau, juste en face d'un immeuble où étaient entrés les cinq malfrats, de l'autre côté du boulevard Saint-Jacques. Brincol connaissait bien le quartier à cause du terminus de la ligne de Sceaux qu'il empruntait chaque dimanche, si le devoir ne le retenait pas dans la capitale. Il s'empressa de noter l'adresse dans le petit carnet qui ne le quittait jamais. Il ne possédait pas, comme son supérieur, un de ces coûteux livres-mémoires⁶ vendus par la Compagnie des Intel ligences Botaniques. Le carnet lui convenait mieux et, surtout, lui paraissait moins diabolique. Alors qu'il le fermait, Allandet traversa le boulevard pour s'approcher de l'immeuble qui faisait l'objet de leur attention.

— L'imbécile, grogna Brincol qui aimait bien son collègue mais trouvait que celui-ci dépassait parfois les bornes. Il va se faire repérer.

Comme pour confirmer ses craintes, la porte s'ouvrit brusquement, libérant trois hommes qui se ruèrent sur Allandet pour l'assommer promptement sans qu'il puisse réagir, puis le traînèrent à l'intérieur. Tout s'était passé si vite que Brincol en resta pantois. Choqué, il lui fallut quelques secondes avant de relater succinctement le rapt. Rangeant ensuite le carnet dans sa poche intérieure, il se demanda ce qu'il devait faire. De combien de temps disposait son collègue avant d'être molesté ou tué ? Agir seul serait stupide. Quérir des renforts laisserait le bâtiment sans surveillance. Il tergiversait encore quand il entendit un bruit derrière lui.

* * *

Vendredi 3 novembre 1893

— Strangulation avec un câble genre... corde de piano.

Le docteur Combes n'était pas encore pleinement habitué à la médecine légale mais le diagnostic ne posait malheureusement pas de problème. La difficulté venait

6. Leurs nouvelles possibilités ne seront découvertes que plus tard, en mars 1895, dans le roman *L'héritage du docteur Moreau*.

du fait qu'il connaissait la victime, l'inspecteur Brincol en l'occurrence, même s'il ne l'avait croisé que trois ou quatre fois.

— Merci, Hilarion, dit Cantovella d'un ton lourd. Je ne crois pas nécessaire d'approfondir.

L'inspecteur Bazoche l'avait accompagné quand ils avaient appris que le corps de Brincol, trouvé sur les voies de la ligne de Sceaux, avait été transféré à la morgue de l'île de la Cité. Le colosse bougeait d'un pied sur l'autre comme un fauve en cage. Il venait de lire, comme son supérieur, le carnet de Brincol. Ils connaissaient donc les coupables, qui détenaient Allandet, ainsi que leur adresse. Il n'y avait plus qu'à lancer une vaste opération de police.

— Je sais à quoi tu penses, Barthélémy, souffla Cantovella. Mais je peux te garantir qu'Allandet n'est pas boulevard Saint-Jacques. Par conséquent, une intervention là-bas ne permettrait pas de le sauver.

— Comment peux-tu le savoir ? s'insurgea Bazoche.

— Je te raconterai ça une autre fois. (Seules deux personnes connaissaient l'histoire de Cantovella, sa première rencontre avec Niamh et Ulysse Cornaz ainsi que le décès de Cléore : Auguste Blanchet, l'homme qu'il avait sauvé en s'évadant du tombeau, en totalité, et le commissaire Célestin Hennion, son supérieur, à travers des morceaux choisis.) Nous allons devoir procéder à un échange.

— Un échange ?

— Nous possédons quelque chose d'important pour Cornaz. Son chaudron.

— Tu comptes monter une souricière ?

— En quelque sorte. Mais nous devons d'abord passer au laboratoire de chimie pour voir Giuliana.

— Pourquoi ? s'étonna Bazoche.

— Te souviens-tu que Charles Girard nous a vanté le retardateur qu'elle a conçu ?

— Tu veux une bombe ? s'exclama Bazoche. Mais que va-t-on en faire ?

— Je t'expliquerai en chemin. J'espère qu'il restera quelqu'un boulevard Saint-Jacques pour recevoir mon message.

* * *

— Tu crois vraiment que la terre va servir à quelque chose ? demanda Bazoche.

— Oui, si Niamh ne m'a pas raconté n'importe quoi, répondit Cantovella en souriant malgré lui au souvenir de l'étonnement de Giuliana quand il avait expliqué ce qu'il souhaitait.

La jeune femme avait rempli de terre, d'herbe et de copeaux de bois la valise noire qu'elle avait préparée à l'attention de l'inspecteur spécial. Une puissante bombe dotée du fameux retardateur. Une chance qu'elle n'ait pas choisi la voie anarchiste. La valise noire attendait son heure sous le chaudron, lui-même posé sur un socle improvisé pour qu'il n'écrase pas le bagage sous son poids. Cependant, comme le bois du socle craquait de temps à autre, Cantovella s'inquiétait. Tiendrait-il jusqu'au bout ?

Si un observateur extérieur était venu cette nuit dans le parc Montsouris, il se serait étonné de la scène près du lac. Au cœur d'un carré délimité par quatre lampes à pétrole, deux hommes, dont l'un particulièrement immense, attendaient devant ce qui ressemblait, de loin, à une grosse marmite. Mais il n'aurait pu voir la ficelle qui sortait de la malle de voyage dont l'autre extrémité était nouée autour de la cheville du plus petit.

— Ah, les voilà, fit Cantovella.

Un groupe venait d'apparaître. Deux hommes portaient des lampes, deux autres soutenaient quelqu'un qui semblait avoir du mal à marcher. Devant, un homme coiffé d'un haut-de-forme avançait d'un pas décidé. Ulysse Cornaz sans aucun doute. Celui-ci s'arrêta à une trentaine de mètres des policiers et ses sbires se placèrent derrière lui.

— Je ne vois pas si c'est Allandet, commenta Bazoche essayant de deviner qui était l'individu maintenu.

— Il n'y a aucune raison que ce ne soit pas lui.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le chaudron est précieux pour Cornaz. Il ne prendra donc aucun risque. D'ailleurs, je suis sûr qu'ils ont pris le temps de vérifier que nous sommes effectivement seuls.

— Ce n'est peut-être pas très malin, marmotta Bazoche.

— Il fallait qu'ils aient la certitude de pouvoir nous éliminer, Barthélémy. Sinon, ils n'auraient pas amené Allandet.

— Hum.

Un homme se détacha du groupe.

— C'est à toi de jouer, Barthélémy.

Bazoche avança à la rencontre du malfrat. Ils échangèrent quelques mots à mi-parcours puis revinrent dans leur camp respectif.

— Alors ? s'enquit Cantovella.

— Cela va se passer comme tu l'avais imaginé. Cornaz viendra voir le chaudron et nous pourrons, dans le même temps, rejoindre Allandet. Si tout se passe bien, ils nous laisseront partir avec lui.

— Je n'en doute pas un instant, ironisa Cantovella.

— Et tu ne crains pas qu'ils nous tirent comme des lapins avant que nous soyons avec Allandet ?

— Je pense que Cornaz voudra d'abord vérifier qu'il s'agit bien de son chaudron.

Du moins, c'était ce qu'espérait l'inspecteur spécial qui savait son pari risqué. Il regretta d'avoir dû emmener son collègue mais, seul, il n'aurait eu aucune chance.

Cornaz fit un geste de la main et commença à marcher.

— Allons-y, dit simplement Cantovella.

Dès son premier pas la ficelle nouée à sa cheville se tendit et, au second, se relâcha soudainement. Le mécanisme d'horloge du retardateur de la valise était, en principe, activé.

Quand les policiers croisèrent l'immortel, feignant ostensiblement de ne pas lui prêter attention, Bazoche essaya malgré tout d'apercevoir le visage dans l'ombre du haut-de-forme, en vain. Alors qu'ils arrivaient à proximité des quatre sbires de Cornaz et leur otage, Cantovella se retourna pour voir l'immortel caresser le chaudron. Il

ne faudrait pas longtemps avant que Cornaz donne l'ordre de tuer les policiers. Bazoche s'approcha de l'homme soutenu. Il s'agissait bien d'Allandet mais celui-ci semblait mal en point.

Il y a théoriquement un avantage à savoir ce qu'il va se passer mais, quand la bombe explosa, surprenant les ravisseurs, la violence de la déflagration fut telle que les policiers eux-mêmes mirent du temps à se ressaisir. Tout en pensant que Giuliana avait forcé sur la lyddite, Cantovella dégaina son revolver à peine plus rapidement que ses adversaires.

Tandis que Bazoche assommait les deux hommes qui, pour se défendre, avaient lâché Allandet, Cantovella atteignit d'un tir précis l'un des deux bandits restants. Malheureusement, son complice avait eu le temps de mettre en joue l'inspecteur spécial.

Alors que ce dernier, résigné, se tournait vers sa mort prochaine, une masse blanche tomba du ciel pour s'interposer. Cantovella, ébahi, reconnut un cygne dans le grand oiseau qui, battant frénétiquement des ailes, se mit à harceler de coups de bec le malfrat qui allait tirer sur lui. Après avoir lâché son arme par panique, le bandit tenta désespérément de se protéger en agitant les bras au-dessus de sa tête, ce qui permit à Cantovella de réagir. Quand le cygne s'éleva vers le ciel, le policier était assez près pour asséner un coup de crosse sur la nuque de son antagoniste.

L'inspecteur spécial scruta le lac d'où le cygne était probablement venu. L'oiseau qui lui avait sauvé la vie était invisible. Niamh ? Perplexe, il rejoignit Bazoche qui, penché sur Allandet affalé comme un pantin désarticulé, cherchait obstinément le pouls de la jugulaire. Ne sachant pas vraiment comment réanimer quelqu'un dans le coma, Cantovella se promit de se renseigner auprès du médecin légiste. De guerre lasse, le solide policier finit par se relever en secouant la tête.

— Il a vomi de la mousse. Je parierais pour un empoisonnement.

— Et merde ! s'exclama Cantovella en serrant les poings.

Il n'avait pu sauver Allandet et craignit tout à coup que Cornaz s'en soit sorti. Presque affolé, il partit en courant vers le lieu de l'explosion.

Bien que le souffle eût renversé les quatre lampes, deux brillaient encore suffisamment pour voir le cratère et une masse informe à son bord. Accroupi, l'inspecteur spécial fouilla des mains ce qui s'avéra être un tas de cendres sur lequel s'étaient avachis les lambeaux de tissu. Ainsi, la terre et les éléments organiques qui avaient atteint le corps de l'immortel avaient eu raison de ce dernier. Niamh n'avait pas menti.

L'inspecteur spécial se demandait où était passé le chaudron quand un cygne le survola pour se perdre au-dessus du lac. Illusion d'optique ou pas, l'oiseau s'évapore. Cantovella s'aperçut alors qu'à ses pieds gisait une grande plume blanche. Méditatif, il la ramassa. Quel sens pouvait-elle avoir ?

Le chaudron avait quant à lui disparu. Niamh avait-elle retrouvé sa liberté ?

Puis son regard tomba sur le tas de cendres qui avait été Ulysse Cornaz. Cléore était plus ou moins vengée, mais l'inspecteur spécial avait toujours su que cela ne le soulagerait pas. La douleur ne meurt pas si facilement. Néanmoins, il ressentait la satisfaction du devoir accompli, même si celle-ci ne s'accompagnait pas d'un sentiment de liberté retrouvée. De toute façon, libre, pour quoi faire ?

* * *

Samedi 4 novembre 1893

Le commissaire Célestin Hennion, pensif, posa le rapport sur son bureau. Il considéra un instant Alexandre Cantovella et Barthélémy Bazoche assis face à lui. Sa Brigade Spéciale était désormais réduite à sa plus simple expression, et elle ne pourrait à l'avenir revendiquer l'aide que de deux consultants externes.

— Je crains que nos effectifs ne soient durablement réduits, annonça-t-il. Monsieur Fournier, notre actuel

directeur de la Sûreté Générale, n'a, selon ses propres termes, guère apprécié le gaspillage d'effectif. Et comme vous n'avez pas apporté la preuve qu'il s'agissait d'une affaire réellement extraordinaire...

— Le propre de ce genre d'affaire est justement la difficulté de produire des preuves, répartit Cantovella, fâché que les regrettés Brincol et Allandet ne fussent qu'une quantité statistique anonyme aux yeux de Fournier.

— Certes, admit Hennion. Mais qu'est devenu ce damné chaudron ?

— Je l'ignore, monsieur. L'explosion l'a projeté dans le ciel et il n'en est jamais retombé.

— Hum. À propos d'explosion. Notre directeur croira difficilement en une tentative avortée d'attentat dans le parc Montsouris, surtout de nuit alors que celui-ci est désert. Et je ne parle pas des anarchistes qui, miraculeusement, ont tous été victimes de leur propre bombe.

L'inspecteur spécial prit un air faussement innocent.

— Pensez-vous que cela passerait mieux si notre intervention était liée à un mauvais cygne ?

Le jour inversé

Samedi 7 avril 1894

Ce n'était pas tous les jours que le docteur Moreau s'installait dans son bureau parisien du Champ de Mars, mais jamais il n'avait convoqué ainsi Robur. Quelque peu décontenancé, chose inhabituelle chez lui, l'ingénieur en chef de la Compagnie des Intelligences Botaniques s'assit face à son employeur en se demandant ce que celui-ci lui voulait.

— Merci d'être venu aussi vite, Robur, dit le docteur Moreau en jetant une liasse de papiers sur son bureau. J'aimerais votre avis sur ceci.

Circonspect mais retrouvant sa morgue, Robur prit le premier feuillet pour le lire. Un télégramme daté du 26 mars 1894. Sans commenter, il s'empara du second, parcourut le troisième... Sept télégrammes, tous datés du 26 mars 1894, dont le contenu était strictement identique. Un certain Albert Robida souhaitait présenter au docteur Moreau son invention – le téléphonoscope –, mais aussi une nouvelle et illimitée source d'énergie, conçue et réalisée par un collègue dont il taisait le nom. Selon lui, pour des raisons de logistique, la démonstration ne pouvait être effectuée que dans un obscur village de Bourgogne : Les Gouilles.

— Vous avez affaire à un mauvais plaisantin, lâcha Robur d'un ton sarcastique en posant la dernière missive.

— Peut-être, convint le docteur Moreau. Toutefois, j'ai omis de vous préciser que nous n'avons pas reçu tous ces télégrammes le même jour. Et pour cause, chacun est arrivé exactement quarante-huit heures après le précédent. Ils ont tous été émis à treize heures une et tous sont arrivés à treize heures deux sur notre télégraphe privé. Un plaisantin peut-il être aussi précis ?

Robur tritura pensivement sa fine barbe qui renforçait son allure générale de quaker, avant de fixer l'homme aux cheveux gris acier qui l'avait soustrait à la justice américaine plusieurs années auparavant. Ce dernier ne s'attardait pas sur des vétilles. La date d'émission pouvait-elle être trafiquée ? Sans doute, mais pourquoi un tel jeu ? Et s'il s'agissait d'un phénomène extraordinaire ? Ce Robida n'avait pas précisé de quelle nature était la source d'énergie.

— Vous avez raison, finit-il par admettre comme à contrecœur. Il y a anguille sous roche.

— Merveilleux, rétorqua le docteur Moreau en souriant. Si je me souviens bien, le deuxième anémoptère a été assemblé dans notre usine de Sens. A-t-il été testé ?

— Bien évidemment, s'offusqua Robur.

— Tant mieux, reprit le docteur Moreau qui avait repéré sur une carte ce village perdu à l'est de Châtillon-sur-Seine. Vos batteries suffiront-elles pour un aller-retour de trois cents kilomètres environ ?

— Sans problème.

— Nous partons donc en train et finirons le voyage avec votre aérodyne.

Robur fronça les sourcils.

— Je vous rappelle que les batteries occupent tellement d'espace qu'il n'y a de place que pour deux passagers.

— Je le sais bien. Où est le problème ?

— Misty ne pourra pas vous accompagner.

— Ah, Misty, fit le docteur Moreau d'un ton faussement contrit à l'évocation de la Femme-Chatte qui assurait sa sécurité rapprochée. Elle va sûrement m'en vouloir mais je doute que dans ce village de Bourgogne nous rencontrions un quelconque problème pour ma sécurité.

* * *

Dimanche 8 avril 1894

— Nous ne devrions pas tarder à arriver, annonça Robur en criant comme ils le faisaient tous deux depuis le début du voyage pour s'entendre malgré le bruit des hélices.

— Fort heureusement, répartit le docteur Moreau. Je commençais à croire que j'allais finir transi.

Malgré son casque en cuir, ses lunettes soulevées par ses pommettes saillantes et le manteau de Loden dans lequel il était engoncé, Robur gardait un air hautain de supériorité. Le docteur Moreau, vêtu pareillement, repensa à la colère de Misty quand il lui avait annoncé qu'elle ne l'accompagnerait pas. Il avait eu du mal à la convaincre que les ennuis ne les poursuivraient pas jusqu'aux confins de la Bourgogne.

Un grand souffle d'air balaya son visage. Quatre hélices entourées de carénages tournaient au-dessus des deux hommes, assis sur une banquette, à l'avant d'une nacelle en forme de calèche. Cousine des premières voitures dotées de moteur à explosion qui circulaient depuis quelques années, le véhicule était équipé de roues pour l'atterrissage et l'arrière n'était qu'un immense coffre pour les batteries. Un mât central, assisté par huit solides cordes, assurait la rigidité de l'ensemble et le câblage électrique grimpaït dessus, telle une liane. Robur pilotait en manœuvrant de ses mains gantées de cuir les leviers alignés devant lui.

Un ciel bleu laiteux couvrait une intense fraîcheur matinale. Le véhicule survolait une immense forêt d'un vert encore diffus. Il s'éleva pour franchir une barre de collines. Une fois au-dessus, les deux hommes découvrirent une bizarrerie météorologique : une pluie dense mais très localisée qui dessinait une bande étroite sur le ciel. Au sein de l'averse se devinaient les silhouettes floues

d'une église et d'autres bâtiments, probablement des maisons ou des fermes. Les Goulles.

— Je vais descendre à deux mètres du sol avant d'entrer dans le village pour atterrir, cria Robur. Je n'ai jamais expérimenté le vol par temps humide, ce sera intéressant.

La forêt céda la place à une petite plaine d'herbe grasse où pâturaient des vaches. L'aéronef commençant à perdre de l'altitude, le docteur Moreau examina le village, seule victime des intempéries, et le déluge qui l'accablait. Un unique nuage sombre surplombait l'ondée alors que partout ailleurs le ciel était vierge de nues. Cette pluie très localisée l'intriguait. La limite de l'averse était très nette de chaque côté, sans cette frange un peu floue où les gouttes épaisses deviennent bruine avant de se disperser. Surtout, la pluie était verticale, alors qu'un fort vent penchait les arbres. Trop verticale.

— N'entrez pas dans cette pluie, hurla Moreau réalisant que celle-ci n'était pas naturelle.

Sans aucune hésitation, Robur inclina brutalement deux leviers vers la droite avant de s'y agripper. La nef virant de bord, la nacelle s'inclina dangereusement. Le docteur Moreau glissa sur la banquette jusqu'à ce que sa hanche heurtât l'accoudoir auquel il se cramponna. Robur redressa les leviers. Une fois la nacelle revenue à l'horizontale, l'engin se stabilisa. Avisant un pré désert près d'une ferme épargnée par la giboulée, l'ingénieur se dirigea vers lui. Le docteur Moreau se détendit, alors que l'engin se posait en douceur malgré un dernier tressautement.

— Je crois, Robur, que, pour notre bien-être, il serait opportun que vous ajoutiez des harnais à ce siège.

— Certes. (L'ingénieur souleva ses lunettes et regarda en direction des Goulles.) Il ne fait aucun doute que vous ayez eu raison, docteur. Cette pluie n'est vraiment pas normale.

Lundi 16 avril 1894

— Tu devrais apprendre à monter. Nous irions plus vite. À ce rythme, nous avons déjà mis trois heures.

— Je ne me suis pas engagé dans la police montée. Et puis, s'il y a des soucis, nous aurons un endroit où dormir.

Le premier homme, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella, juché sur un cheval bai qui avançait au petit trot, sourit. Barthélémy Bazoche, inspecteur adjoint de seconde classe, assis sur le siège d'un fourgon hippomobile de gendarmerie, secoua les rênes en bougonnant sur le fait d'être obligé de travailler un dimanche, mais le cheval de trait gris ne changea pas de cadence, sans doute fatigué de tracter cet homme colossal.

Les deux agents de la Sûreté Générale avaient passé la nuit dans l'*hôtel de la Gare* à Châtillon-sur-Seine. Le lieutenant qui commandait la brigade de gendarmerie locale, soulagé par ce renfort extérieur et impressionné de recevoir ces messieurs envoyés par le ministère de l'Intérieur, avait mis à leur disposition monture, véhicule et attelage. Au petit matin, les deux hommes avaient chargé leurs bagages dans le fourgon, déclinant l'offre d'une escorte.

Lentement, mais sûrement, ils contournèrent une chaîne de collines avant de déboucher sur la petite plaine qui hébergeait Les Goules, ce minuscule village de Bourgogne, but de leur mission. L'air frais et le ciel d'un bleu limpide prédisposaient Cantovella à la bonne humeur. Quant à Bazoche, il grommelait à chaque cahot. Les ornières scintillaient sous le soleil comme pour rappeler que la pluie reviendrait bien vite après avoir abandonné la partie pour un jour ou deux. Pourtant, une abondante averse striait l'horizon devant eux, tombant d'un unique nuage surplombant un groupe de bâtisses aux contours flous. La route se perdait dans le rideau gris vers lequel ils avançaient.

— C'est bien notre veine, maugréa Bazoche. Il pleut justement sur ce trou perdu.

Après avoir immobilisé sa monture, Cantovella ôta son *deerstalker*⁷ noir, pour ne pas être gêné par la visière, et contempla le ciel. Le fourgon s'arrêta à côté. En regardant le sol, l'inspecteur spécial eut l'impression que la frontière où s'arrêtait la pluie était courbe et même, en observant plus attentivement, qu'elle dessinait un arc de cercle. Intrigué, il s'intéressa aux limites de l'ondée qui lui parurent tout à coup anormalement verticales alors qu'il frissonnait d'une légère brise. Plus étonnant, l'averse ne se déplaçait pas, comme rivée sur Les Goules, et celle-ci durait sans sembler sur le point de s'arrêter. Cantovella se représenta le phénomène comme un tube cylindrique de pluie dont le couvercle était l'unique nuage visible.

— Tout cela est bien étrange, murmura-t-il. Un patelin en bocal.

— Mouais, fit Bazoche essuyant une goutte de transpiration sur sa face rubiconde.

L'inspecteur spécial talonna son cheval et son adjoint claqua des rênes. Quand ils furent à dix mètres environ de l'ondée, Cantovella descendit de cheval, Bazoche de son poste de cocher. Ignorant les bâtiments aux pierres disjointes sur leur gauche, ils marchèrent vers le village. Soudain, Cantovella tendit un bras pour empêcher son collègue de pénétrer dans l'averse.

— Regarde ! s'exclama-t-il.

Bazoche immobilisa sa grande carcasse et tourna la tête vers son supérieur.

— Regarde quoi ?

— La pluie, répondit Cantovella en désignant celle-ci du bras.

Son adjoint se concentra un instant puis écarquilla les yeux.

— Mais elle est à l'envers !

— Exactement. La pluie remonte vers le nuage.

— Mais c'est pas possible !

— Peut-être que le nuage au-dessus récupère la pluie qu'il a versée en trop. (Bazoche regarda son coéquipier

7. Chapeau anglais à deux visières popularisé par Sherlock Holmes.

sans comprendre.) Je plaisante ! Toutefois, il semblerait qu'il faille réviser notre définition du possible.

L'inspecteur spécial s'accroupit. Il observa attentivement le sol soumis aux intempéries et reconnut les multiples explosions de l'eau qui touchait terre. Toutefois, les éclats regagnaient leur goutte d'origine qui repartait ensuite vers le haut.

— On dirait qu'en plus, il y a du brouillard, fit Bazoche.

Cantovella essaya de comprendre ce qui incitait son collègue à dire cela lorsqu'il réalisa, qu'effectivement, un voile trouble les séparait de la pluie. Il aurait dû s'y attendre, c'était conforme à la description du maréchal des logis Duchemin dans son rapport.

Tout à coup, un animal apparut, galopant vers eux. Ils mirent tous les deux du temps à identifier un lièvre et, stupéfiés, constatèrent que celui-ci courait à rebours. Plus précisément, c'était comme si sa course se rembobinait, se défaisant comme elle s'était faite. L'animal approcha de la lisière de la pluie qu'il franchit d'un dernier bon inversé. Mais le lièvre ne retomba pas en dehors de l'averse. Il disparut tout simplement. Autre cohérence avec le rapport du gendarme.

Les deux policiers, ébahis, se concertèrent du regard. L'inspecteur spécial se morigéna mentalement de son manque de prudence. D'autant plus qu'il ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas été prévenu.

— Apparemment, nous avons bien fait de mettre pied à terre et de ne pas entrer là-dedans.

— Je confirme, lança une voix derrière eux.

Les deux inspecteurs se retournèrent. Venant apparemment de la ferme qu'ils avaient négligée, deux hommes marchaient vers eux. Un mince collier de barbe brune et un manteau qui l'aurait fait passer pour un quaker soulignaient l'air hautain du plus grand des deux. Ses pommettes saillaient d'autant plus qu'il était mince. Le second, aux cheveux gris acier, en costume de prix, observait les deux policiers d'un regard bleu nuit incisif. Contrairement à son compagnon, il n'arborait aucun mépris mais plutôt l'assurance de celui qui est habitué à diriger.

Comme blasé, Cantovella sortit son portefeuille et le dépla devant les deux individus alors qu'ils s'immobilisaient à trois pas.

— Inspecteur spécial Cantovella et inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche. À qui avons-nous l'honneur ?

— La police ? s'étonna l'homme aux cheveux gris. Je ne m'attendais pas à cela. Quel est le motif de votre présence, messieurs ?

— En fait, nous sommes de la Sûreté Générale. (L'homme fronça les sourcils.) En outre, les questions sont en principe de notre ressort. (L'homme sourit de ce policier insensible à son autorité naturelle.) Auriez-vous l'amabilité de vous présenter, messieurs ?

Le grand brun croisa les bras et écarta les jambes pour s'ancrer dans un mutisme arrogant. L'homme aux cheveux gris posa une main apaisante sur son coude.

— Voici Robur, mon ingénieur en chef. Quant à moi, je suis le docteur Moreau.

Cantovella cilla à peine malgré l'aura qui entourait ce nom, les questions se bousculant déjà dans son esprit. Quel rapport avait cette affaire avec la Compagnie des Intelligences Botaniques ? S'agissait-il d'une expérience ?

— Quel est le motif de votre présence, messieurs ?

Le docteur Moreau eut un petit rire.

— Voilà qui est judicieusement renvoyé.

Le scientifique détailla l'inspecteur spécial. Il n'aurait jamais imaginé un accoutrement pareil sur un membre des forces de l'ordre. Un *deerstalker* noir jetait sur ses yeux et sa nuque l'ombre de deux visières dont seuls des favoris bruns et un sourire caustique émergeaient. Une gabardine noire s'ouvrait sur un gilet de cuir noir et une chemise blanche. Le plus curieux était le pantalon de toile bleue aux poches rivetées qui tombait sur des bottes cavalières. Le docteur Moreau n'avait vu cela qu'aux Amériques et pour une tenue de travail dont il n'avait retenu que la numérotation insolite, 500 ou quelque chose d'approchant. L'autre policier, qui aurait pu faire hercule de foire, semblait à l'étroit dans un costume gris clair bon

marché mais plus conventionnel. Moreau estima qu'il n'avait pas le choix.

— Nous avons été invités par monsieur Albert Robida qui demeure dans le village derrière vous.

— Ah ? Et cette pluie inversée serait-elle de votre fait ?

Ces derniers temps, la presse attribuait la moindre bizarrerie plus ou moins scientifique à la Compagnie des Intelligences Botaniques.

— C'est stupide, trancha Robur.

Bazoche fit un pas belliqueux vers l'ingénieur, mais Cantovella retint son adjoint d'un signe. Il repéra alors une forme bizarre derrière les corps de ferme et la scruta, essayant de déterminer la nature de ce qu'il voyait. Bazoche regarda dans la même direction.

— Il s'agit de notre anémoptère, dit le docteur Moreau.

— Notre machine volante, grinça Robur en voyant l'air perplexe des deux policiers.

Cantovella dévisagea les deux hommes.

— Venez-vous de Paris ?

— Non, nous avons voyagé en train jusqu'à Sens, fit le docteur Moreau conciliant.

— Vous venez jusqu'ici en... anémoptère, sur l'invitation d'un certain monsieur... Robida. Je présume qu'il ne vous invitait pas à dîner.

— Vous présumez bien, inspecteur, répartit le docteur Moreau. Monsieur Robida nous a envoyé un télégramme dans lequel il exprimait le désir de me présenter son invention.

— S'agirait-il de faire la pluie et le beau temps ? ironisa Cantovella.

— Non, coupa Robur imperméable à l'humour. Le téléphonoscope est un procédé qui permettrait de transporter des images animées et sonorisées, comme les tout récents téléphones véhiculent les sons.

— Cette invention serait-elle si prometteuse ?

Le docteur Moreau parut embarrassé.

— À dire vrai, je n'ai pas accordé plus d'importance que cela à cette invention, parmi toutes celles qu'on me

propose, ni même à la promesse impossible à tenir d'une énergie perpétuelle. Ce qui a fini par attirer mon attention, c'est la réception, toutes les quarante-huit heures, du même message pourtant chaque fois émis à la même date selon le tampon, et strictement à la même heure. En fait, c'est cette constance qui nous a amenés ici.

— Le diable est dans les détails, railla l'inspecteur spécial.

— J'ai pensé qu'une mystification n'aurait pas eu une telle précision.

Peu convaincu, Cantovella leva la tête et contempla le fil du télégraphe qui paraissait anormalement tendu et pénétrait dans la pluie.

— Un si petit village avec le télégraphe, souffla-t-il.

— Monsieur Robida bénéficie assurément d'un solide budget pour disposer d'une installation télégraphique à usage privé, développa le docteur Moreau, sans doute grâce à son associé, don Sindulfo Garcia.

L'inspecteur spécial fixa le docteur Moreau, ne parvenant pas à établir une priorité dans le flot des questions qui l'assaillaient. Il commença par un détail anodin.

— Le câble télégraphique me paraît extrêmement tendu. Ne devrait-il pas avoir déjà cédé ?

Robur le regarda comme s'il était moins attardé que prévu.

— Le câble est composé de matières inertes et il est sujet à une mobilité restreinte.

L'inspecteur spécial médita la réponse. Il ne disposait pas de tous les éléments et suspectait le sous-entendu.

— Et cela suffirait pour maintenir l'intégrité du câble alors que tout autour de lui semble fonctionner à l'envers ? hasarda-t-il.

— Ce n'est qu'une conjecture concernant un problème secondaire, commenta Robur en haussant les épaules.

— Secondaire par rapport à cette pluie inversée ?

Robur, dédaigneux, ne répondit pas. Cantovella se retourna et constata que la pluie continuait de remonter vers le ciel.

— Tout cela est bien insolite.

— J'en conviens, fit le docteur Moreau. Et vous avez eu la bonne fortune qu'il ait plu avant-hier. Vous avez ainsi pu voir cette étrange pluie inversée, ce qui vous a empêché d'entrer dans le village au mauvais moment.

Cantovella se retourna pour fixer le scientifique, essayant de deviner ce qui se cachait derrière ces propos pour le moins abscons, puis il revint à des préoccupations plus simples.

— Don Sindulfo Garcia serait-il cosignataire des télégrammes récurrents que vous avez reçus ?

— Non. Monsieur Robida mentionne seulement un collègue qui a conçu une nouvelle source d'énergie illimitée.

— Et comment connaissez-vous son nom ?

— Eh bien... Nous l'avons rencontré.

— Ici ?

— Oui. Avant-hier notamment.

— Décidément, il s'est passé beaucoup de choses avant-hier.

— Le plus simple serait que vous constatiez par vous-même. (Le docteur Moreau sortit une montre à gousset de sa poche.) Ce sera possible d'ici neuf minutes. Je vous apporterai toutes les précisions que vous jugerez nécessaires.

Cantovella fronça les sourcils.

— J'ai deux petites questions en attendant. Après combien de télégrammes êtes-vous venus ? Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Nous sommes arrivés il y a neuf jours et, dans environ une heure, monsieur Robida devrait envoyer pour la onzième fois son télégramme. Je dis « devrait » car certains événements génèrent des variations.

L'inspecteur spécial s'amusa du calcul qu'il fut obligé de faire. Le docteur Moreau et son acolyte avaient donc attendu le septième télégramme avant de bouger. Bazouche, quant à lui, contemplant l'anémoptère.

— Et où logez-vous depuis tout ce temps, docteur ? demanda Cantovella.

— Nous avons élu domicile dans cette ferme abandonnée, fort bien pourvue en provisions, répondit le docteur

Moreau en désignant les bâtiments à leur gauche. Paraitrais-je indiscret si je vous demandais la raison de votre venue, inspecteur ?

Cantovella considéra son interlocuteur. Ses compétences scientifiques pourraient s'avérer utiles.

— Non, docteur. Nous intervenons sur les affaires extraordinaires.

— Ah, fit le docteur Moreau qui tenta de se remémorer ce qu'il avait lu à propos d'une brigade spéciale de la Sûreté Générale. Travailleriez-vous avec le commissaire Célestin Hennion ?

— Il est mon supérieur direct.

— Et donc, quelles singularités vous ont attirés ici ?

Cantovella résuma ce qui les avait amenés, lui et son coéquipier, au village des Goules.

* * *

Du 30 mars au 3 avril 1894

Suite au signalement de la disparition d'un facteur, après quarante-huit heures sans qu'il n'ait réapparu, la brigade de gendarmerie de Châtillon-sur-Seine dépêcha deux hommes pour enquêter. Ceux-ci établirent que l'employé des Postes s'était volatilisé entre les villages de Lucey, où il avait été vu en dernier, et des Goules, où nul ne l'avait aperçu. Le maréchal des logis Hippolyte Duchemin, qui connaissait bien Les Goules, s'étonna d'un grand nombre d'absences apparentes alors que la population, plutôt sédentaire, quittait rarement le village en dehors du dimanche. Quand il questionna les villageois, ceux-ci lui répondirent que personne ne manquait à l'appel. Désarmé et commençant à douter de sa mémoire, Duchemin se souvint qu'il y avait eu un recensement en 1891, trois ans auparavant donc, soit un délai suffisamment proche pour que tous les habitants y soient répertoriés. Laisant le brigadier Germain Fayolle poursuivre les investigations, Duchemin partit pour la sous-préfecture de Montbard afin de consulter les registres en question.

Fayolle ne revint jamais à la caserne mais, obnubilé par ses recherches, Duchemin ne l'apprit que le surlendemain lorsqu'il retourna à la gendarmerie muni d'une copie manuscrite des cahiers de recensement qui confirmaient que sa mémoire ne lui avait pas joué des tours : des villageois manquaient bien à l'appel. Culpabilisant d'avoir abandonné le brigadier à un péril inconnu, le maréchal des logis alerta le lieutenant qui commandait la brigade. Prenant à moitié l'affaire au sérieux, l'officier plaça une escouade de trois hommes sous les ordres de Duchemin.

Une fois sur place, les gendarmes interrogèrent les villageois à propos de Fayolle. À leur grande surprise, les Gulois répondirent qu'ils ne voyaient pas de qui il s'agissait, affirmant même n'avoir eu aucune visite de la Maréchaussée. Si tous reconnurent Duchemin qui passait régulièrement dans le village lors des patrouilles, ils nièrent tous avec une identique conviction sa venue l'avant-veille, et l'insistance du maréchal des logis provoqua un étonnement sincère. Le plus surprenant, cependant, se produisit quand le sous-officier tenta de confronter les villageois à sa copie du recensement. Les noms qui figuraient sur la copie n'existaient apparemment plus dans les souvenirs des habitants qui, au comble de l'ébahissement, le soupçonnèrent de vouloir leur faire une vilaine farce.

Après avoir laissé deux hommes dans le village, Duchemin, déconcerté, décida d'explorer les alentours proches en compagnie du gendarme Ludovic Franvier, sans trop savoir ce qu'il cherchait. Intrigué par des vaches aux pis gros de traites en retard, il s'intéressa à la grande ferme qui jouxtait leur pré. Une fois dans le bâtiment principal, le maréchal des logis supposa que celui-ci avait été abandonné depuis peu : une fine poussière recouvrait les meubles et surtout l'unique table, preuve qu'aucun repas récent ne s'était tenu. Les deux hommes fouillèrent plus avant, examinant jusqu'au garde-manger et Duchemin estima que les habitants s'étaient évaporés depuis deux jours environ.

Leur vaine inspection terminée, les deux gendarmes reprirent leurs montures pour rejoindre leurs collègues

qui les attendaient dans le village. Franvier, qui précédait Duchemin de quelques mètres, disparut tout à coup. Ce fut ce qui sauva le maréchal des logis. Ayant brusquement tiré sur les rênes, celui-ci remarqua alors la fine brume qui entourait Les Goulles. Il hésita longtemps devant cette frontière presque invisible mais, effrayé à l'idée de ce qu'il se passerait s'il tentait de la franchir, il jugea préférable de retourner, seul, à sa caserne de Châtillon-sur-Seine, persuadé d'avoir aussi perdu ses deux autres hommes qui ne revinrent effectivement jamais.

Le maréchal des logis s'empressa de rédiger un rapport circonstancié mais celui-ci fut considéré comme fantaisiste et rangé dans un tiroir. Deux jours plus tard, comme les trois gendarmes n'étaient toujours pas revenus, une escouade plus importante, sous les ordres du tout frais adjudant Gaspard Chaix et à laquelle fut affecté Duchemin, partit pour les Goulles.

Quand tous ces hommes furent portés manquants, le lieutenant responsable de la brigade ne put masquer plus longtemps le problème au commandant de la compagnie qui la chapeautait : la caserne de Châtillon-sur-Seine commençait trop à se vider. Le rapport sortit enfin du tiroir. Complété et annoté, celui-ci fut expédié à la Sûreté Générale qui ne reçut le paquet qu'une bonne semaine plus tard.

* * *

Lundi 16 avril 1894

— Moins d'une minute, clama le docteur Moreau.

Cantovella et Bazoche pivotèrent vers Les Goulles. La giboulée retournait toujours vers les cieux. Moreau et Robur, s'étant approchés, les quatre hommes contemplèrent ensemble le phénomène. Puis, la pluie s'arrêta soudainement et la fine brume enveloppant le village se dissipa. Les policiers levèrent la tête de concert : le nuage absorbant l'ondée s'était effacé, laissant place à un ciel entièrement limpide. La normalité reprenait ses droits.

— Nous pouvons y aller, dit le docteur Moreau.

L'inspecteur spécial le regarda plus étonné que méfiant.

— Est-ce possible ?

— Voyez comme Robur et moi-même nous portons bien. Ce sera notre troisième visite dans ce village.

— Et ce phénomène ?

Moreau consulta sa montre.

— Il nous reste vingt-trois heures et cinquante-neuf minutes pour prendre nos distances avec le village.

— Nos distances ? Qu'entendez-vous par là ?

— Que, selon nos calculs, la ferme qui nous hébergeait jusqu'ici sera englobée dans le phénomène à sa prochaine manifestation.

Cantovella évalua la distance entre le point qu'il occupait et la ferme.

— Il y a bien cinquante mètres, plutôt soixante. Le phénomène se déplacerait-il ?

— Il croît surtout.

— Il croît ?

— Je vous dois quelques explications, puis je vous montrerai. Si vous permettez...

— Je vous en prie, fit Cantovella, songeur.

— Mon cher Robur, auriez-vous s'il vous plaît l'amabilité de déplacer notre anémoptère à bonne distance ?

— Bien entendu, docteur.

L'ingénieur s'éloigna sans plus se préoccuper d'eux.

— Je devrais peut-être faire pareil avec le fourgon et ton cheval, lança Bazoche.

— Ce serait une bonne idée, Barthélémy. Mais ne veux-tu pas écouter les explications du docteur Moreau ?

L'inspecteur adjoint, bougon, haussa les épaules. Il attrapa les rênes de la monture de Cantovella, l'attacha au fourgon avant de monter sur le siège du cocher. La voiture hippomobile s'ébranla au moment même où s'élevait un bruit de moteur accompagné du souffle d'un vent furieux. L'anémoptère décolla pour prendre la direction de la barre de collines. Bazoche le suivit des yeux, émerveillé, puis lança sa monture au pas.

— Je suis tout ouïe, docteur, fit Cantovella.

— Avez-vous entendu parler d'une machine à voyager dans le temps ?

— Désolé, docteur, mais non.

— Que savez-vous des incidents qui ont terni l'Exposition universelle de Paris en 1878 ?

— Au risque de paraître inconvenant, j'étais trop jeune. Et j'étais loin de Paris. D'autre part, même si la Sûreté Générale a été rattachée au ministère de l'Intérieur en 1876, les premiers dossiers extraordinaires datent de la création de la Brigade Spéciale en 1893.

— Eh bien, il se trouve qu'à cette exposition don Sindulfo Garcia a présenté l'Anacronopete, une machine censée remonter dans le passé puis revenir dans le présent. Il avait une théorie erronée quant à la génération du temps par l'atmosphère. Toutefois, lors de sa démonstration, lui-même, son assistant et quelques passagers embarquèrent à bord de la machine qui disparut effectivement pour réapparaître quelques secondes plus tard. Cependant, don Sindulfo Garcia revint seul, accompagné d'une poignée d'enfants portant des vêtements d'adultes trop grands pour eux. Il prétendit qu'il s'agissait des passagers survivants, rajeunis par le voyage. Les enfants tinrent un discours similaire mais il fut accusé de charlatanisme et même de meurtre. Faute de preuves, il échappa au procès mais il lui fut interdit de reproduire son expérience. Il tomba ensuite dans l'oubli.

— Jusqu'à ces derniers temps.

— Oui. Don Sindulfo Garcia a élaboré un procédé pour transformer en électricité une énergie potentiellement illimitée. Robur et moi-même avons conclu que c'était cette machine qui créait la singularité que vous avez pu découvrir ce matin.

— Je suppose que le choix d'un village à l'écart des villes n'est pas le fruit du hasard.

— Je crains qu'il ne s'agisse d'une heureuse coïncidence. Comme vous avez pu le constater, certains effets se révèlent indésirables.

— Et quelle est donc cette énergie ?

— Je laisse le plaisir à don Sindulfo Garcia de vous l'expliquer. Mais, sans conteste, elle provoque un dérèglement

du temps. Pour simplifier, imaginez que ce village est au centre d'un cercle. À l'intérieur de ce périmètre, la vie se déroule normalement pendant vingt-quatre heures puis, les vingt-quatre heures qui suivent, le temps est inversé. Chaque geste qui a été accompli est reproduit en sens inverse. On marche à reculons, la pluie remonte vers les nuages... C'est comme si tout ce qui a été vécu devait être annulé, tout ce qui a été fait défait.

— J'ai vu un lièvre qui courait à l'envers, commenta Cantovella, mais il a disparu au moment de quitter ce fameux cercle.

— C'est tout le problème. Si quelqu'un, ou un animal, est entré dans ce cercle durant les vingt-quatre heures normales mais n'en est pas sorti avant l'inversion de temps, il reproduit son parcours mais en reculant et, en toute logique, sort du cercle. C'est à ce moment que se produit la désintégration.

— Pourquoi ?

— L'hypothèse la plus vraisemblable est que notre temps et le temps inversé sont incompatibles. La désintégration vaut aussi pour quelqu'un qui voudrait pénétrer le cercle pendant l'inversion. Pour les jours où il n'y a pas eu de pluie, l'inversion est quasiment imperceptible car la brume qui en marque la circonférence est très diffuse. Et même si on remarquait une personne marchant à reculons, on pourrait croire à une lubie.

Cantovella frissonna rétrospectivement, insatisfait toutefois de la réponse, car ce qui l'intéressait vraiment était la cause du phénomène.

— Voilà qui explique les disparitions. Je suppose que messieurs Robida et don Sindulfo Garcia sont à l'intérieur de ce cercle.

— Oui, inspecteur, avec quelques villageois, mais de moins en moins.

— Que voulez-vous dire ?

— Les gens à l'intérieur vivent perpétuellement la même journée ou ses variations. Mais cette journée conserve sa cohérence. (Cantovella ne cacha pas son incompréhension.) Robur et moi avons eu la bonne fortune, comme

vous, d'arriver lors d'une pluie invertie, évitant l'accident de justesse. Nous avons observé le phénomène jusqu'à son interruption puis nous avons attendu son retour. Nous avons patienté vingt-quatre heures supplémentaires à l'extérieur du rideau de brume que nous avons remarqué grâce au soleil. La première fois où nous nous sommes hasardés à l'intérieur du périmètre, nous avons échangé quelques mots avec un charbonnier surnommé Le Freux. Une fois sortis, nous nous sommes écartés jusqu'à ce que le phénomène s'installe à nouveau. La mutation s'opère à midi. Nous avons vu ce malheureux charbonnier reculer vers la brume et disparaître. Le lendemain, Le Freux avait aussi disparu des souvenirs des villageois.

— Voilà qui éclaire un autre point, marmotta Cantovella.

— Sans doute, mais je n'ai pas fini. La journée se modifie à chaque disparition et à chaque intrusion. Avant-hier, c'est un autre charbonnier qui a disparu.

— Il y a un point qui m'échappe, docteur. Vous et votre ingénieur êtes entrés dans ce périmètre dans la période dite normale et en êtes ressortis avant l'inversion. Vous n'en semblez pas perturbés pour autant.

— C'est juste. Du point de vue de ceux qui sont à l'intérieur, j'ignore ce qu'il se passe mais ni Robur ni moi n'avons vu le moindre reflet de nous-même, comme si nous n'avions jamais mis les pieds dans le village. Je présume que le phénomène n'affecte que ceux qui sont dans le périmètre au moment de l'inversion.

Cantovella médita un instant. Son côté pragmatique prit le dessus.

— En conclusion, il faut évacuer tout le monde avant la prochaine inversion.

— J'en conviens, inspecteur mais cela ne résoudra pas le vrai problème.

— L'agrandissement de la singularité ? hasarda Cantovella.

— Oui, soupira le docteur Moreau. Mais voici nos amis qui arrivent.

Bazoche et l'ingénieur marchaient côte à côte mais en s'ignorant royalement. Une fois que les deux hommes

eurent rejoint leurs supérieurs respectifs, le docteur Moreau désigna le sol, à la limite du périmètre que dessinait peu de temps auparavant la brume.

— Que voyez-vous, messieurs ?

— Une trace ! Comme si ça avait brûlé, jeta Bazoche.

Cantovella regarda à droite puis à gauche. L'empreinte dessinait une courbe continue.

— Serait-ce un cercle ?

— Tout à fait, inspecteur.

— Le rideau de brume ne me semblait pas si épais.

— Bien observé, fit Robur. Il s'agit de la friction opposant les temps contraires.

Les policiers écarquillèrent les yeux. L'ingénieur se rembrunit.

— Imaginez un verre à l'envers sur le sable, intervint le docteur Moreau. Il dessine un cercle fin. Glissez le verre de quelques millimètres. La circonférence s'étale, comme ce qui s'est produit ici. Vous savez que la Terre tourne. En toute logique, la zone où le temps est inversé devrait se déplacer en sens contraire de la rotation terrestre. Mais, comme l'espace du temps normal est infiniment plus grand, il oppose une telle inertie que ce déplacement est impossible. C'est cette confrontation qui crée la bande de friction que vous observez ici.

— Mazette, souffla Bazoche totalement déconcerté et ne pouvant comprendre les références à une discussion à laquelle il n'avait pas participé.

— Si je suis votre raisonnement, osa Cantovella, plus le cercle est grand, plus il est puissant.

— Votre déduction est pertinente, inspecteur. Venez, messieurs, je vais vous montrer le précédent périmètre.

Les yeux rivés au sol, tous avancèrent d'une trentaine de mètres. Ils s'immobilisèrent quand l'herbe céda la place à une traînée noire un peu plus étroite que celle qu'ils venaient de quitter. Cantovella regarda plus loin et découvrit qu'il y avait une autre bande à une quinzaine de mètres. Une autre suivait, apparemment moitié moins loin. Il se souvint de la progression prévue pour la prochaine inversion.

— L'agrandissement doublerait-il à chaque fois ?

— Effectivement, répondit Robur.

Cantovella calcula mentalement.

— Dans quatre semaines au plus, Paris sera englobé dans ce cercle infernal, s'exclama-t-il.

— Tu es sûr ? s'affola Bazoche.

— Monsieur l'inspecteur spécial a malheureusement raison, commenta le scientifique.

— Docteur, interpella Cantovella, vous avez dit que la mutation s'opérait chaque fois à midi. Quelle en est la cause ?

— Le démarrage de la machine de don Sindulfo Garcia.

— Est-ce lui qui l'actionne ?

— En principe, oui.

— Il suffit donc de l'empêcher, dit Bazoche.

— Voilà qui me paraît plein de bon sens, appuya Cantovella, mais, docteur, vous avez dit « en principe ». Pourquoi ?

Le docteur Moreau et Robur se concertèrent silencieusement. L'ingénieur soupira avant de parler.

— Hier, j'ai oublié mon carnet de notes dans le laboratoire de don Sindulfo Garcia. Le docteur Moreau et moi-même attendions, à l'extérieur du périmètre présumé, la nouvelle réversion quand, quelques secondes avant midi, nous vîmes don Sindulfo Garcia marcher à notre rencontre en brandissant mon carnet. Par chance pour lui, l'inversion s'est produite juste avant qu'il atteigne la limite du périmètre. Il est alors parti à reculons sans risquer la désintégration.

— Vous prétendez donc que la machine n'a pas été actionnée par don Sindulfo Garcia.

— Pire que cela, inspecteur, j'affirme que la machine s'est actionnée toute seule.

— En avez-vous la preuve ?

— Non. C'est une déduction logique.

— Si c'est logique... Je suppose que vous avez une solution pour enrayer ce processus.

Le docteur Moreau et Robur échangèrent un regard impuissant, ce qui incita Cantovella à présumer :

— Vous n'avez pas de solution.

— Non, inspecteur, admit le scientifique. C'est pour cela que nous retournons une troisième fois dans ce village.

Cantovella ne se perdit pas en conjectures.

— Cette fois-ci, nous nous joignons à votre périple. Toutefois, je dois envisager que nous ne trouvions pas de solution. (Le docteur Moreau ouvrit la bouche mais l'inspecteur spécial ne lui laissa pas le temps de parler.) Barthélémy ! (L'inspecteur adjoint fixa son attention sur son supérieur.) Je crois que nous pourrions avoir besoin de la valise noire.

— Tu vois que le fourgon était utile, fit Bazoche en souriant largement. On n'aurait pas pu la prendre si j'étais venu à cheval.

Cantovella leva les yeux au ciel. Son adjoint triomphant partit en direction du véhicule qu'il avait éloigné.

— Que contient cette valise noire, inspecteur ? s'inquiéta le docteur Moreau.

— Un remède possible.

Le scientifique comprit que le policier n'en dirait pas plus. Il tendit la main dans ce geste de politesse qui invite à avancer puis il marcha sans attendre vers le premier bâtiment qui masquait une lourde mais élégante église, disproportionnée par rapport à la taille du village des Goules. Cantovella et Robur lui emboîtèrent le pas.

Arrivé devant la maison, l'inspecteur spécial trouva curieux que la porte soit ouverte, mais ni le docteur Moreau ni Robur ne semblèrent y accorder une quelconque importance. Dedans, un quadragénaire brun à la barbe abondante, aux petites lunettes sans branches juchées sur le nez, contemplait un surprenant miroir encadré de bois ouvragé comme un tableau précieux. Les trois hommes entrèrent et il se retourna vers eux, l'air étonné mais affable. Cantovella remarqua que le verre ne reflétait aucune image et que sa surface noire ne renvoyait pas la lumière. Du câblage, semblable à celui du télégraphe, en descendait. Quatre petits leviers émergeaient de la partie inférieure du cadre.

— Bonjour, messieurs. Que puis-je pour vous ?

Le docteur Moreau ne s'agaça pas de cette question qu'il entendait pour la troisième fois, le pauvre Robida revivant sans cesse, comme tous les Gulois, la même journée, ou presque. Il s'écarta de ses compagnons pour les désigner.

— Bonjour, monsieur Robida. Voici messieurs Cantovella, inspecteur spécial de la Sûreté Générale et Robur, mon ingénieur en chef. Moi-même, je suis le docteur Moreau.

Robur souffla à l'oreille de Cantovella que leur hôte n'allait pas tarder à leur parler du télégramme qui, du coup, ne partirait pas. Robida ne releva même pas qu'il avait été interpellé par son propre nom et oublia toute politesse.

— Le docteur Moreau ? Mais je ne vous ai pas encore envoyé mon télégramme !

— Cela ne fait rien, monsieur Robida. Je suis déjà au courant de vos travaux.

— Puis-je vous faire une démonstration ? s'enthousiasma Robida.

— Nous sommes ici pour cela.

Robida se ressaisit.

— Pardonnez-moi, messieurs, j'ai failli aux règles élémentaires de la courtoisie.

— Ce n'est rien. La science passe avant tout.

Tout à coup, Robida fixa Cantovella dont il jugea l'accoutrement incongru.

— Pourquoi êtes-vous accompagné d'un policier de... la Sûreté Générale ?

Le docteur Moreau parut embarrassé. Cantovella esquiva grossièrement.

— Je suis ici pour votre sécurité. Des espions prussiens ont été signalés dans les parages.

— Des Prussiens ? Ici ?

Cantovella regretta sa stratégie.

— Vous ne risquez rien, mais monsieur le ministre de l'Intérieur tient à montrer qu'il a à cœur la protection de la science française.

Robida hochla la tête, dubitatif. Il entraîna ses inattendus invités de marque dans une pièce qui tenait à la fois du

bureau et de l'atelier d'horlogerie. Des plans couvraient une table à dessin. Une commode disparaissait sous un monceau de documents. Un établi jouait à la brocante. Des câbles gisaient sur le sol ou couraient sur les murs. Certains faisaient office de tentacules à une pieuvre dont le corps était une gigantesque batterie électrique. D'autres pendaient d'un second miroir noir sans reflet, posé sur un trépied, comme une toile en attente de peinture.

— Je ne crois pas me tromper en supposant que je suis un inconnu pour chacun d'entre vous, dit Robida en se tournant vers son petit auditoire.

Le docteur Moreau, qui avait déjà entendu le couplet deux fois, inclina toutefois la tête d'un mouvement amical pour l'inciter à continuer.

— À l'origine, je ne me destinais ni à la science ni aux techniques...

— On ne peut pas toujours être parfait, lâcha Robur d'un ton aigre avant de se taire sous le regard courroucé de son employeur.

Robida hésita mais comprit qu'il avait de nouveau la parole.

— Donc, j'ai été illustrateur, caricaturiste, journaliste et aussi romancier. Mes inventions n'étaient que des fantaisies imaginaires. Puis j'ai eu une révélation quand, à l'Exposition universelle de 1878, j'ai observé l'expérience de don Sindulfo Garcia, si décriée et injustement condamnée. J'ai alors compris que tout ce que j'imaginai pouvait déboucher sur de réelles inventions. Don Sindulfo Garcia m'a fait l'honneur de m'accepter comme son élève. Grâce à lui, j'ai pu mener de nombreux travaux, dont le téléphonoscope que je vais vous présenter. Puisque nous parlons de don Sindulfo Garcia, je vous emmènerai dans son atelier pour qu'il vous montre sa machine qui produira une énergie illimitée. Il doit la démarrer aujourd'hui, justement. Mon pauvre mentor, du fait de ses déboires passés, n'a pas osé convier de scientifiques.

Robida se rapprocha du miroir sur trépied.

— Voici donc le téléphonoscope. Je suis persuadé qu'une bonne démonstration vaut mille explications.

Lorsqu'il manœuvra les leviers en dessous de la glace, celle-ci devint grise et lumineuse. Après avoir invité les trois visiteurs à se placer devant, Robida leur précisa qu'ils devaient attendre une petite minute car lui-même devait se rendre devant le téléphonoscope qu'ils avaient vu à l'entrée. Le temps imparti écoulé, une image apparut dans le miroir : Robida, souriant, qui les salua de la main.

— M'entendez-vous, messieurs ?

Seul Cantovella manifesta de la surprise.

— Nous vous entendons parfaitement, monsieur Robida, dit le docteur Moreau.

— Ce procédé remplacera le téléphone, encore très rare, le télégraphe et, peut-être, les journaux. Imaginez que les gens voient des images réelles au lieu de lire des articles.

— Sans doute, sourit le docteur Moreau qui avait déjà entendu tout cela.

— Mais il faut beaucoup d'électricité.

— C'est pour cela que vous avez une si grosse batterie, fit Cantovella.

Robida parut découvrir un candide dans le policier.

— Cette batterie ne durerait pas deux heures de communication continue et, ce, seulement entre les téléphonoscopes que nous employons en ce moment. L'électricité est l'avenir mais il faudra en produire de considérables quantités.

— D'où l'intérêt des travaux de don Sindulfo Garcia, commenta le docteur Moreau.

— Tout à fait. Et je crois qu'ils vous intéresseront. Pour revenir à mon modeste téléphonoscope, je ne suis pas en mesure de le produire et de le commercialiser. C'est pourquoi, compte tenu de sa nature avant-gardiste, j'ai pensé à votre Compagnie des Intelligences Botaniques.

— Vous nous faites un immense honneur, commenta le docteur Moreau sans doute avec une pointe d'humour car Robur eut un rictus sarcastique.

Quand Robida se lança dans les détails techniques, Cantovella se sentit perdu et Robur, quant à lui, ne masqua pas sa lassitude alors que son employeur s'intéressait

poliment. Au bout d'une petite demi-heure, Robida coupa la communication pour rejoindre ses hôtes.

— Je vous propose d'aller chez mon estimé voisin car il a résolu le problème énergétique que pourraient poser mes téléphonoscopes.

Considérant que ses visiteurs avaient tacitement accepté l'invitation, il franchit la porte pour tomber sur un homme massif presque aussi large que haut, engoncé dans un costume gris clair et aux courts cheveux blonds. Celui-ci transpirait abondamment et tenait une valise noire, immobile comme sur un quai de gare avant l'arrivée du train. Alors que l'illustrateur s'interrogeait sur le nouveau venu, Cantovella se glissa devant lui et avec un grand sourire posa une main sur l'épaule du géant.

— L'inspecteur Bazoche est mon adjoint. Barthélémy, monsieur Robida, un éminent scientifique.

— Vous me flattez, inspecteur. Enchanté, monsieur.

— Enchanté, marmonna Bazoche.

La petite troupe suivit ensuite Robida qui frappa à la porte de la maison voisine. Celle-ci s'ouvrit sur un homme joufflu, aux sourcils et aux bacchantes épaisses, à la barbe impériale fournie, aux cheveux en repli de chaque côté du front et dont le brun presque noir était saupoudré du sel de l'âge. Il reconnut l'illustrateur avant d'aviser les inconnus derrière son ancien élève.

— Qui sont ces messieurs ?

— Eh bien, mon ami, je vous avais promis de contacter le docteur Moreau. Le voici justement qui vient observer votre invention.

L'Espagnol dévisagea l'homme aux cheveux gris acier qui fit un pas en avant puis lui tendit la main.

— C'est un honneur pour moi, docteur.

— Si j'en crois ce que m'a dit monsieur Robida, l'honneur est pour moi. Permettez-moi de vous présenter Robur, mon ingénieur en chef et messieurs Cantovella et Bazoche de la Sûreté Générale.

Les politesses se limitèrent à des échanges de hochement de têtes. Don Sindulfo Garcia fronça les sourcils.

— La Sûreté Générale ?

— Ces messieurs sont là pour notre sécurité, intervint Robida. Il paraît que des agents prussiens rôdent dans la région.

— Des Prussiens ?

— À mon humble avis, monsieur le ministre de l'Intérieur exagère la menace, broda Cantovella pour apaiser les inquiétudes.

— Bon. Vous n'allez pas rester sur le pas de ma porte.

Don Sindulfo Garcia entra, maintint la porte et céda le passage. Les cinq hommes pénétrèrent dans une grande pièce aux volets clos mais éclairée d'une intense lumière bleue émanant d'une sphère, d'un bon mètre de diamètre, juchée sur un pilier. Cantovella ne put s'empêcher d'imaginer un chapeau chinois dans le cône aplati qui coiffait le globe et se demanda où allait l'épaisse tresse de câbles qui partait de son sommet pour disparaître dans le plafond. Il remarqua vite qu'une autre tresse partait de la base du pilier pour rejoindre une grosse boîte noire surmontée d'une série de leviers.

Don Sindulfo Garcia prit le temps d'apprécier l'effet produit. Robur se pencha et murmura à l'oreille de Moreau que la sphère avait grossi depuis l'avant-veille. Cantovella capta le message et plissa le nez. Le savant se rengorgea.

— Pardonnez mon orgueil, messieurs, mais je vous présente l'énergie du futur.

— Cette boule bleue ? lâcha Bazoche.

Don Sindulfo Garcia lui jeta un regard peu amène.

— Avez-vous entendu parler de l'Anacronopete ? (Il scruta les visages et constata que ce nom n'était inconnu que du colosse. Il se fixa sur Cantovella.) Vous me semblez bien jeune pour savoir de quoi je parle.

— La Sûreté Générale dispose de nombreuses archives, bluffa l'inspecteur spécial qui en ignorait l'existence avant que le docteur Moreau ne lui en parle.

— Ah... Revenons à l'Anacronopete. Même si le contraire a été affirmé, lors de ma démonstration à l'Exposition universelle de 1878, j'ai bel et bien remonté le

temps puis suis revenu du passé. Toutefois, je dois admettre qu'au regard des pertes subies et des effets secondaires desquels j'ai été protégé par ma proximité du générateur, il était plus raisonnable de surseoir à ces expériences. Mais mon voyage avait eu une conséquence inattendue.

L'Espagnol se tut brièvement pour ménager le suspense.

— Quand j'ai commencé à démonter mon véhicule, j'ai constaté qu'une matière bleue maculait ses parois externes, métalliques, et les corrodait. Une vraie lèpre. J'ai stupidement gratté un espace contaminé avec un couteau. Je dis stupidement car sa lame, en fer, ne résista pas longtemps. J'ai expérimenté divers matériaux avant de découvrir que le verre était insensible à cette matière. Avec des outils et des récipients adaptés, j'ai donc pu récolter cette matière bleue. Honnêtement, je ne suis pas certain d'avoir tout collecté. Ce n'était pas évident car la matière s'enfonçait dans le sol dès qu'elle tombait dessus.

Le docteur Moreau et Robur écoutaient religieusement, ils n'avaient évidemment aucune question à poser. Cantovella partagea leur mutisme. L'Espagnol observa son auditoire captivé.

— Cette matière n'a pas été facile à analyser. Sous le microscope, je découvris qu'il s'agissait de cellules vivantes, comme les bactéries. Je suppose que je les ai attrapées lors de mon voyage temporel. Je les ai donc baptisées « chronocytes ». Les hasards d'une stimulation électrique révélèrent deux choses. La première est qu'une décharge favorise la multiplication des chronocytes. Quant à la seconde...

L'Espagnol s'octroya une brève pause rêveuse.

— Tout a commencé de manière anodine. Après avoir soumis les chronocytes à des arcs électriques, j'ai remarqué sur mon bureau les plans du téléphonoscope que monsieur Robida voulait que je vérifie. Rien de spectaculaire là-dedans sauf que je les avais rendus une heure plus tôt. J'ai vérifié que mes annotations étaient bien là et je me suis dit que je perdais la tête. Je suis donc sorti avec les plans avec l'intention de les rendre. Et là, je me suis vu en train de parler avec mon ami. Une discussion qui avait

eu lieu une heure avant que je restitue les plans. Par chance, ni mon autre moi ni son interlocuteur ne se sont aperçus de ma présence. Je suis rentré chez moi, j'ai reposé les plans. Il fallait que je réfléchisse vite. Et j'ai choisi la solution la plus simple : je suis sorti par la fenêtre pour ne revenir qu'après l'heure supposée de mon départ vers le passé.

— Donc, les chronocytes permettent de voyager dans le temps, intervint l'inspecteur spécial, inquiet.

— En quelque sorte, convint don Sindulfo Garcia. Mais les deux effets dont je vous ai parlé sont intimement liés. Je suis incapable de vous dire si la multiplication des chronocytes entraîne la remontée dans le temps ou si la remontée dans le temps provoque la multiplication des chronocytes.

— Une histoire de poule et d'œuf, osa Bazoche.

L'Espagnol eut un petit rire.

— Peut-être bien, inspecteur. Ceci dit, je ne m'intéressais pas particulièrement au voyage temporel. Le téléphonoscope fonctionne à l'électricité et je suis certain que, dans un avenir pas si lointain que cela, tous les outils et toutes les machines seront électriques. Le monde aura donc un besoin énorme d'énergie. C'est pourquoi j'ai conçu la pile que vous avez sous les yeux. (Il désigna le globe luminescent bleu.) Emprisonnés avant d'être stimulés, les chronocytes ne génèrent plus aucune altération du temps.

Robur, le docteur Moreau et Cantovella échangèrent un regard. Don Sindulfo Garcia ignorait que lui et le vilage étaient prisonniers d'une boucle perpétuelle générée par sa machine.

— Je l'ai appelée pile temporelle, continua l'Espagnol, car c'est le temps qui est la véritable source d'énergie inépuisable que je sollicite à travers elle. Il m'a fallu près de quinze ans pour mettre enfin au point cette première machine. J'aurai le bonheur de la mettre en route demain à midi pile, et ce, devant des témoins prestigieux.

Cantovella s'interrogea. Comment les inévitables effets secondaires liés à la mise au point de cet engin

avaient-ils pu passer inaperçus pendant quinze ans ? Et s'il y avait eu des micro-boucles effaçant les souvenirs ? On ne le saurait jamais.

— Nous serons heureux d'assister à un tel événement, dit le docteur Moreau, mais, même si je suis persuadé que vous avez pris le maximum de précautions, je ne peux prendre le risque d'exposer ma personne. J'attendrai donc le résultat de cette mise en route à l'extérieur du village. Veuillez me pardonner, j'ai des obligations envers ma compagnie.

Don Sindulfo Garcia ne s'en offusqua pas.

— Cela me paraît tout à fait pertinent.

Robur glissa à Cantovella que l'on reproduisait presque à l'identique la conversation de l'avant-veille. Bazoché interféra.

— Pourquoi avez-vous choisi ce village ?

— Question judicieuse. (Les policiers constatèrent à leurs expressions que Robur et le docteur Moreau ne l'avaient jamais posée.) Ce point géographique est celui où j'ai mesuré la perméabilité temporelle la plus élevée. Cette perméabilité amplifiera la stimulation des chronocytes. Accessoirement, ce village a le mérite d'être isolé.

— Comment mesurez-vous cette perméabilité ? demanda Robur dont la curiosité avait été piquée.

— Vous comprendrez que je garde confidentielles certaines informations.

— Je comprends.

— Pouvez-vous me dire la date d'aujourd'hui ? jeta tout à trac Cantovella.

Si les visages de Robur et du docteur Moreau exprimèrent la désapprobation, don Sindulfo Garcia, manifestement surpris, se contenta de répondre.

— Le lundi 26 mars 1894. Quel est l'intérêt de cette question ?

— Je trouve étonnant que vous ayez choisi le lundi de Pâques pour démarrer votre machine. Serait-ce symbolique ? éluda Cantovella.

L'Espagnol revivait donc perpétuellement les vingt-quatre heures coincées entre le midi du 26 mars et le midi

du 27, heure du démarrage de sa machine. Il n'avait pas conscience que dans le reste du monde, la date réelle était le lundi 16 avril 1894.

— Non, dit l'Espagnol en haussant les épaules à cette idée saugrenue.

L'inspecteur spécial, ignorant don Sindulfo Garcia, se tourna vers Robur et le docteur Moreau. Il devenait urgent d'arrêter cette machine infernale.

— Avez-vous trouvé une idée depuis notre conversation ? leur demanda-t-il en rappelant implicitement que, lors de cette discussion, les hommes de la Compagnie avaient admis qu'ils ne savaient comment résoudre le problème.

Interloqué, don Sindulfo Garcia regarda tour à tour les quatre visiteurs.

— Non, répondit le docteur Moreau, contrit. Mais je suis avant tout médecin et biologiste.

— Non, ajouta Robur, visage fermé. Cette sphère échappe à tout contrôle et je suis incompetent en ce qui concerne les chronocytes.

— Mais de quoi parlez-vous ? s'enquit don Sindulfo Garcia qui essayait de comprendre.

Cantovella se retourna vers lui.

— Quand vous allez activer votre machine, les chronocytes vont être stimulés et vont donc se multiplier.

— En principe, oui. Mais, comme ils sont maintenus dans l'espace confiné de la sphère, la réaction produira l'énergie que je vais récupérer.

— Mais le verre ne risque-t-il pas d'exploser sous la pression ?

— Je comprends votre inquiétude mais, dans le pire des cas, les chronocytes de surface fusionneront avec le verre pour provoquer la dilatation de la sphère. Mais c'est purement théorique et peu probable en pratique.

À la mine soudain défaite de Robur, Cantovella se rappela que l'ingénieur avait déjà constaté la dilatation de la sphère, chose que ne pouvait savoir l'Espagnol captif de la boucle. Bien que commençant à avoir peur, il ne perdit pas son fil.

— Mais le verre n'empêche-t-il pas de collecter l'électricité ?

— Non, répondit don Sindulfo Garcia. La stimulation est effectuée par champ électromagnétique. En retour, les chronocytes génèrent un autre champ électromagnétique nettement plus puissant et directement convertible en électricité.

— Croyez-vous que nous n'avons pas déjà posé ces questions ? lâcha Robur.

— Déjà posé ? s'étonna l'Espagnol.

— Et cette sphère s'est dilatée depuis la dernière fois que vous l'avez vue, lança Cantovella à Robur qui acquiesça d'un air contrarié.

— C'est ridicule, jeta Robida. J'ai installé cette sphère hier, sous la direction de don Sindulfo Garcia.

— La teniez-vous ? s'enquit Cantovella.

— Bien évidemment. Le verre isole des chronocytes.

— Mais, maintenant qu'elle est dilatée et que le verre est mêlé aux chronocytes, vous ne pouvez plus la toucher.

— Elle n'a pas changé depuis hier !

Avant que quiconque puisse réagir, Robida posa la main sur le globe où la matière bleue brillante semblait en mouvement. Il cria comme sous la violence d'un choc tout en bondissant en arrière. Il regarda sa main, réflexe naturel, et se figea dans sa contemplation, consterné. Comme il la tenait haut devant lui, tous purent voir qu'elle était floue. Effaré, il se tourna vers les autres personnes présentes dans la pièce comme s'il cherchait de l'aide. Son visage se déforma, devint trouble. Cantovella eut l'impression que de multiples visages essayaient de coexister au même endroit. L'apparence de Robida redevint soudain normale, mais ses yeux partirent dans le vague. Le docteur Moreau s'approcha.

— Monsieur Robida ? (L'homme ne répondit pas.) Comment allez-vous, monsieur Robida ? (Il ne réagit pas.) Je crains que monsieur Robida soit victime d'une syncope, ou pire.

— Ce n'est pas possible, marmonna don Sindulfo Garcia.

— Il semblerait que si, trancha Cantovella. Combien y a-t-il d'habitants aux Goules ? (Don Sindulfo Garcia le fixa, ahuri.) Combien, s'il vous plaît ?

— Euh... Une quarantaine.

L'inspecteur grimaca. On était loin des quatre-vingts Gulois recensés en 1891. La moitié était donc tombée dans l'oubli.

— Qu'arriverait-il si les chronocytes se répandaient sur le sol ?

— Mais où voulez-vous en venir ?

— Je vous rappelle que je suis de la Sûreté Générale. Répondez !

— Eh bien... Pas grand-chose. Il y aurait fusion avec la terre puis absorption.

— En êtes-vous certain ?

— Ceci est théorique. Mais que...

Cantovella leva la main.

— Au nom du gouvernement français, je proclame l'état d'urgence et l'évacuation du village à l'extérieur du périmètre déterminé par messieurs Moreau et Robur.

— Vous n'avez pas le droit !

— Barthélémy, pose la valise et raisonne ce monsieur, s'il te plaît.

Bazoche déposa le bagage noir aux pieds de Cantovella, fit trois pas vers don Sindulfo Garcia, lui infligea une « tape » sur la tempe et le chargea sur son épaule avant qu'il ne s'affaisse.

— Désolé, messieurs, dit l'inspecteur spécial à l'attention du docteur Moreau et de Robur. Vous n'avez pas de solution. Alors, aux grands maux les grands remèdes.

— En tout cas, vous ne manquez guère d'esprit de décision, inspecteur, fit le docteur Moreau. C'est une qualité appréciable mais... que contient cette valise noire ?

Le policier coucha la valise près du pilier portant la sphère luminescente bleue et l'ouvrit. Sa moitié gauche était remplie de bâtons de dynamite, la droite de rouages et de mécanismes d'horlogerie.

— Une bombe ? s'exclama le docteur Moreau. N'êtes-vous pas de la police ?

— Nous sommes davantage que des policiers. Notre brigade est... spéciale.

Moreau essaya de déchiffrer l'expression neutre de l'inspecteur.

— Il semblerait que cette bombe soit à retardement, commenta Robur, intéressé.

— En effet. Donc... Je pense que trois heures suffiront pour évacuer tout le monde.

— Ne craignez-vous pas de déclencher une catastrophe ? s'inquiéta le docteur Moreau.

Cantovella se demanda quel impact réel aurait la dispersion des chronocytes. Il se sentait acculé.

— De toute façon, nous courons à la catastrophe.

— Il est vrai, concéda le docteur Moreau.

— Espérons qu'elle sera enrayée.

— Qui a conçu ce mécanisme ? s'enquit Robur.

Cantovella ne put s'empêcher de sourire.

— Une jeune collègue, bricoleuse à ses heures perdues.

— Une anarchiste ?

— Pas à ma connaissance. Mademoiselle Lobbia est une scientifique détachée auprès de notre brigade.

— Ah... Et pourquoi êtes-vous venus sans cette demoiselle ?

— Je l'aurais convoquée si je n'avais trouvé des scientifiques sur place.

— Évidemment.

Cantovella décida de clore la discussion.

— Pouvez-vous prendre en charge ce pauvre monsieur Robida qui a l'air bien hagard ?

— Oui, répondit le docteur Moreau.

— Bien. (Cantovella s'accroupit.) Trois heures... Est-ce suffisant ? (Le docteur Moreau et Robur acquiescèrent en chœur.) C'est parti !

* * *

Presque trois heures plus tard, une petite troupe hétéroclite agglutinée autour de l'anémoptère et du fourgon de gendarmerie observait Les Gouilles. Les villageois, qui

ne masquaient pas leur grogne, n'osaient défier l'autorité des deux policiers. Même don Sindulfo Garcia, maintenu par Bazoche, avait épuisé ses invectives et supplications pour sauver son invention. Il cessa de se débattre pour échapper à l'étreinte du solide inspecteur adjoint qui se relâcha. À l'instar de Cantovella et Robur, Robida semblait fixer son attention sur le bâtiment piégé, mais il contemplait un ailleurs inaccessible aux autres. L'échéance approchant, le docteur Moreau ouvrit sa montre à gousset.

— Moins d'une minute.

Cantovella se raidit.

— Eh !

Cantovella se retourna et vit Bazoche, penaud, tenant la veste vide de son occupant qui, lui, courait déjà vers le village. L'inspecteur adjoint amorça une poursuite, mais son supérieur, mine triste, l'arrêta.

— Trop tard, Barthélémy ! Tu ne peux pas y aller.

Le colosse s'immobilisa alors que l'Espagnol parvenait au village. Il contourna l'église, arriva à sa demeure et lorsqu'il ouvrit la porte, une violente détonation retentit.

D'un seul coup, le village disparut, sans lumière, sans fumée, sans poussière. À la place du hameau, il n'y eut plus qu'un grand vide. La ferme à l'extérieur du précédent périmètre semblait quant à elle intacte.

Cantovella, Bazoche, le docteur Moreau et Robur, satisfaits d'avoir survécu mais malgré tout circonspects, approchèrent du cratère creusé par l'explosion. Les villageois, stupéfiés par la disparition des bâtiments, préférèrent ne pas bouger. Les quatre hommes découvrirent que la ferme avait été coupée net. Ils s'arrêtèrent au bord d'un gigantesque trou circulaire, un cône s'enfonçant profondément dans le sol.

— Je crains que la presse ne me crédite d'une nouvelle expérience qui a mal tourné, commenta le docteur Moreau.

— Vous avez une réputation à tenir, ironisa Cantovella. Et je ne vois pas comment nous pourrions cacher cela.

— Si vous attribuiez cela à des agents prussiens ? se gaussa le docteur Moreau.

— Il est préférable de ne pas créer d'incident diplomatique.

— Certes.

Cantovella contempla le fond du cratère en forme de cône avant de poser une question qui le turlupinait.

— Croyez-vous que les chronocytes se sont mêlés à la terre ?

— Je l'ignore, répondit le docteur Moreau. Ces chronocytes pourraient tout aussi bien s'enfoncer jusqu'au centre de la Terre.

L'inspecteur spécial grimaça en essayant d'imaginer cette matière vivante bleue descendant vers le centre de la Terre, cet univers inconnu. Que se passerait-il alors ? Pour échapper au cauchemar que son esprit lui fabriquait, le policier préféra redevenir pragmatique.

— Je suppose que le terrain est contaminé et qu'il y a des chronocytes au fond de ce cratère. Il faut donc sécuriser la zone.

— La Compagnie peut prendre en charge ce site et en assurer la sécurité, plaida le docteur Moreau. Nos agents sont efficaces.

Cantovella ne put s'empêcher de sourire. Ces agents comptaient-ils dans leurs rangs des hommes-bêtes ? Plus sérieusement, il savait qu'il ne trouverait pas meilleure solution, la Sûreté Générale n'étant pas fiable, car trop souvent politique. Néanmoins, il était persuadé que la fameuse Compagnie des Intelligences Botaniques saurait exploiter ce cratère.

Déarrassé d'un grand poids, l'inspecteur spécial leva la tête. Il observa que le ciel était toujours d'azur mais un grand cercle d'un bleu plus foncé surplombait le village annihilé. Il ne vivrait pas assez longtemps pour apprendre que de ce jour-là datait le premier trou dans la couche d'ozone.

Le théâtre de Pygmalion

Niels Jorgensen reposa dans l'assiette la tartine recouverte d'anguille fumée et d'oignons rouges. Il avait cru à tort que le smørrebrød qui lui manquait tant à Chicago lui rendrait l'appétit perdu depuis qu'il avait lu « Emma et Ida ont disparu » sur la lettre de Gunnar Pedersen, le père des jumelles, courrier qui avait mis si longtemps à lui parvenir.

Après avoir laissé trois couronnes sur la table, Jorgensen quitta la brasserie. Il regrettait d'être venu ici, au cœur du jardin de Tivoli, qu'il traversa hâtivement pour fuir les souvenirs si présents malgré les années. Vain pèlerinage. Il s'attarda toutefois devant le portail de l'entrée, arc de triomphe miniature au toit d'ardoise évoquant le chapeau d'un antique notable chinois. À cet endroit avait été retrouvé le corps de Gunnar Pedersen, qui aurait dû être son beau-père.

Victime d'un chien errant. Telle avait été la conclusion de la police de Copenhague qui avait clos l'affaire sans chercher si le lieu de l'agression différait de celui du décès, et sans s'inquiéter de l'absence de nouvelle victime ou tout simplement du féroce animal. Niels pensa aux propos du couple Wujek, que Pedersen avait pris à son service parce que, le Danemark ayant été spolié des duchés de Schleswig et Holstein, il s'était senti une communauté de destin avec les Polonais au pays partagé entre trois empires. Selon le mari, éprouvé par le décès de celui qui

était devenu son ami, pour déchirer ainsi la gorge de sa proie, la bête tenait du molosse. Son visage avait été plus éloquent que ses mots pour décrire les morsures à peine recouvertes par le drap mortuaire qu'il avait entrevues lors de l'identification.

Par association d'idées, Jorgensen chercha le carnet à travers le tissu de sa veste. Piotr et Kinga Wujek, qui le connaissaient depuis l'époque de sa tumultueuse liaison avec Ida, n'avaient pu, à leur grand désespoir, lui donner des nouvelles des jumelles, ni lui parler des investigations de leur employeur, inhumé bien avant son arrivée. Ils avaient cependant consenti à le laisser fouiller le bureau de Pedersen. Il y avait trouvé ses notes.

Jorgensen secoua la tête pour cesser de dériver dans ses pensées. Sortant la montre de sa poche, il se concentra sur un objectif plus immédiat. Ouverture des portes dans onze minutes. D'un pas alerte, il gagna la grande esplanade cernée de chantiers, cœur du futur Copenhague.

D'un œil critique, Niels Jorgensen évalua le Musée d'art et du design récemment achevé, ou presque. Quand le jeune architecte était parti à Chicago, en 1890, pour travailler sous la direction de Louis Sullivan à la construction de gratte-ciels, le Musée n'était qu'un projet. Toutefois, quatre ans plus tard, ce n'était pas la seule nouveauté. Alors que le projet de Martin Nyrop, son ancien professeur, avait remporté le concours en 1888, l'hôtel de ville émergeait à peine de terre mais, surtout, un édifice inattendu jurait par son arrogance. Sa façade pompeuse aux colonnes pseudo-doriques imitait le temple grec : le théâtre de Pygmalion.

Ce Pygmalion-là avait-il lui aussi sa Galatée ? Une sculpture dont il était tombé amoureux et à laquelle la déesse Aphrodite avait donné vie. Jorgensen soupira. On était loin de la légende. S'il fallait en croire la publicité, ce théâtre présentait des sculptures animées, probablement des automates. Curieuse interprétation d'un mythe hellène au pays d'Hamlet et de la petite sirène, tous deux moins heureux en amour que le légendaire sculpteur. Pensant à Ida, Jorgensen, accablé, se demanda s'il n'y

avait pas une malédiction danoise sur les affaires de cœur.

Ainsi, c'était donc là que le menaient les notes de Pedersen. Alors que, depuis la disparition de ses filles jumelles, celui-ci cherchait le moindre indice dans la presse, un article avait attiré son attention : avant que le personnel de sécurité ne pût intervenir, un spectateur du théâtre de Pygmalion avait détruit à coups de masse une des statues animées qui représentait son frère « pour libérer son âme de la pierre », selon ses propres termes. Ignorant le ton sarcastique du papier à propos de l'interne consécutif de cet homme, sans non plus s'interroger sur son étrange conviction, Pedersen s'était souvenu de la joie de ses filles lui annonçant qu'un certain Pygmalion, un sculpteur, conquis par leur chorégraphie, comptait s'en inspirer.

Satanée chorégraphie ! Niels Jorgensen succomba à l'amertume des souvenirs. Ida lui avait tout sacrifié, leur couple, et même leur enfant à naître. Pour ce dernier point, il aurait préféré ne pas avoir deviné que « l'accident » avait été volontairement provoqué. Il n'était pas naturel pour lui de juger, et il ne l'aurait jamais fait, mais les mensonges sont des blessures qui cicatrisent très mal. Il aurait compris qu'Ida privilégie la danse, mais pas au point de rompre parce qu'une relation – triste mot qui ne correspondait pas à ce que lui ressentait – risquait d'interférer avec son art. Il avait préféré fuir à Chicago, pour l'oublier, sans succès, bien que se donnant corps et âme à l'architecture nouvelle. Toujours épris d'Ida, il avait lu ses courriers qui, faute de réponse, s'étaient peu à peu taris. Le dernier évoquait son duo avec Emma, qui avait enfin atteint la perfection : un exact mimétisme des mouvements. Emma... En y réfléchissant, elle avait semblé bien plus affectée par son départ qu'Ida.

Les pensées de Jorgensen furent interrompues par un bruit sourd qui semblait se propager sous les pavés, devant la volée de marches. L'architecte associa cette vibration à la longue cheminée qui exhalait en continu une épaisse fumée noire, loin au-dessus de l'aile, aux allures d'usine

appuyée contre le théâtre, qui hébergeait les turbines de la centrale. Grâce à cette dernière, le bâtiment était intégralement électrifié, un véritable luxe.

Un petit attroupement s'agglutinait déjà devant le kiosque où l'on vendait les entrées, mais l'attente fut brève. Après avoir franchi le grand portail, il ignora les visiteurs qui se répandaient de chaque côté de l'estrade exhibant des statues mises en scène dans de petits décors — était-ce celles censées s'animer ? — pour étudier la longue nef à deux rangées de colonnes, semblable à une basilique dépourvue de fenêtres et cependant inondée de lumière par des globes pendus au plafond du vaisseau central. Entre ces luminaires, descendaient des projecteurs orientés vers le sol. Intrigué par la présence d'une épaisse porte en bois sur le mur de droite, il s'intéressa finalement à la grille en fer forgé qui entourait l'exposition, se demandant quelle était sa réelle fonction quand celle-ci n'était pas ouverte pour laisser passer les spectateurs. Niels s'approcha enfin de l'estrade haute d'une trentaine de centimètres.

La luminosité artificielle ne lui permit pas de déterminer dans quel minéral avaient été sculptés les cinq personnages. Chaque statue tenait son rôle dans un décor issu du monde réel. Le maréchal-ferrant soulevait le sabot d'un cheval rendu presque vivant par la taxidermie, le potier se penchait sur son tour inerte mais la masse informe d'argile posée dessus brillait d'humidité, la fileuse portait une quenouille de laquelle pendait de la laine, la tisserande pinçait un fil de son métier à tisser, le paysan levait sa faux devant un foin d'aspect quasi naturel. Seule la sixième scène, sans sculpture, détonnait. Mais, vue de plus près, celle-ci révélait des jambes de pierre tronquées émergeant de gravats à côté desquelles gisaient des mains accrochées à une scie. Les restes de la statue qui avait été détruite, comme mentionné dans le carnet de Pedersen.

— Bonjour à tous. Bienvenue dans mon théâtre.

Jorgensen sursauta. Et il ne fut pas le seul. Un homme en costume noir, à la barbe en pointe, avait sauté sans prévenir sur l'estrade, porte-voix en main.

— Désolé de vous surprendre. (Le sourire de l'homme démentait son propos.) Mais avant de commencer, je vous invite à me rejoindre sur l'estrade. Ainsi, vous pourrez vérifier qu'il s'agit bien de statues, à l'instar de notre malheureux scieur, brisé par un vandale, dont les restes témoignent de sa nature minérale.

Niels se prêta au jeu pour ne pas se singulariser. Comme prévisible, il ne décela rien de particulier, hormis un curieux losange à la base du cou de chaque statue dont le grain sous les doigts faisait penser à du marbre.

— Je vous invite à descendre de l'estrade, clama l'homme qui ne s'était toujours pas présenté mais qui ne pouvait être que le fameux Pygmalion. La première partie va commencer.

Les globes lumineux s'éteignirent soudain, plongeant la nef dans une nuit ponctuée d'exclamations de surprise. Après le retour au calme, une petite minute de suspens, les phares suspendus s'allumèrent d'un coup pour dispenser une lumière bleue concentrée sur l'estrade, donnant un aspect surnaturel aux six scènes. Quelques « Oh ! » émerveillés troublèrent le silence avant de devenir des cris de stupeur quand les sculptures commencèrent à bouger. D'abord très lents, leurs gestes accélérèrent peu à peu pour atteindre la même fluidité que s'il s'était agi d'humains. Suivant le mouvement des autres spectateurs, Jorgensen tourna autour de l'estrade.

Le potier menait son tour en jouant avec sa pédale et, entre ses mains expertes, l'argile s'évasait pour devenir un récipient. À coups de marteau précis, le maréchal-ferrant fixait sans discontinuer un fer au sabot du cheval empaillé. La fileuse déroulait sa quenouille. La tisserande lançait et relançait sa navette. Le paysan fauchait un foin imaginaire. Scènes simples et répétitives mais qui provoquaient un certain malaise. Chaque personnage, visage inexpres-sif, œuvrait dans un effroyable mutisme, somme toute normal pour des statues, même animées.

L'architecte se demanda où étaient cachés les mécanismes de ces étranges automates. Appréciant le talent de magicien de Pygmalion, il supposa que, pour rendre ce

tour possible, la lumière bleue altérait la chimie des sculptures, la rendant plus souple et donc mécaniquement animable. Toutefois, ce raisonnement n'expliquait pas les restes du scieur qui plaidaient pour un artifice plus sophistiqué. Niels aurait applaudi s'il n'avait été préoccupé par Ida et le décès suspect de son père.

Puis la lumière vira au rouge et l'animation cessa. Après un bref passage dans le noir, les globes illuminèrent à nouveau la nef.

— Si vous voulez bien me suivre, cria Pygmalion avant de partir vers le fond du bâtiment jusqu'ici occulté par un immense rideau en train de s'ouvrir.

Jorgensen remarqua alors quatre vigiles qui surveillaient la petite troupe, sécurité sans doute renforcée depuis la destruction du scieur. Comme les autres, il prit place sur un des sièges disposés en arc devant une scène voilée d'une étoffe pourpre. Sans doute le véritable théâtre, le clou du spectacle, les animations de la nef n'étant qu'une mise en appétit.

Une musique s'éleva tout à coup. Niels s'intéressa au gramophone qu'il n'avait jusqu'ici pas remarqué, malgré son pavillon surdimensionné. Personne n'avait tourné de manivelle pour tendre le ressort, pourtant, la galette tournait sous l'aiguille. Se pourrait-il qu'elle fût entraînée par l'électricité ? L'architecte, étonné, estima qu'en ce cas, l'appareil serait très en avance sur ceux d'Émile Berliner⁸ qu'il avait eu l'occasion de découvrir grâce à un ami.

L'obscurité se fit et le rideau s'ouvrit sur deux statues, une noire, une blanche, chacune prise dans une colonne de lumière. Deux danseuses, légèrement inclinées en révérence, bras écartés et une pointe en avant, dans une position parfaitement identique. Un œil attentif aurait été incapable, hormis bien sûr la couleur, de discerner une quelconque différence entre elles. Des jumelles...

Reconnaissant les silhouettes d'Ida et d'Emma, Jorgensen se crispa, tout en essayant de se rassurer. Il ne s'agissait à l'évidence que de sculptures dont les sœurs avaient

8. Après avoir, en 1888, présenté au public son invention, le gramophone, Émile Berliner a commencé à le commercialiser en 1893.

été les modèles. Ce qui n'empêcha pas une sueur froide de couler dans son dos. Pedersen avait donc raison d'enquêter sur ce lieu et son propriétaire.

La musique enfla d'un coup et les colonnes de lumières virèrent au rose.

Magenta, rectifia mentalement Jorgensen.

Peu à peu deux halos bleus se séparèrent des colonnes de lumière statiques, qui devinrent rouges, pour avancer vers le bord de la scène. Dans ce mouvement, chaque statue parut se dédoubler, sa version immobile demeurant sous les phares pourpres et sa silhouette animée sous les lampes céruléennes, marchant gracieusement vers le public. Du moins, c'est ce que crurent les spectateurs avant de réaliser ce qu'ils voyaient réellement. Quand les danseuses nimbées de lumière bleue, arrivées au bord de la scène, esquissèrent un salut, un murmure de stupéfaction parcourut l'assemblée. Jorgensen n'en crut pas ses yeux. Sous les regards ébahis, les sculptures jumelles se mirent à danser, une danse mimétique, où chaque geste de l'une trouvait écho chez l'autre, mais ce n'était pas, et de loin, le plus surprenant.

Dans la lumière bleue, seules dansaient des moitiés de statue, mais la découpe ayant été comme opérée à travers le tamis d'un échiquier, et de manière symétrique. Si la statue noire avait une main et une épaule à gauche et un coude à droite, la blanche avait un coude à gauche ainsi qu'une main et une épaule à droite. Chacune avait un seul pied, un seul genou, une seule cuisse, une seule hanche... Mais à l'opposé de sa sœur, complémentaire. Y compris la tête, comme coupée en quatre. Deux puzzles dont il manquait la moitié des pièces mais qui, malgré ces vides, dansaient. Pour compléter l'effet, à l'arrière-plan, les demi-sculptures statiques respectaient le même schéma de vides et de pleins, mais inversé.

Comme pour confirmer la compréhension qui naissait dans les esprits, les deux faisceaux bleus fusionnèrent et les statues morcelées se fondirent en une unique danseuse, damier bicolore tourbillonnant en un ballet hypnotique. Par contre, les deux autres moitiés éclairées de

rouge restèrent figées, mais plus personne ne leur accordait le moindre intérêt, pas même Niels qui, fasciné, perdit toute notion du temps.

Sans préavis, les deux faisceaux bleus se séparèrent, chacun entraînant sans son sillage une demi-statue animée, avant de reculer vers les colonnes de lumière pourpre où, une fois les couleurs mélangées, les sculptures retrouvèrent leur intégrité. Un claquement accompagna le basculement à l'éclairage normal, ce qui permit à Jorgensen de repérer Pygmalion qui lâchait deux leviers d'un boîtier accroché sur la cloison en arrière-scène. Ce dernier s'avança pour saluer le public qui, encore abasourdi, mit du temps avant d'applaudir. Visiblement satisfait, Pygmalion, prit son porte-voix.

— Le spectacle est terminé. Je vous remercie. (L'homme s'inclina sous les ovations.) Mais, avant que vous partiez, je vous propose de me rejoindre sur scène afin que vous vérifiiez par vous-même qu'il s'agit bien, là aussi, de statues.

Jorgensen se leva d'un bond mais, retrouvant son calme, il rejoignit la queue disciplinée au pied de l'escalier. Quelques minutes plus tard, il se retrouva face à la statue blanche. Ida ou Emma, sans aucun doute. Ébloui et ému par la fidélité de la représentation, il caressa la joue de marbre. Le regard, qui fixait un point lointain sur le sol, semblait avoir pris vie sous l'habile ciseau du sculpteur. Le doigt de l'architecte bouleversé glissa sous le menton pour s'arrêter sur un grain de pierre différent.

Tiré de sa rêverie et intrigué, Niels parcourut des mains le corps et le vêtement minéral, sous le regard outré des spectateurs les plus proches. Il conclut vite que les parties animées lors du ballet avaient une texture plus lisse que celles restées inertes dans le halo rouge. Passant à la jumelle noire, il vérifia son hypothèse et parvint même à sentir la ligne séparant les deux matériaux. Tout à coup, son exploration s'arrêta sur un petit renflement dans le cou. Un grain de beauté. Le détail qui distinguait Ida d'Emma. Niels suffoqua un bref instant.

Bousculant deux spectateurs, l'architecte se précipita vers la danseuse blanche. Aucun grain de beauté dans le cou. Comment un sculpteur aurait-il pu relever un détail aussi infime ? Un artiste d'une précision diabolique.

Deux vigiles, montés sur la scène, fixèrent intensément Jorgensen qui, plutôt que d'accroître leur suspicion, s'apprêta à retourner vers Ida. C'est à ce moment qu'il remarqua le discret losange niché à la base du cou d'Emma, comme pour les sculptures de l'estrade, ce relief ayant échappé à son attention tant il était troublé.

Une fois devant la statue noire, Ida, croyant déceler le voile de la tristesse dans les iris minéraux de celle-ci, Niels scruta son visage qui resta, évidemment, de marbre. Après s'être brièvement attardé sur le grain de beauté, son regard se posa sur le minuscule losange qui se distinguait à peine au creux du cou, sous la glotte, telle la gemme d'un pendentif, alors qu'aucune chaîne n'avait été sculptée. Un élément qui ne semblait pas solidaire de la sculpture, mais comme collé dessus. Quelle en était l'utilité ?

Jorgensen s'aperçut qu'il était le dernier à s'attarder en compagnie de Pygmalion et des deux vigiles. Leurs regards inquisiteurs l'incitèrent à descendre de la scène et à rattraper les autres spectateurs qui déambulaient dans les galeries extérieures de la nef vers le portail grand ouvert. Il passa devant la lourde porte dans le mur latéral qui, du fait de son épaisseur, l'avait intrigué lorsqu'il était entré dans le bâtiment. Vue de près, profondément nervurée, comme par des griffes d'ours, elle paraissait incroyablement solide. Que cachait-elle ? Se tournant vers l'estrade, il se remémora la représentation, puis sa réflexion le ramena aux petits quadrilatères à la base du cou de chaque personnage. Qu'étaient ces losanges ? Peut-être tout simplement la signature de l'artiste. Mais il en doutait.

* * *

Deux heures plus tard, Jorgensen reposa en se retenant de grimacer le verre d'aquavit que lui avait servi

Piotr Wujek qu'il soupçonnait de préférer la vodka. Le Polonais avait sans doute cru l'honorer mais l'architecte, ayant pris goût au bourbon, avait plus ou moins cessé d'être danois pour mieux se distancier d'Ida. Les Wujek lui avaient demandé de revenir pour parler de la succession de Gunnar Pedersen. Peu lui importait mais, comme cela semblait leur tenir à cœur, il était venu.

Pedersen avait légué la maison et un petit pécule au couple qui l'avait servi et dont il était devenu l'ami, ce qui réjouit Jorgensen. Pedersen, exportateur de porc enrichi grâce à l'adoption par les Anglais du petit-déjeuner danois, avait amassé une fortune considérable. Il avait placé celle-ci sous la tutelle du jeune architecte censé la gérer jusqu'à ce qu'il pût la transmettre aux jumelles, ou en hériter si leur décès était avéré. Des papiers l'attendaient chez l'avocat du négociant.

Niels évacua rapidement le sujet pour parler de ce qui le préoccupait. Les statues noir et blanc. Ida et Emma. Durant la narration, Kinga Wujek se signa plusieurs fois en marmonnant contre ces diableries.

— Rassurez-vous, madame Wujek. Il n'y a pas de sorcellerie. Seules la science et la technique sont à l'œuvre, comme pour les locomotives à vapeur.

— Tout de même, ronchonna l'interpellée, jugeant le jeune homme trop naïf.

Piotr, regard dans le vague, se contenta de se resservir de l'aquavit après avoir rempli le verre de l'architecte.

— Je vous assure, madame, que ce ne sont que des mécanismes astucieux dont je n'ai pas encore percé le secret.

Même si c'était certainement un peu plus compliqué, présuma l'architecte.

Un bruit violent interrompit ses pensées. Il n'avait pas encore réalisé que la porte d'entrée avait volé en éclats que, déjà, deux hommes musculeux et patibulaires firent irruption dans la cuisine, poignard en main, plus prêts à trancher dans le vif qu'à discuter. Par chance, Jorgensen avait été contaminé par le goût des Américains pour les armes à feu. Il dégaina prestement le revolver du holster

d'aisselle qui le rendait invisible sous la veste, libéra le cran de sûreté, et tira. Une seule fois. L'autre homme s'écroula, un couteau de cuisine ayant fini son vol dans sa poitrine.

Piotr et Niels se regardèrent, aussi surpris l'un que l'autre.

— Les revolvers sont courants aux États-Unis, se justifia l'architecte.

— Les couteaux sont courants dans les cuisines, rétorqua le Polonais.

Une seconde passa puis tous deux se laissèrent aller à un bref rire nerveux. L'estomac de l'architecte se noua. Il avait déjà tué, une fois, en légitime défense. Même l'Illinois n'était pas épargné par la violence des États-Unis mais, sans doute parce qu'Européen, il avait mis deux bons mois à s'en remettre. Par contre, le Polonais ne semblait pas plus affecté que cela.

— Il faudra que vous me racontiez où vous avez appris ça, dit Niels en rangeant son arme.

— Monsieur Pedersen ne vous a-t-il jamais dit que j'étais un Rouge ?

— Si, mais ça m'était sorti de l'esprit.

Les Rouges⁹, les radicaux de l'insurrection polonaise écrasée par les Russes trente ans plus tôt. S'ensuivit la fuite d'une poignée de survivants, non vers Cracovie sous contrôle autrichien et où ils auraient probablement été traqués, mais dans un pays en froid avec la Prusse qui avait absorbé la Grande-Pologne.

L'architecte jeta un œil à Kinga, pâle mais stoïque, puis aux corps.

— Qui sont ces gens ? demanda Piotr.

Niels hochla la tête. Bonne question. Il n'avait pas eu le temps de les observer et répugnait à se pencher sur les cadavres. Le premier lui avait paru familier.

9. L'insurrection de janvier (1861-1864) a lieu dans le royaume de Pologne, alors sous tutelle russe, et dans les anciennes provinces polonaises de l'Empire russe. Deux factions, qui s'allieront, la composent : les Rouges, essentiellement des militants démocrates radicaux préconisant réformes agraires et sociales, dont l'abolition du servage ; les Blancs, pour la plupart des propriétaires terriens et industriels ou des intellectuels, issus de la classe moyenne.

— Le théâtre ! s'écria Jorgensen.

— Le théâtre ?

— Oui, c'est... C'était un des employés de ce Pygmalion.

— Monsieur Pedersen avait donc raison de s'intéresser à lui, murmura Piotr Wujek.

Jorgensen médita cette affirmation. Lui-même avait attiré l'attention en examinant d'un peu trop près les deux statues.

— Il semblerait, abonda-t-il. Et nous pouvons en déduire que l'attaque de monsieur Pedersen par le molosse n'était pas un accident.

Les yeux de Niels s'agrandirent alors qu'il finissait sa phrase en pensant à la lourde porte de la galerie latérale.

— Il va falloir s'occuper des corps, reprit le Polonais.

— Je ne vois pas ce que nous allons raconter à la police, s'angoissa Niels.

— La police ? Non. Pas de police. (L'architecte, interloqué, regarda Wujek comme s'il ne le connaissait pas.) J'ai des amis qui pourront nous en débarrasser, mais de nuit.

— Des Rouges, eux aussi ? hasarda Jorgensen.

— Vous n'êtes pas trop bête pour un Américain.

— Il reste encore du Danois en moi.

Les deux hommes échangèrent un sourire. L'architecte tergiversa. Il ne se sentait pas en faute et, à Chicago, il n'aurait pas hésité à appeler la police, presque trop tolérante pour les cas de légitime défense. Mais il était à Copenhague, dans un univers bien plus ordonné. En outre, il comprenait le besoin de discrétion de Wujek qu'il avait, jusqu'ici, toujours assimilé à un simple majordome. Certains passés devaient rester en sommeil.

— Soit, conclut Niels. Vos amis s'occuperont des corps. Quant à moi, cette nuit, j'irai visiter ce curieux théâtre.

— Je vous suggère d'attendre mes amis. Je demanderai à Andrzej et Karol de vous accompagner.

— Je suis armé.

— Oui, mais vous êtes... euh...

— Les Américains disent « pied tendre », ricana Niels qui, conscient qu'il n'avait rien d'un guerrier, s'interrogea sur la combativité de vieux Rouges, trente années après l'insurrection.

Néanmoins, il acquiesça. Il risquait fort de rencontrer Pygmalion ou ses hommes de main, tous pouvant loger à proximité ou dans le bâtiment dont il n'avait vu qu'une partie. Le vandale avait agi en plein jour, lors d'une visite, prenant par surprise les vigiles, mais ceux-ci, déjà échaudés, s'inquiéteraient inévitablement de la disparition de leurs collègues, ce qui les mettrait sur le qui-vive. Le vandale...

— Pouvez-vous leur demander d'apporter une masse ? s'enquit l'architecte, pris d'une soudaine inspiration.

* * *

La nuit était tombée sur la place déserte, plongée dans la pénombre depuis que les feux avaient été couverts. La chanson de la turbine à vapeur, qui ne dormait apparemment jamais, rayait le silence. Trois individus grimperent les quelques marches menant au théâtre de Pygmalion et, une fois les colonnes franchies, l'un d'eux s'approcha du portail souligné par un mince filet de lumière bleue débordant à peine sur le seuil de pierre.

Niels Jorgensen, espérant que personne ne passerait dans les environs immédiats, rongait son frein, à peine rassuré par la présence du prénommé Karol, un colosse qui scrutait les ténèbres depuis la terrasse, le manche de sa masse négligemment posé sur l'épaule comme lui-même l'aurait fait d'un parapluie. Un cliquetis attira son attention. Le frêle mais vif Andrzej avait enfin croché la serrure. Anxieux, l'architecte s'efforça de ne pas imaginer ce qui les attendait à l'intérieur. En voyant, lors de leur arrivée, le liseré lumineux au ras du sol, il avait présumé qu'une statue animée montait la garde. Quel autre sens donner à cet éclairage céruléen permanent ? Ce qui ne changeait en rien le fait qu'il fallait s'en tenir au plan élaboré à la hâte.

Jorgensen dégaina son revolver, Andrzej, tirant un poignard de sa ceinture, s'écarta pour laisser passer Karol qui, masse brandie à deux mains, ouvrit brutalement le portail d'un coup de pied. Le battant finit sa course contre le mur et les trois hommes se campèrent devant le rectangle de lumière bleue. Ils patientèrent une interminable minute, mais rien ne se passa. L'architecte s'avança pour entrer mais Karol s'interposa pour passer en premier. Agacé, Niels ordonna par signes au Polonais d'attendre sur le côté.

Une fois à l'intérieur, Niels étudia les lieux. Aucune trace du molosse, la bête qui avait tué Pedersen, qu'il s'était attendu à rencontrer. Dans la nef centrale ceinte de grilles closes et plongée dans une demi-pénombre, les statues hantaient l'estrade, recouvertes de draps qui les protégeaient de l'éclairage indigo tombant des phares suspendus au plafond des galeries latérales, au-delà des colonnes. Il tomba en arrêt devant la lourde porte qu'il avait repérée. Ouverte ! Le battant de bois nervuré, comme creusé par des griffes, dévoilait une niche où brillait une lampe d'un bleu intense. Vide ! Jorgensen frémit. L'éclairage concentré dans ce petit espace, clos durant la journée, suggérait qu'une sculpture qui y sommeillait avait été animée. Où était-elle ?

L'architecte capta alors un son étrange, comme si quelqu'un heurtait des pierres sur un rythme lent mais régulier. Le bruit se rapprocha, et apparut le monstre, chien de pierre massif doté d'une gueule carrée effrayante. Jorgensen tressaillit quand le regard minéral de la bête, soudain en arrêt, le jaugea. L'affaire se présentait mal : nul interrupteur en vue, et trop de phares suspendus pour les éteindre à coups de revolver. L'animal, à n'en pas douter celui qui avait égorgé le père des jumelles, s'élança dans un vacarme de cheval au galop.

Tout en demeurant attentif, Niels recula hâtivement pour sortir du bâtiment, sans chercher à tirer sur la créature qu'il présumait insensible aux balles, et se retrouva dehors, sur le perron. Alors que l'architecte reculait vers l'escalier, le molosse prit son élan pour bondir vers lui.

Horrifié, Niels eut juste le temps de penser qu'il ne pourrait pas éviter le chien avant d'être projeté au sol par Andrzej.

Tout s'enchaîna ensuite très vite. Karol se précipita vers le portail du théâtre pour le fermer et ainsi occulter la lumière bleue venant de l'intérieur. Le monstre, propulsé si loin par son saut qu'il atterrit sur les pavés, en bas des marches du parvis, se figea au beau milieu de son demi-tour. Niels ramassa son revolver, lâché lors de sa chute, avant de se lever en massant son épaule endolorie. Andrzej, déjà debout, descendit auprès de la bête, rejoint par l'architecte qui examina brièvement la sculpture inanimée dans la nuit – il ne s'était pas trompé en supposant qu'une statue coupée de la lumière bleue, cesserait de « vivre ». Puis tous deux cédèrent la place au colosse qui entreprit, à grands coups de masse, de réduire celle-ci à l'état d'inoffensive pierraille.

Inquiet du bruit, Jorgensen fouilla l'obscurité des yeux, mais, sans doute parce que les habitations autour de l'esplanade du futur hôtel de ville, entourée de chantiers, étaient rares, personne ne se manifesta. Cette tâche achevée, le trio remonta les escaliers avant de pénétrer dans le théâtre de Pygmalion, non sans prendre soin de refermer le portail derrière lui. Une fois à l'intérieur, les trois hommes décidèrent de ne pas explorer la nef centrale délimitée par les colonnes mais, surtout, ceinturée par une grille. Ce n'était pas la priorité de Jorgensen. Par conséquent ils se séparèrent, Niels et Karol empruntant la galerie latérale dont le mur recélait la niche, désormais vide, du chien de marbre. Andrzej dut exercer une nouvelle fois son art à la grille du théâtre où se rejoignit la petite troupe. La serrure crochétée, l'architecte, impatient, escalada la scène, sans attendre ses complices, pour disparaître derrière le rideau. Découverts, les deux Polonais, après une brève concertation, s'installèrent dans les fauteuils en arc de cercle devant la scène.

Une clarté diffuse permit à Jorgensen de repérer la silhouette des deux danseuses mais ce n'était pas ce qui l'intéressait au premier chef. Il chercha, sur la cloison qui fermait l'arrière-scène, le boîtier de commande dont

s'était servi Pygmalion lors de la représentation pour jouer avec les lumières. Après l'avoir trouvé, n'y voyant pas assez, l'architecte explora celui-ci à tâtons : trois paires de leviers et un interrupteur. Après une brève hésitation, Niels tourna l'interrupteur. Des lampes s'allumèrent au plafond, dispensant un éclairage suffisant mais qui ne provenait pas des phares à la verticale des statues. Jorgensen s'intéressa alors aux trois paires de leviers. En toute logique, elles correspondaient aux trois lumières : blanche, rouge et bleue. Les leviers de la troisième paire étant articulés, ceux-ci devaient permettre de manœuvrer les faisceaux de lumière bleue, les seuls *a priori* à se déplacer vers l'avant de la scène.

Tenté par une expérimentation, Niels alla d'abord s'accroupir au pied de la statue noire, légèrement inclinée en révérence, bras écartés et une pointe en avant, pour mieux contempler son visage. L'extrême ressemblance avec Ida était perturbante. La sculpture paraissait sur le point de s'animer sans avoir besoin des artifices de la mise en scène. Son visage immobile, que l'artiste n'avait pas voulu souriant, portait une effroyable tristesse. Son regard, alors que rien ne distinguait iris et pupille dans le marbre noir, pesait avec insistance sur l'architecte. Celui-ci se rencogna dans des sentiments confus. La statue ressentait-elle quelque chose ? Niels secoua la tête. Ne courait-il pas lui-même après le fantôme d'un amour disparu ? Et son imagination s'enflammait si vite...

Les yeux de Jorgensen tombèrent sur le losange, au creux du cou sous la glotte. Point commun entre toutes les sculptures animées, celui-ci ne semblait pas faire partie de l'œuvre initiale. Un ajout *a posteriori* ? Ses ongles étant coupés court, Niels sortit un couteau pliant de sa poche et, avec précaution, en immisça la lame sous l'infime relief géométrique. Il put faire levier et le losange tomba dans sa main. Au dos de celui-ci, Niels découvrit une matière bleue luminescente, *a priori* minérale mais sans absolue certitude, qui pétillait d'électricité statique quand les doigts se posaient dessus. Quelle était la fonction de ce losange ?

L'architecte eut la nette impression que le visage d'Ida était devenu plus serein, pourtant la danseuse n'avait pas bougé d'un cil. Il se morigéna mais, dans un fugitif moment de panique, il ne put s'empêcher d'imaginer Ida captive de ce corps de marbre. Et si le vandale, qui avait détruit le scieur, avait effleuré la vérité ? Tout en se traitant de fieffé imbécile, Niels alla ôter le losange de la blanche Emma. Considérant ses trophées, il se demanda si ces losanges catalysaient la lumière bleue pour rendre les statues vivantes. C'était facile à vérifier.

Partant du principe que les leviers étaient ordonnés de manière logique, Jorgensen abaissa la première paire de leviers. Deux colonnes de lumière blanche tombèrent sur les statues. Il ne se passa rien, ce qui était conforme aux prévisions de Niels. Il releva donc les premiers leviers pour abaisser les deuxièmes, emprisonnant ainsi les statues dans deux colonnes pourpres distinctes. Enfin, il bascula la dernière paire, les faisceaux mêlés, bleus et rouges, produisirent une lumière rose, magenta. Alors, reproduisant le spectacle, il manœuvra les leviers pour séparer les faisceaux bleus des rouges et les guider vers le bord de la scène.

Puisque Jorgensen n'avait suivi le déplacement que du coin de l'œil, il n'eut la certitude d'avoir séparé en deux les statues qu'en se retournant. Dans le halo rouge, les demi-sculptures, comme découpée au tamis d'un échiquier, demeuraient inertes. Par contre, dans la lumière bleue, les deux autres moitiés semblaient vivantes malgré les parties vides de leurs membres, bustes et visages. Au lieu de danser, Emma et Ida esquissèrent des gestes timides, comme si elles découvraient le mouvement. Les observant de dos, Niels vit des mains sans coude essayer de palper des demi-mentons coupés net. Une chose était certaine : les losanges ne servaient pas à catalyser la lumière.

L'architecte, interdit, envisagea soudain que les losanges servaient à contrôler les statues, un moyen de leur faire exécuter une scène ou une chorégraphie prédéfinie, concept qui serait une adaptation évoluée de la programmation de

la machine analytique de Charles Babbage¹⁰, cet inventeur britannique à propos duquel il avait lu un article publié dans une revue scientifique américaine.

Pendant ces réflexions, les danseuses morcelées se tournèrent pour se retrouver face à face. Consterné, Jorgensen réalisa la portée de cette simple action qui supposait un choix, une décision, un libre arbitre, sans programme imposé. Les losanges asservissaient donc les statues en les privant de leur volonté. Cette révélation frappa Jorgensen de plein fouet. Entre douleur et espoir fou, sa quête lui parut moins chimérique, mais plus angoissante.

Que faire ? En toute logique, les moitiés de statue restées dans la lumière rouge étaient insensibles à la lumière bleue. Cela voulait-il dire que redonner son intégrité à chaque sculpture la condamnerait à l'inertie ? C'était plus que probable. La transformation pouvait-elle être inversée ? Pour cela il faudrait interroger Pygmalion. Mais comment envisager la réversibilité du minéral animé à la vie normale ? Que de questions sans réponse.

En observant les deux demi-statues qui se faisaient face, Niels eut la nausée. Il ne supportait plus ces espaces vides qui pourtant se mouvaient en parfaite cohérence avec ces morceaux de sculptures disjoints. Il lui était impossible de laisser les sœurs dans cet état. Pris d'une impulsion irréfléchie, il manœuvra les leviers commandant les phares bleus pour fusionner leurs faisceaux. Les danseuses jumelles n'en devinrent qu'une seule, damier noir et blanc en relief. La sculpture unifiée s'immobilisa puis, après quelques secondes, contempla ses mains – une main noire et une blanche – comme si elle les découvrait pour la première fois, puis, très lentement, la statue bicolore se tourna vers l'architecte.

Un sourire se dessina sur le visage noir, celui d'Ida avec un pli amer sur sa partie blanche, en principe celle d'Emma. Niels s'étonna. Se pouvait-il que les personnalités fussent mêlées à l'instar de la pierre ? Mais, à n'en pas douter, elle

10. Mathématicien et inventeur britannique (1791-1871), précurseur de l'informatique, il a conçu un « ordinateur » mécanique : la machine à différences ou machine analytique.

— il ne pouvait l'appréhender qu'au singulier — l'avait vu. Par quel miracle ?

En s'approchant, il remarqua le grain de beauté. La seule différence avait été préservée. Ida... mais Emma quand même. Il caressa une joue de pierre et elle leva une main pour attraper la sienne.

— Aïe !

Elle relâcha tout de suite son étreinte au cri de Niels.

— Ce n'est rien, dit-il. Il faut que tu apprennes à maîtriser ta force. Enfin, je suppose.

Elle ne répondit pas, ou plutôt ses lèvres bougèrent sans produire de sons. S'en rendant compte, elle fronça les sourcils. Pour l'apaiser, Jorgensen déposa un furtif baiser qui déclencha un nouveau sourire, curieusement plus radieux côté blanc. Emma ? La statue passa son bras derrière la nuque de Niels et l'attira à elle, en douceur, pour un baiser plus langoureux. Niels se laissa faire et essaya de ne pas trop grimacer quand ses dents heurtèrent la pierre qui rendait cet élan amoureux quelque peu rugueux. Quand elle relâcha son étreinte, il retint le réflexe de porter la main devant sa bouche.

Les lèvres d'Ida, ou Emma, s'arrondirent dans le cri silencieux d'un grand « ha ». Elle palpa l'espace plein à l'intérieur des lèvres, puis les narines et les oreilles, sans pouvoir y entrer les doigts. Comme une sculpture de taille forcément pleine. Elle contempla à nouveau ses mains puis, mine sérieuse, examina le tableau de commandes derrière l'architecte. Que pouvait-elle penser ou vouloir ? Son regard changea brusquement de cible, suffisamment pour inciter l'architecte à se retourner, alors que s'élevaient des applaudissements.

— Voilà qui est intéressant, commenta en cessant de claquer des mains l'homme en costume noir et à la barbe en pointe dans lequel Niels reconnut Pygmalion. Je n'aurais pas pu imaginer de scénario plus romantique. Malheureusement...

L'homme eut un geste évasif que ne releva pas Niels, pas plus qu'il ne prêta attention au vigile à ses côtés ni au vieillard recroquevillé sur une chaise roulante, qui venaient

d'entrer avec lui sur la scène par l'entrée des artistes. Il n'eut d'yeux que pour la femme qui poussait le siège. Une femme bien vivante, pas une statue. Une femme qui trouva un écho douloureux dans le cœur de Jorgensen.

— Ida ? souffla-t-il d'un ton plaintif.

Impassible, la nouvelle arrivée, qui ne pouvait être qu'une des jumelles, le dévisagea comme si elle essayait d'identifier quelqu'un dont elle n'avait aucun souvenir.

Niels eut une fugitive pensée pour Karol et Andrzej, espérant que ceux-ci avaient seulement été maîtrisés, car il imaginait mal Pygmalion se manifester ainsi sans avoir repris le contrôle de la situation. Il n'avait rien entendu.

— Je comprends votre méprise, rit Pygmalion, mais il s'agit de quelqu'un d'autre, de quelque chose d'autre. Je l'ai baptisée Ève.

— Baptisée ? s'étonna Jorgensen alors que celle-ci le fixait.

L'emploi du terme suggérait une relation de paternité, ou d'adoption.

— Je ne suis pas surpris qu'un homme assez malin pour comprendre la nature de certaines choses (Pygmalion désigna la statue bicolore qui s'était avancée à droite de Niels) pose tout de suite une bonne question. Ève est ma plus parfaite création, la seule en tout cas dont je peux revendiquer l'entière paternité, pas comme... (Il pointa l'index vers la danseuse. S'attendant sans doute à une réaction de Niels, qui ne vint pas, il fit une pause avant de reprendre.) Je l'ai nommée ainsi en hommage posthume à cet écrivain français, dont le nom m'échappe, ah si, monsieur Villiers de l'Isle-Adam¹¹ (le nom étranger sonna de manière discordante), auquel j'ai emprunté le mot « andréide » qui convient si bien à ma créature.

— Andréide, fit en écho l'architecte tout en comparant l'accent de son interlocuteur avec celui, similaire, des innombrables Suédois installés à Chicago.

11. *L'Ève future* est un roman de l'écrivain français Auguste de Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889), publié en 1886. Cette Ève est une femme créée artificiellement, une andréide, le premier androïde de la littérature, en quelque sorte.

— Une créature artificielle à l'image de l'homme. (Niels jeta un œil à la danseuse bicolore qui fixait Ève.) Pas comme ces statues animées issues de personnes réelles. (Niels tressaillit puis jeta un regard sombre à Pygmalion.) Oh, vous aviez plus ou moins compris. Non ? (Pygmalion perçut le désarroi de Niels qui contemplant à nouveau Ève.) Oh ! Je suis désolé quant au choix du modèle.

— Est-ce pour cela que vos hommes ont essayé de me tuer ? s'enquit l'architecte, insensible au sarcasme.

— J'en suis désolé, mais la science a un prix. Le secret en fait partie.

— La science ? Quelle science ?

— Celle qui va accomplir le rêve le plus cher de l'humanité, s'exclama Pygmalion, l'immortalité. (L'architecte eut un petit rire amer.) Vous faites la fine bouche, mais quand vous aurez mon âge...

Sourcils arqués d'étonnement, Niels examina le vieillard recroquevillé dans la chaise roulante qui semblait très concentré et ne pipait mot ; celui-ci respirait avec peine.

— Il est plaisant d'avoir affaire à une personne intelligente, poursuivit Pygmalion. Oui, cette enveloppe déclinante, c'est bien moi. Et je vous parle à travers cet homme dont, je dois bien l'admettre, je ne connais pas le nom. En fait, je suis lui.

— Mais comment..., balbutia Jorgensen.

Le jeune Pygmalion debout ouvrit son col de chemise, dévoilant un losange incrusté à la base du cou.

— Je crois que vous connaissez ceci.

— Cet homme est-il...

— Artificiel ? Non. Il s'agit d'un homme tout à fait normal. Et c'est ce qui empêche le transfert de mon esprit dans son cerveau. Dans l'état actuel, il n'est qu'une simple marionnette, certes sophistiquée, que je contrôle à distance. Un peu comme de l'hypnose, si vous voyez ce que je veux dire. Mais... Puisque je ne peux quitter mon corps pour l'habiter, il recouvrera sa liberté à mon décès qui, comme vous pouvez le constater, ne saurait tarder.

Pygmalion expliqua ensuite le long et fastidieux processus qui l'avait amené à la création des statues animées, tout en éludant les rares questions de l'architecte, notamment quant à la matière bleue au dos des losanges et à l'usage des lumières colorées. Il aurait pu habiter une créature de pierre, mais la nécessité de vivre en permanence dans la lumière bleue et l'abandon inévitable des plaisirs simples, l'en avaient dissuadé.

Inspiré par le roman de Mary Shelley¹², il s'était tourné vers des composants organiques. Riant de la mine effarée de Jorgensen, il lui avait précisé qu'il n'avait pas recouru aux cadavres, tout en taisant le procédé employé. L'expérience menée avec Ève ayant été concluante, et amusante puisqu'il avait doté la copie des jumelles d'une intelligence non naturelle qu'il avait créée de toutes pièces, il ne lui restait plus qu'à réaliser un andréide masculin qui hébergerait son propre esprit.

— Mais pourquoi cette exposition et ce théâtre ? demanda Jorgensen à la fin de l'exposé.

— Oh, répondit Pygmalion, pour une raison des plus triviales. Le besoin d'argent. J'ai donc proposé de l'art et du spectacle comme on n'en avait jamais vu. Des statues animées. Et ce que j'ai fait des jumelles, un chef-d'œuvre, non ?

Sa dernière syllabe mourut à la vue du revolver soudainement apparu à la main d'un Niels à l'attitude désormais fort peu conciliante.

— J'ai assez écouté vos élucubrations, fit ce dernier en ôtant le cran de sûreté. Vous...

Un vigile, surgi de derrière le rideau, bouscula Niels qui, projeté par le choc vers les colonnes de lumière rouge, laissa échapper son arme. Dans l'élan, Jorgensen heurta violemment une des demi-statues immobiles qui s'écroula dans un fracas digne d'un éboulement de pierres.

— Non, cria-t-il en se relevant pour constater avec horreur que la moitié inerte d'Ida s'était effondrée.

12. *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, publié en 1818, est un roman épistolaire de Mary Shelley (1797-1851), femme de lettres anglaise ; romancière, dramaturge, essayiste...

Profitant de sa stupeur, le vigile se rua à nouveau sur lui. Niels tenta une esquive qui le déséquilibra alors que son assaillant le ceinturait. Emportés par le mouvement, les deux hommes basculèrent droit sur la demi-statue blanche. L'impact rompit l'équilibre surnaturel entre le vide et les fragments de sculpture qui s'effondrèrent à leur tour. L'architecte n'eut pas le temps de s'inquiéter d'Emma car le vigile qui l'avait cloué au sol s'apprêtait à l'assommer d'un poing massif.

Un coup de feu retentit. Le vigile porta la main à sa poitrine et parut étonné de ne pas avoir été la victime du tir. Il regarda dans la direction de la détonation. Dans un mutisme inquiétant, la sculpture noire et blanche le visait avec le revolver qu'elle avait sans doute ramassé par terre. Depuis qu'il travaillait pour Pygmalion, le vigile avait vu bien des choses étranges, mais il n'aurait jamais imaginé être un jour menacé par une statue vivante. Il jugea préférable de relâcher sa proie.

Libéré, Niels se leva lui aussi. Constatant alors que le jeune Pygmalion gisait dans une flaque de sang qui grandissait à vue d'œil, il considéra le vieillard qui s'agitait dans son fauteuil derrière lequel Ève demeurait impassible. Alors que son agresseur amorçait un lent repli vers le rideau, le vigile venu avec Pygmalion et sa créature paraissait indécis. Mais ce qui intéressa d'abord l'architecte, ce fut Ida/Emma qui, visiblement furieuse, brandissait son arme. Manifestement, la fusion des deux demi-jumelles animées avait survécu à la chute des moitiés inertes. Et elle menaçait le vieil homme qui, se contorsionnant d'une colère trop forte pour son corps maigre et noueux, prononça quelque chose d'une voix rauque et étouffée. « Tuez-les », crut entendre l'architecte sans qu'il sût si l'ordre s'adressait à Ève ou aux vigiles mais, comme rien ne se passa, il douta avoir perçu ces mots.

Niels se déplaça vers la danseuse bicolore, tout en ne quittant pas des yeux le vieux Pygmalion qui, apparemment épuisé par l'émotion ou par l'effort pour produire sa petite phrase, reprenait son souffle. L'architecte remarqua alors que la statue bicolore, revolver légèrement

abaissé, dévisageait Ève et que cette dernière lui rendait la politesse. Au moment où Jorgensen arriva près de la danseuse noire et blanche, l'andréide posa les mains sur le crâne chauve et fripé de Pygmalion et, d'un seul coup, lui brisa la nuque. Le vigile à côté du fauteuil s'écarta, désarmé.

— Vous venez de changer d'employeur, dit Ève d'un ton neutre au garde. Veuillez me laisser seule avec ce monsieur et son amie, et libérer les deux hommes qui ont été assommés.

Le vigile chercha du regard son collègue mais celui-ci avait déjà disparu derrière le rideau. Après une brève indécision, il s'inclina alors avant de s'éclipser en suivant le même chemin. Ève se dirigea vers le panneau de commande pour tourner une molette que n'avait pas remarquée Niels, à présent rassuré sur le sort des Polonais. La lumière bleue envahit toute la scène.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Niels.

Ève le considéra comme s'il avait posé une question étrange.

— C'était la solution la plus pertinente aux différents problèmes posés.

— Quels problèmes ?

— Votre survie, celle de votre amie, la mienne.

— La vôtre ? s'étonna l'architecte.

— Mon autonomie se limitait à la volonté de mon créateur.

— Au temps pour le décide, commenta Niels en regardant la créature émancipée par le meurtre, avant de continuer devant l'incompréhension évidente de l'andréide. Et que voulez-vous maintenant ?

— La liberté.

Jorgensen, dubitatif, hochait la tête. Que pouvait espérer une andréide, unique en son genre et donc seule, dans le monde des humains ? Peut-être devrait-elle aller à Paris où, selon la rumeur, vivaient des créatures extraordinaires. Mais ces pensées à moyen terme ne résolvaient pas un problème plus immédiat. Qu'allaient devenir Ida/Emma et les autres statues animées ?

— Je comprends votre aspiration, dit-il avant de montrer la statue bicolore, mais j'ai besoin de votre aide. Je ne vois pas à qui d'autre demander.

— Quand je vous aurai aidé me laisserez-vous partir ? demanda l'andréide sans manifester d'émotion.

— Bien sûr, Ève, s'empressa de répondre Niels avant de continuer en constatant que celle-ci se taisait. Sauriez-vous par hasard si la transformation en statue vivante est réversible ?

— J'ai été créée après les statues vivantes, rétorqua Ève. J'en ai cependant discuté avec Pygmalion, via l'homme qu'il contrôlait.

— Et ? s'impatienta Jorgensen.

— Et ? releva Ève qui ne comprenait pas.

— Pardonnez-moi. Quelles conclusions peut-on tirer de ces discussions ?

— Les statues de la nef sont irrécupérables car, selon les termes de mon créateur, celui-ci n'a utilisé qu'une essence partielle, limitée à un ensemble d'actions simples. Les individus transformés ont définitivement perdu leur intégrité.

— Voilà qui est fâcheux, grommela l'architecte. Nous ne pouvons donc rien pour ces gens. Mais... Si j'interprète vos propos, ce ne serait pas la même chose pour les jumelles.

Ève parut réfléchir, sans doute pour associer les jumelles à la statue bicolore, avant de reprendre.

— En effet. L'essence de mes modèles a été préservée en totalité parce que la danse synchronisée nécessitait leur entière personnalité. Une contrainte de l'art que je n'ai pas totalement comprise. Néanmoins, compte tenu des circonstances (l'andréide désigna les deux tas minéraux où auparavant se dressaient les moitiés inertes), il est peu probable que vos deux amies puissent être séparées pour redevenir elle-même.

— Peu probable mais pas impossible, jeta Niels désespéré.

— Pygmalion a rédigé de nombreuses notes et je sais où elles sont. Vous y trouverez peut-être la solution à ce problème. Toutefois, je vous suggère d'explorer parallèlement

une autre voie. Vos amies sont devenues un être nouveau, comme je le suis moi-même, mais ce nouvel être est dépendant de la lumière bleue. Vous devriez travailler sur la mobilité de cette lumière afin d'accroître l'autonomie de vos amies.

L'architecte fronça les sourcils. Il n'avait pas envisagé la situation sous cet angle. Si les deux sœurs restaient mêlées à jamais, il faudrait leur donner le moyen de vivre leur nouvelle vie. Et se posait un autre problème : la communication. À l'avenir, il serait indispensable qu'Ida/Emma puisse s'exprimer. Jorgensen se souvint alors de l'architecte sourd avec lequel il avait travaillé à Chicago, dialoguant par l'entremise d'un interprète de la langue des signes¹³. Une solution pratique pour la statue vivante qui n'émettait aucun son. L'architecte, qui avait observé que c'étaient les plaques de verre des phares qui donnaient la couleur à la lumière, se rappela un article consacré au tissage de verre¹⁴, ce tissu qui avait eu un éphémère succès lors d'une exposition en France avant de tomber dans l'oubli. Ainsi, n'importe quel éclairage animerait la statue si elle était couverte d'un tel tissu.

— Et elle, que veut-elle ? jeta Ève en désignant Ida/Emma.

Tiré de ses réflexions, Niels se tourna vers la statue bicolore qui le fixait avec un air de reproche, ou de tristesse. Difficile à dire car les parties blanches du visage n'exprimaient pas tout à fait les mêmes émotions que les noires. Ida/Emma étant la première intéressée, il serait opportun de la consulter. Elle avait forcément entendu ses échanges avec Ève et compris que son état risquait de perdurer, peut-être même de façon définitive. Il adressa un sourire contrit à la sculpture animée avant de répondre à l'andréide.

13. Si le congrès de Milan (1880) a prohibé, dans toute l'Europe, la langue des signes perçue comme nuisible à l'intégration des sourds, cette interdiction n'a pas sévi en Amérique.

14. En 1836, Ignace Dubus-Bonnell, un négociant de Lille, dépose une demande de brevet portant sur le « tissage du verre rendu malléable par la vapeur, pur ou mélangé avec la soie, laine, coton ou lin » qu'il présenta lors de l'exposition des produits de l'industrie française de 1839.

— Dieu seul le sait, lança-t-il juste avant de regretter cette platitude qui réfutait quelque part que la statue animée ait une volonté propre.

— Qui est Dieu ?

Jorgensen goûta l'ironie du propos mais n'eut pas l'occasion de répartir. Ida/Emma marcha vers la cloison et grava dessus, de son index, « Libère-moi », avec la main noire, nota-t-il. La main blanche se leva pour graver un « Non ». Un conflit entre Ida et Emma ? Pourquoi Ida voulait en finir et pas Emma ? S'était-il trompé dans l'attribution des couleurs ? Il se souvint alors qu'Emma s'était attristée de son départ. Mais, avant qu'il ne trouve les réponses à ses questions, la danseuse bicolore défonça le boîtier de commande, et se figea instantanément à la disparition de la lumière bleue.

— Voilà qui répond à la question, commenta Ève d'un ton neutre.

Malgré le faible éclairage persistant, l'architecte constata que le visage de l'andréide demeurait inexpressif. Ève avait raison. Ida/Emma ne souhaitait certainement pas vivre ainsi. Pourtant, sans nier la part d'égoïsme qui se manifestait en lui, il ne voulait pas la perdre encore une fois, malgré l'identité imprécise de la danseuse bicolore.

Rendre Ida et Emma à la vie paraissait un objectif hors d'atteinte, tout comme les séparer pour qu'elles retrouvent chacune une identité. Et si Ida/Emma apprenait à vivre en tant que nouvel individu ? Il faudrait pour cela que le minéral soit exposé sans cesse à la lumière bleue, projet somme toute réalisable. Le voudrait-elle ? Apparemment, les deux identités n'avaient pas le même point de vue.

L'esprit de Jorgensen commença à échafauder des plans. Garder le bâtiment et sa centrale à turbine s'avérait indispensable. Puisqu'il ne pouvait rien pour les statues animées de la nef, il pourrait récupérer tout l'éclairage bleu du théâtre. Mais il avait besoin de temps et, surtout, d'argent. Au moment même où il se souvenait de la fortune du père des jumelles, il s'aperçut que l'andréide, imperturbable, le regardait sans ciller. Il trouva alors la solution à ses problèmes : à défaut de pouvoir faire

constater le décès des jumelles pour qu'il puisse hériter directement de cette fortune, Ève jouerait leurs rôles avec une petite mise en scène justifiant qu'elles ne soient pas présentes en même temps.

Quand il eut expliqué à l'andréide ce qu'il attendait d'elle, celle-ci ne réfléchit pas longtemps avant de donner son aval.

— J'y mets une condition, ajouta-t-elle. Je reste avec vous pour vous aider dans vos démarches, vos recherches et vos travaux, pendant un an. Passé ce délai, je suis libre de partir.

L'architecte hocha la tête. Qu'elle accepte était une grande chance car rien ne l'obligeait à rester. Un an ? C'était si peu, mais mieux que rien.

— Je vous remercie, dit-il. Va pour un an.

Un an pour aider Ida et Emma et peut-être, au final, les convaincre de vivre ainsi. Mais auparavant il devait discuter avec elles. La statue animée avait défoncé le boîtier de commande. Dériver le courant et installer un autre boîtier, cela ne posait aucun problème. La lumière bleue reviendrait donc. Restait à espérer qu'Ida et Emma auraient la patience de l'écouter.

— Savez-vous où est rangé l'outillage pour l'électricité ? demanda Niels à Ève.

— Oui.

Une réponse concise et logique, mais pas la localisation implicitement attendue. Niels soupira. Il allait devoir s'y faire mais, au fond, ce comportement l'arrangeait car cette façon de s'exprimer rendait tellement différente l'andréide qui ressemblait tant aux jumelles, qu'elle ne risquait pas de le troubler.

Un an... Plus il y réfléchissait, plus il se persuadait qu'Ida et Emma étaient désormais, bon gré mal gré, liées à tout jamais. Le langage des signes et le tissage de verre offraient une chance qu'il fallait saisir. À propos de verre, il se doutait qu'un banal pigment bleu ne pouvait agir ainsi sur les sculptures.

— Savez-vous ce qui colore les plaques de verre bleu des phares ? demanda-t-il à l'andréide, tout en s'interrogeant à

propos de la lumière rouge, avant de conclure que celle-ci n'était qu'un artifice à visée dramatique.

— Oui.

— Excusez-moi, reprit Jorgensen un rien exaspéré. D'où vient ce qui colore les plaques de verre bleu des phares ? (Réalisant que la formulation était encore ambiguë, il fit une nouvelle tentative.) Quelle est la matière qui colore ces plaques ?

En toute logique, Ève répondit aux deux questions.

— Le fournisseur de Pygmalion est un homme qui se fait appeler baron Savitch. Quant à cette matière, organique selon le baron, elle porte le nom de chronocytes.

Les lois du temps

Dimanche 2 décembre 1894

Louis et Paul avaient échappé à la vigilance de leurs parents pour faire messe buissonnière. Ils avaient décidé de jouer à se faire peur. Ils empruntèrent la route envahie par les herbes qui montait sur la falaise, vers l'usine abandonnée, l'usine interdite depuis l'explosion.

Devant le bâtiment en ruine, ils hésitèrent. Les adultes évitaient l'usine, certains la prétendaient hantée, d'autres la disaient maudite. Personne ne s'aventurait sur la falaise. Pourtant, à la connaissance de Louis, il ne s'y passait jamais rien, aussi le garçon entra-t-il, suivi de son camarade inquiet.

Ils traversèrent en soulevant beaucoup de poussière les restes éparpillés d'une gigantesque machine et avancèrent jusqu'à une structure métallique, charpente d'une sphère sans coque, déformée par l'explosion. En son centre, fixé au croisement de deux arcs, trônait un fauteuil penché dont le cuir était lacéré.

Alors que les garçons contournaient ce curieux appareillage, un homme apparut tout à coup. Immobile, ce dernier flotta brièvement dans l'air, comme assis dans un fauteuil invisible, avant de tomber faute de siège. Son contact avec le sol souleva un nuage de poussière. Tétanisés, les enfants fixèrent l'homme allongé sur le dos sans

oser bouger. Bien qu'il soit inanimé, sa soudaine arrivée les terrorisait.

Il fallut beaucoup de temps pour que la crainte décroisse. Ce fut Paul qui rompit le silence en gémissant qu'il avait envie de faire pipi et voulait partir. Comme libéré par ce signal, Louis s'approcha du corps pour l'observer. Un infime mouvement soulevait et abaissait la poitrine. Si l'homme respirait, il vivait, peut-être était-il endormi, ou évanoui. D'un geste peu assuré, Louis toucha le bras de l'inconnu. De petits éclairs crépitèrent alors que ses doigts s'enfonçaient dans la manche de la veste de l'individu. Puis sa main fut secouée d'une sensation inconnue et l'enfant la retira par réflexe en criant, autant de peur que de douleur. Ce qui eut pour effet de faire hurler Paul qui bondit en arrière. Et l'homme disparut.

Hébétés, les deux garçons contemplèrent l'espace vide où, à peine une seconde plus tôt, se tenait le corps d'un homme apparu comme par magie. Seules des traces dans la poussière témoignaient de son fugitif passage. Il leur fallut une longue minute avant de détalier, poursuivis par leur propre panique.

Après avoir dévalé la route descendant de l'usine, Louis heurta de plein front un des deux gendarmes qui passaient par là et avaient remarqué leur course folle. Son collègue attrapa Paul qui ne l'avait même pas vu.

Les gendarmes eurent du mal à calmer les enfants et encore plus de mal à croire ce que Louis raconta. Toutefois, ils se rappelèrent la missive du ministère de l'Intérieur qu'avait lue, la semaine précédente, le commandant de la compagnie. La Sûreté Générale devait être informée de toute affaire extraordinaire ou potentiellement extraordinaire.

* * *

Mardi 4 décembre 1894

Louis s'arrêta devant le bâtiment éventré dont le portail gisait dans la cour. Il se tourna vers les drôles de policiers

qui étaient venus le chercher à l'école. Il s'étonna encore une fois de la casquette à deux visières de l'inspecteur spécial Cantovella et de la taille de l'inspecteur de deuxième classe Bazoche. Il voulut parler d'un ton ferme mais ne put s'empêcher de chevroter.

— C'est ici.

Cantovella examina les gonds métalliques, figés dans un mouvement de fuite inachevée. Ils avaient été déformés par une forte pression exercée sous une chaleur intense. L'inspecteur remarqua que l'enfant trépignait d'impatience. Il sortit une pièce de sa gabardine et la lui donna.

— Merci, Louis. Nous n'avons plus besoin de toi.

Le garçon s'enfuit en courant comme s'il avait peur qu'on lui reprît son trophée. Les deux hommes partagèrent un bref rire complice puis entrèrent dans la cathédrale industrielle moribonde.

La charpente d'acier du toit, nue, jetait ses poutres tordues vers le ciel, tels des doigts crochus qui essaieraient d'en arracher les nuages. Des pétales de métal épais et noircis jonchaient le sol, oripeaux délaissés d'une titanesque turbine à vapeur éviscérée. Son rotor, grand comme trois hommes, encastré au trois quarts dans un mur de brique, témoignait de la violence de l'explosion du 31 mars 1892.

Avant de se planter dans la brique, le rotor avait éborgné une structure évoquant un gyroscope qui hébergeait en son centre un fauteuil au cuir lacéré. Elle avait aussi arraché de lourds câbles de cuivre gainés, dont les moignons inertes pendaient depuis un amalgame de ferraille, ultime dépouille d'un appareil impossible à identifier et désormais dépourvu de courant.

Cantovella s'approcha du « gyroscope » puis s'arrêta.

— Qu'en penses-tu, Barthélémy ?

— Que c'est encore une machine bizarre, répondit Bazoche.

Le massif inspecteur adjoint contourna le gyroscope et s'intéressa à un lourd trépied qui supportait un cercle d'acier vide et sous lequel un câble électrique s'adonnait

à une immobile reptation. Il héla son supérieur qui le rejoignit aussitôt.

— Il manque quelque chose, non ?

— Sans doute une sphère, répartit Cantovella.

Celui-ci examina un trou circulaire dans le mur à travers lequel il voyait la mer. Il en estima le diamètre à trois mètres. Le souffle de l'explosion aurait donc projeté l'énorme boule dans la Manche. L'inspecteur eut un doute. Comment la déflagration, si violente eut-elle été, aurait-elle pu propulser la sphère tel un boulet de canon ?

Les enquêteurs de l'époque n'avaient obtenu aucune explication crédible de la part du baron Savitch, propriétaire de l'usine, dont la jambe droite avait été écrasée sous une plaque de fonte. Les corps du chauffeur et du mécanicien de la machine à vapeur avaient été dégagés, seuls décès à déplorer. Aucune autre victime n'avait été retrouvée. Pourtant, selon les ouvriers d'entretien, en congé exceptionnellement payé depuis plusieurs jours, deux personnes auraient dû être présentes sur le site : une femme, la scientifique qui dirigeait les opérations, et un homme, son assistant. Comme le baron avait mentionné leur démission et leur départ, faits antérieurs à la catastrophe, les enquêteurs n'y avaient accordé aucun intérêt.

— Elle serait dans la mer ? demanda Bazoche, dubitatif.

— Notre baron a investi dans une entreprise de sca-phandres et, depuis qu'il est rétabli, il sillonne la Manche et la mer du Nord. Il paraît que des courants remontent depuis le Cotentin vers le Pas-de-Calais, et vont même au-delà. Il a beau avoir maintenant une jambe de bois, il ne s'appelle pas Tobias Achab et ce n'est pas Moby Dick qu'il pourchasse.

L'inspecteur adjoint ouvrit la bouche pour commenter, lorsqu'un phénomène incroyable se produisit : une femme apparut soudain devant eux, assise dans l'air, à la même hauteur que le fauteuil du gyroscope mais à trois bons mètres de distance. Celle-ci agita frénétiquement les bras pour trouver un équilibre mais elle chut durement sur les fesses. Un cri lui échappa alors qu'elle lançait ses mains vers l'arrière pour ne pas basculer, puis elle toussa

du nuage de poussière qu'elle venait de soulever en atterrissant sur le sol. Jetant un œil effaré vers le fauteuil comme si elle aurait dû se trouver dedans, elle jura puis se releva prestement, tout en époussetant sa robe, pour examiner d'un air consterné le gyroscope en piteux état et l'usine dévastée. S'apercevant tout à coup qu'elle n'était pas seule, elle sursauta mais se ressaisit plus vite que les deux hommes d'allure insolite, certainement plus surpris qu'elle.

— Bonjour, messieurs, à qui ai-je l'honneur ?

Le plus petit des deux, quoique plus grand qu'elle, sourit.

— Bonjour, mademoiselle. Inspecteur spécial Alexandre Cantovella, pour vous servir. Et voici mon adjoint, l'inspecteur de deuxième classe Barthélémy Bazoche. Nous sommes de la Sûreté Générale. Mademoiselle ?

— West, veuillez pardonner mon impolitesse.

— West ? Jillian West ?

La jeune femme ouvrit de grands yeux.

— En effet, mais...

— Le 31 mars 1892 vous aviez disparu, coupa Cantovella, mais le baron Savitch a prétendu que vous aviez démissionné.

— Ah ! s'exclama la jeune femme d'un ton chargé de reproches. Le baron Savitch ! (Elle réfléchit brièvement.) Mon arrivée ne semble pas vous surprendre.

— Je pourrais vous dire que notre Brigade Spéciale en a vu d'autres mais, en fait, nous sommes venus suite à une précédente apparition, semblable à la vôtre.

— John !

— John Ball, votre assistant, je présume.

— Vous savez cela aussi.

— Je mets un point d'honneur à connaître mes dossiers.

— Pourrais-je le voir ?

— Je crains que ce ne soit pas possible, ou pas maintenant.

— Que voulez-vous dire ? s'alarma Jillian.

— Eh bien, il y a deux jours, monsieur Ball est apparu au même endroit que vous. Selon les enfants qui l'ont vu,

il était inconscient. Au bout d'un temps que les enfants sont incapables d'évaluer, mais assez long selon eux, il a disparu.

— Le principe d'Archimède, souffla la jeune femme.

— Pardon, intervint Bazoche, mais je croyais que c'était pour l'eau.

— En effet, mons... inspecteur. Il s'agit d'une transposition. Tout corps plongé dans le temps subit une force opposée proportionnelle à l'inertie temporelle déplacée.

— Voilà qui est intéressant, dit Cantovella avant de désigner le gyroscope, mais je parierais que vous aviez prévu d'arriver dans ce fauteuil.

La jeune femme fixa l'inspecteur spécial qui traitait l'affaire comme si elle était banale.

— Plus ou moins, admit-elle, mais je m'y attendais. C'est un effet de la loi de Newton étendue au temps.

— La loi de la gravitation universelle ?

— Celle-là même, fit Jillian en fronçant les sourcils. Êtes-vous vraiment des policiers ?

— On ne peut plus policiers.

Elle regarda le géant engoncé dans un costume gris à carreaux ocre puis l'inspecteur spécial coiffé d'un incongru *deerstalker* très britannique et vêtu d'une gabardine très Premier Empire. Ils n'avaient pas l'air de policiers mais elle n'avait jamais eu affaire à la Sûreté Générale. Elle soupira.

— Vous ne semblez pas perturbés par les voyageurs temporels.

— Vous admettez donc être une voyageuse temporelle.

— Oui.

— Voyez-vous, mademoiselle, ce qui me perturbe, ce sont les bouleversements dont les manipulateurs du temps sont responsables.

Jillian balaya l'usine d'un regard inquiet.

— Vous voulez dire...

— Dans le cas présent, à part l'explosion de la turbine à vapeur, que l'on ne peut *a priori* pas imputer à votre propre voyage, et deux apparitions, dont la vôtre, les bouleversements me paraissent limités.

La jeune femme se rasséra et revint à ses préoccupations immédiates.

— Quelle date sommes-nous, s'il vous plaît ?

— Le 4 décembre 1894, répondit Bazoche.

— J'imagine, ajouta Cantovella, qu'en tant que ressortissante britannique, il vous importe peu que nous ayons changé de président hier. Par contre, je suis au regret de vous informer que les Martiens occupent la Grande-Bretagne.

— Les Martiens ? s'écria Jillian.

— Les Martiens¹⁵.

La jeune femme scruta le visage de l'inspecteur spécial pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle. Il ne plaisantait pas.

L'inspecteur spécial désigna avec emphase les décombres.

— Pourriez-vous, mademoiselle, m'expliquer tout cela ?

* * *

Lundi 28 mars 1892

— Nous avons réussi !

John Ball, enthousiaste, donna une tape sur l'épaule du baron Savitch qui faillit lâcher la canne à pommeau dont il ne se séparait que rarement. L'homme au visage sévère se retourna. Ball adopta un air contrit mais il bouillonnait de joie. À peine disparue, la pomme venait de réapparaître. Pourtant, Jillian West ne semblait pas satisfaite. Pour cause, le fruit était apparu beaucoup plus tôt que ne l'avaient prédit ses calculs. Ball prit la pomme sur le fauteuil au milieu du grand gyroscope. Il la trouva un peu molle puis la donna au baron qui s'intéressa aux marques de doigts creusées dans la peau du fruit.

C'est alors qu'une autre pomme apparut sur le fauteuil.

— Voilà notre pomme ! s'exclama la jeune scientifique, convaincue qu'il s'agissait du fruit qu'ils venaient d'expédier vers le futur car son heure d'arrivée correspondait à l'énergie utilisée.

15. Les Martiens occupent la Grande-Bretagne depuis l'été 1894 comme précisé dans le roman *L'héritage du docteur Moreau*.

— Mais d'où sort la pomme que je viens de donner au baron ? demanda Ball tout en se dirigeant vers le fauteuil.

— Peut-être un envoi vers le passé, suggéra Savitch.

— Nous n'avons pas prévu de trajet dans ce sens, répartit Jillian.

— Il est vrai, mais peut-être changerez-vous d'avis.

Avant que Ball puisse l'attraper, la pomme sur le fauteuil disparut.

— Eh ! cria celui-ci. Mais c'est quoi ça ?

— Voilà peut-être qui explique notre pomme de tout à l'heure, répondit Jillian. D'ailleurs, elle est toujours là. Non ?

Savitch acquiesça distraitement avant de la soupeser du regard. Ball, totalement abasourdi, la fixa intensément. Jillian en bafouilla presque.

— Euh... Disons qu'il y a eu une réaction, que le temps a renvoyé l'objet dans le passé. Pas exactement au point de départ, j'en conviens, mais... Un peu comme le principe d'Archimède.

— Judicieuse analogie, commenta le baron. S'il s'agit bien de cela.

— C'est assez facile à vérifier. Si j'ai raison, la pomme envoyée vers le futur n'y apparaîtra que brièvement avant de revenir en arrière, pas tout à fait à son point de départ mais un peu après. Et après son retour vers le passé, la pomme restera parmi nous, comme celle que John vous a donnée.

— C'est une intéressante possibilité. Et elle est, en l'occurrence, vérifiable.

Savitch afficha une inhabituelle satisfaction, ce qui intrigua John Ball mais passa inaperçu de la jeune femme.

À cause de ses théories sur le temps jugées fantaisistes, Jillian West avait été conspuée à l'Académie des sciences de Londres au point qu'elle avait fui sur le continent pour se faire oublier. John Ball, son fidèle assistant, l'avait suivie. La jeune femme avait envisagé de proposer ses services à la jeune Compagnie des Intelligences Botaniques dont le siège était à Paris et qui employait un grand nombre de scientifiques mais elle avait été contactée par le baron

Savitch qui lui avait proposé de financer une machine à parcourir le temps.

Jillian jeta un œil à la gigantesque sphère de cuivre, à gauche du gyroscope. Elle contenait quelques grammes de matière bleue que le baron avait nommée « chronocytes », les cellules du temps. Il lui avait expliqué qu'il était allé les chercher en Bourgogne, sans préciser auprès de qui. Néanmoins, elle n'imaginait pas une mine ou une fabrique d'un tel matériau. Et elle se demanda encore une fois pourquoi Savitch, qu'elle trouvait particulièrement intelligent, l'avait sollicitée. Il lui avait dit que le temps n'était pas son domaine de prédilection et que, pour lui, le seul intérêt du temps était qu'il pouvait fournir une énergie illimitée et perpétuelle qu'il espérait capturer dans la sphère. Elle s'inquiéta d'une interruption prématurée de ses expériences si le globe devenait trop vite une sorte de pile éternelle. En attendant, la sphère servait de transformateur, permettant de propulser des objets dans le temps grâce à l'électricité.

Jillian avait étudié d'infimes quantités de chronocytes sans trop y croire, mais elle avait vite découvert leurs ahurissantes propriétés, dont l'accélération temporelle des objets soumis à leur contact. Ravie d'avoir enfin une première preuve tangible de ses théories, elle s'était enflammée. Encouragée par Savitch, elle avait imaginé un concentrateur, la sphère. Le baron avait dessiné les plans d'une immense centrale électrique à vapeur, confirmant ainsi des compétences que soupçonnait Jillian. Il avait ensuite financé la construction de cette usine dans laquelle la jeune scientifique avait installé sa machine. Elle avait alors effectué de longs calculs théoriques établissant le rapport entre l'énergie employée et le déplacement dans le temps, uniquement vers le futur, pour avoir une preuve. Et la pratique confirmait la théorie.

Elle ferma les yeux pour apprécier son succès puis les rouvrit.

- Une autre pomme, John.
- Une verte ?
- Une différente !

— Va pour la verte.

Le jeune homme posa le fruit sur le fauteuil.

— Monsieur le baron, pourriez-vous demander à vos employés de doubler la puissance ?

— Bien entendu, mademoiselle.

L'homme rejoignit dans la salle des machines le chauffeur et le mécanicien pour leur dispenser de nouvelles consignes avant de revenir. La cadence de la turbine à vapeur accéléra, dans un vacarme évoquant une mer d'acier dont les rouleaux s'écrasent sur une plage de galets. Quand le rythme fut régulier, elle héla John Ball, qui était aux manettes de la chronovisée.

— Une heure !

— Entendu !

Quand il eut réglé la portée et Savitch sorti une montre à gousset de sa poche, elle abaissa un levier. Il ne se passa rien de spectaculaire. L'espace se troubla légèrement à l'intérieur du gyroscope et, quand un souffle d'air balaya la salle, la pomme verte disparut.

Quatre secondes plus tard, la pomme réapparut après avoir effectué un bref périple dans le futur, si l'hypothèse de la jeune scientifique se confirmait. Le baron, jusqu'ici en retrait, se hâta de s'interposer entre le fauteuil et John Ball qui allait la prendre.

— Vous n'avez donc rien vu ?

Jillian observa le fauteuil. Ses sourcils se levèrent.

— Vous avez raison, monsieur le baron. Elle n'est pas à la même place. John ! Un mètre s'il te plaît !

L'assistant, d'abord hébété, se dépêcha d'aller chercher l'objet requis. Remarquant un pli anormal dans la peau de la pomme, le baron s'empressa de l'attraper pour mettre à sa place un papier. Le fruit était mou. Savitch parut réfléchir avant de jeter la pomme dans une corbeille. Perplexe, Jillian hésita à demander au baron ce qui l'intriguait ainsi, mais Ball revint et il lui parut plus urgent de mesurer l'écart entre le papier et le centre du fauteuil, point de départ de la pomme.

— Comment expliquez-vous ce décalage ? demanda Savitch.

— Peut-être une forme dérivée de la gravitation universelle, lâcha Jillian d'un ton marqué de scepticisme.

— Je connais bien les travaux de Monsieur Newton mais je ne vois aucune corrélation avec ce que nous observons.

— Eh bien... La Terre se déplace dans l'espace, à une vitesse de trente-quatre kilomètres par seconde. Si le déplacement dans le temps s'effectuait sur un point fixe de l'univers, un saut d'une simple seconde aurait placé cette pomme à trente-quatre kilomètres d'ici, deux mille quarante kilomètres pour une minute. Pour une heure, la pomme devrait se retrouver dans l'espace. Pourtant, la pomme est retombée près de son point de départ.

— Et pourquoi cela ?

— La force d'attraction de la Terre. Je ne vois que cette raison. Toutefois, comme il y a déplacement, la pomme ne revient pas exactement au même endroit.

— Je vois.

La conversation continua jusqu'à l'apparition de la pomme verte expédiée vers le futur, à l'heure exacte de son arrivée supposée. Elle disparut deux secondes plus tard pour retourner vers le passé, là où le baron l'avait remplacée par un morceau de papier, confirmant ainsi le postulat de la jeune scientifique.

Le trio expédia une troisième pomme, deux heures plus loin. Quand elle revint, huit secondes plus tard, Savitch s'empressa de la subtiliser, non sans laisser une marque pour les mesures, ce qui intrigua John Ball mais laissa Jillian West indifférente car son esprit tentait de définir des lois applicables au temps. La pomme était encore plus molle et, lorsqu'il la prit, le baron sentit un picotement dans sa main, comme de l'électricité. Il eut du mal à ne pas afficher un air triomphant. Le fruit avait accumulé de l'énergie temporelle. Puis il jeta négligemment la pomme dans la corbeille.

Tous trois durent patienter deux heures pour voir la pomme surgir sur le fauteuil puis disparaître pour repartir vers le passé au bout de quatre secondes. Comparer ce troisième envoi au précédent leur permit de supposer

que la moitié du décalage était effective à l'arrivée dans le futur et que l'autre moitié s'opérait lors du retour, mais aussi que le temps de permanence dans le futur était proportionnel à la longueur du saut temporel.

* * *

Mardi 29 mars 1892

Quelques pommes plus tard, la nuit s'effaçait dans une nouvelle journée et des cernes creusaient leurs empreintes sous les yeux, mais Jillian avait réussi à poser une règle simple qui permettait de calculer le décalage entre le départ et l'arrivée en fonction de la durée parcourue. Le baron suggéra l'arrêt des travaux et imposa un « congé mérité » à ses deux partenaires. Il ne voulait pas les revoir avant jeudi.

Après avoir raccompagné la jeune scientifique jusqu'à ses appartements, John Ball rebroussa chemin. Il se posait beaucoup de questions, notamment au sujet des pommes que Savitch avait systématiquement soustraites à leur examen et dont, pour certaines, il avait pu voir la peau flétrie. Le baron les avait toutes jetées à la corbeille. Il sourit en pensant à Jillian West, trop concentrée sur ses équations pour noter ce genre de détail, détail qui méritait une investigation.

Quand Ball arriva à l'usine, le soleil matinal rayonnait. Aussi, avança-t-il le plus discrètement possible jusqu'à une fenêtre, ce qui lui permit de repérer le mécanicien et le chauffeur, apparemment occupés à un jeu invisible depuis sa position d'observation. Ils étaient suffisamment loin du portail qu'il trouva entrouvert pour qu'il pût entrer et se diriger à pas de loup vers le gyroscope. Il espérait que le baron n'avait pas vidé la corbeille qu'il n'avait pas osé fouiller devant lui. Soudain, il se figea.

Savitch lui tournait le dos, assis, sa canne posée sur la table. Sans équivoque, il comparait plusieurs feuilles de papier, écrivant de temps en temps. Peut-être effectuait-il

des calculs. Ball songea à repartir, mais il vit la corbeille en métal, deux mètres sur sa gauche. Après avoir glissé en silence vers elle, il la souleva avec précaution pour en examiner le contenu. Éberlué, il découvrit un magma informe dans lequel surnageaient des queues de pomme. Il allait reposer la corbeille quand un petit éclair attira son attention. En se concentrant, il perçut au fond une légère luminescence, difficile à discerner alors que le jour se ruait par les fenêtres. Intrigué et oubliant le baron, il prit la corbeille par le bord pour plonger la main dedans. Une petite décharge électrique le fit crier et lâcher la corbeille qui atterrit avec fracas. Savitch se leva brusquement, attrapant sa canne au vol pour lui faire face.

— Que faites-vous ici, monsieur Ball ?

Celui-ci décida que mentir serait vain.

— Je m'intéresse à l'évolution des pommes après leur voyage vers le futur. Je ne voulais pas vous déranger.

Le baron fit un pas.

— Et qu'en concluez-vous ?

Ball se racla la gorge.

— Que le voyage les transforme en compote.

Le baron fit deux pas.

— N'avez-vous rien observé d'autre ?

— Euh si, admit Ball, une légère luminescence.

— Bien bien bien. Mais ce n'est pas cette vision qui vous a fait crier.

— Non. J'ai eu un léger choc électrique en touchant cette compote.

— Et qu'en concluez-vous ?

Savitch avança encore. Le jeune homme fronça les sourcils, agacé par cette question répétée.

— Que vous avez trouvé votre énergie.

— En effet, mais cela doit rester entre nous. Mademoiselle West a, en vous, un excellent assistant. Il est dommage qu'elle doive vous remplacer.

Le jeune homme ne cacha pas son étonnement. D'un geste vif, Savitch leva sa canne avant d'en abattre le pommeau sur la tempe de Ball qui s'effondra telle une poupée de chiffon. Le baron eut un rictus sardonique. John Ball

lui serait utile. Il avait besoin d'un élément organique à envoyer dans le futur, loin dans le futur, six cent quatorze jours si ses calculs se révélaient exacts. La masse de l'assistant suffirait probablement à produire la réaction escomptée.

Savitch traîna sa victime inanimée jusqu'au fauteuil placé au milieu du gyroscope pour la hisser dessus. Ensuite, il quitta le laboratoire pour aller dans la salle des machines où il demanda au mécanicien et au chauffeur, qu'il n'avait pas congédiés, de mettre la turbine à vapeur en route, à puissance maximale.

La machine à vapeur se mettant en branle, le rotor commença à tourner. Le chauffeur enfournant des pelletées de charbon et le mécanicien jouant avec la soupape pour éviter l'explosion, la pression augmenta au bord de la rupture et, dans un vacarme assourdissant, le rotor tressauta comme s'il allait jaillir de la turbine avant de se stabiliser dans un bruit d'enfer mais régulier.

Les derniers réglages de la chronovisée effectués, Savitch abaissa le levier de commande. L'air à l'intérieur du gyroscope devint flou et John Ball parut vibrer à l'unisson avec le fauteuil sur lequel il gisait avant d'en disparaître. Le siège, solidaire des armatures circulaires, se stabilisa peu à peu sans suivre le voyageur involontaire. Après avoir sorti une montre de sa poche, le baron patienta, un peu moins d'une heure. Son attente fut récompensée : un bruit sourd s'éleva de la sphère de cuivre placée à gauche du gyroscope. Malgré son poids, elle trembla longuement sur sa base avant de s'immobiliser, nimbée d'une luminescence bleuâtre.

Le baron sourit. Ses prévisions étaient justes. Principe d'Archimède appliqué au temps, lois de la gravité expliquant le maintien sur Terre des voyageurs temporels, ou rien de tout cela, peu importait : c'était grâce aux calculs de Jillian West que, lancé vers le futur, John Ball, ou ce qu'il en restait, était revenu tel un boomerang au cœur de la sphère. Son corps s'étant fragmenté en fusion temporelle, Savitch disposait désormais, il en était convaincu, d'une source d'énergie perpétuelle. Satisfait, il retourna

dans la salle des machines pour ordonner l'arrêt de la turbine.

* * *

*Jeu*di 31 mars 1892

— Vous dites qu'il est parti ?

Jillian West avait hurlé. Sa voix avait vibré d'une manière inattendue. Le baron Savitch leva les yeux au ciel puis montra le gyroscope.

— Je comprends vos inquiétudes. Justement. Monsieur Ball a insisté, et je reconnais que j'ai cédé, pour expérimenter un long voyage vers le futur avant que vous ne le fassiez vous-même.

La jeune scientifique s'en voulait de ne pas s'être préoccupée de l'absence de son assistant et, surtout, de l'avoir, même sans le savoir, laissé tenter cette aventure. Elle avait cru qu'il avait mis à profit son congé pour une virée dans les bars de Cherbourg. Elle l'avait bien mal jugé. Elle redevint plus pragmatique.

— Combien de jours ?

— J'ai estimé la puissance maximale que pouvait fournir la turbine et nous sommes tombés d'accord sur six cent quatorze jours.

— Six cent quatorze ? s'écria Jillian.

— Oui. J'ai conservé le réglage de la chronovisée.

— Mais il n'est pas revenu !

— En effet. Il semblerait que nos observations relatives aux retours des pommes nous aient induits en erreur.

— Il faut que j'aille le chercher.

— Ce serait une folie, mademoiselle, soupira Savitch. Je vois que vous êtes aussi intrépide que le craignait monsieur Ball. En outre, je ne suis pas certain que vous puissiez revenir. Nous n'avons effectué aucun envoi vers le passé.

— Je dois rejoindre John, alors.

Savitch hésita. Il trouvait dommage de gâcher un tel talent scientifique mais il pressentit que la jeune femme

ne céderait pas. D'un autre côté, puisqu'elle s'obstinait, elle pourrait effectivement, lancée vers le futur, suivre la même trajectoire que John Ball. Ainsi elle reviendrait au cœur de la sphère de cuivre à côté du gyroscope, doublant alors son potentiel d'énergie temporelle, si toutefois doubler une quantité illimitée avait un sens.

— Soit. Je vais demander qu'on relance la turbine. Je pense qu'il vaut mieux ne pas toucher aux réglages. Vous arriverez donc deux jours après lui.

— Merci, fut tout ce que la jeune femme parvint à dire.

Pendant que Savitch s'éloignait, elle entra dans le gyroscope s'installa dans le fauteuil tout en contemplant d'un œil distrait la sphère de cuivre qui jusqu'ici n'avait servi à rien. Remarquant le faible halo bleuté qui nimbait celle-ci, Jillian s'interrogea. Le baron avait-il réussi à récupérer en son sein de l'énergie temporelle ?

* * *

Mardi 4 décembre 1894

— Donc, vous ignorez tout de l'explosion de cette usine, qui a eu lieu le jour même de votre départ, et vous ne savez pas ce qu'il s'est passé entre monsieur Ball et le baron Savitch, commenta l'inspecteur Cantovella suite au récit de Jillian West.

La jeune scientifique baissa les yeux et se mordit la lèvre.

— Je crois que le baron a estourbi monsieur Ball, intervint Bazoche. Quand vous êtes arrivée, vous étiez consciente.

Jillian West contempla distraitement les deux hommes. Ils raisonnaient comme des policiers et ils avaient raison. Son assistant était arrivé inconscient, ce qui ne pouvait être expliqué que par une cause extérieure, et, rejeté par la poussée inverse du temps, il était reparti dans le passé. Reparti ? Elle pensa soudain à la luminescence bleue de la sphère de cuivre, et comprit.

Quand une pomme était envoyée vers le futur, elle ne revenait pas à la même place et le décalage était proportionnel à la durée du « voyage ». Savitch avait propulsé John Ball assez loin dans le futur afin que le décalage soit suffisamment important pour que son retour se termine au cœur de la sphère, l'assistant de Jillian devenant ainsi la source d'énergie illimitée que cherchait le baron.

Jillian se traita mentalement d'imbécile. Elle avait toujours su que le baron ne s'intéressait qu'à l'énergie perpétuelle mais, surtout, elle regrettait de ne pas s'être inquiétée de l'attitude étrange de Savitch vis-à-vis des pommes. Elle réalisa alors qu'elle-même allait être expulsée vers le passé et que, si elle demeurait sur son point d'atterrissage, elle rejoindrait John dans la sphère pour devenir elle aussi énergie pure. Devenir énergie pure ? Consternée, Jillian appréhenda l'amère réalité : même si elle se déplaçait pour revenir ailleurs que dans la sphère, sa transformation en énergie serait irréversible. Les yeux agrandis d'horreur, elle fixa le solide support duquel la sphère était, à cette époque future, absente.

— À quoi avez-vous pensé, mademoiselle ? s'enquit Cantovella.

— Aux machinations du baron, s'exclama-t-elle. Je sais comment il a tué John et comment il va me tuer...

L'inspecteur spécial attendit qu'elle reprît son souffle. Elle pointa le lourd trépied du doigt.

— Où est passée la sphère ?

L'inspecteur de deuxième classe désigna le trou dans le mur.

— Elle est passée par là et est tombée dans la mer. Le souffle de l'explosion, très certainement.

— Je doute que le souffle ait suffi. À moins que...

— À moins que ? reprit Cantovella en écho.

— Qu'il y ait eu une forte répulsion provoquée par de l'énergie temporelle.

— Si vous pouviez être plus claire.

— Comme la répulsion magnétique entre deux aimants.

— Et en quoi cette sphère est-elle importante ?

— John est revenu dedans, haleta la jeune femme, comme l'a voulu ce damné Savitch, tout cela pour son énergie perpétuelle.

— En tout cas, dit Cantovella, je peux vous garantir que le baron la cherche encore.

— Mademoiselle, vous disparaissiez, s'exclama Bazoche.

Jillian regarda sa main, floue, au travers de laquelle elle vit le sol. Elle fronça les sourcils puis bondit vers la salle des machines, en piteux état.

— Vite ! Je dois l'empêcher de contrôler cette énergie.

— Mais de qui parle-t-elle ? s'inquiéta Bazoche alors que les deux hommes emboîtaient le pas de la jeune femme.

— Du baron, murmura Cantovella

Jillian examina l'usine en ruine, chercha l'ancien emplacement de la machine à vapeur entraînant les turbines, puis se plaça à proximité. Elle espéra avoir bien évalué le décalage que produirait sa trajectoire de retour dans le passé : c'était la chaudière qu'elle visait. Elle n'était déjà plus qu'une ombre.

— Comment le baron va-t-il vous tuer ? demanda Cantovella.

Jillian écarta les bras.

— Ainsi.

Elle disparut, renvoyée vers le passé.

— Qu'a-t-elle voulu dire ? s'enquit Bazoche.

— Que le voyage dans le temps est l'arme du crime.

— Ah...

— De plus, l'affaire de l'explosion est résolue.

— Ah bon ? s'étonna Bazoche.

— Si j'ai bien saisi ce que disait mademoiselle West, elle est retournée dans le passé mais pas à l'endroit qu'avait prévu Savitch. Nous l'avons vue se placer dans la salle des machines. Elle a donc dû se matérialiser directement dans la chaudière pour ainsi en provoquer l'explosion, libérant l'énergie temporelle accumulée en elle qui a propulsé la sphère à travers le mur.

— Fichtre, bredouilla Bazoche qui n'était pas certain d'avoir tout compris. Mais elle ne se souvenait pas de l'explosion.

— C'est normal. Elle est revenue le 31 mars 1892, jour de son départ vers le futur, mais soixante minutes après, si l'on en croit l'heure de l'explosion de l'usine stipulée dans les rapports de police.

— Elle s'est donc sacrifiée...

— Oh oui, Barthélémy. Et qui sait ce que ce satané Savitch aurait pu imaginer en disposant d'une telle puissance.

— Que faisons-nous maintenant ?

Cantovella eut un regard noir.

— Maintenant ? Nous avons un baron à harponner.

Le noyé du deuxième étage

Tout le monde ne parlait plus que des fontaines pétrifiées de glace et de la Seine gelée que l'on pouvait traverser à pied. Certains incriminaient la chape de nuages noirs qui pesait sur Paris et le tourbillon chargé d'orage qui surplombait le Champ de Mars, mais force était d'admettre que, en ce mois de février 1895, toute la France endurait la même vague de froid.

Malgré la température, la Compagnie Générale des Omnibus maintenait, grâce à ses motrices à vapeur sans chaudière, la liaison « Louvres - Pont de Charenton ». Un tramway de cette ligne quitta la rue de Rivoli pour s'engager rue Saint-Antoine en direction de la place de la Bastille. À bord, les passagers, concentrés pour échapper au raffut insupportable de la machinerie, ignorèrent ce que vit le conducteur...

Jaillissant soudain d'une fenêtre du deuxième étage d'un immeuble, un impressionnant torrent déferla en cascade. Au contact du sol, l'improbable masse d'eau fracassa des meubles qui volèrent en éclats. Puis, tout aussi soudainement qu'il était arrivé, le déluge cessa. Après une éphémère vague devenue ruissellement, l'eau abandonna un corps sur la chaussée.

Surpris, le conducteur freina un peu trop tard. Son véhicule sur rails percuta un omnibus hippomobile qui fit une embardée avant de s'immobiliser. Il ne fallut pas longtemps pour que l'accident et l'étrange catastrophe attirent

les badauds. Lorsqu'elle arriva sur les lieux peu de temps après, la police dut se frayer un chemin dans la foule des curieux et eut fort à faire pour dégager un périmètre autour du corps et des autres stigmates du phénomène.

* * *

Le fiacre se rangea devant le cordon des policiers qui interdisaient toute circulation rue Saint-Antoine. Quand il sortit de la voiture, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella repéra le tramway encastré dans un véhicule dont les quatre chevaux de trait encore harnachés demeuraient impassibles. Un jeune homme à la barbe diffuse descendit à son tour. Reconnaisant l'inspecteur provisoire Valentin Pesquier qui avait quitté l'endroit une heure plus tôt, les plantons s'écartèrent, tout en s'interrogeant sur la personne qui l'accompagnait et dont l'allure était pour le moins insolite : chapeau noir à deux visières – un *deerstalker* – et bottes cavalières. Ils se seraient posé plus de questions s'ils avaient vu les poches rivetées du pantalon de toile bleue et la redingote noire masqués par l'épais manteau sans manches surmonté d'une courte cape, un macfarlane. Pesquier montra une façade maculée d'eau sous une fenêtre grande ouverte.

— C'est cet immeuble-là, monsieur.

Cantovella sourit à l'usage du « Monsieur » peu conforme à son rang.

— Ainsi, c'est le lieu de notre éphémère cascade.

— Selon ce qu'a décrit le principal témoin, Jozef Benda, un ressortissant polonais. Il conduisait le tramway que vous voyez là-bas.

Une jeune femme brune aux yeux bleu translucide, transie malgré son lourd manteau carmin qui descendait jusqu'aux bottines, les rejoignit, ainsi qu'un homme massif aux denses favoris blonds coiffé d'une casquette irlandaise. Engoncé dans un costume gris à carreaux ocre, ce dernier ne semblait pas ressentir le froid.

L'inspecteur provisoire précéda ses trois collègues dans le périmètre préservé où deux policiers en tenue et

un en civil contemplaient un homme accroupi à la chevelure ébouriffée qui observait un corps sur le sol. La jeune femme s'intéressa au tramway immobilisé.

— Je suis bien contente que ces machins bruyants ne roulent pas pendant que nous travaillons. Avec ce froid, je n'ai pas envie d'être couverte de givre.

Cantovella s'amusa de la remarque.

— Il est vrai, Giuliana, que les automotrices Rowan arrosent les passants avec leur condensation. Il n'y a pas ce problème avec les Mékarski.

— Et pourquoi donc ? s'enquit le colosse.

— Parce qu'elles sont à air comprimé, Barthélémy, rétorqua Cantovella.

Le policier en civil remarqua leur présence et s'approcha. Sous son melon, il affichait un air faussement débonnaire, teinté de contrariété, sentiment fréquent chez les policiers qui devaient transmettre une enquête à la Sûreté Générale. Il toisa la jeune femme dont, ostensiblement, il trouvait la présence déplacée, puis, comme à regret, il tendit la main à Cantovella.

— Commissaire Charles Saussert.

— Enchanté, commissaire. Inspecteur spécial Cantovella. Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Lobbia, qui nous vient du laboratoire de chimie de la Ville, et l'inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche.

La jeune femme esquissa une gémissement, ravie de l'introduction appuyée. Saussert opina par politesse mais ne daigna pas serrer la main du colosse.

— Je vois que la médecine légale a été prévenue avant la Brigade Spéciale, lâcha d'un ton narquois l'inspecteur spécial.

Le commissaire se renfrogna. Cantovella l'ignora pour lever la tête vers la fenêtre éventrée. Les battants avaient été arrachés de l'intérieur comme en témoignaient les restes de menuiserie qui pendaient aux gonds. Il s'intéressa ensuite à la scène qui ressemblait à un naufrage après la tempête, les vitres ayant constellé les pavés de multiples fragments, et des débris de meubles jonchant la chaussée. Tout à coup, il fronça les sourcils. L'eau ne gelait pas

encore. Il se baissa pour tremper le doigt dans une flaque puis le porter à ses lèvres.

— Mais elle est salée ! s'exclama l'inspecteur spécial. On dirait de l'eau de mer.

Plissant le nez, Saussert s'abstint de commenter. Examinant plus attentivement le sol, Cantovella nota la présence de sable, de coquillages et d'algues, comme abandonnés par le ressac. Giuliana s'approcha de lui.

— Des algues et des coquillages. Comme c'est étrange.

— L'étrange n'est-il pas notre métier ? rétorqua Cantovella en souriant.

Le médecin légiste se relevant, le commissaire se sentit obligé de faire les présentations.

— Docteur Combes...

— Nous nous connaissons, l'interrompt l'inspecteur spécial en tendant la main alors que le légiste s'éloignait du corps. Bonjour, Hilarion, comment allez-vous ?

— Bien, inspecteur, répondit l'homme dont la maigreur s'effaçait sous les couches de draps de laine que laissait entrevoir le pardessus. Et vous ?

Cantovella éluda d'un geste et, après que Bazoche et Giuliana eurent échangé quelques courtoisies avec le médecin, il désigna le cadavre.

— Le décès de notre victime est-il dû à la chute depuis l'étage ?

— Je ne crois pas, répondit Combes. Les yeux exorbités, les paupières boursoufflées, la cyanose des lèvres, la spume dans la bouche et le nez... Il faut dire que deux heures se sont écoulées entre l'événement et mon arrivée, d'où le champignon de mousse. Bref, tous ces symptômes indiquent une mort par noyade.

— Je crains que notre victime n'ait mis trop d'enthousiasme à concurrencer les aquariums du jardin d'acclimatation avec son propre domicile. Pourrez-vous me dire si ses poumons contiennent de l'eau de mer ?

— De l'eau de mer ? s'étonna Combes qui balaya les pavés du regard puis fixa ce qu'il reconnut comme une algue tout en marmottant. Oui, assurément.

— Parfait. Giuliana, tu écopes d'une scène que je ne peux encore qualifier de crime.

La jeune femme haussa les épaules. L'inspecteur fit un signe à Bazoche.

— Je te laisse à tes jeux de plage, Giuliana. Je monte avec Barthélémy.

Les deux hommes grimperent l'unique escalier qui semblait avoir survécu à la fureur éphémère d'un torrent. Au premier étage, ils croisèrent un policier qui écoutait stoïquement les récriminations de la voisine habitant sous l'appartement inondé. La femme, plutôt revêche mais richement vêtue, se plaignait de la pluie qui tombait de son plafond. Cantovella préféra passer rapidement avant d'être interpellé. Il eut juste le temps de remarquer au cou de celle-ci un collier qui avait dû dépeupler un banc d'huîtres.

Un planton anxieux salua les deux inspecteurs. Il se sentait coupable d'avoir forcé la porte de l'appartement sans attendre les ordres, libérant dans un ruisseau tumultueux ce qui n'était pas sorti en cascade par la fenêtre. Il bafouilla des excuses à ce propos mais les hommes de la Brigade Spéciale se contentèrent de le saluer aimablement et de le rassurer.

Dans le couloir jonché d'algues, les coquillages craquèrent sous les pieds des deux policiers. Quand ces derniers arrivèrent dans la pièce principale dont la fenêtre béait, ils ne trouvèrent qu'un buffet renversé, un canapé détrempé sur lequel trônait une coupe dorée, probablement un trophée sportif, des bris de vaisselle et des morceaux de bois dont ils n'identifièrent pas l'origine. Pourtant, cette marée basse dans le salon dévasté ne retint pas leur attention. D'un même élan, ils se statufièrent devant une toile qui couvrait le mur face à la fenêtre. D'un réalisme saisissant, elle ne paraissait pas avoir souffert de l'immersion qui avait imprimé sa marque humide sur le plafond blanc et arraché quelques-unes de ses cornières. Sous un ciel anthracite, une mer sombre et démontée assaillait une plage de lourds rouleaux voilés d'écume. Les vagues donnaient l'impression qu'elles allaient se briser sur le parquet.

— Mazette ! souffla Bazoche, ébahi. On se croirait en pleine tempête.

— Ce n'est assurément pas une toile Nabi, commenta Cantovella. Cette représentation est digne d'Henri Biva.

— Henri Biva ?

— Un peintre naturaliste.

— Ah... Mais je peux te dire que ce n'est pas lui qui l'a faite.

— Effectivement. Il n'aurait pas signé « DB ». Le problème est que je ne connais aucun peintre à qui attribuer cette signature.

— Dorian Black, lança une voix féminine.

Les deux inspecteurs se retournèrent.

— Déjà fini, Giuliana ? s'étonna Cantovella.

La jeune femme leva les yeux au ciel.

— Franchement, Alexandre, crois-tu qu'il y ait eu grand-chose à récupérer en bas ?

— C'est toi qui vois. Et comment se fait-il que tu connaisses ce peintre ?

— La culture artistique fait aussi partie de mes attributions, minauda la jeune femme.

— Peux-tu partager avec nous cette culture ?

Giuliana s'approcha du tableau. Son regard se perdit dans l'agonie de l'eau.

— Saisissant.

Elle reprit son souffle.

— Eh bien... Dorian Black est un peintre anglais. Toutefois, il ne fait pas partie des réfugiés qui ont fui la Grande-Bretagne, l'année dernière, juste après l'invasion.

Les Martiens avaient conquis les îles britanniques pendant l'été 1894 et nul ne savait s'il y avait des survivants outre-Manche¹⁶.

— En fait, continua Giuliana, il était déjà installé à Paris quand il a présenté ses expériences relatives à la photographie lors de l'Exposition universelle de 1878. Depuis, il n'a plus quitté notre capitale.

Elle sortit une loupe de son cartable et examina la toile.

16. La réponse à la question implicite se trouve dans le roman *L'héritage du docteur Moreau*.

— C'est bien de la peinture. Je vois les traces de pinceau.

— Il ne me semble pas porté sur le portrait, glissa Cantovella.

— En effet. Il est essentiellement connu pour ses diptyques miroirs, de grandes toiles, parfois très grandes comme ici, très réalistes, dont l'une des deux est l'exact reflet inverse de l'autre, comme dans un miroir. La légende veut que Dorian Black cède l'original à ses clients et conserve pour lui la copie miroir.

L'inspecteur spécial se pinça machinalement le menton.

— Nous rendrons donc visite à ce Dorian Black. Il faudra qu'il m'explique comment ses tableaux peuvent déborder et inonder un appartement.

Bazoche s'intéressa à la coupe qu'il prit sur le canapé. Au-dessus d'une des faces du socle de marbre, un médaillon représentait une ancre enserrée de corde et deux drapeaux croisés. L'inspecteur adjoint après avoir lu le nom et la date gravés sur la pierre, réagit.

— C'est un trophée décerné en 1892 à un certain Edmond Foulquier par l'Union des Yachts Français, pour une victoire lors d'une régata en mer.

— Merci, Barthélemy, dit Cantovella. Je présume qu'il s'agit de notre victime. Quelle ironie, pour un marin émérite, de mourir en mer dans son propre appartement, mais aussi quelle coïncidence.

Bazoche sourit. Son supérieur ne croyait pas aux coïncidences.

* * *

— Je l'aurais plutôt imaginé place du Tertre avec d'autres peintres, fit Bazoche.

— Vu la taille de ses œuvres, ce Dorian Black a plus besoin d'un hangar que d'un atelier exigü, à moins qu'il ne soit amateur de vins frelatés.

L'inspecteur Cantovella faisait allusion à la halle aux vins de l'autre côté de la rue des Fossés Saint-Bernard. L'inspecteur Bazoche sourit en actionnant la cloche de la lourde porte cochère devant laquelle ils attendirent une

longue minute. Elle s'ouvrit enfin sur un homme blond émacié au front haut dont les yeux oscillaient entre gris cendre et vert profond, simplement vêtu d'un bleu de chauffe transformé en palette de couleurs plus ou moins passées et entrebâillé sur un épais chandail.

— Bonjour, monsieur, dit Cantovella convaincu d'être en face du peintre. Nous souhaiterions nous entretenir avec monsieur Black.

— Bonjour, messieurs, répondit l'homme avec un léger accent britannique. Pour quel motif souhaitez-vous me parler ?

— Permettez-moi de nous présenter. Inspecteur spécial Cantovella et voici l'inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche.

— En quoi puis-je aider la police ? s'enquit Black, flegmatique.

— Nous enquêtons sur le décès de Monsieur Foulquier.

Black cilla imperceptiblement, ce qui n'échappa pas à l'inspecteur spécial.

— Monsieur Foulquier possédait une de vos œuvres, magistrale il faut dire, et nous nous interrogeons sur la relation qu'elle pourrait avoir avec son décès.

Le peintre regarda dans la rue. Déjà, convergeaient vers eux quelques curieux, sans doute à cause du chapeau à deux visières de l'un des deux visiteurs ou peut-être parce que quelqu'un avait compris que la police intervenait. Il s'écarta pour laisser entrer les hommes de la Sûreté Générale avant de refermer le lourd battant derrière eux.

Black guida les policiers à travers une cour pavée enserrée entre deux immeubles pour les mener à l'opposé, vers un grand hangar dont la double porte était ouverte. Une courte bâtisse de plain-pied s'adossait à l'un des grands murs verticaux. Ils pénétrèrent dans un gigantesque atelier, presque coupé en deux par une haute cloison de verre bleuté.

De chaque côté de la paroi vitrée se succédaient des tableaux, rangés en épi de manière symétrique, qui, vus

du plafond, devaient évoquer les branches tombantes d'un sapin. Manifestement, les toiles allaient par paires, l'une séparée de l'autre par la vitre. Chaque peinture paraissait être l'exacte réplique, mais inversée, de l'autre. D'ailleurs, l'angle que faisaient les toiles avec la paroi de verre créait l'illusion d'un miroir. Les deux œuvres au premier plan représentaient chacune un ours brun d'apparence féroce, peint grandeur nature, dont le réalisme inquiétant fit frémir Bazoche. En avançant vers l'œuvre animalière située à droite de la cloison transparente, Cantovella constata que le bahut sur roues, unique, qui faisait office de plan de travail en portant tout l'attirail pictural et les pots de pigments, n'avait pas de jumeau de l'autre côté de la vitre. Fallait-il en tirer une conclusion ?

Il décida de remettre à plus tard cette question avant d'observer, derrière le « duo » d'ours, la succession de plusieurs couples de toiles, encore vierges hormis les deux premiers tableaux, aux proportions de fresque murale, qui étaient en chantier : une montagne enneigée et son image inversée. Ignorant les chevalets, les tables et meubles couverts d'objets hétéroclites, les policiers s'intéressèrent à une grande cuve évoquant un pressoir et remplie d'un liquide sombre aux nuances plus ou moins bleues. Dedans trempaient des rouleaux de toile.

Après avoir laissé aux inspecteurs le temps de satisfaire leur curiosité, Black les invita à le suivre dans une seconde salle encore plus vaste que la première. Dépourvue d'ouverture autre que la porte d'accès, celle-ci ne recevait de lumière que des lucarnes ménagées dans le toit. La lourde charpente métallique supportait un grand nombre de toiles suspendues par leur sommet comme des rideaux parallèles. Il fallait regarder de plus près pour remarquer qu'un cadre rigidifiait chaque toile et la reliait à une sorte de tringle creuse.

Supposant qu'il découvrait la légendaire collection de « miroirs » que le peintre conservait après avoir cédé l'autre moitié de ses diptyques, Cantovella constata, lors d'un bref examen de la salle, qu'un diptyque de portes fermées était accroché au mur latéral.

Le peintre s'approcha du râtelier de toiles, en observa brièvement plusieurs, puis, finalement, en tira une sur son rail. Les trois hommes se retrouvèrent devant l'exacte copie inversée de la toile représentant la tempête. Bazoche ne put retenir un sifflement admiratif et Dorian Black un demi-sourire. Cantovella leva un sourcil étonné. L'artiste avait déduit de leur venue qu'ils s'intéressaient à cette copie miroir. Il s'était même octroyé le luxe d'anticiper leur souhait de la contempler.

— Vous avez bonne mémoire, commenta l'inspecteur spécial. Je n'ai pas précisé de quelle œuvre il s'agissait.

— Je ne vends pas tant d'œuvres que cela, répartit Black d'un ton teinté de dérision. Il me faut beaucoup de temps pour les réaliser.

— J'imagine. Et, n'en prenez pas ombrage, je suppose que ces toiles ne sont pas accessibles au premier venu.

— Je ne peux prendre ombrage de ce qui est vrai.

— Au vu de son appartement, intervint Bazoche, monsieur Foulquier n'était pas de modeste condition. Toutefois, de là à ce qu'il puisse se payer un de vos tableaux...

Black leva la main. Le policier lui céda la parole d'un hochement de tête.

— Pardonnez mon interruption, inspecteur, mais *La mer déchaînée* a été offerte à monsieur Foulquier pour son grand mérite en compétition maritime.

— Ah ? répliqua Cantovella. Et par qui ?

— L'Union des Yachts Français.

L'inspecteur spécial s'étonna du thème de la tempête pour cette célébration puis il se figea, ses pensées lancées à la recherche d'un souvenir qui aurait déjà dû se manifester, mais celui-ci ne vint pas. Il capta le regard perplexe de Bazoche et l'impatience qui couvait sous l'impassibilité du peintre dont il scruta le visage alors qu'il jetait une nouvelle question.

— Pourriez-vous nous expliquer comment une tempête maritime, comme celle de votre tableau, a pu se déclencher dans l'appartement, où justement était votre tableau, au point de le remplir d'eau de mer jusqu'à noyer son locataire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Black, imperturbable.

— Pratiquez-vous la sorcellerie ?

Black ricana puis s'aperçut que l'inspecteur était sérieux.

— Vous semblez croire cela possible.

— L'impossible n'est rien d'autre qu'une possibilité. Bien sûr, vous n'avez pas de balai, juste des brosses et des pinceaux. Et de la peinture.

Black devint brièvement pensif.

— Maintenant que vous en parlez... J'ai un unique fournisseur pour mes pigments, un colporteur italien qui passe chez moi une fois par an.

— Quel est son nom ?

— Balsamo. Giuseppe Balsamo.

Cantovella se ferma. Il douta de l'existence du fournisseur, à moins que Cagliostro¹⁷, décédé depuis un siècle, eût ressuscité. Il examina le visage énigmatique du peintre, immobile sur un sourire voilé. Pris d'une soudaine inspiration, l'inspecteur spécial eut la certitude d'avoir déjà rencontré une œuvre de Dorian Black. Il désigna les toiles suspendues.

— M'autorisez-vous à regarder vos miroirs ?

Black se rembrunit mais rangea *La mer déchaînée*, puis tendit la main.

— Je vous en prie.

Cantovella tira une première toile puis la repoussa après l'avoir examinée. Il renouvela l'opération une douzaine de fois jusqu'à ce qu'il trouve la confirmation de son intuition : un tableau étrangement familier qu'il sortit entièrement pour mieux le regarder.

— Je reconnais ça, s'exclama Bazoche.

— Moi aussi, Barthélémy. Nous connaissons bien son image inverse. Et j'aurais dû m'en souvenir.

17. Giuseppe Balsamo, comte de Cagliostro (1743-1795) : aventurier italien qui se prétend immortel, vend des élixirs et de l'eau de jouvence, fait des tours de magie et de sorcellerie... Il a inspiré Alexandre Dumas et apparaît dans ses romans *Joseph Balsamo* (1846), *Le Collier de la reine* (1849), *La Comtesse de Charny* (1853), que l'inspecteur Cantovella a eu la possibilité de lire puisque nous sommes en 1895.

Des bouleaux, dont seuls étaient visibles les troncs et les branches basses et nues, masquaient partiellement un mur. Un chemin terreux couvert de feuilles mortes menait depuis la base du tableau vers une porte au centre du mur.

— C'était l'année dernière, reprit Bazoche.

— Un peu avant, Barthélémy.

En été 1893, ils avaient tous deux été envoyés sur le lieu d'un étrange cambriolage. La victime de ce vol était le vice-amiral Amet, un homme influent. Aussi, la Brigade Spéciale avait-elle été sollicitée. Les enquêteurs avaient observé, sur le parquet, des feuilles mortes qu'aucun vent n'avait pu apporter en cette saison. Ils avaient suivi le trajet de traces de pas terreuses, comme sorties du tableau, jusqu'au bureau de l'officier, où elles s'étaient attardées, puis vers une fenêtre au garde-corps de laquelle avait été nouée une corde. Cantovella avait formulé l'hypothèse que le cambrioleur était arrivé par la porte peinte. Toutefois, il avait buté sur le fait que celui-ci était descendu par l'étage dans la rue, comme s'il lui avait été impossible de rebrousser chemin dans la toile. L'affaire, non élucidée, leur avait été retirée au motif que le vice-amiral avait récupéré ses biens. Cantovella n'y avait pas cru mais, peu préoccupé d'un simple larcin, il n'avait pas insisté.

En se remémorant ses observations à l'aune de sa nouvelle enquête, l'inspecteur spécial reconsidéra son hypothèse de l'époque. Si le voleur était bien sorti du tableau, il n'avait pu ensuite y rentrer. Plus récemment, si la mer avait débordé chez Foulquier, il n'y avait aucune trace d'eau de mer ni de la moindre humidité dans l'atelier. Du peu observé dans la première salle, Cantovella imagina que les toiles conservées n'étaient pas réellement peintes mais transposées à travers la vitre bleue. Et si depuis un miroir on pouvait manipuler l'œuvre originale du diptyque ? Passer à travers, déclencher une tempête... En toute logique, ou par simple précaution, l'action en sens inverse serait impossible. Par exemple, le voleur ne pouvant revenir à son point de départ, la mer ne débordait pas dans l'atelier.

À ces idées quelque peu fantaisistes, il ne put s'empêcher de sourire.

L'inspecteur spécial s'aperçut alors que le peintre scrutait son visage comme pour suivre ses pensées et que celui-ci, lèvres pincées en un rictus inquiet, avait perdu de sa superbe. Il soupesa Black des yeux. L'artiste lui rendit un regard vert-de-gris. Il faudrait sûrement revenir pour interroger le peintre plus avant mais, au préalable, certains points devaient être éclaircis.

Cantovella se souvint que le vice-amiral Amet était également président de l'Union des Yachts Français. Il avait probablement joué un rôle dans l'acquisition de *La mer déchaînée* et son attribution au défunt Foulquier, membre important de l'association en question. Si le tableau n'était pas arrivé par hasard chez la victime, Amet en connaissait-il son extraordinaire potentiel ? Sinon, pourquoi choisir Dorian Black pour cette œuvre ? Quels étaient les liens entre Amet et Foulquier ? En l'absence d'éléments tangibles, à commencer par un mobile, il était difficile de répondre à ces questions par une simple requalification de l'affaire en meurtre, mais pas impossible. Par contre, si la présomption de meurtre se vérifiait, la préméditation serait évidente. Trop de questions sans réponse. De plus, si les soupçons envers Dorian Black, en tant qu'exécuteur des basses besognes, ne manquaient pas, ceux-ci ne suffiraient pas à l'incriminer. En l'absence de preuve, il n'y avait pas grand-chose à faire.

* * *

La grande toile automnale représentant une porte encastrée dans un mur et dissimulée derrière les bouleaux avait disparu du salon cossu où les avait introduits la gouvernante qui les avait accueillis. Bazoche s'était pesamment assis dans un fauteuil de style Directoire et détaillait le conglomérat hétéroclite de meubles précieux qui rendait pesant ce luxe ostentatoire. Cantovella, debout, s'intéressait à un portrait encadré dont l'angle était traversé d'un ruban noir. Sur la photographie, un jeune homme

au sourire crispé fixait un horizon bien au-delà de l'objectif. Il portait un blazer, une de ces vestes de club nautique, au revers de laquelle il arborait une broche : une ancre enserrée de corde et deux drapeaux croisés. L'emblème de l'Union des Yachts Français.

— Je croyais que l'affaire avait été close, lança une voix éraillée.

Bazoche se leva. Cantovella fit volte-face et inclina la tête : l'officier était peu porté sur les effusions de politesses.

— Amiral. Je suis désolé de vous importuner mais nous sommes ici pour une autre affaire.

Le vice-amiral Amet, dans un uniforme qui tenait plus de l'Académie française que de la Marine, toisa les deux policiers de sa petite et grêle stature. Son visage allongé, prisonnier d'épais favoris gris, accentuait l'âge qui sillonnait sa peau. Il n'invita pas ses indésirables visiteurs à s'asseoir et, d'un geste sec, somma Cantovella de s'expliquer.

— Je constate que vous vous êtes séparé de cette porte au milieu des bois, dit ce dernier en montrant le mur nu.

— En effet, répartit Amet en plissant les yeux, mais cela n'a sûrement aucun rapport avec le motif de votre venue. Venez-en au fait, inspecteur.

— J'y viens, amiral, mais, auparavant, pourriez-vous me dire qui est ce jeune homme dans le cadre en berne ? Un proche, à n'en pas douter.

Le vice-amiral s'assombrit.

— Victor, mon fils.

— Mes condoléances, amiral. J'ai vu qu'il était membre de l'Union des Yachts Français. Serait-il mort lors de l'exercice d'une activité nautique ?

— Oui, lâcha Amet avant de s'empourprer. En quoi cela regarde-t-il votre affaire ?

— Cela dépend, amiral.

— Cela dépend ? tonna Amet. Croyez-vous que j'ai du temps à perdre avec vos fantaisies ? Votre précédente et déplorable enquête ne vous a-t-elle pas suffi ?

— Voyez-vous, amiral, il est probable que ces deux affaires soient liées.

Le vieil officier toisa l'inspecteur spécial d'un air où semblaient se mêler dédain et répulsion.

— En voilà assez. Si vous ne partez sur-le-champ, je veillerai à ce que monsieur le ministre de l'Intérieur soit informé de votre outrecuidance.

— Auriez-vous quelque chose à cacher ? ironisa Cantovella avant d'ajouter en voyant qu'Amet ne cillait pas. J'attire votre attention sur un point, amiral. Pensez-vous que le commissaire Hennion ait recruté pour sa Brigade Spéciale des personnes sensibles aux intimidations ?

L'officier se renfrogna.

— En outre, amiral, je suis persuadé qu'à terme, j'obtiendrai les réponses aux questions que je vous pose. Pensez-vous qu'il soit de bonne politique de vous attirer l'inimitié de la Sûreté Générale ?

Amet leva un bras, vaincu. Cantovella présuma toutefois que l'homme s'inclinait plus sous le poids de la douleur, voire de la culpabilité, que sous la pression.

— Victor s'est noyé au cours d'une régates en mer.

— Merci, amiral. Pourriez-vous être un peu plus disert ?

— La course a eu lieu par gros temps. La bôme a frappé mon fils qui est tombé à l'eau. L'équipage de son voilier, emporté par son élan, n'a pu manœuvrer que trop tard. Quant à l'équipage du voilier qui suivait, celui-ci aurait pu intervenir mais il n'a même pas essayé de lui porter secours, préférant gagner une place au classement.

— Je vois. Qui était le capitaine de ce navire ?

— On dit skipper, rétorqua sombrement Amet avant de se taire.

— Serait-ce par hasard Edmond Foulquier ? lança Cantovella pour rompre le mutisme de l'officier qui lui lança un regard ébahi en entendant le nom.

— Oui, concéda à contrecœur ce dernier.

— Eh bien, amiral, voilà qui rejoint l'affaire qui nous a menés chez vous.

Amet tressaillit.

— Oui, amiral. Il nous manquait le mobile du meurtre de monsieur Foulquier, car il s'agit bien d'un meurtre.

Amet secoua les mains devant lui.

— Je ne l'ai pas tué.

— Cela, nous le savons, amiral, mais vous avez commandité ce meurtre.

Amet eut un rire amer.

— Je vous mets au défi de prouver que j'ai un quelconque rapport avec cette noyade.

— Je regrette de n'avoir eu un phonographe pour enregistrer vos propos, amiral, car, comme nous n'avons guère évoqué la façon dont monsieur Foulquier a perdu la vie, ils constituent un aveu.

— Irrecevables devant un juge, risqua Amet.

— Certes, mais la Sûreté Générale se passe parfois des juges.

Amet pâlit. Cantovella adopta néanmoins un ton compatissant.

— Expliquez-nous, amiral. Sachez que nous sommes passés chez ce monsieur Black qui peint les fameux diplyques miroirs.

Les épaules d'Amet s'affaissèrent.

— J'imagine alors que vous savez.

— Eh bien... Je ne sais pas comment vous avez compris que notre peintre était votre voleur. Les traces de pas et de terre sortant du tableau ?

— Oui. Un simple soupçon. Je trouvais cela trop incroyable mais j'ai payé un détective anglais, assez talentueux je dois l'avouer, pour suivre cette piste. Il a trouvé des objets volés chez monsieur Black. Et mes biens ne constituaient qu'une modeste partie de son butin.

— Permettez-moi de continuer. Vous avez alors décidé de faire interrompre nos investigations. Vous êtes allé chez lui et, sous la menace d'une dénonciation qui aurait pu trouver écho chez d'autres victimes de ses larcins, vous vous êtes fait expliquer le fonctionnement des diplyques miroirs. Vous avez compris comment Black traversait une toile qu'il conserve dans son atelier pour ressortir depuis celle qu'il a vendue. Mais comment vous est venue l'idée de lui commander *La mer déchaînée* ?

— Oh ! souffla Amet. Black était devenu plus disert que nécessaire. Il m'a expliqué qu'il pouvait animer à distance les tableaux sans pour autant les traverser.

— Donc, à la suite de cet aveu imprévu, vous avez imaginé *La mer déchaînée* que vous avez offerte au nom de l'Union des Yachts Français à monsieur Foulquier. Et, aujourd'hui même, monsieur Black a libéré cette fameuse mer déchaînée dans l'appartement de notre homme pour le noyer, en mer... d'une certaine manière. Auriez-vous quelque chose à ajouter ?

L'expression atterrée du vice-amiral répondit pour lui.

* * *

— Pourquoi n'a-t-on pas arrêté le vice-amiral Amet ?

— Parce que, Barthélémy, il nous serait difficile de présenter son cas devant un juge et, contrairement à ce que j'ai suggéré, la Sûreté Générale ne va pas le faire disparaître sans justification.

Le soupir du gigantesque inspecteur adjoint de seconde classe se condensa en un nuage épais. L'hiver gardait ses griffes de glace plantées dans la capitale. L'inspecteur spécial avait décidé qu'il était plus commode de marcher depuis la rue Monge, où demeurait le vice-amiral, jusqu'à l'atelier de Dorian Black, sis rue des Fossés Saint-Bernard dans laquelle les deux policiers s'engagèrent. Là, ils s'immobilisèrent.

Un homme, vêtu d'un bleu de chauffe maculé de peinture et coiffé d'une casquette irlandaise qui maintenait son visage dans l'ombre, avançait à grand pas vers eux. Il dut sentir leurs regards appuyés car il releva la tête et leur adressa ce sourire provocateur propre à la jeunesse. Bazouche et Cantovella se détendirent. Ils avaient cru que Dorian Black venait à leur rencontre. Quand le jeune homme les dépassa, l'inspecteur spécial remarqua qu'à son dos étaient accrochés deux grands tubes de cuir, semblables à ceux utilisés pour transporter des plans roulés. Les policiers reprirent leur progression.

— Eh, mais, on dirait notre peintre ! s'exclama Bazouche qui, ayant repéré quelqu'un venant de l'autre extrémité de la rue, identifia Black après l'avoir examiné pour éviter une nouvelle méprise.

L'artiste arriva devant la porte cochère de son atelier avant les policiers et, tandis qu'il l'ouvrait, tourna la tête dans leur direction. Reconnaisant tout à coup le colosse engoncé dans son costume à carreaux et l'inspecteur coiffé de son *deerstalker*, il entra prestement dans la cour.

— Vite Barthélémy ! s'écria Cantovella en se mettant à courir.

— Pourquoi ? ahana ce dernier à sa suite. Son hangar est un cul-de-sac, il n'y a aucune issue.

Bazoche, déjà distancé par son supérieur, accéléra le pas. Il supposa que celui-ci avait une bonne raison qu'il n'avait pas le temps de communiquer. Cantovella venait clairement de se souvenir du diptyque des portes qu'il avait vu dans le hangar. Un détail crucial s'était soudain imposé à son esprit : si les deux portes étaient identiques, sur chaque peinture le loquet était à gauche, ce qui était incohérent. En effet, l'une des deux portes, en tant que reflet, aurait dû avoir son loquet à droite. Par conséquent, il ne s'agissait pas d'un diptyque miroir mais d'un couple de miroirs correspondant chacun à une autre toile par laquelle Dorian Black pourrait donc s'échapper.

Aussi, l'inspecteur spécial fut-il surpris quand il trouva Black tétanisé devant un mur nu, à l'emplacement où se trouvaient à l'origine les deux portes peintes. Celui-ci fixait quelque chose dans ses mains d'un air consterné. Cantovella, que plus rien ne pressait, ralentit le pas. Il fut rattrapé par Bazoche qui ne comprit pas la situation. S'approchant du peintre, l'inspecteur spécial vit qu'il tenait une petite carte blanche.

— Permettez, fit Cantovella en la prenant.

Atterré, Black ne réagit même pas. L'inspecteur lut le bristol, une carte de visite portant un simple nom : « Arsène Lupin ». Cantovella sourit de cette aide inopinée puis il pensa au jeune homme avec les tubes de cuir qu'ils avaient pris pour le peintre, à n'en pas douter ce Lupin. Ce dernier, manifestement lui aussi cambrioleur, avait donc spolié un concurrent en lui dérobant ses portes de sortie qui pourraient s'avérer fort utiles dans le cadre de sa profession. Un jour peut-être, la Brigade

Spéciale s'intéresserait au cas de ce jeune voleur¹⁸ qui avait sûrement déjà trouvé le moyen de récupérer les toiles originales des deux diptyques.

Presque compatissant, Cantovella posa la main sur l'épaule du peintre qui releva la tête.

— Je présume que vous n'aviez jamais tué personne avant monsieur Foulquier.

— Non, fit Black sans contester, comme écrasé de culpabilité.

— Si vous nous expliquiez comment fonctionnent vos diptyques.

Black se crispa dans une attitude défiante.

— Écoutez, insista Cantovella. Nous savons que les tableaux miroirs que vous gardez vous permettent de contrôler leurs frères jumeaux qui se trouvent à distance, voire de les traverser, même si le trajet semble être à sens unique. Par contre, nous ignorons tout du procédé employé. Pour des raisons de sécurité nationale, nous ne pouvons tolérer cette méconnaissance.

Black se relâcha tristement.

— J'utilise un procédé dont je ne comprends pas les principes.

— Qu'importe. Dites-nous comment vous en êtes arrivé là.

— Eh bien... Je suis peintre mais je suis fasciné par la photographie. J'ai présenté mes recherches à l'Exposition universelle de 1878. Grâce à une solution argentique améliorée, je pouvais fixer sur une toile placée dans une chambre noire une image inversée de l'objet photographiée. Ce procédé était révolutionnaire : il n'y avait pas de négatif et l'image était instantanément fixée. Comme les photographies traditionnelles, les miennes étaient monochromes, ce qui évidemment n'apportait rien de nouveau. Pourtant, malgré le défaut, somme toute logique du point de vue optique, que représentait l'inversion de l'image, j'ai connu un petit succès d'estime. Et puis il y eut la fameuse démonstration de don Sindulfo García avec sa machine à remonter le temps. Tout le monde a cru à une supercherie, moi de même.

18. Dans le futur, Arsène Lupin sèmera d'autres cartes...

— Ce petit historique sur vos travaux et sur la machine à remonter le temps est intéressant, mais quel est le rapport avec notre affaire ? coupa Cantovella qui lança un regard appuyé à Bazoche.

L'année précédente, les deux policiers avaient empêché don Sindulfo Garcia¹⁹ d'emprisonner le monde dans un jour répété à l'infini. L'Espagnol avait péri dans l'explosion qui avait définitivement interrompu le processus.

— J'y viens, reprit Black. Sceptique mais malgré tout curieux, je suis retourné dans l'espace réservé par l'exposition universelle à don Sindulfo Garcia. Celui-ci, ceinturé de palissade, avait été interdit au public. Néanmoins, j'ai trouvé le moyen de me glisser dans le périmètre mais, à mon grand dépit, don Sindulfo Garcia avait emporté tout son matériel. J'allais partir quand j'ai remarqué une flaque bleue qui, à y regarder de plus près, paraissait composée d'une étrange matière. Quand j'ai plongé un bâton dedans, celui-ci s'est dissous comme dans de l'acide.

— Les chronocytes ! s'exclama Bazoche en reprenant le vocabulaire de don Sindulfo Garcia.

— Vous connaissez ? s'étonna Black.

— Nous avons eu affaire à don Sindulfo Garcia, dit Cantovella en lançant un regard de reproche à son collègue. Mais cela n'est pas votre histoire. Si vous la continuez, d'ailleurs.

— Euh... Trouvant cette matière énigmatique mais fort intéressante, je suis parti chercher un bocal et une cuiller dans l'espoir d'en collecter la totalité ou, dans le pire des cas, un échantillon. Je me suis vite aperçu que seul le verre résistait à cette matière. J'ai dû remplacer la cuiller qui avait fondu par une coupelle en verre et, en prenant bien soin de ne pas toucher cette matière, j'ai pu en récupérer une petite quantité. Ensuite, après l'avoir examinée sans pouvoir en tirer la moindre conclusion significative, j'ai eu l'idée saugrenue d'en mêler une infime dose à mes solutions argentiques dans lesquelles je trempais mes toiles pour effectuer mes expériences photographiques. Le plus drôle est qu'à ce moment-là, las de mes

19. Dans la nouvelle *Le jour inversé*.

échecs, j'ai abandonné mes recherches pour revenir à ma passion initiale, la peinture. Pour ne pas gâcher la toile, j'ai utilisé celles qui avaient trempé. Il y a parfois les miracles du hasard. J'avais préparé deux toiles en imaginant un diptyque et, entre les deux, traînait un de mes appareils partiellement démonté. J'ai donné un premier coup de pinceau et mon œil a été attiré par un mouvement sur l'autre toile. Le même trait de couleur était apparu dessus, mais inversé. J'ai recommencé, avec le même résultat. Enthousiaste, j'ai cherché une explication à ce phénomène. Je n'en ai pas vraiment trouvé mais j'ai compris que l'image se reproduisait à travers la plaque de verre de mon appareil photographique.

Black marqua une pause emphatique avant de reprendre.

— Il y a eu une période d'expérimentation qui m'a permis de définir la teinte actuelle de la vitre. Au bout de nombreux essais, j'ai établi le meilleur angle entre les deux toiles. J'ai fini par concevoir les diptyques miroirs : la peinture et son parfait reflet inversé. Personne ne saurait que je ne peignais en réalité qu'un seul tableau. Je deviendrais un artiste unique en son genre. Et puis, un jour, en contemplant mon premier miroir terminé — une nature morte —, j'ai trébuché et me suis rattrapé en posant les mains sur ce tableau qui n'avait reçu aucun coup de pinceau. Craignant de l'avoir abîmé, j'ai constaté avec soulagement qu'il n'en était rien. C'est alors que j'ai remarqué les pommes sur le sol, de l'autre côté de la vitre. Intrigué, je suis allé les ramasser. Elles ressemblaient à celles qui m'avaient servi de modèles. Me demandant comment ces fruits étaient arrivés là, je découvris que le tableau original avait perdu les pommes de sa corbeille. Quelle ne fut pas ma surprise quand je réalisais qu'elles étaient tombées de la toile.

— Ainsi, commenta Cantovella, vous avez tout découvert par hasard. Vous avez en quelque sorte joué les apprentis sorciers.

— Je ne le nie pas. J'ai juste cherché à maîtriser ma découverte. Je pouvais contrôler le tableau original depuis le miroir mais je suis incapable d'expliquer pourquoi cela

ne fonctionne pas en sens inverse. Toutefois, ma plus grande surprise a été de pouvoir ouvrir et traverser une porte.

— Et, donc, vous avez vendu les peintures originales et gardé les toiles miroirs. Pourtant, c'est pour vos diptyques miroirs que vous êtes réputé. Comment avez-vous convaincu vos clients de n'en acquérir que la moitié ?

— La réputation, comme vous dites, m'obligeait à présenter le diptyque à l'acheteur, c'est-à-dire la toile peinte et son miroir. Mais, pour répondre à votre question, j'ai inventé une raison mystique qui impose que je conserve les miroirs. Le mystique se vend bien de nos jours.

— Il est vrai. Comment en êtes-vous venu au larcin ?

— Pas par appât du gain. Par jeu, d'abord. Puis j'ai été pris d'une forme d'ivresse. J'avais l'impression d'avoir un pouvoir illimité. Jusqu'à...

— Jusqu'à ce que le vice-amiral Amet vous identifie comme son voleur et vous commande *La mer déchaînée*.

— Oui.

— Je ne comprends pas, intervint Bazoche. Même si Amet vous avait dénoncé aux autres clients, il aurait été difficile de produire des preuves devant un tribunal.

— Pas impossible, souffla Black.

— Est-ce pour cela que vous avez cédé à son chantage ?

— Non, inspecteur. Il y avait une vie en jeu et je n'aurais pas cédé si...

— Si ? reprit Cantovella en écho pour stimuler le peintre.

— Monsieur Amet a mené sa propre enquête et identifié plusieurs de mes, euh... victimes. Le problème est que l'une d'entre elles n'était pas un riche bourgeois, comme je le croyais, mais un criminel de la pire espèce qui voulait la peau de celui qui lui avait dérobé un sac de diamants. Moi en l'occurrence, mais il l'ignorait. C'est en menaçant de me dénoncer à cet homme, ce qui équivalait à me condamner à mort, que monsieur Amet a fait pression sur moi.

— Je vois, marmonna Cantovella avant de continuer. Pourquoi avoir mentionné un certain Giuseppe Balsamo lors de notre précédente entrevue ?

— Il se trouve que j'ai eu un visiteur de ce nom qui souhaitait acquérir mes pigments parce qu'il comptait réaliser, lui aussi, des diptyques miroirs. Je l'ai éconduit mais il est revenu à trois reprises.

— Quelqu'un qui en a compris l'usage, certainement. Pouvez-vous nous le décrire ?

Black eut une moue désabusée.

— Un homme élégant aux vêtements de prix. Je n'ai pas bien vu son visage et, avec du recul, je crois qu'il le maintenait sciemment dans l'ombre de son chapeau à large bord.

— Rien de particulier ? insista Cantovella.

— Non. Ah si. Il boitait.

L'inspecteur spécial hocha la tête. Il savait que le baron Savitch boitait depuis qu'il avait été blessé par l'explosion de son usine provoquée par Jillian West²⁰ et celui-ci était bien du genre à s'intéresser aux chronocytes. Néanmoins, la description trop imprécise ne permettait pas d'établir avec certitude qu'il s'agissait de Savitch. Et apparemment, Bazoche, qui dodelinait de la tête, arrivait aux mêmes conclusions.

— Bien, reprit Cantovella, je vais vous demander de nous suivre.

Sur les indications de l'inspecteur spécial, le peintre, docile, se plaça entre les deux policiers. Quand les trois hommes furent revenus dans la première salle, Cantovella désigna le grand bac dans lequel trempaient les rouleaux.

— Je présume que ce bain contient la solution qui imprègne vos toiles.

— Oui, soupira Black. C'était le dernier. Je n'ai plus de cette matière bleue que vous appelez chrono...

— Chronocytes.

Le trio traversa la grande salle tout droit vers la sortie. En longeant les toiles blanches, les policiers se demandèrent quels auraient pu être les futurs sujets. Comme il passait devant l'œuvre inachevée représentant une montagne enneigée, Cantovella remarqua le buffet à roues de l'autre côté de la cloison et réalisa alors qu'ils marchaient

20. Dans la nouvelle *Les lois du temps*.

à proximité des tableaux qui n'étaient pas peints directement. Les miroirs ! Alors qu'ils venaient juste de dépasser l'ours brun, Black bondit en arrière pour poser les mains sur la peinture animalière – son miroir en fait – et, tout à coup, un ours en furie jaillit du tableau original, de l'autre côté de la paroi de verre. La bête repéra les trois hommes à leurs mouvements et se rua dans leur direction. Ignorant Black qui courait vers la salle du fond, Bazoche dégaina son revolver MAS 1992.

— Non, Barthélémy, cria Cantovella.

L'inspecteur spécial attrapa la toile miroir au moment où l'animal fit exploser la vitre avec fracas puis il se précipita au-devant de la bête temporairement distraite par le choc, en brandissant loin devant lui le grand tableau. L'ours hésita entre l'image d'un rival et l'odeur de l'humain avant de frapper. Ses griffes brisèrent le cadre et lacérèrent la toile, par chance au-dessus des mains de Cantovella, ce qui eut pour effet de faire tomber la toile miroir en lambeaux. Simultanément, la bête disparut.

— Comment as-tu su qu'un tel truc fonctionnerait ? demanda Bazoche dans un souffle.

— Je ne savais pas, haleta Cantovella. Une intuition... Cet ours n'était pas naturel. Je crois même que tes balles ne l'auraient pas arrêté.

— Notre peintre n'est plus là, s'alarma Bazoche qui partit en courant, arme au poing, vers la salle où étaient entreposées les toiles miroirs.

L'inspecteur spécial le suivit mais posément, persuadé que Dorian Black avait déjà traversé un miroir. Il changea d'avis quand il entendit des coups de feu. Après s'être précipité dans la salle du fond, il trouva son collègue ébahi, revolver baissé. Bazoche fixait la moitié d'un corps collé sur une grande toile représentant la porte d'une chaumière. Coupé en deux dans son élan pour traverser le tableau, Black – ou plutôt ce qu'il en restait –, commença à glisser avant de s'effondrer en libérant des flots de sang.

— Manifestement, dit Cantovella d'un ton détaché destiné à rasséréner son collègue, il a hésité sur sa destination. Je le croyais déjà parti. Que s'est-il passé, Barthélémy ?

— Quand je suis arrivé, il avait déjà extrait cette toile de toutes celles rangées là. Quand il m'a entendu, il a voulu passer par la porte du tableau. Alors j'ai tiré dans la peinture en visant à côté de Black pour ne pas le blesser. J'ai pensé qu'en faisant des trous dans la toile miroir ça ferait comme pour l'ours.

— Oh ! Il s'est passé la même chose qu'avec l'ours, sauf que Dorian Black était à mi-chemin.

— Où est passée l'autre moitié ? demanda Bazoche, tout à coup inquiet.

— De l'autre côté de l'original, je présume. Je gage que, d'ici peu, la Brigade Spéciale aura une autre affaire à traiter.

— Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous nettoyons, répondit l'inspecteur spécial d'un ton sarcastique. Nous ne devons pas laisser les miroirs des diptyques à la portée de tous, ni le contenu de ce bac, d'ailleurs.

— Et la moitié de monsieur Black ?

— Eh bien, soupira Cantovella, nous allons devoir attendre que l'heureux propriétaire de la toile originale se manifeste auprès des autorités. L'expression « trouver sa moitié » n'aura jamais eu autant de sens.

Le hameau maudit

Elizabeth Bisland, chroniqueuse littéraire, s'étonna que le courrier lui soit directement adressé. Peu se souvenaient de son tour du monde en soixante-seize jours terminé début 1890. Pourtant, quatre ans après, c'était la seule raison pour qu'on lui écrive nommément à la rédaction du *Cosmopolitan*. Sur le pli posté à Dannemora, comté de Clinton, l'adresse de l'expéditrice avait été omise et la signature se résumait à un prénom. Le choix de l'anonymat pouvait s'expliquer par la concentration de méthodistes dans la région, une communauté où lire un magazine familial et littéraire n'était pas de bon ton, mais plus sûrement encore par la fonction que devait occuper l'époux de cette femme secrète.

Mademoiselle Bisland,

Si je me permets de vous écrire, c'est parce que mon mari ne souhaite pas interférer avec la volonté de Dieu et, aussi, parce qu'aucun homme de mon entourage ne semble partager mes doutes. Je ne peux pas en parler à la police car ce sont des hommes et ils ne m'écouteront guère mais surtout, si par hasard ils donnaient foi à mes propos, mon mari saurait que je lui ai désobéi.

Ma sœur a épousé un homme qui n'appartient pas à notre communauté mais, comme nous sommes très proches, j'ai l'autorisation de lui rendre visite une fois par mois. C'est elle qui m'a fait

découvrir votre existence, mademoiselle, et je confesse avoir lu votre livre²¹ en cachette, au gré des visites. J'ai même, Dieu me pardonne, été fascinée par votre aventure. C'est pour cela que je vous écris. Vous êtes une femme et, surtout, vous êtes la seule que je connaisse qui soit journaliste. Je vous imagine assez audacieuse pour venir enquêter.

Voici les faits. Ils tiennent en peu de mots.

Quand mes tâches de mère et d'épouse me le permettent, j'accompagne mon mari lors de ses tournées. C'est lors d'une de ces tournées que nous nous sommes rendus à Promised-Land, un hameau qui abrite une petite communauté installée sur le flanc du mont Lyon, dont mon mari n'avait plus de nouvelles depuis quelque temps. Le seul moyen d'y accéder est un chemin qui monte depuis la route longeant le lac Chazy par l'ouest. Cette fois-ci, nous nous sommes arrêtés devant un grand panneau où il était écrit « Peste écarlate. Péril mortel ». J'ai voulu prévenir un médecin mais mon mari a jugé que c'était inutile et nous avons rebroussé chemin pour retourner au plus vite parmi les nôtres.

Le soir même, mon mari a rassemblé les anciens chez nous comme il le fait souvent. Comme je servais nourriture et rafraîchissements, j'ai pu entendre ce qu'il comptait leur dire. Mon mari a annoncé que l'Apocalypse, la grande révélation, était proche, qu'il en avait vu un signe évident : le premier fléau, la peste écarlate, avait frappé Promised-Land. Les anciens s'en sont réjouis et l'un d'eux en a profité pour raconter ce qu'il tenait d'un membre de sa famille, je ne sais plus lequel. Un mois plus tôt, peut-être deux, à la prison de Dannemora, un détenu, Darrel Standing, nom que j'ai miraculeusement retenu, a disparu de sa geôle comme par magie. Mon mari et les anciens y ont vu la confirmation que le Malin préparait l'affrontement final.

À ma grande honte, je suis en désaccord avec eux tous et donc avec mon mari. Je ne crois pas que l'Apocalypse approche, je crains plutôt que ces manifestations soient l'œuvre du grand adversaire pour nous faire croire à la prochaine fin des temps, mais j'ignore quelles en seraient les raisons.

21. *In Seven Stages : A Flying Trip Around the World*, Elizabeth Bisland (Harper and Brothers, 1891).

Je vous implore, mademoiselle, de venir faire la lumière sur tout ceci et de publier la vérité sur ce que vous aurez trouvé. Je compte sur vous.

Meredith

Elizabeth ne tergiversa pas longtemps avant de passer outre sa décision de ne plus jamais se lancer dans l'aventure. Se consacrer à la littérature signifiait aussi s'intéresser à des histoires extraordinaires. Et là, elle avait l'impression d'être la seule à pouvoir élucider ce mystère. Bien sûr, rien ne garantissait la véracité de tout cela et il pouvait ne s'agir que de faits anodins mal interprétés. Néanmoins, sans trop savoir pourquoi, elle faisait confiance à Meredith. Au pire, si son instinct la trompait, elle aurait une histoire pittoresque à raconter.

Une simple pancarte et une discussion allaient mener Elizabeth à Promised-Land. C'était très mince mais bien moins que l'évasion extraordinaire rapportée. D'ailleurs, comment l'ancien en aurait-il eu connaissance ? Par une indiscretion du personnel de la prison ? L'administration aurait sûrement préféré passer sous silence une telle affaire. Cela importait peu à la journaliste. Ce qui l'intéressait au premier chef était la peste écarlate, et la potentielle épidémie qui pourrait en résulter.

Comme il était peu probable qu'elle rencontre sa correspondante anonyme, elle devrait se débrouiller seule pour trouver le fameux hameau. Après avoir consulté une carte, elle décida, même si les deux événements ne semblaient pas liés, de prendre ses quartiers à Danemora, la ville la plus proche du lac Chazy susceptible de proposer un hôtel décent.

Une fois ses préparatifs effectués, Elizabeth crut qu'elle aurait des difficultés à convaincre John Brisben Walker, le rédacteur en chef du mensuel. Pourtant, celui-ci accepta sans problème d'assumer les frais inhérents à l'investigation. Il eut toutefois une exigence incontournable : un garde du corps Pinkerton accompagnerait la journaliste.

* * *

Une semaine plus tard...

Devant le panneau « Peste écarlate. Péril mortel », Tom Longabaugh tira sur les rênes de sa monture. Le solide agent Pinkerton tourna sa trogne épaisse barrée d'une moustache vers le véhicule hippomobile à deux roues qui le rattrapait. Jusqu'ici, sa mission d'escorte avait été de tout repos, y compris à Dannemora, mais la région n'était pas réputée pour ses troubles. Toutefois, la maladie, manifestement contagieuse puisqu'elle était signalée, ne faisait pas partie des risques contre lesquels il pouvait quelque chose. Il en avait même peur.

Quand le cabriolet tracté par une seule jument passa devant lui sans même s'arrêter, Longabaugh grommela un juron à l'encontre de la satanée bonne femme qui le pilotait avant de claquer des talons pour faire avancer son cheval. Il fallait dire que, depuis le début de leur périple commun, Elizabeth Bisland lui battait froid, comme si la présence du garde du corps lui était désagréable. Une journaliste ! Quel excentrique fortuné pouvait avoir la lubie de financer une femme exerçant le dangereux métier de journaliste ? Longabaugh haussa les épaules. La paie valait bien plus que l'effort et la demoiselle était agréable à regarder, même s'il savait qu'il n'avait aucune chance de la séduire.

Scrutant une dernière fois le panneau, Longabaugh soupira. Il n'avait pas le choix. Sa mission était de suivre Elizabeth Bisland où qu'elle aille et, malgré la mise en garde, c'est bien dans ce trou perdu qui s'était apparemment placé tout seul en quarantaine que la journaliste avait décidé de se rendre.

Quelques instants plus tard, l'inquiétude du Pinkerton monta d'un cran. Le hameau que la journaliste voulait visiter se résumait à une petite maison en bois encore debout, entourée des restes calcinés d'une demi-douzaine d'autres. Circonspect, il descendit de sa monture en intimant d'un

geste sec l'ordre de ne pas bouger à la journaliste. Pendant son examen attentif des cendres et des alentours immédiats, il ne décéla aucune trace de lutte ni d'attaque. Il se souvint des histoires à propos de la peste noire qui avait sévi au début du siècle dernier à Boston : les corps empilés et, surtout, les maisons brûlées. L'épidémie avait été combattue par le feu. L'analogie avec l'état du hameau était plus que troublante. Grimaçant à ces pensées, Longabaugh attacha son cheval au cabriolet puis, malgré ses inquiétudes, il invita Elizabeth Bisland à descendre de la voiture.

Bien sûr, celle-ci n'eut qu'une idée : parler aux éventuels habitants de la bicoque. Ce fut donc à contrecœur que Longabaugh, dans son rôle de protecteur, passa devant pour frapper à la porte. Comme personne ne répondit, il tourna la poignée. La porte n'étant pas verrouillée, il prit soin de dégainer son pistolet avant d'entrer.

Assailli par un effluve de pétrole, il s'étonna du spectacle qu'il découvrit en pénétrant dans la maison. Un homme aux cheveux gris filasse gisait face contre terre, les bras écartés, dans une flaque d'un liquide que l'agent Pinkerton supposa être du pétrole, impression confirmée par la présence d'un briquet sur le parquet, tout près de la main droite. Selon toute vraisemblance, l'homme avait perdu connaissance, ou était mort, avant de mettre le feu.

Accroupi, Longabaugh plongea un doigt dans le liquide pour le humer. C'était bien du pétrole. Il posa ensuite la main sur le dos de l'homme. Un faible mouvement témoignait d'une respiration. Vivant, donc. Un évanouissement ? L'œil exercé de l'agent Pinkerton, habitué à mener des enquêtes, repéra un flacon posé sur la table. Après s'être relevé, il s'en empara pour le déboucher et en renifler avec précaution le contenu. Reconnaisant le parfum piquant du chloral, il l'éloigna de son nez. Un sédatif efficace. Longabaugh eut un rictus sarcastique. L'homme s'était endormi avant d'allumer l'incendie censé l'emporter dans l'au-delà.

— Comment va-t-il ? demanda une voix féminine derrière lui.

— Il vit, maugréa-t-il sans se retourner.

— Eh bien qu'attendez-vous pour le porter jusqu'à son lit ?

Tom Longabaugh se retint de répartir sèchement, mais obéit à l'injonction agacée de la journaliste. Une fois qu'il l'eut allongé sur le dos, il l'entendit se rapprocher.

— Laissez-moi passer, s'il vous plaît, dit-elle d'une voix plus posée, j'ai appris comment réanimer.

— Moi aussi, rétorqua-t-il d'un ton sans appel. Je vais m'en occuper.

Elizabeth Bisland n'insistant pas, Longabaugh examina l'homme : des traces foncées constellaient sa peau, rouges *a priori* mais il faudrait une lumière plus directe pour en avoir la certitude, à moins qu'il ne s'agisse de banales taches de rousseur. Peu optimiste, le garde du corps se concentra sur les gestes de la réanimation. S'il devait y avoir contamination, celle-ci était déjà effective. Comme, de toute façon, il avait déjà touché l'homme, sans doute malade, il n'était pas utile que sa cliente soit à son tour exposée à cette peste écarlate. Il continua donc le bouche-à-bouche, rendu désagréable par l'odeur de moisi émise depuis la barbe de la victime. Sans qu'il sache si cela venait de son action, l'homme s'éveilla et son premier réflexe fut de crier :

— Oh non !

Longabaugh se redressa, outré de ne pas avoir été remercié, mais se radoucit en croisant le regard d'Elizabeth Bisland emplis d'une gratitude non feinte. Soudain, une effroyable démangeaison lui parcourut le torse à tel point qu'il eut une envie furieuse de se gratter. Il n'en eut pas le temps, l'inflammation envahit son cou puis son visage avant de se répandre sur la totalité de sa peau. Il ressentit alors une brûlure intense dans sa poitrine.

Sous les yeux horrifiés d'Elizabeth, Longabaugh se redressa brusquement, agité de spasmes violents avant de s'effondrer. Elle fit un pas vers lui.

— Ne le touchez pas ! cria l'homme sur le lit. Il est mort. Vous ne pouvez plus rien pour lui.

— Mais comment..., balbutia la journaliste.

L'homme s'assit sur le matelas et la regarda avec compassion.

— Je suis désolé pour votre ami, murmura-t-il en contemplant avec amertume la flaque de pétrole. Je crains que ce soit de ma faute. Encore une fois.

Elizabeth, consternée, ne quitta pas des yeux le cadavre du Pinkerton. Elle n'avait pas aimé son arrogance, ses manières de mâle trop sûr de lui, et peut-être aussi le rôle qu'il tenait auprès d'elle. Mais jamais elle n'aurait souhaité son décès. Et elle ne se serait pas lancée dans cette aventure si elle avait imaginé que cela coûterait la vie à quelqu'un.

— Pardonnez-moi, Tom, souffla-t-elle avant de s'intéresser à l'homme sur le lit dont l'attitude transpirait la culpabilité. En quoi serait-ce votre faute ?

Son ton refléta plus d'animosité que de curiosité mais c'était surtout contre elle-même qu'elle était en colère.

— Eh bien, répondit l'homme, comme vous l'avez sûrement déjà constaté, j'ai échoué à disparaître dans l'incendie de cette maison.

Elizabeth considéra un instant le pétrole au sol et le briquet qui gisait dedans.

— Je présume que vous êtes infecté, avança-t-elle, et que vous avez voulu faire disparaître les risques d'épidémie avec vous. (L'homme opina.) Mais, une contagion aussi foudroyante, je vous avoue que ça me fait vraiment peur. Quelle est donc cette maladie ? La peste écarlate ?

— N'avez-vous pas vu le panneau ? grommela l'homme avant de reprendre un ton plus compatissant en voyant les épaules de la jeune femme s'affaisser. Oh ! Je savais bien qu'un jour des curieux viendraient. C'était inévitable. J'escomptais qu'ils ne trouvent que des cendres. C'est raté. Pour répondre à votre question, oui, c'est la peste écarlate. Depuis que je suis atteint, personne n'a été, si l'on peut dire, aussi intime avec moi. Votre ami en a apparemment contracté une variante foudroyante, pour reprendre vos termes.

— Mais vous-même vivez encore.

— Je sais. C'est bien là le problème. Je ne suis cependant pas immunisé. Dans mon cas, le processus est juste

ralenti. En ce qui concerne votre ami, j'ai l'impression que cette foutue peste a encore évolué.

Toujours perturbée par le décès du Pinkerton, Elizabeth récapitula mentalement ce qu'elle avait observé en arrivant dans le hameau. Il n'y avait qu'une conclusion possible.

— Je présume que tous les habitants du hameau sont morts eux aussi et que vous êtes le dernier survivant.

L'homme inclina la tête tristement.

— Oui, et, comme je l'ai dit, tout est de ma faute.

— Comment est-ce possible ?

Il soupira.

— Je crains que l'urgence ne m'empêche de tout vous expliquer. Vous devriez sortir. Avec un peu de chance, les miasmes flottant dans l'air ne vous ont pas contaminée.

Elizabeth recula avant de s'arrêter sur le seuil.

— Sortez aussi. Vous pourrez ainsi me raconter votre histoire sans que je risque quoi que ce soit.

L'homme hésita mais, devant l'air buté de la demoiselle, il se résigna.

— D'accord. Mais vous devrez vous écarter de la maison. J'espère que vous n'avez rien touché. En outre, cela nous permettra de vérifier que les premiers symptômes, qui sont assez rapides, ne se manifestent pas chez vous.

Une fois dehors, Elizabeth releva légèrement sa jupe cavalière pour s'asseoir en tailleur sur le sol terreux, devant l'homme lui-même assis sur le palier en bois. Elle tenait la pointe de son crayon sur la première page du carnet acheté pour l'occasion.

— Je vous écoute, dit-elle avec un sourire affable.

— Je vous préviens. Vous risquez de me croire fou.

— Je suis là pour vous écouter. Et si nous commençons par vous ?

— Je suis le professeur Darrel Standing.

— Le fameux évadé de Dannemora ! s'exclama Elizabeth.

— Ah ? Cela s'est su ?

— Oui, mais je vous en prie, continuez.

— Je suis à l'origine de cette épidémie, heureusement très localisée.

— Pourquoi avez-vous survécu ?

— Peut-être parce que j'ai contracté cette maladie d'une manière assez particulière. Peu importe. Je comptais disparaître dans les flammes pour l'emporter avec moi, mais j'aurais dû allumer le feu avant de boire le sédatif.

Standing marqua une pause, comme pour méditer ses erreurs passées. Respectueuse, Elizabeth attendit patiemment jusqu'à ce qu'il lui adresse un sourire contrit.

— Je crois que vous devriez commencer par le début, dit-elle doucement.

Darrel Standing opina.

* * *

En 1886, injustement accusé de pratiques médicales monstrueuses, j'ai été condamné à mort. Incarcéré à Dannemora dans l'attente de mon exécution, j'ai été enfermé dans un cachot sans fenêtre ni lumière que les autres détenus avaient baptisé la « mort vivante ». Le motif ? Ma rébellion. Si l'on peut nommer ainsi le fait de clamer mon innocence et réclamer la révision de mon procès. J'y ai passé de longues années, presque tout le temps de ma réclusion, en fait. Huit ans, je le sais maintenant. Mais cela ne suffisait pas au directeur de la prison. J'ai subi le supplice de la camisole de force. Ainsi immobilisé, sans personne à qui parler, plongé dans une obscurité permanente, j'aurais dû devenir fou, mais j'ai trouvé une échappatoire.

Au début, ma séquestration dans cet enfer n'était pas permanente. Entre deux séjours, on me renvoyait dans ma cellule. Lors d'un de ces brefs retours à la lumière, j'ai eu la chance qu'un codétenu, soucieux de mon état de santé mentale, me suggère l'évasion intérieure, et ce, grâce à l'autohypnose. Je vais essayer de vous en résumer le principe. Ce n'est pas tout à fait de la méditation. Il s'agit plutôt d'atteindre une sorte de vertige spirituel en se concentrant sur des images construites par la pensée. Quand ce vertige envahit l'esprit, on a l'impression de basculer dans les ténèbres, mais alors un trait de lumière

apparaît dans l'obscurité. Il ne faut pas essayer de l'attraper, il faut s'abandonner, se laisser chuter vers cette ligne lumineuse, pour se fondre en elle afin qu'elle vous entraîne en dehors de vous-même. Dit ainsi, ça paraît simple, mais ça ne l'est pas. Ce détenu, dont j'ai oublié le nom, a à peine eu le temps de m'en expliquer l'essentiel et de m'enseigner quelques exercices avant que je sois réenfermé. Et je ne l'ai jamais revu. Peut-être aurais-je dû surseoir quelque temps à ma quête de justice.

Si je me fie au nombre de repas que l'on m'a dispensés, il m'a fallu un mois pour arriver à un premier résultat : visualiser ce trait de lumière. Il m'a fallu bien plus longtemps pour me laisser glisser vers lui. Deux mois, trois, ou plus ? Je ne sais. Je m'obstinais à susciter des images issues de mes souvenirs et celles-ci constituaient un obstacle infranchissable. Heureusement, toutes ces vaines tentatives m'ont empêché de sombrer dans la folie et je dois avouer que je ne comprends pas comment je n'ai pas perdu espoir. Toujours est-il qu'un jour, j'ai lâché prise. Une image s'est alors imposée à moi mais je l'ai vite perdue parce que j'ai essayé de comprendre ce qu'elle représentait. J'ai eu beaucoup de mal à réitérer cet exploit. Je m'obstinais à vouloir évoquer l'image que j'avais contemplée. Le miracle s'est produit quand, de guerre lasse, j'ai cessé de me battre. J'ai eu alors l'impression fugitive de voir le monde extérieur, un paysage inconnu, de m'y mouvoir, puis je suis revenu dans mon corps, ma prison. Mais j'avais enfin compris.

Après quelques tâtonnements, j'ai pu partir à volonté. Néanmoins, pour chaque périple, la seule chose que je ne maîtrisais pas était ma destination, le plus étrange n'étant pas les lieux mais les époques. Oui. Je voyageais aussi à travers le temps, même si ces excursions prenaient une forme particulière.

Lors de la première expérience réussie, je me suis incarné en bourgeois sous le règne de Louis XIII en France. Quand je dis « incarné », ce n'est pas une fantaisie de langage. J'ai réellement habité le corps du bourgeois en question et, à cette occasion, ses souvenirs et même sa

vie sont devenus miens. Je n'avais jamais parlé français auparavant et, pourtant, je n'ai eu aucun problème pour m'exprimer dans cette langue. Cette situation était troublante, surtout au début. Je me retrouvais à la fois observateur curieux et acteur d'une vie qui ne m'appartenait que temporairement. Mais c'était fabuleux.

Les aventures n'ont pas manqué : j'ai été, parmi tant d'autres, un enfant témoin du massacre de Mountain Meadows²², un naufragé anglais époux de la princesse de Corée, un matelot viking, et même un légionnaire rencontrant Ponce Pilate. Et, à chaque fois le miracle opérait : je devenais vraiment ces personnes avec des souvenirs que je n'aurais jamais osé imaginer. Une sorte de vagabond des étoiles, de l'Histoire plutôt, sans jamais quitter ma cellule. J'ai tant appris ainsi. Dommage que je ne puisse le partager. Le temps a passé. Je n'ai pas tenu le compte des années. Mon exécution n'a jamais semblé être à l'ordre du jour. Je ne sais pas si le directeur jouait à un jeu pervers. Qu'importe. Revenons à mes voyages et surtout au seul qui nous importe aujourd'hui, le dernier que j'ai effectué. Il se trouve que c'est aussi le seul qui m'a propulsé vers le futur. En 2073 très exactement.

Pourquoi 2073 ? Je n'en sais fichtre rien. Je me souviens de m'être demandé si le futur était accessible comme l'était le passé. Rien de plus. Peut-être est-ce arrivé parce que pour moi partir était devenu si facile qu'il me suffisait de le vouloir.

Ce voyage fut différent, d'abord par les sensations qui ne ressemblèrent en rien à celles éprouvées les fois précédentes, mais surtout parce qu'il me parut nettement plus long que d'habitude, à tel point que j'ai cru être remonté assez loin dans le passé pour m'incarner en homme préhistorique. Un corps massif, des muscles noueux, un visage grossier, une langue épaisse qui à l'évidence n'avait jamais parlé... Grâce au soleil pénétrant la grotte où j'étais arrivé, je pus comparer mes membres velus ainsi que les peaux de bête qui me servaient de vêtements à

22. Massacre, par des miliciens mormons de l'Utah et leurs alliés amérindiens, d'émigrants qui se rendaient en Californie, le 11 septembre 1857.

ceux des deux autres humains à demi simiesques avec lesquels je me trouvais et qui, sans conteste, me considéraient comme membre de leur tribu. La conclusion me parut si logique : ces individus et mon hôte ressemblaient à l'homme dont les restes avaient été découverts dans la vallée de Neander²³. Et le cerveau de mon hôte était désespérément vide. Je n'y trouvais nulle trace de raisonnement ni de communication construite. Je décidai toutefois d'explorer cette caverne, attiré par la luminosité dansante des flammes au fond de l'unique galerie.

Alors que je partais dans cette direction, mes deux compagnons poussèrent des cris étranges, semblables à des ahanements. Je me retournai en me demandant si j'avais commis une faute, mais leurs regards vides d'expression ne m'apportèrent aucun éclairage, d'autant plus qu'ils finirent par m'oublier, comme si je n'existais plus au-delà de quelques mètres. Je repris donc mon exploration.

Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant près du feu, d'entendre converser en anglais. Malgré les mots déformés et l'horrible accent du locuteur, je reconnus sans hésiter ma langue natale. Découvrant un vieil homme qui expliquait quelque chose à deux enfants pieusement attentifs, j'en déduisis que ma supposition initiale était erronée. Je n'avais pas rejoint la Préhistoire. Curieusement, ni le vieillard ni les enfants ne s'intéressèrent à moi, pas plus qu'ils ne l'auraient fait d'un animal familier vaquant à ses occupations. Ignorant où et quand je me trouvais, je résolus toutefois de les déranger afin d'obtenir ces renseignements. En premier lieu, je tentai une formulation courtoise qui se perdit dans un infâme gargouillis. Ma phrase avortée attirant l'attention du vieil homme, celui-ci me dévisagea comme si j'étais une poule essayant de lui parler.

— Ponchour, finis-je par articuler après plusieurs essais.

— Bonjour, répondit le vieillard sans se lever mais en m'observant avec un étonnement non dissimulé.

23. Le premier homme fossile a été découvert en 1856 dans la vallée (*tal*) de Neander près de Düsseldorf.

L'être grossier dans lequel j'étais incarné n'usait évidemment pas de langage, comme je l'avais présumé dès le départ. J'avais cru à tort que j'habitais un homme des cavernes, mais l'évolution est bien capricieuse et je ne suis pas certain que Monsieur Darwin ait prévu ce retour en arrière. Enfin, en tout état de cause, l'individu que j'occupais avait les caractéristiques d'un homme de Néandertal. Bref, l'élocution n'étant pas mon fort à ce moment-là, je m'aventurai dans une série de gammes vocales pour apprendre à maîtriser ma bouche, tout cela sous le regard ébahi du vieil homme. Quand je me sentis prêt, je me lançai, non sans chuintements, dans un discours à peu près acceptable.

— Bonjour. Permettez-moi de me présenter. Professeur Darrel Standing.

Le vieillard écarquilla les yeux et je réalisai alors que je ne m'étais pas fondu dans l'identité de mon incarnation. Puisque celle-ci n'en avait apparemment pas, la mienne s'était imposée. Je décidai d'éclairer mon interlocuteur éberlué.

— Je voyage dans le temps et j'occupe provisoirement cette enveloppe.

Après cette affirmation, je me dis que celle-ci pouvait paraître absurde et ne clarifiait pas forcément la situation. Ne sachant quelle contenance adopter, je jetai un œil aux enfants bizarrement impassibles. Des poupées grandeur nature. Surpris et craignant d'avoir affaire à un fou, je demeurai stoïque. Le vieil homme finit par s'exprimer.

— Bonjour. Professeur James Howard Smith. Ex-professeur devrais-je dire, car il y a bien longtemps que je n'ai plus exercé. Enchanté.

— Enchanté, dis-je en espérant malgré tout satisfaire ma curiosité. Pourriez-vous me dire où nous sommes et, si possible, en quelle année ?

— Nous sommes au pied du Molio dans lequel s'enfonce cette grotte, répondit Smith sans paraître surpris de ma provenance avant de désigner l'ouverture donnant sur l'extérieur. Là-bas, de ce côté, c'est la plaine de Chaz. Bienvenue en 2073. Si toutefois bienvenue est le terme approprié.

J'en restai coi. Mon premier voyage vers le futur. Néanmoins, les interrogations vinrent vite bousculer mon hébétude. D'où provenaient ces humanoïdes grossiers ? D'une expérience comme celles qui, selon la rumeur, se pratiquaient sur une île perdue de l'océan Indien ? Pourquoi une caverne ? Je me faisais une autre idée de l'évolution de l'humanité, mais le sous-entendu du professeur Smith laissait craindre le pire. Les noms de lieux ne m'évoquant strictement rien, je m'enquis du pays dans lequel nous nous situions, mais la réponse ne m'avança guère. Les pays n'existaient plus. Voyant ma perplexité, Smith m'invita à m'asseoir près du feu et entreprit de me raconter son histoire.

Comme je l'imaginai, l'humanité a évolué. En science comme en technique, le progrès n'a connu aucune limite. L'homme avait la sensation de contrôler son monde et il a été jusqu'à utiliser des sources d'énergie dangereuses parce qu'il était persuadé de les maîtriser. Ce qui a peut-être été le cas, finalement. En effet, Smith n'a aucune certitude quant à la cause réelle du fléau qui s'est abattu sur la Terre. Conséquence des folies humaines ou manifestation de la nature ? Peu importe. La peste écarlate est apparue à peu près au même moment partout dans le monde et est très vite devenue une pandémie qui a frappé l'humanité, la décimant en totalité, ou presque.

La peste écarlate se manifestait en premier par l'apparition de plaques rouges sur la peau accompagnée de démangeaisons qui se propageaient ensuite sur tout le corps à une vitesse fulgurante. Aucune personne atteinte ne survivait. Smith avait été le témoin oculaire des spasmes qui précédaient le décès, bien trop de fois à son goût car l'agonie, certes brève, n'en semblait pas moins extrêmement douloureuse. Sans raison apparente, quelques individus, immunisés, survécurent mais ce fut pour mieux s'éteindre, tout simplement de vieillesse. Smith avait miraculeusement pu sauver ses petits-enfants qui ne le quittaient plus.

Je me gardai bien d'intervenir quand il me montra les poupées. C'était peut-être la folie qui lui avait permis de survivre.

Bien sûr, aucune civilisation ne pouvait résister à une telle catastrophe. La société, la technologie et la science s'effondrèrent pour ne plus se relever. Les rares humains survivants dérivèrent vers des modes de vie primitifs et très peu se soucièrent de préserver la mémoire de l'humanité. Très vite, Smith et ses petits-enfants perdirent contact avec les autres survivants et finirent par s'installer dans la grotte où je les ai trouvés. La vie s'organisa. Smith ne sortait de la caverne que pour relever ses collets ou cueillir baies et fruits. Jamais il ne rentrait bredouille. Il m'expliqua aussi que, le reste du temps, en bon grand-père, il parlait du passé à ses petits-enfants.

Alors que Smith commençait à s'inquiéter de ne plus rencontrer quiconque, une tribu d'humanoïdes grossiers, comme l'hôte de mon esprit, s'installa à proximité de la caverne et engloba même celle-ci dans son territoire. Se sachant impuissant, Smith n'essaya pas de s'opposer à cette occupation qui s'avéra pacifique. En effet, les nouveaux arrivants, qu'il nomma Chauffeurs parce qu'ils aimaient la chaleur du feu tout en la redoutant, finirent par ignorer le vieil homme et ses petits-enfants, comme s'ils faisaient partie du décor.

La morphologie des Chauffeurs évoquait les hominidés trapus de la Préhistoire et leur langage se limitait à quelques onomatopées. Après de multiples et vaines tentatives, mais surtout à cause de leur indifférence, Smith renonça à communiquer avec ces créatures très primitives et se contenta de subir leur présence puisqu'il ne pouvait ni les convaincre de partir ni les chasser. Pourtant, il ne désespérait pas d'éveiller chez eux une conscience pour voir éclore un début d'intelligence car il avait quelque chose à leur transmettre si ses petits-enfants venaient à disparaître à leur tour. Au fond de la galerie, Smith avait entreposé des livres, de très nombreux livres, conservant ainsi le savoir de l'humanité pour que celle-ci, si elle se relevait, puisse un jour puiser à cette source sauvegardée. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait ouvert un livre, mais il préférait ne pas risquer de les abîmer.

Smith a longtemps pensé qu'il ne saurait jamais quelle était l'origine du fléau jusqu'au jour où il constata le décès d'un Chauffeur victime de la peste écarlate sans qu'il y ait contagion vers ses congénères. Craignant pour lui et ses petits-enfants, il s'aventura plus longuement dehors. Durant ses multiples vadrouilles, il ne détecta aucun autre cas et faillit renoncer. C'est alors qu'il rencontra un Chauffeur qui descendait du Molio en titubant. Celui-ci n'avança pas loin avant de tomber. Comme surgis de nulle part, ses camarades l'entourèrent pour le soulever et l'emporter, Smith ne savait où, car il ignorait ce qu'ils faisaient de leurs morts, mais il avait eu le temps de voir les stigmates de la peste écarlate.

Aucune épidémie ne se déclara chez les primitifs, ce qui n'empêcha pas Smith de reprendre ses observations, plus ciblées désormais. Au bout de quelques mois, il en arriva à la conclusion que, bien qu'immunisés contre la peste écarlate, les Chauffeurs qui se hasardaient dans les hauteurs du Molio en redescendaient contaminés, ce qui plaçait pour une concentration mortelle de ce qui provoquait la maladie. Lui-même, qui avait survécu à la pandémie, ne serait sans doute pas épargné s'il montait. Il cessa donc ses investigations puisqu'il ne pourrait les mener à terme.

Toutefois, ignorer ce qu'il y avait là-haut devint vite obsessionnel et, malgré les aspects périlleux d'une telle excursion, Smith finit par se décider à escalader le Molio. Il en traversa les épais sous-bois jusqu'à atteindre leur limite. Là, l'instinct de survie l'emporta sur sa curiosité : il refusa de dépasser la lisière de la forêt. Au-delà, la végétation cédait le pas au minéral pour entourer d'un espace vierge de vie : le sommet de la montagne. Un rapide examen permit à Smith de supposer que cette clairière de pierre avait la forme d'un cercle. En son centre s'élevait un enchevêtrement de roches. En scrutant plus précisément cet amas, Smith y décela des formes géométriques qui n'avaient rien de naturel à ses yeux. Des ruines de constructions humaines ? Il ne le saurait jamais car il rebroussa chemin, persuadé d'avoir approché une des sources de la maladie.

Soucieux de préserver un avenir pour l'humanité, je remerciai Smith de son récit avant de partir pour les hauteurs du Molio. Il fallait que je sache ce qui s'était passé pour pouvoir l'empêcher une fois de retour, oubliant alors l'impossibilité de cette mission du fait de mon incarcération. Smith tenta bien de m'en dissuader. Je le soupçonne d'avoir voulu conserver un compagnon avec qui discuter. Il n'insista cependant pas quand je lui précisai que de toute façon, je regagnerais mon époque.

En gravissant le Molio à travers les denses sous-bois, j'ai croisé des Chauffeurs qui ne se sont guère préoccupés de ma personne. Pourtant, l'inquiétude ne m'a quitté que lorsque je me suis rappelé que j'étais l'un des leurs. Au sommet, comme Smith l'avait décrit, la forêt s'arrêtait brutalement devant une immense clairière strictement minérale. Avisant les formes géométriques au centre de l'espace stérile, je marchai dans leur direction. Plus j'avancais, plus je fus persuadé que j'approchais de constructions humaines. Peu à peu, je discernai des pans de mur encore debout et des éléments de charpente métallique, parfois tordus, dont certains semblaient plantés de manière anarchique. Néanmoins, la structure générale me fit penser à un dôme partiellement effondré. Qu'avait-il abrité ?

Tout à coup, un obstacle invisible s'opposa à ma progression, comme un champ électromagnétique qui m'aurait repoussé. Mais, pour moi, il était hors de question de rebrousser chemin. Malgré ma détermination, ma marche devint de plus en plus difficile, chaque pas exigeant un effort surhumain, jusqu'au moment où je fus bloqué, tout près du sommet et de la construction en ruines. Impossible d'en voir l'intérieur. Imaginez ma frustration.

Alors que je tentais de résister à la répulsion invisible, je ressentis quelque chose d'étrange. J'eus l'impression que ma peau se transformait en buvard pour absorber l'énergie induite par le champ magnétique. Cela peut paraître incongru, mais je me sentis de plus en plus puissant, presque omnipotent. Je ne sais pas pourquoi j'ai

pensé à *L'homme sans corps*²⁴, une fantaisie imaginaire d'Edward Page Mitchell que j'avais lue, mais j'acquis la conviction que je ne retournerais pas dans ma geôle.

Je dois avouer que je n'aurais jamais cru le transfert de matière possible, et encore moins sans machine. Mais je dus attendre de me réveiller, allongé le nez dans l'humus, puis de découvrir en me retournant trois hommes vêtus comme des amish penchés sur moi, pour envisager cette possibilité car, à ce moment-là, en l'absence de souvenirs étrangers, j'acquis la conviction d'être moi-même.

L'un d'entre eux me jeta sans commentaire un pantalon usé et trop grand pour moi. Je contemplai bêtement l'habit jusqu'à ce que des rires d'enfants et des murmures féminins me fassent comprendre ma situation. J'étais nu et je ne m'en étais pas encore rendu compte. Après m'être assis et tant bien que mal vêtu, je détaillai les trois gaillards, dont deux armés de fusils. Leur accoutrement ressemblait à celui des méthodistes qui pullulaient à Dannemora et visitaient régulièrement la prison pour y sauver les âmes en quête de rédemption. J'étais apparemment revenu à mon époque, ou peu s'en fallait.

Mon arrivée n'était pas passée inaperçue et je les imaginai en train d'hésiter entre une manifestation miraculeuse et une œuvre diabolique. Je me levai mais chancelai tout de suite, heureusement rattrapé par celui qui m'avait lancé le pantalon. Le devoir d'hospitalité prenant le pas, il me guida vers une maison pour m'allonger dans un lit où je sombrai dans une sorte de coma. Nous n'avions pas échangé un mot.

Le transfert avait dû m'épuiser car je ne sortis du sommeil que le lendemain au matin, selon ce que m'a affirmé mon hôte que je découvris à mon chevet. Abraham, se présenta-t-il, guide de la petite communauté de Promised-Land, le hameau où nous sommes. Comme, bien sûr j'ignorais tout de cet endroit, il m'expliqua qu'il se situait sur le flanc du mont Lyon descendant vers le lac Chazy. Je ne pus m'empêcher de trouver de fortes similitudes

24. *The Man without a Body* (1877) est un récit évoquant le transfert de matière ou téléportation.

phoniques avec le Molio et la plaine de Chaz. Aurais-je connu le futur de cet endroit ? Il annonça que j'avais surgi de nulle part au milieu des maisons, la veille au soir, au moment du retour des champs. Circonstance heureuse s'il en était.

Ce fut alors que je vis, horrifié, les plaques rouges sur la peau libérée par ses manches de chemise relevées. Alors qu'Abraham remarquait mon regard, je m'aperçus que nous étions seuls dans la pièce. J'avais importé du futur la peste écarlate.

Abraham me demanda d'un ton plein d'espoir si j'étais l'annonciateur et, devant mon incompréhension, fronça les sourcils. Depuis mon arrivée, toute la population du hameau avait été emportée par une épidémie foudroyante de ce qu'il nommait l'ulcère malin. Comme il est écrit, disait-il. Affolé à l'idée d'une propagation au reste du pays, je le questionnai. Par chance, personne n'avait eu l'opportunité de quitter Promised-Land. Le mal était donc circonscrit au hameau.

Convaincu d'avoir survécu pour entendre mon témoignage avant de mourir, Abraham assimilait les plaques rouges, symptôme de la maladie, au premier fléau de l'Apocalypse. Il en avait déduit que j'étais un ange porteur de la bonne nouvelle. Je crois qu'il ne m'en voulait pas d'avoir, par mon inconséquence, décimé ses ouailles. Pour lui, la fin des temps arrivait et précédait de peu leur résurrection. Abraham décéda peu de temps après et je crains, qu'à cause de mon ignorance des choses religieuses, il ne soit parti avec plus de doute que de foi.

Ensuite... J'avais suffisamment récupéré pour me lever et visiter chaque maison. Je n'ai pas tenu le compte des cadavres. La seule chose qui m'importait était d'éradiquer la maladie. J'ai commencé par le plus urgent à mes yeux : interdire l'accès au hameau. Heureusement, il n'y avait qu'un unique chemin qui y menait depuis la route longeant le lac. Je plaçai donc au carrefour une pancarte que j'espérais dissuasive. Toutefois, je savais que cela ne suffirait pas.

Revenu au village, je pris possession de la bicoque où j'avais été accueilli. J'ai traîné vers une autre maison Abraham et la femme dont la dépouille sommeillait dans l'unique chambre. Puis j'ai fouillé les différentes demeures pour rassembler dans la mienne la nourriture, les armes, les vêtements, la pharmacopée et le pétrole que j'ai trouvés. De quoi tenir un siège. Le pétrole s'avéra utile. Je mis le feu à toutes les maisons, incinérant les victimes de la peste écarlate.

Restait mon cas. Parmi mes découvertes, il y avait du sédatif. M'immoler dans l'incendie de cette maison après en avoir bu me parut une solution très rationnelle. Ce n'est malheureusement pas aussi simple. Ma volonté connut une défaillance. En effet, puisqu'aucun symptôme de la maladie ne m'affectait, je ne me sentais pas prêt à me suicider. Il était pourtant évident que, si je ne souffrais pas de cette affection, je représentais une terrible menace, peut-être bien pour l'humanité tout entière. Mais voilà, les bonnes résolutions s'effacent devant la peur de mourir. Alors, je m'installai.

Il me fallut quand même deux mois pour épuiser les provisions et retrouver une certaine force d'esprit. Même si je n'avais que des démangeaisons supportables, je ne pouvais décemment pas prendre le risque de quitter Promised-Land pour m'approvisionner. Et puis, bien que je ne veuille pas l'admettre, mes forces avaient décliné. La maladie avait donc fini par m'affaiblir. Fort opportunément, réalisai-je, aucun visiteur n'était venu. J'ai donc répandu du pétrole sur le parquet, avalé le sédatif, attrapé mon briquet. Et je me suis réveillé devant vous.

* * *

Darrel Standing eut un geste pour signifier que le récit se terminait là. Elizabeth Bisland ferma son carnet pour le ranger dans la poche de sa veste. Le professeur, courbé sur ses genoux, lui parut exténué. Elle se leva tout en époussetant sa longue jupe cavalière. Avoir été assise en tailleur durant toute la narration lui donnait l'envie de se

dégourdir les jambes. Machinalement, elle se gratta le bras.

— Je crains que vous ne soyez contaminée, jeta Darrel en redressant la tête.

Plutôt que de discuter, Elizabeth souleva sa manche. Une plaque rouge recouvrait le derme de son avant-bras, entourait son poignet pour s'élançer à l'assaut du dos de la main. Tout à coup plus attentive, elle s'aperçut que les démangeaisons bourgeoisaient déjà dans son dos et sur ses cuisses.

— Oh mon Dieu ! lâcha-t-elle, effarée, main devant la bouche.

— Je suis désolé, mais nous allons devoir accomplir ensemble le dernier voyage.

Elizabeth regarda Darrel sans comprendre jusqu'à ce qu'elle saisisse l'allusion. Il l'invitait à s'endormir avec lui dans la maison en flammes. Son premier réflexe fut la rébellion. Elle voulait vivre ! Puis une terreur glaciale lui tomba dessus.

— Il reste bien assez de sédatif, ajouta-t-il avant de continuer en voyant la journaliste en pleine confusion. Je ne suis plus en état de vous empêcher de partir, mais vous êtes une femme intelligente. Vous prendrez la bonne décision.

Elizabeth n'en était pas si sûre mais, quand elle chancela d'une soudaine faiblesse, elle commença à envisager qu'elle ne pouvait se dérober. Déjà l'inflammation attaquait son cou et ses chevilles. C'était si rapide. Aurait-elle le temps de faire ce qu'il y avait à faire ? Elle se posait la question, comme si elle avait déjà pris sa décision. Elle n'avait pas envie de mourir, elle avait peur, mais certaines situations nous obligent à nous transcender, comme l'amour, les enfants, la survie, l'intérêt général... Ce furent le fourmillement atteignant ses orteils et le souvenir du décès de Tom Longabaugh qui gagnèrent finalement la partie. Elizabeth rejoignit Darrel pour l'aider à se relever et entrer avec lui dans la maison.

Le professeur, affaibli, accepta de se placer sur le lit et boire sa part de sédatif avant la journaliste, la laissant ainsi

seule à la manœuvre. Après avoir répandu une seconde vasque de pétrole sur le parquet, Elizabeth contempla Longabaugh recroquevillé près de la couche. Le décès de l'agent Pinkerton avait été foudroyant. Victime, comme elle-même, de sa stupide curiosité. Le fait que quelqu'un d'autre eût pu trouver Darrel nuança cette pensée amère. Palpant le carnet dans sa poche, elle salua la cruelle ironie qui faisait que ses notes ne seraient jamais lues. De toute façon, il était vain de se lamenter. Elle attrapa le briquet. Une fois les flammes lancées, elle s'endormirait.

On frappa à la porte.

Interdite, Elizabeth n'alluma pas le feu. Après avoir hésité quelques secondes, elle posa le briquet puis alla vers le défunt Longabaugh pour lui prendre son pistolet. L'intrus risquait de vouloir secourir les personnes prises dans l'incendie. Ce n'était pas envisageable.

* * *

Dix-huit ans guère tassés et déjà une vie bien remplie. Jack avait marché sur Washington avec les chômeurs de « l'armée de Coxe ». Le premier mai 1894, il avait échappé à l'arrestation des leaders, dont Jacob Coxe, pour violation de propriété publique. On ne foulait pas impunément les pelouses du Capitole. Depuis presque deux mois, Jack errait. Il ne savait pas depuis combien de temps il se trouvait dans l'état de New York, mais il rencontrait beaucoup de méthodistes, partagés entre la charité – Jack ne mourait pas de faim – et la rigidité qui les incitait à chasser les vagabonds indésirables.

Depuis quelques heures, dans un espace forestier à l'habitat clairsemé, Jack, que ses godillots éculés blessaient sans cesse, contournait un lac pour se rapprocher d'une montagne qui semblait être le point culminant de la région.

Quand Jack tomba sur le panneau « Peste écarlate. Péril mortel », il crut à une supercherie destinée à écarter les importuns, voire les bandits. Il douta toutefois de son efficacité puisque ceux qui ne savaient pas lire étaient

nombreux. Cependant, après avoir atteint le hameau et vu les restes calcinés de tous les bâtiments, sauf un, il commença à croire qu'une lutte acharnée contre une épidémie avait bien eu lieu en cet endroit.

L'unique maison encore debout intrigua Jack. Quelqu'un avait survécu, avait peut-être besoin d'aide, ou était décédé sans personne pour incendier sa demeure. Mais la voiture attelée et le cheval de monte attaché par la bride au cabriolet l'étonnèrent plus encore. Deux ou trois personnes étaient arrivées récemment dont peut-être un médecin. À y regarder de plus près, la nervosité des chevaux indiquait qu'ils étaient ainsi depuis trop longtemps à leur goût. Leurs maîtres auraient-ils eu des problèmes ?

Sans réfléchir, il alla frapper à la porte. Il entendit du bruit, preuve de vie, et, au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit sur une femme brandissant un pistolet. Sachant de quoi il avait l'air, Jack recula d'un pas tout en détaillant l'hôtesse des lieux. La trentaine, elle était certainement jolie mais des plaques rouges mangeaient son visage émacié. Malgré une fatigue évidente, ses yeux vifs examinèrent le nouveau venu.

Un vagabond. Malgré la crasse maculant ses traits, Elizabeth estima qu'il n'avait pas atteint les vingt ans. Un vagabond mais pas un voleur. En effet, il aurait pu fouiller les fontes de la monture de Longabaugh, ou la malle du cabriolet, puis partir avec leur contenu. Elle ne s'en serait même pas aperçue. Le panneau au début du chemin ne l'avait pas arrêté, ce qui ne signifiait rien. Bien qu'en haillons, il avait l'air intelligent, mais rien ne prouvait qu'il sache lire. Venait-il pour quémander ou, infime possibilité, offrir son assistance ? Peu importait. Ce jeune homme, guère impressionné par l'arme et qui attendait patiemment qu'elle parle, serait peut-être la solution à l'un de ses problèmes : comment informer le monde du péril futur de la peste écarlate alors qu'elle ne pouvait plus quitter le hameau.

— Reculez un peu plus, dit-elle. Je suis contagieuse.

Jack, inquiet malgré son air sûr de lui, s'exécuta.

— Bien, reprit-elle. Pouvez-vous me rendre un service ?

— Ça dépend, m'dame.

Elizabeth ne put s'empêcher de sourire. Prudent et pas trop bête, ce jeune homme. Elle espéra qu'il accepterait.

— Il y a à manger dans la malle du cabriolet. Vous pourrez partir avec le cheval, son harnachement, les vêtements et tout ce que vous pourrez emporter.

Jack regarda furtivement vers la voiture puis fixa son attention sur la femme, qui avait baissé son arme. Il fronça les sourcils.

— Je comprends vos hésitations, continua Elizabeth. Sachez que je vais bientôt mourir et que vous pourriez simplement attendre cette fin inévitable pour vous emparer de ce que je vous offre. (Elle s'amusa de l'indignation qui enflamma le visage du jeune homme mais n'eut pas la force d'en rire.) Savez-vous lire ?

— Oui, m'dame, répondit Jack, surpris par la question.

— Bien ?

— Je lis très bien, répartit Jack d'un ton offusqué. J'écris aussi.

Au ton appuyé de la dernière phrase, Elizabeth supposa qu'il ne parlait pas que d'une simple pratique de l'écriture. Une chance inespérée ? Elle se lança donc.

— J'ai rédigé de précieuses notes sur ce qu'il vient de se passer ici et, je le crains, sur ce qu'il se passera dans un futur lointain.

— Futur ? coupa Jack.

— Laissez-moi terminer. Merci. Ce carnet est sûrement contaminé et donc dangereux à manipuler. Il faudra donc le lire avec des gants puis le brûler pour faire disparaître le risque de contagion, ainsi que tout ce qui aura été en contact avec lui. Avez-vous une bonne mémoire ?

— Je crois, m'dame.

— Tant mieux. Vous devrez, quand vous jugerez le moment opportun, écrire et publier ce que vous aurez lu. Vous en sentez-vous capable ?

— Oh oui, m'dame.

Rassérénée par ce soudain enthousiasme, Elizabeth réfléchit rapidement à la manière de procéder avant de la communiquer au jeune homme.

Après avoir décroché et vidé une sacoche de la selle de feu Longabaugh, Jack la posa, grande ouverte, sur le sol terreux devant la maison puis se recula de quelques mètres. Ensuite, Elizabeth sortit le carnet de la poche de sa veste. Un soupçon de méfiance perdurant, elle garda son pistolet pointé tandis qu'elle glissait les précieuses notes dans la sacoche en évitant d'en toucher l'extérieur. Une fois qu'elle eut regagné le pas de la porte, Jack revint ramasser la sacoche avant de la fermer, puis il s'immobilisa pour scruter d'un air compatissant le visage de la femme qui, vacillant, se retint au chambranle.

— Qu'allez-vous faire ? s'inquiéta-t-il.

— Il est trop tard pour moi. Je vais simplement incendier cette bicoque et flamber avec.

— Mais vous allez...

La voix de Jack s'étrangla.

— Ne vous tracassez pas, répliqua Elizabeth. J'ai assez de sédatifs pour endormir un régiment. Je ne souffrirai pas.

Un long moment de silence s'installa. Jack, tétanisé, ne se résolvait pas à abandonner la femme aux abois. Ce fut une dernière requête de celle-ci qui le libéra.

— J'ai oublié. Pourrez-vous, s'il vous plaît, informer monsieur Walker, le directeur du *Cosmopolitan*, que j'ai trouvé la mort et dans quelles circonstances ? Je m'appelle Elizabeth Bisland et je suis une de ses journalistes.

Jack opina, sachant qu'il était vain de rester. La journaliste voudrait certainement vivre ses derniers instants seule et sans témoin. Après un bref et timide salut, il se tourna, tout en se fermant aux émotions contradictoires qui l'assaillaient.

Satisfaite, Elizabeth regarda s'éloigner vers le cabriolet le jeune homme auquel elle venait de confier son carnet. Celui-ci lui avait semblé sincère et intéressé, et elle ne doutait pas qu'il trouverait le moyen d'avertir le monde, fût-ce dans de nombreuses années puisqu'il n'était pas assez mature pour être crédible. De toute façon, la peste écarlate ne sévirait que dans un futur lointain.

Une démangeaison sur le ventre rappela la journaliste à l'ordre. Elle allait jouer son dernier acte. Après avoir lancé l'incendie qui consumerait la petite maison et ses occupants, elle boirait la totalité du flacon de sédatif qui avait déjà emporté Darrel Standing dans le sommeil. Alors qu'elle poussait la porte pour rentrer, elle s'aperçut qu'elle ne savait pas comment s'appelait le jeune homme. Elle le héla et celui-ci lâcha la bride du cheval qu'il allait dénouer pour se retourner.

— Quel est votre nom ? cria-t-elle.

— Jack, bafouilla-t-il avant de se reprendre à voix claire et forte. Jack London, m'dame.

* * *

Quelques heures plus tard, Jack London jeta le carnet dans le feu qu'il avait allumé pour son bivouac nocturne. La sacoche qui avait servi à son transport le rejoignit. Après avoir tiré ses gants, il secoua les mains pour que ceux-ci tombent à leur tour dans le brasier. Il fallait éviter tout contact.

Comme promis, il écrivait une lettre au directeur du *Cosmopolitan*, mais il lui faudrait du temps avant de pouvoir partager les informations recueillies par Elizabeth Bisland. Présenter les faits sous forme romanesque suffirait-il ? Il ne jouissait actuellement d'aucune notoriété. C'était sans doute par là qu'il fallait commencer. Il se souvint du panache de fumée noire s'élevant au-dessus du hameau. Que la journaliste se soit sacrifiée pour éviter une contagion et entraîner avec elle l'homme à l'origine de la maladie donnait une terrible vraisemblance aux notes qu'il venait de lire.

Tout à ses pensées, Jack n'entendit pas les craquements de branches derrière lui. Un coup sur le crâne le plongeait dans les ténèbres.

Quand Jack se réveilla, il constata qu'il avait été dépouillé de tout, du cheval aux sacoques, des bottes, et aussi de la gourde posée à côté de lui. Il se retrouvait dans la même situation qu'avant son arrivée au hameau. Vagabond, il redevenait.

Encore nauséux de son évanouissement, Jack London décida de reprendre la route. Mal lui en pris car, en sortant du bosquet dans lequel il avait passé la nuit, il tomba sur deux marshals fort désireux de réprimer le vagabondage. Il ignorait alors que, suite à cette malencontreuse rencontre, il passerait un mois au pénitencier du comté d'Érié, à Buffalo, d'où il ne pourrait émettre aucun courrier. Le magazine d'Elizabeth Bisland ne serait pas averti avant longtemps. Et il attendrait de nombreuses années avant d'évoquer ces souvenirs dans ses œuvres²⁵.

25. *La Peste écarlate*, longue nouvelle ou petit roman d'anticipation, sera publiée en 1912. *Le Vagabond des étoiles*, roman fantastique, paraîtra en 1915.

Caprice funeste

Mains tétanisées dans un ultime mouvement et yeux fixés sur les portées vides d'une double page blanche, le pianiste avait été momifié au milieu d'une sonate. Peau racornie sur les reliefs osseux, l'homme tenait assis sur son tabouret comme par miracle. Ses vêtements, presque neufs, flottaient autour de ses membres sans vie.

L'inspecteur spécial Alexandre Cantovella ôta le livret du pupitre posé sur le piano. Dubitatif, il le feuilleta puis le tendit à l'inspecteur de deuxième classe Bazoche, son adjoint.

— Je ne suis pas musicologue, Barthélémy, mais je ne crois pas que la victime jouait un concerto en silence majeur.

L'interpellé observa les portées vierges de toute note.

— C'est étrange, en effet.

— À peine plus que notre hôte devenu son propre suaire.

Cantovella s'adressa au jeune homme recroquevillé derrière son embarras et qui patientait à la porte du salon.

— Cette affaire est effectivement de notre ressort. Vous avez bien fait de nous prévenir. Inspecteur Lentier, c'est cela ?

— Inspecteur provisoire Auguste Lentier, monsieur.

— Eh bien, nous veillerons à ce que vous soyez titularisé.

Le jeune policier en civil rougit. Quand il avait découvert l'état du corps de Ludovic Payen, il avait simplement appliqué les consignes diffusées par monsieur Lépine, le préfet de Police de Paris : transmettre à la Sûreté Générale toute affaire extraordinaire. Abasourdi d'être en présence de cette mystérieuse Brigade Spéciale créée, selon la rumeur, par le commissaire Hennion, il s'étonnait encore bien plus du caractère insolite de cette équipe qu'il avait accueillie quelques minutes plus tôt.

Alors que le médecin légiste sortait du fourgon hippomobile de la morgue, deux véhicules automobiles qui ne ressemblaient pas aux habituelles calèches motorisées étaient arrivés. Leurs marchepieds se prolongeaient en garde-boue au-dessus de roues à rayons chaussées de pneumatiques. Les capots arrondis au-dessus du moteur, fendus de multiples aérations, plongeaient vers l'avant. De la première étaient descendus Cantovella, coiffé d'un *deerstalker* noir à deux visières et vêtu d'une redingote Premier Empire, et l'immense Bazoche, engoncé dans un costume gris à carreaux ocre. De la seconde, avaient sauté l'inspecteur de troisième classe Tissandier et Giuliana Lobbia, la conductrice. Lentier se souvenait encore du regard glacial de ses yeux bleu translucide quand il avait hoqueté de surprise en apprenant qu'elle était une scientifique.

— Donc, dit l'inspecteur spécial, la victime était en vie hier soir.

Lentier s'aperçut qu'on lui parlait.

— Oui, monsieur. C'est ce qu'a dit mademoiselle Dobeneck, Hélène de son prénom.

Cantovella, amusé de cette précision, se tourna vers le docteur Combes qui jeta des cheveux en arrière comme aurait pu le faire un Oscar Wilde souffreteux.

— Hilarion, qu'en penses-tu ? Est-ce une relique du muséum d'histoire naturelle ou bien notre musicien ?

Sans répondre, le médecin légiste s'approcha du défunt pour l'examiner, s'attardant plus particulièrement sur les yeux exorbités. Mû par une soudaine inspiration, il sortit un scalpel de sa poche pour tenter de séparer un globe oculaire des chairs asséchées. L'œil résistant à l'opération,

la pointe perça la cornée et un peu de gelée coula. Combes insista, mais la pression fut trop forte. Dans le bruit d'un tissu qu'on déchire, la tête bascula avant de s'écraser sur le parquet. Le médecin légiste adressa un sourire contrit à l'inspecteur spécial.

— Je suis désolé.

— Peu importe, rétorqua Cantovella. As-tu un premier avis ?

— Les yeux sont frais, enfin si je puis dire, comme ceux d'un individu décédé depuis moins de vingt-quatre heures.

— Aurait-ils pu être insérés dans ce cadavre pour une mise en scène morbide ?

— Le nerf optique a résisté. Il s'agit peut-être des yeux d'origine.

— En es-tu certain ?

— Non, mais c'est très probable. Je confirmerai avec l'autopsie.

L'inspecteur spécial considéra la pièce que la poussière n'avait pas eu le temps de conquérir, les quelques meubles au vernis écaillé, le canapé ventru mais élimé : l'antre d'un artiste que la fortune ne poursuit pas. L'atmosphère était fraîche. Il frissonna.

— Un clavier mal tempéré pourrait-il s'avérer mortel ? marmonna-t-il avant de hausser le ton. Il est possible que la scène de crime se limite à ce salon.

— De crime ? s'exclama Lentier, surpris.

— Sa guenille de peau décharnée n'a rien de naturel (Cantovella ferma le livret et le glissa sous son bras) et cette mélodie atone me paraît suspecte. (Il ignora la mine effarée du jeune policier.) Hilarion, je t'envoie Giuliana. Les brancardiers pourront prendre le corps quand elle aura fini. (Il fit un clin d'œil à Lentier.) Et je vous invite à observer comment procède mademoiselle Lobbia. Ce sera très instructif.

Sans attendre une quelconque réaction, Cantovella entraîna son collègue vers le palier. Eugène Tissandier, négligemment appuyé contre le mur près de la porte ouverte de l'appartement d'en face, se redressa d'un bond.

— Repos, lâcha Cantovella, sarcastique. Giuliana t'aurait-elle mis dehors ?

— Non, balbutia l'inspecteur de troisième classe. Elle a préféré que je sorte pour rester seule avec la jeune femme qui a découvert le corps et la consoler.

— Consoler ?

— Euh, oui. Elle a l'air très malheureux. Elle pleure beaucoup.

L'inspecteur spécial hocha la tête puis, suivi de Bazoche, entra. Giuliana parlait doucement à une jeune femme dont les cheveux châtain en bataille s'étaient sur les épaules voûtées par le chagrin. Cette dernière leva des yeux d'ambre rougis de larmes vers les nouveaux arrivants.

— Bonjour, mesdemoiselles. Je suis l'inspecteur spécial Cantovella et voici l'inspecteur de deuxième classe Bazoche, mon adjoint.

La jeune femme tenta d'adopter une contenance moins défaite mais son « bonjour » se perdit dans un murmure inaudible. Cantovella fixa Giuliana qui lui sourit tristement tout en lui adressant un regard appuyé assez explicite : il vaudrait mieux que l'interrogatoire soit bref pour ménager Hélène Dobeneck qui semblait sur le point de défaillir. Il fit un discret signe de tête à l'attention de sa collègue.

— Hilarion t'attend, souffla Cantovella. Merci pour...

L'inspecteur spécial finit sa phrase d'un mouvement des yeux. Giuliana opina puis serra brièvement les doigts de la jeune femme.

— Je vous laisse entre de bonnes mains.

Une fois qu'elle eut quitté l'appartement, Cantovella s'installa dans le siège en face de la jeune femme, elle-même assise sur un tabouret devant un piano. Ayant pitié de la frêle chaise qui restait disponible, Bazoche décida de rester debout. L'inspecteur spécial désigna l'instrument.

— Vous aussi, vous jouez ?

— Oui, souffla-t-elle en baissant les yeux.

— Vous avez trouvé le corps en début d'après-midi, n'est-ce pas ?

— Oui. Ce matin je travaillais au *Bonheur des Dames*.

— Comme vendeuse ?

— Oui. J'y travaille tous les matins. Je n'ai pas une paie entière, mais cela me permet de jouer l'après-midi.

Elle désigna le clavier et soupira.

— Et vous êtes allée voir monsieur Payen ? reprit Cantovella.

— Oh non ! Mais la porte de Ludovic était ouverte.

L'inspecteur réagit au prénom.

— Vous vous connaissiez ?

Le visage de la jeune femme devint un accent circonflexe très pâle. Le policier emplit son regard d'un flot de sympathie.

— Vous étiez plus que de simples connaissances.

Elle ferma les paupières, contenant une explosion de larmes, et se contenta d'acquiescer d'un bref hochement de tête.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Cantovella.

— Hier soir. Nous sommes sortis. Quand nous sommes rentrés, nous nous sommes embrassés sur le palier. Je suis rentrée chez moi. (Un sanglot ponctua la phrase. Elle montra le livret sur le pupitre.) Il devait étudier cette pièce avant de la travailler avec moi.

Les deux policiers échangèrent un regard.

— Quel est le titre de ce morceau ? s'enquit Bazoche.

Hélène dévisagea le colossal inspecteur comme s'il avait posé une question aberrante. Cantovella intervint.

— Même si cela vous semble bizarre, mademoiselle, le moindre détail peut avoir de l'importance, y compris cette partition.

Gênée, elle contempla ses genoux pour y puiser la force qui lui permit de redresser la tête.

— *Le Caprice numéro vingt-cinq.*

— *Le Caprice numéro vingt-cinq,* reprit l'inspecteur spécial. Qu'est-ce ? Je ne suis ni musicien ni musicologue.

— Une étude de Paganini.

— Si je me souviens bien, Paganini est violoniste.

— En effet. Ce *Caprice*, comme tous les *Caprices* de Paganini, est une étude très technique pour violon. (Elle

marqua une pause.) C'est sûrement Liszt qui l'a transcrite pour le piano.

— Merci. Ce *Caprice* est-il spécial ?

— Oui. En théorie il n'existe pas.

— En théorie ? souleva Cantovella.

— Euh, hésita Hélène. Il n'y a que vingt-quatre *Caprices*. Enfin, c'était ce qu'on croyait.

— On croyait ? Et vous ne croyez pas qu'il s'agisse d'un faux ?

— Peut-être, mais Ludovic, qui fait... (un sanglot écorna la voix de la jeune femme) faisait des études de musicologie, était persuadé que c'était un vrai.

Cantovella se souvint que Paganini avait été, en son temps, traité de diable.

— D'où sort-il, ce *Caprice* ? demanda Bazoche, plus pragmatique.

Hélène indiqua le livret sur son pupitre.

— Un homme nous en a donné deux exemplaires.

— Pouvez-vous être plus précise ? insista l'inspecteur spécial.

— Mais quel est le rapport avec le décès de... de Ludovic ?

— Je ne peux pas vous donner de détails, mais il semblerait que la musique soit au cœur de l'affaire.

La jeune femme ne parut pas convaincue mais elle se résigna.

— Hier soir, nous étions au *Chat noir*.

— Au *Chat noir* ? releva Cantovella. Tiens donc.

— Vous connaissez ?

— Il m'arrive d'y passer des soirées. Je ne me souviens cependant pas de vous y avoir vue.

Bazoche leva les sourcils. Lui, qui après le travail regagnait le domicile familial, n'imaginait pas son supérieur dans un cabaret un peu trouble.

— C'était la seconde fois que nous y allions, souffla Hélène. À certaines heures, le piano est utilisable par qui le souhaite.

— Il est vrai, abonda Cantovella.

— Nous avons joué à quatre mains puis nous sommes revenus à notre table. Un monsieur d'un certain âge nous

a complimentés. Il nous a longuement parlé du *Caprice numéro vingt-cinq* qu'il avait découvert et nous a dit qu'il avait envie de le partager. Il nous a donné deux livrets. Nous l'avions à peine remercié qu'il était parti.

— Et vous acceptez le cadeau d'un inconnu ?

La jeune femme écarquilla les yeux.

— Un cadeau de ce genre... Pourquoi aurions-nous dû nous méfier ?

— Je suppose que vous ne le connaissiez pas, souffla Cantovella.

— Non.

— Avez-vous son nom ?

— Nous n'avons pas pensé à le lui demander. Il est parti si vite.

— Pourriez-vous le décrire ?

— Pas très grand, brun, les cheveux longs bouclés, de gros favoris...

— Bien.

L'inspecteur spécial sortit deux livres de la poche de sa gabardine. Il en ouvrit un sur ses genoux et tendit l'autre à la jeune femme. Alors qu'elle le prenait du bout des doigts, Hélène, perplexe, sut spontanément qu'il s'agissait d'un de ces fameux livres-mémoires qui permettaient aux personnes aisées d'enregistrer leurs souvenirs.

— Celui-ci vous appartiendra désormais, annonça Cantovella.

— Mais...

Il interrompit Hélène pour écarter ses éventuelles objections puis lui expliqua le fonctionnement du livre-mémoire. Celui-ci ne pouvait s'appairer qu'à une seule et unique personne, et ce, définitivement. Outre sa fonction de mémorisation, il pouvait transmettre un message à un autre livre. Pour cela, il suffisait de se concentrer sur son contenu ainsi que sur son destinataire, la communication pouvant prendre la forme de textes, à l'instar des télégrammes, ou même d'images, comme dans une revue. Après quelques essais, Cantovella profita de la diversion émotionnelle ainsi créée pour revenir à son enquête.

— Maintenant que vous avez compris, focalisez vos pensées sur votre mystérieux donateur et pensez que c'est à moi que vous adressez son portrait.

La jeune femme posa ses mains sur les pages blanches et ferma les yeux. L'inspecteur spécial sourit parce que cette attitude n'était pas nécessaire. Un visage apparut peu à peu sur les pages de son propre livre. La description avait été fidèle.

— C'est une photographie, s'exclama Hélène.

— Encore mieux, car c'est en couleur. Je vous remercie, mademoiselle.

* * *

On tambourina sur la porte du 6 rue Cortot, ce qui tira de sa rêverie un des habitants de Montmartre, Erik Satie. De mauvaise humeur, il ouvrit mais sa colère s'évanouit quand, surpris, il reconnut l'homme au *deerstalker*.

— Alexandre ! Que me vaut l'honneur ? Nous ne nous sommes jamais vus ailleurs qu'au *Chat noir*.

Cantovella détailla le musicien vêtu de l'un de ses éternels costumes de velours moutarde. Même chez lui, le « Velvet Gentleman » ne semblait pas disposer à s'en dévêtir. Celui-ci réajusta ses binocles.

— Bonjour, Erik, dit l'inspecteur spécial, j'ai besoin de tes lumières.

— Cela ne pouvait-il attendre ce soir au *Chat noir* ?

— Le cabaret se prête peu à ce genre de discussion.

— Eh bien, entre.

Satie guida son invité vers une table tout droit sortie d'un bistrot à laquelle ils s'assirent. Il proposa une absinthe mais l'inspecteur déclina son offre.

— En quoi puis-je t'aider ? s'enquit Satie.

— Sais-tu s'il existe un *Caprice numéro vingt-cinq* de Paganini ?

Satie observa intensément l'inspecteur avant de se ressaisir.

— À ma connaissance, il n'y en a que vingt-quatre. Je trouve ta question plutôt étrange. Tu aurais dû demander à Claude. Il est plus érudit que moi.

— Claude ?

— Debussy, voyons.

— Ah oui. Désolé. Je suis préoccupé. Que peux-tu me dire sur la dimension diabolique de Paganini ?

— Toujours aussi étrange. Eh bien... Je crois que sa fin résume la façon dont il était perçu à son époque. Son enterrement dans un cimetière a été refusé par l'évêque de Nice. Son corps a été embaumé et exposé mais on y a vu une incarnation maligne. Sa dépouille a beaucoup voyagé. Le pape Pie IX a reconnu qu'il n'était pas le diable et ses restes ont finalement été inhumés à Parme. On a toutefois eu de sérieux doutes quant à l'authenticité du cadavre...

— Je croyais que c'était Claude l'éruudit.

— En musicologie. J'ai une prédilection pour l'histoire.

Cantovella sortit son livre-mémoire, l'ouvrit sur la page du portrait transmis par Hélène Dobeneck pour le présenter au musicien. Ce dernier tressaillit, ce qui n'échappa pas au policier.

— Le connaîtrais-tu ? L'as-tu déjà vu au *Chat noir* ?

Satie secoua la main.

— Non et non.

— Pourtant tu l'as reconnu.

— Oui, je l'ai reconnu, mais c'est parce que j'ai eu l'occasion de voir le buste de bronze réalisé par David d'Angers.

— Et ce buste, qui représentait-il ?

— Niccolò Paganini.

* * *

Cantovella releva les yeux de son livre-mémoire. Il avait réquisitionné le jeune Lentier et venait d'ordonner à l'inspecteur de troisième classe Tissandier de rejoindre celui-ci au domicile du défunt depuis lequel ils assureraient en toute discrétion la protection d'Hélène Dobeneck qui habitait de l'autre côté du palier. Refermant le livre avec lequel il venait de dispenser ses directives, il observa

distraitement la bibliothèque derrière le bureau d'Armand Lavarède, songeant à leur première rencontre, au mois de mars de l'année en cours, dans le train de la Compagnie des Intelligences Botaniques qui les avait emmenés à Dunkerque. Quand le journaliste entra dans la pièce, celui-ci jeta une brassée de journaux sur la table avant de s'installer dans son fauteuil. Il lissa machinalement sa barbe blonde à l'impériale.

— Nous avons eu de la chance. Un de nos archivistes, proche de la retraite, s'est souvenu d'une affaire similaire. Il ne se rappelait que l'année, et encore s'est-il trompé d'un an. C'est ce qui a pris du temps.

L'inspecteur spécial sourit. Il n'en espérait pas tant quand il était venu dans le bureau du *Petit Journal* qu'avait acheté Lavarède, en mars s'il se souvenait bien.

— Je vous écoute.

— En janvier 1875, ont été trouvés deux cadavres totalement desséchés, l'un à Neuilly-sur-Seine, l'autre à Vincennes. Chacun était assis au piano devant un livret aux portées vides. La police a conclu à une mise en scène macabre avec des corps volés dans un cimetière, mais elle n'a jamais trouvé les tombes d'où avaient été exhumés les cadavres. Les deux présumés pianistes ont disparu et la rumeur d'une liaison s'est répandue. Du coup, on les a imaginés convolant sous d'autres cieus, ce qui a fait couler beaucoup d'encre. Tout cela a toutefois été vite oublié. Il se trouve que, fin janvier 1875, était jouée pour la première fois *La Danse macabre* de Saint-Saëns. Et là, on a cru à une publicité indélicate. Le scandale a cependant pu être évité.

— Je vois, murmura Cantovella. Je vous remercie. Nous avons donc deux pianistes, un homme et une femme, qui sont morts il y a un peu plus de vingt ans.

— Pas tout à fait, ce sont bien des pianistes, mais ce sont deux hommes.

— Ah... Je comprends mieux la surabondance d'encre. Puis-je vous emprunter vos journaux ?

— Bien sûr. Et je suis curieux de connaître cette information exclusive que vous avez évoquée.

— J'enquête sur un meurtre qui ressemble beaucoup à ces soi-disant mises en scène et je crains qu'il puisse y en avoir un second, exposa Cantovella en espérant que les deux jeunes policiers sauraient protéger Hélène Dobeneck, la potentielle prochaine victime.

— Vous m'intéressez, ne put s'empêcher de dire Lavarède.

— Je vous demande d'attendre mon aval pour publier.

— Cela va de soi.

Et Cantovella relata les faits qu'il connaissait.

* * *

Le lendemain matin, Cantovella et Bazoche se rendirent à la morgue de l'île de la Cité. Ils y retrouvèrent Hilarion Combes, visiblement retourné malgré sa grande habitude des cadavres, qui partagea ses observations. Si le corps de la victime était totalement desséché, les yeux avaient échappé à la dessiccation, ainsi que le cerveau auquel le médecin légiste n'avait pu accéder qu'en sciant le crâne dont la structure osseuse était intacte, ce qui infirmait l'hypothèse d'un bricolage sinistre. Les yeux comme le cerveau appartenaient donc à la victime et, par conséquent, il s'agissait bien de la dépouille du pianiste. Combes avait soumis le cas à son ancien professeur, le docteur Brouardel, mais ce dernier n'avait jamais rien examiné de pareil.

Le duo passa ensuite au service de l'Identité Judiciaire d'Alphonse Bertillon, affectation temporaire de Giuliana Lobbia qui y avait achevé sa formation en anthropométrie et dactyloscopie. La jeune scientifique avait eu toutes les peines du monde à récupérer les empreintes sur les doigts décharnés de la victime mais, en y ajoutant celles de sa voisine, elle avait pu isoler le jeu d'empreintes d'un troisième individu qui avait laissé ses traces dans l'appartement du défunt.

Quand elle eut terminé son rapport, Cantovella lui demanda :

— As-tu pu réaliser ce que je t'ai demandé ?

— Oui, répondit-elle avec un grand sourire avant de farfouiller dans un tiroir et d'en sortir deux volumineux cache-oreilles. Vous pouvez remercier monsieur Chester Greenwood.

— Qui est ? souleva l'inspecteur spécial.

— L'inventeur du cache-oreilles²⁶, pardi. Et je te garantis que les miens sont à forte réduction de bruit.

Dubitatif, Bazoche, contempla l'accessoire que lui donna Giuliana.

Mais à quoi ça va servir ?

— Tout tourne autour de la musique, répartit Cantovella.

— Je ne comprends pas, marmonna Bazoche.

— Disons que je me fonde sur une intuition. Je t'ai raconté ce que j'ai pu glaner hier. Nous connaissons des personnes à la mortalité amplement différée. Je crains qu'elles ne soient pas uniques.

L'inspecteur de deuxième classe sourit à l'évocation indirecte de Lucy Westenra²⁷, très proche de son supérieur.

— Penserai-tu à un buveur de sang ? s'enquit-il.

— Non, Barthélémy. D'une part, un hématoophage n'attendrait pas vingt ans pour se nourrir et, d'autre part, il peut se contenter de sang animal. En outre, il aurait plutôt agi de nuit. À ma connaissance, seule Lucy suit un traitement contre la photophobie.

— C'est juste. À quoi penses-tu ?

— J'ai récemment lu un article sur d'anciens rituels de jouvence.

— La fontaine de jouvence ? intervint Giuliana qui avait suivi la conversation avec intérêt.

— Pas vraiment, rétorqua Cantovella. Plutôt le sacrifice de jeunes personnes.

— Oh ! s'exclama Bazoche. Et que proposes-tu ?

— Dans ce genre de cas, reprit Cantovella, notre seule chance est le flagrant délit. Nous allons relever Eugène et le jeune inspecteur que nous avons vu hier. Tu repartiras avec

26. Chester Greenwood a reçu en 1877 un brevet pour cette invention.

27. Vampire, employée de la Compagnie des Intelligences Botaniques qui lui prodigue un traitement lui ôtant notamment son appétit de sang (voir le roman *L'héritage du docteur Moreau*).

la voiture et attendras deux rues plus loin, livre-mémoire sous la main. N'oublie pas. Si tu entends de la musique, mets les cache-oreilles.

* * *

Cantovella considéra l'appartement de Ludovic Payen. La poussière avait déjà posé un fin linceul sur le parquet. Hélène Dobeneck travaillait au *Bonheur des Dames*. Elle rentrerait d'ici une heure.

L'inspecteur spécial sortit une chignole à manivelle de la besace qu'il avait apportée et entreprit de percer la porte d'entrée pour y ménager un petit judas. Ainsi, il pourrait surveiller le palier et l'appartement d'en face. Son ouvrage achevé, il tira une chaise pour s'installer et guetter le moindre son.

Quand Cantovella entendit du bruit dans l'escalier, il regarda par le judas. Comme prévu, la jeune femme regagna son domicile. Pendant un long moment, il ne se passa rien, mais l'inspecteur garda l'œil collé au trou. Soudain, il perçut quelques notes de piano. Après avoir couvert ses oreilles, il dégrafa l'étui de son revolver et ouvrit son livre-mémoire.

Peu de temps après, un homme correspondant à la description de Paganini apparut sur le palier. Après une rapide et discrète inspection, ce dernier s'approcha de la porte du domicile de la pianiste puis se pencha, vraisemblablement pour crocheter la serrure. Quand l'homme se redressa pour pousser le battant, Cantovella lança un « Il est là. Viens. » à l'attention de Bazoche, avant de ranger le livre-mémoire dans sa gabardine et de dégainer son revolver. Il se rua ensuite sur le palier et trouva la porte d'en face entrouverte. L'intrus n'avait même pas pris la peine de la refermer.

À l'irruption de Cantovella dans le salon, l'homme se retourna vivement et, comprenant vite que le nouveau venu coiffé d'un inattendu cache-oreilles comptait en découdre, il tenta de se faufiler pour lui échapper. Mal lui en prit. L'inspecteur l'expédia dans l'inconscience d'une

crosse rageuse avant de s'inquiéter de la demoiselle Dobeneck. Comme le policier l'avait pressenti, Hélène jouait, ses doigts courant mécaniquement sur les touches. L'attrapant par l'épaule pour l'arracher à ce sinistre ballet, il scruta son visage hâve, comme dévoré par la famine. Le rideau était déjà tombé sur le regard de ses yeux exorbités. Ses doigts tressautaient. Ses joues blêmes se fripaient. Déjà si maigre et exsangue, elle s'affaissa. L'inspecteur la retint de justesse puis, délicatement, l'allongea sur le sol.

Considérant la partition, il constata avec soulagement que les notes étaient encore dessus. Le final n'avait donc pas encore été donné. D'ailleurs, une subtile respiration animait encore la jeune femme.

Sur le point de se décrocher des limbes, l'homme assommé remua. Un bref examen permit à Cantovella de s'assurer qu'il s'agissait, comme il l'avait supposé, de l'homme du portrait transmis par Hélène, à la nuance près qu'il semblait plus jeune.

Bazoche arriva, arme au poing et oreilles protégées, il analysa la situation et rengaina son revolver. Constatant que son collègue ôtait son cache-oreilles, il fit de même. Au même moment, l'intrus se redressa et palpa son crâne en grimaçant. Il eut un brusque recul quand l'inspecteur spécial lui mit son revolver sous le nez.

— Si nous commençons par les présentations d'usage. Bien qu'à terre, l'homme le toisa avec dédain.

— Auriez-vous l'obligeance d'écarter votre pistolet pour que je puisse me lever ?

— Je vous en prie. (Cantovella indiqua le tabouret devant le piano avec son arme.) Je vous suggère de vous asseoir ici. Et, ensuite, auriez-vous l'amabilité de décliner votre identité ?

Une fois assis, l'interpellé jaugea les policiers et se résigna à parler.

— Achille Pagano.

— Pas Paganini ? s'ébahit Cantovella. Oh ! Mais j'ai lu quelque part que son fils se prénommaît Achille.

— Cela n'a aucun rapport avec moi, maugréa Pagano.

L'enquêteur, dubitatif, supputa qu'il se trouvait en présence du fameux Paganini et que ce dernier avait usurpé le prénom, plus discret, de son fils, tout en déformant son nom pour éviter les rapprochements trop évidents. Convaincu qu'il ne pourrait jamais démontrer son hypothèse ni contraindre son interlocuteur aux aveux, il se contenta de montrer la partition.

— Je présume que c'est vous qui avez distribué les *Caprices numéro vingt-cinq*.

Pagano épousseta sa manche comme pour chasser une fausse note.

— Je vois qu'il serait vain de nier.

— Vous admettez donc être à l'origine du décès de Ludovic Payen, enchaîna l'inspecteur spécial.

— Je le pourrais. Mais en quoi cela vous serait-il utile ? Vous êtes de la police, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et que pourriez-vous produire comme preuve qui mènerait à mon inculpation ?

— Aucune qui soit recevable, je l'admets.

Cantovella échangea un regard connivent avec son adjoint qui haussa les épaules. Pagano retrouva de l'assurance.

— Vous voyez. Vous êtes devant des choses qui vous dépassent.

— Je ne suis pas très grand, répartit Cantovella d'un ton sarcastique.

— Cynique ? rétorqua Pagano avant de désigner sa victime. Il est trop tard pour cette demoiselle. Vous devriez partir.

— Elle respire encore.

— Pour l'instant. Alors, que faites-vous ici ? Compteriez-vous sur mes aveux ou bien sur le témoignage de cette jeune personne ?

— Non, répliqua Cantovella. D'ailleurs, je dois vous confesser qu'il n'y a aucune instruction en cours ni même prévue.

— Que voulez-vous dire ?

— Que nous ne sommes pas des policiers ordinaires.

L'homme, interloqué, se redressa mais, avant qu'il ne réagisse, sous les yeux effarés de Bazoche, Cantovella

posa le canon du revolver sur son front en faisant bruyamment cliqueter le percuteur.

— À problème particulier, solution particulière. (Pagano ouvrit la bouche mais l'inspecteur bloqua ses mots d'un index sur sa bouche.) Silence ! La demoiselle glisse vers la mort. Vous avez aspiré sa vie grâce à cette musique. Est-ce que je me trompe ? (L'homme frémit puis baissa les yeux, vaincu.) Oui, c'est bien ainsi que cela fonctionne. Il nous faut donc rendre à cette demoiselle sa force vitale. Tournez-vous ! Vous allez me jouer ce morceau.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, argua Pagano, plaintif.

— Peut-être pas, mais ma décision est prise.

Cantovella désigna la jeune femme à son adjoint qui s'agenouilla pour écouter sa respiration. Bazoche opina pour indiquer qu'il avait perçu un souffle. L'inspecteur spécial tapota alors sur son cache-oreilles, invitant ainsi Bazoche à se coiffer du sien.

— Je crois qu'il est préférable que nous soyons momentanément sourds.

— C'est inutile, grinça l'homme. Elle et moi sommes liés.

— Je ne prendrai pas le risque.

Redressé, il appuya son arme sur la nuque de Pagano qui lâcha :

— Vous n' imaginez pas les conséquences. Vraiment pas.

Bazoche leva les mains pour manifester sa désapprobation mais se ravisa. Dans ce genre d'affaires, il y avait rarement des solutions légales et il ne voyait pas d'autre méthode pour sauver la jeune femme. Cantovella eut toutefois une hésitation.

— Je suis assailli par les doutes, j'en conviens, mais cette demoiselle vivra, j'en suis persuadé.

La résignation affaissa la superbe de Pagano. Toutefois, une pointe d'ironie perla dans le ton d'un sourire désabusé.

— Soit. Cela fait peut-être trop longtemps pour moi. Cantovella appuya son arme sur le crâne de Pagano.

— Attention ! Ne vous laissez pas aller à une improvisation.

— Ne craignez rien, je jouerai cette pièce.

— J'espère bien. De toute façon, nous le saurons.

Cantovella remit ses cache-oreilles.

— Jouez !

Et Pagano joua...

Très vite, Cantovella et Bazoché furent fascinés par Pagano qui, prisonnier de la musique qu'il interprétait, ne semblait même plus percevoir leur présence. Sous les yeux étonnés des deux enquêteurs, la peau de l'homme se flétrit, comme s'il vieillissait d'un an à chaque mesure. Il devint rapidement une momie qui frappait le clavier de gestes de plus en plus saccadés jusqu'à ce que, vidé de sa substance, il s'immobilisât définitivement. L'inspecteur spécial libéra ses oreilles puis s'approcha du piano pour observer la partition sur le pupitre. Les notes en avaient disparu.

Au même instant, Hélène murmura quelque chose. Bazoché se baissa sur elle pour l'aider à se relever. Il la guida, chancelante, vers un fauteuil. Les joues de la jeune femme avaient retrouvé leur densité et même un peu de couleur.

Songeur, Cantovella se pinça le menton. Ainsi, la musique aspirait bien la vie du musicien en train de jouer pour la transférer dans Pagano. Pas cette fois-ci puisque la jeune femme en avait bénéficié, sans doute parce qu'elle-même avait été exposée à la mélodie, comme l'inspecteur spécial l'avait supposé. Toutefois, même satisfait du résultat, il espéra que la pianiste ne souffrirait pas d'effets secondaires. En attendant, il estima plus sage de l'emmener dans un établissement hospitalier pour quelque temps d'observation.

* * *

Le lendemain, après être passé par la morgue, domicile transitoire de Pagano, Cantovella se rendit à l'hôpital. Usant de son autorité, et souhaitant le secret sur l'affaire,

il avait obtenu, chose rarissime, une chambre strictement réservée à Hélène Dobeneck. Quand l'inspecteur frappa à la porte, il n'obtint aucune réponse. Poussé par une fugace inquiétude, il entra sans attendre pour ensuite se morigéner de cette crainte inappropriée. Concentrée et rayonnante, la jeune femme écrivait sur un cahier.

— Bonjour, mademoiselle.

Surprise, elle sursauta. Tournant la tête vers lui, elle le reconnut immédiatement et lui sourit.

— Bonjour, inspecteur.

Cantovella nota que son regard était curieusement serein. Tristesse, chagrin, douleur, tout cela semblait effacé. Aurait-elle oublié la disparition de son très cher voisin ?

— Comment allez-vous, mademoiselle ?

— Merveilleusement bien. (Son visage s'illumina.) Je suis en train de composer. Cela ne m'était jamais arrivé.

Le sourire de l'inspecteur spécial se figea. Cet effet secondaire n'avait certes rien de négatif, mais si la jeune femme avait hérité de la soif de vie liée au *Caprice*... Devenirait-elle une nouvelle prédatrice ? Cantovella essaya de se rassurer en se disant que la pianiste avait bon fond et qu'au pire, il aurait vingt ans devant lui avant qu'elle n'ait envie d'une cure de jouvence. D'ici là, avec l'aide de la Compagnie des Intelligences Botaniques, il trouverait sûrement une solution. Mais si elle n'attendait pas vingt ans ?

Les larmes de la fée verte

La porte de la taverne à peine fermée derrière lui, Nicolet Dreuilhes chancela. Il n'aurait pas dû accepter la *baujariá*, la dernière tournée de fée verte offerte par la patronne. Celle-ci s'appelait-elle vraiment Esméralda ? Les paris avec ses collègues verriers, grévistes comme lui, restaient ouverts. Même le fils de la tavernière, Séverin Jeambert, l'ami d'enfance de Dreuilhes, avait pris un malin plaisir à ne pas lever le doute. Et il ne risquait plus de le faire puisqu'il était mort un mois plus tôt, laissé sur le carreau par des briseurs de grève, tous en étaient certains. C'est d'ailleurs à sa mémoire qu'il avait bu avant de partir.

La grève ! Dreuilhes fouilla des yeux la pénombre tombée sur Carmaux depuis l'extinction des réverbères à gaz. Le couvre-feu décrété par le préfet dès le début du conflit étant toujours d'actualité, les gendarmes ne se montreraient guère tolérants s'ils prenaient en faute un des meneurs. Et justement, il en était un.

Dès les premiers pas, Dreuilhes tituba, mais il continua sa progression hasardeuse en se gaussant de lui-même. L'ivresse de l'absinthe. Pour fuir la dure réalité. La grève avait été un piège. Le propriétaire de l'usine, Eugène Rességuier, en avait profité pour redresser la verrerie en écoulant ses bouteilles invendues et en ne payant pas ses

employés. Devinant qu'à terme l'industriel épurerait son personnel des éléments indésirables, le député Jean Jaurès avait conseillé la reprise du travail, votée à une solide majorité, mais Rességuier avait répondu par une grève du patron, mettant mille deux cents ouvriers sur la paille. Pourtant, la réouverture n'allait pas tarder, mais sans syndicaliste ni socialiste, selon les exigences de Rességuier, et surtout avec de nouveaux embauchés étrangers au Tarn. Néanmoins, l'industriel était loin des effectifs escomptés : les verriers, solidaires, comptaient beaucoup sur la souscription promue par Jaurès et ses amis dans le but de créer une verrerie gérée par les ouvriers. Rességuier avait cependant rallumé un premier four devant le préfet, histoire de montrer qu'il finirait par gagner. Deux mois déjà, et la bourse vide. Voracité de l'absinthe.

Ses yeux accoutumés à la faible luminosité de la demi-lune, Dreuilhes repéra une silhouette qui se dirigeait vers lui. Seule, sans uniforme. Il ne s'agissait pas d'un gendarme, mais le verrier n'était pas rassuré pour autant : des agents provocateurs de la trouble Police spéciale des Chemins de fer sévissaient depuis quelque temps. Inquiet, il essaya de reconnaître l'individu qui approchait, mais les traits de celui-ci demeurèrent flous. Dreuilhes eut soudain très froid. Gagné par un début de panique qu'il ne comprenait pas, il décida qu'il ne se laisserait pas faire.

Avant que la porte de *Chez Esméralda* se refermât derrière Dreuilhes, les deux gendarmes tapis dans l'ombre eurent le temps de reconnaître le syndicaliste qu'ils surveillaient. Les consignes de l'inspecteur Tournadre, le policier mandaté par le préfet, étaient claires : saisir la moindre occasion pour mettre les meneurs derrière les barreaux. Pourtant, le maréchal des logis-chef Planoles ne se sentait pas pressé d'intervenir. Comment n'aurait-il pu hésiter avec un frère verrier, meneur lui-même, et un autre qui avait participé au conflit des mineurs trois ans plus tôt ?

— Regardez, chef ! s'écria le brigadier à son côté en montrant le syndicaliste.

Dreuilhes, qui avait cessé de marcher, s'agitait avec de grands gestes désordonnés tout en ahanant des cris inarticulés. La faible luminosité ne permettait pas à Planoles de déterminer si l'homme se battait contre un ennemi invisible ou s'il gesticulait pour chasser une nuée d'insectes. Tout à coup, le verrier se figea avant de tomber face contre terre.

Planoles courut alors vers l'homme et, sans attendre son subordonné, le retourna pour palper sa carotide. Aucun pouls sous ses doigts. Mais il ne s'y intéressait déjà plus. Les yeux grand ouverts du défunt brillaient, comme éclairés de l'intérieur par une lumière verte. Consterné, il n'entendit pas le juron du brigadier qui s'accroupissait près de lui.

Le maréchal des logis-chef soupira. C'était le deuxième cas à Carmaux. Peut-être y en avait-il ailleurs. En tout cas, il ne pouvait plus ignorer les directives du ministère de l'Intérieur : il devait prévenir la Sûreté Générale. Tournadre n'allait pas apprécier, mais cette idée n'était pas pour déplaire à Planoles car il n'aimait vraiment pas ce soi-disant policier et ses méthodes.

* * *

Le docteur Rouanet contemplait d'un œil maussade les policiers parisiens qui avaient réquisitionné une salle d'opération de l'hôpital général d'Albi pour examiner le cadavre du verrier amené deux jours plus tôt. Il supportait mal leurs exigences. Ne bloquaient-ils pas une salle et un médecin, alors que son établissement manquait d'équipements sanitaires, de personnel médical et même de lits ? Sans compter qu'ils pourraient vouloir utiliser le récent service de radiologie. De surcroît, il avait dû faire venir des pains de glace pour conserver le corps, comme réclamé par ces messieurs de la Sûreté Générale.

Après avoir plongé la salle dans le noir, pour permettre l'observation de la curieuse phosphorescence des yeux de la victime, il venait d'ouvrir les rideaux occultant les fenêtres. Et maintenant, il observait cette mystérieuse

Brigade Spéciale que le président Félix Faure tenait, disait-on, en grande estime.

— Qu'en penses-tu, Hilarion ? demanda l'inspecteur Cantovella, qui n'avait guère quitté une curieuse casquette à deux visières, à l'échalas aux airs de dandy souffreteux penché sur le cadavre.

— Eh bien, il faut que je prélève un œil pour reproduire les expériences du docteur Dubois, répondit le docteur Hilarion Combes.

— Dans quel but ? insista Cantovella.

— En travaillant sur les lucioles, cet éminent biologiste a établi qu'une enzyme, la luciférase, agissait en présence d'oxygène sur un substrat, la luciférine, pour produire la luminescence. Il est assez simple de vérifier s'il s'agit d'un phénomène de cette nature. (Combes désigna le corps.) Et je vais devoir l'ouvrir.

— C'est inutile, s'insurgea Rouanet avant de baisser d'un ton sous le regard lourd du massif inspecteur adjoint Bazoché, resté en retrait. Il est évident que cet homme est mort suite à une syncope provoquée par un excès de boisson. Vous ne trouverez que de l'absinthe dans son estomac.

— Il est vrai qu'à cause du phylloxera²⁸ on a plus de chance d'en trouver que du vin, ironisa Cantovella. Toutefois, malgré la parenté de couleur, je persiste à croire que l'absinthe n'éclaire les nuits qu'en métaphore. Il y a donc autre chose.

— Je ne conteste pas la syncope, ajouta Combes, mais l'expression faciale donne à penser que la victime a succombé suite à une extrême frayeur.

— Mort de peur ? s'esclaffa Rouanet avant de se rembrunir en constatant que les Parisiens semblaient prendre cette possibilité au sérieux. C'est ridicule.

— Avez-vous observé une expression similaire sur les autres victimes ? demanda Cantovella d'un ton incisif.

— Les ? s'ébahit Rouanet. Mais il n'y en a qu'une qui est morte ainsi.

28. Le phylloxera avait ravagé les vignobles français au point de faire chuter la demande de bouteilles, provoquant par contrecoup une crise dans les verreries.

— Ah ? Pourtant, le maréchal des logis-chef Planoles nous a parlé de deux autres verriers.

— Ah oui ! Le premier défunt amené de Carmaux, il y a un peu plus d'un mois. Je ne sais pas s'il était verrier, mais il a été roué de coups et son décès est dû à une commotion. Sa mort n'a rien de mystérieux...

Ignorant le sarcasme sous-jacent, l'inspecteur hocha la tête, pensif. Trois morts, trois verriers selon Planoles. Le premier, frappé à mort. Un mois plus tard, trépas du deuxième puis, quelques jours après, du troisième, chacun d'une syncope, yeux verts luminescents grand ouverts. Y avait-il un rapport entre les deux derniers décès et le premier ? La seule certitude était que tout menait à Carmaux. Mais, avant de s'y rendre, il avait des questions à poser au gendarme qui attendait avec l'inspecteur de troisième classe Tissandier.

Cantovella attrapa la canne dont il s'était délesté en entrant puis abandonna les médecins à la surveillance de son adjoint pour aller retrouver dans le hall son subordonné et le maréchal des logis-chef.

Après avoir appris de Planoles que les victimes étaient des membres du comité de grève, pas de simples grévistes mais des « meneurs », Cantovella décida de se rendre à la maison d'arrêt des Cordeliers où, justement, était détenu l'un des plus actifs d'entre eux : Michel Aucouturier, condamné début octobre à quatre mois de prison pour avoir menacé les ouvriers venus d'autres départements pour se faire embaucher par la verrerie. Comme, selon le gendarme, aucune enquête n'avait été menée à propos de la première victime dont l'autopsie sommaire plaidait sans équivoque pour un homicide, proposer de rouvrir cette affaire pourrait éveiller l'intérêt du syndicaliste. L'inspecteur donna d'ailleurs au maréchal des logis-chef des instructions en ce sens. Il espérait que l'élucidation des trois décès serait une motivation suffisante pour que le syndicaliste dispense des informations utiles, voire l'introduise auprès de ses camarades.

Il fallait moins de dix minutes à pieds entre l'hôpital et l'établissement carcéral mais ce fut suffisant pour que Cantovella, qui discutait avec le jeune inspecteur Tissandier, se sente épié, voire pris en filature. Il repéra des ouvriers en bleu de travail qui lui semblèrent un peu trop désœuvrés. Toutefois, comme lui et son subordonné arrivaient au centre de détention, il n'eut guère le loisir de s'intéresser à eux.

L'accueil du directeur de la prison, curieusement au fait de leur venue, fut glacial, mais les cartes de la Sûreté Générale valaient tous les laissez-passer du monde.

* * *

Quelques minutes plus tard, Michel Aucouturier fut introduit dans la salle de visite. Alors qu'un gardien s'apprêtait à l'enchaîner à la table, l'un des deux hommes assis de l'autre côté eut un geste agacé pour signifier que ce n'était pas nécessaire. Tout en s'asseyant lui aussi, le syndicaliste observa l'individu coiffé d'une insolite casquette à deux visières avant de s'attarder sur le jeune homme en costume gris souris. S'agissait-il de journalistes ? Non. Ceux de *La Dépêche* avaient été refoulés. Et puis, non seulement les gardiens l'avaient laissé libre de ses mouvements, mais ils avaient aussi déserté la pièce. Les gendarmes eux-mêmes ne disposaient pas d'une telle autorité.

— Inspecteur spécial Cantovella, dit l'homme au couvre-chef bizarre. Et voici l'inspecteur de troisième classe Tissandier. Nous sommes de la Sûreté Générale.

Aucouturier se renfrogna. Il s'agissait de policiers mais pas de ceux qui dépendent de la préfecture du Tarn. Quel était le rôle de ce service dont il ne connaissait l'existence que par oui-dire ? Son nom ne présageait rien de bon.

— Je comprends votre réserve, reprit Cantovella en souriant. Vous avez peut-être eu affaire à des collègues de la Police spéciale des Chemins de fer qui ne s'occupent pas vraiment de trains ni de gares, malheureusement²⁹.

29. Créée en 1853 pour « sécuriser les trains » qu'emprunte Napoléon III, la Police spéciale des Chemins de fer s'occupe des malfaiteurs et surveille les

Interloqué, le syndicaliste dévisagea l'inspecteur qui venait implicitement d'affirmer que la Police spéciale des Chemins de fer agissait contre les grévistes. Les mineurs de Carmaux avaient fait l'objet de tentatives de déstabilisation³⁰ lors de leur grève, trois ans auparavant³¹. Aujourd'hui, les verriers des comités se serraient les coudes et, pour l'instant, demeuraient imperméables au noyautage.

— En outre, continua Cantovella, si je dois reconnaître que la Sûreté Générale n'est pas exempte des mêmes travers, nous sommes d'une brigade spéciale peu concernée par les actions politiques.

— Et par quoi êtes-vous concernés ? demanda Aucouturier, méfiant.

— Par les affaires extraordinaires.

— En quoi mon affaire est-elle extraordinaire ?

— Il ne s'agit pas de vous mais de vos amis du comité, répondit Cantovella alors que le syndicaliste fronçait les sourcils. Trois décès en peu de temps. Avouez que c'est troublant.

Aucouturier, croisant les bras, jeta sans ciller un regard dur au policier.

— Je vois que vous êtes déjà au courant pour le dernier, commenta Cantovella. Pour tout dire, ma brigade n'est concernée que par les deux récents cas. Et encore, nous ne serions pas venus si monsieur Jaurès, votre député, n'avait harcelé le ministre de l'Intérieur. Donc,

déplacements des opposants. Ses attributions s'élargiront par la suite : contrôle des étrangers, police politique... À la chute de l'Empire, elle ne sera pas dissoute.

30. Un « anarchiste de police » (expression employée par Jean Jaurès à la chambre des députés le 30 avril 1894) avait proposé des fonds aux mineurs pour acheter de la dynamite.

31. La grève débute en août 1892 suite au licenciement du maire de Carmaux, ajusteur aux ateliers des mines, suivi de celui des délégués syndicaux. La troupe est envoyée, des grévistes arrêtés, neuf condamnés. Jean Jaurès défend les grévistes dans *La Dépêche du Midi*. Le député Georges Clémenceau tente de faire voter l'amnistie. En vain. Le conflit durera jusqu'à la démission des directeurs des mines de Carmaux et la libération des ouvriers condamnés. La reprise sera votée le 2 novembre 1892.

nous avons deux décès étranges, avec à la clé des yeux verts phosphorescents et aucun indice. Le premier décès, bien antérieur à ces deux-là, n'est qu'un cas ordinaire de bagarre.

— Un cas ordinaire de bagarre, gronda le syndicaliste en écho. C'est ça !

L'inspecteur spécial leva les mains en geste d'apaisement.

— Je sais qu'il n'y a pas eu d'enquête, ce qui est suspect. Je vous promets donc que nous prendrons en charge cette affaire.

— Et pourquoi feriez-vous ça ?

— Je pourrais vous dire que je n'aime pas l'injustice, ce qui est vrai, mais j'ai besoin de votre aide pour trouver des points communs entre les deux dernières victimes, peut-être les trois. Je présume que vous les connaissiez tous. De plus, vous pourrez peut-être me dire qui contacter pour nos investigations à Carmaux.

Voyant que le syndicaliste restait muet, Cantovella sortit de sa redingote démodée un billet de cent francs, une somme considérable, qu'il posa sur la table, sous l'œil ébahi de Tissandier.

— Pour la souscription, jeta le policier coupant court aux protestations d'Aucouturier, offensé par le geste qu'il assimila à une tentative de corruption.

Depuis la grève du patron de la verrerie et son refus de réembaucher les grévistes, une souscription, soutenue par Jean Jaurès, avait été lancée par *La Dépêche* dans le but de créer une verrerie ouvrière³². Cent francs représentaient une énorme participation pour un policier salarié, d'autant plus que ni le syndicaliste ni Tissandier ne pouvaient savoir que Cantovella jouissait d'un trésor personnel hérité d'un passé qu'il souhaitait oublier³³.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut les donner, dit Aucouturier, plus impressionné qu'il ne voulait l'admettre. Nous avons un trésorier pour ça. Toutefois... Le mieux est que vous voyiez avec Marien.

32. La verrerie ouvrière d'Albi ouvrira en 1896.

33. Dans la nouvelle *Bansidh*.

— Marien ?

— Jean Baudot.

Cantovella opina. C'était le licenciement de ce délégué syndical, fraîchement réélu au conseil municipal de Carmaux, parce qu'il s'était absenté pour assister à un congrès des verriers, qui avait déclenché la grève. L'inspecteur venait de gagner un contact. Restait à obtenir des informations. Et il ne fut pas déçu.

Outre la verrerie, le syndicat et le comité de grève, les trois victimes partageaient un même lieu de rencontre qui était devenu l'état-major des grévistes : *Chez Esméralda*. On y servait une absinthe maison de qualité mais c'était surtout parce que Séverin Jeambert, le fils de la patronne, était membre du comité que la taverne avait pris peu à peu ce rôle. Jeambert, la première victime rouée de coups, avait en quelque sorte fidélisé une clientèle pour aider sa mère, veuve depuis un an, qui tenait seule l'établissement. Aucouturier connaissait aussi les deux autres défunts. Les trois jeunes faisaient partie de la même petite bande d'amis, quatre amis en fait, très militants, surnommés « les mousquetaires de Carmaux », on ne savait plus très bien par qui.

L'inspecteur et le syndicaliste tombèrent d'accord : il fallait d'urgence dénouer cette affaire sinon les grévistes finiraient par penser que cette série de décès avait une origine politique. Et c'en serait fini de la voie pacifique prônée par Jean Jaurès.

Quand Cantovella et Tissandier sortirent de la prison, les ouvriers suspects avaient disparu. L'embellie fut toutefois de courte durée. Un quart d'heure plus tard, les policiers retrouvèrent une demi-douzaine de ces individus autour du fourgon hippomobile fourni par la gendarmerie qu'ils avaient garé derrière l'hôpital. À l'arrivée des agents de la Sûreté Générale, le gendarme chargé de surveiller le véhicule leur adressa un regard contrit : sans doute avait-il été dans l'obligation d'obéir à l'homme en costume sombre qui s'intéressait au contenu d'une malle en cuir ouverte à l'arrière de la voiture. La valise noire

conçue par Giuliana Lobbia et qui avait déjà rendu quelques services à la Brigade Spéciale³⁴.

En voyant les ouvriers sortir des matraques, l'inspecteur spécial se félicita que Giuliana, leur attachée scientifique, ne soit pas venue : les provocateurs, car il ne pouvait s'agir que d'eux, créaient un climat d'insécurité et il aurait fallu protéger la jeune femme qui ne s'était pas encore assez exercée aux techniques de défense. Sur un signe de l'homme en costume, les ouvriers passèrent à l'attaque. Le gendarme, quant à lui, choisit ce moment pour s'éclipser. Et c'est alors que Tissandier eut la réponse à la question qu'il n'avait pas osé poser à son supérieur : pourquoi celui-ci s'était-il encombré de sa canne-épée alors qu'il ne l'avait sortie qu'une seule fois depuis qu'ils se connaissaient ?

Cantovella se porta vers les assaillants et sa canne parut soudain virevolter entre ses mains. Deux adversaires déjà à terre, il esquiva le troisième et cueillit le quatrième d'un coup de pied chassé. De son côté, Tissandier, qui avait touché un de ses agresseurs, reçut le poing du second dans le foie. Plié de douleur, il tenta de résister mais le premier revint à la charge avant de s'écrouler, frappé à la nuque par le lourd pommeau de la canne.

— Il suffit ! tonna une voix.

L'homme en costume pointait un revolver dans leur direction tandis que les deux ouvriers rescapés se repliaient vers lui. Il agita son arme vers la canne.

— Jette-moi ça.

Tandis qu'un troisième larron se relevait, l'inspecteur spécial s'exécuta. Il n'avait pas libéré l'épée pour ne pas risquer de tuer, mais l'homme au costume n'avait peut-être pas la même modération.

— Tu fais moins le faraud maintenant, se moqua ce dernier.

— Et à qui ai-je l'honneur ? demanda Cantovella d'un ton sarcastique.

— Inspecteur principal Tournadre, répondit l'interpellé avec un rictus mauvais. Police spéciale des Chemins de fer.

34. Dans les nouvelles *Bansidh* et *Le jour inversé*.

— Tournadre ? Le Tournadre qui a proposé aux mineurs grévistes de 1892 des fonds pour acheter de la dynamite ? (Malgré lui, l'homme cilla.) Eh bien, vous avez pris du galon. Il semble donc qu'on ait récompensé votre grand ratage. À moins qu'on ne veuille donner matière à monsieur Jaurès pour un nouveau discours à la chambre.

— Gausse-toi, répartit Tournadre d'un ton mauvais. Ta valise, avec ces mécanismes d'horlogerie et cette matière que je n'identifie pas, ressemble étrangement à une bombe. Je pourrais te faire arrêter comme anarchiste.

— Faites donc, ironisa Cantovella qui persistait à employer le vouvoiement.

— Je ne commettrai pas cette erreur. Je sais très bien qui tu es. Comme moi, tu as toute latitude sur les moyens à utiliser.

— Oui, mais nous n'avons pas tout à fait les mêmes pratiques.

— Et en plus tu es un moraliste, s'esclaffa Tournadre. On m'avait prévenu. Mais, peu importe, toi et ta petite bande, vous allez fissa repartir sur Paris.

— Non. Notre enquête n'a rien de politique.

— Je sais, mais que quelqu'un élimine les meneurs m'arrange bien. Et je ne veux pas qu'un père-la-morale s'en mêle. (Tournadre montra les ouvriers debout près de lui, quatre maintenant.) Ces messieurs devaient vous convaincre de quitter la région. Maintenant que je vous tiens en respect, ils vont pouvoir reprendre leur argumentation. Vu de Paris, ce ne sera qu'une discussion entre services.

Cependant, Tournadre ne donna aucun ordre : le maréchal des logis-chef Planoles arrivait en courant avec trois autres gendarmes, dont le planton qui visiblement était allé chercher des renforts. L'inspecteur des chemins de fer jaugea les nouveaux arrivants qui ne masquaient guère leur antipathie à son égard. Après avoir rangé son arme, il estima préférable de ne pas s'attarder. D'ailleurs, ses hommes ne l'avaient pas attendu.

En quelques foulées Cantovella le rattrapa pour le retenir par la manche.

— Pourquoi avez-vous tué Séverin Jeambert ? demanda-t-il d'un ton sec.

Désarçonné par la question, Tournadre hésita.

— Je ne l'ai pas tué, bredouilla-t-il d'une manière peu convaincante.

— De vos propres mains, peut-être pas...

Tournadre, se ressaisissant enfin, se libéra d'un geste sec.

— Ce n'est pas ton affaire.

— Qui sait ? rétorqua Cantovella qui, malgré son coup de bluff, n'avait acquis aucune certitude.

Tournadre considéra Cantovella d'un œil torve avant de se retourner. Résistant à l'envie de jeter un « Nous nous reverrons », il s'éloigna d'un pas lourd.

* * *

Cantovella entra *Chez Esméralda* à la suite de Jean Baudot. Le verrier, après avoir lu le mot écrit par Aucouturier, son camarade emprisonné à Albi, avait accepté d'aider à l'enquête relative aux grévistes défunts. Avant de s'engager à leur suite, Tissandier se tourna vers son immense collègue.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on vient là.

— L'autopsie faite par Hilarion n'a rien donné, répartit Bazoche. Quant aux yeux luminescents de la victime, il ne sait pas d'où provient la luciférine, ou la luciférase, ou les deux, je ne sais plus... Enfin, comment ils ont été transformés en lucioles. Et ce débit de boisson, point commun entre toutes les victimes, est le dernier lieu que Nicolet Dreuilhes a fréquenté et ce, une minute avant de décéder. Du moins selon les gendarmes.

Le jeune inspecteur, s'étonnant de la réserve de son aîné quant aux témoignages de la maréchaussée, pénétra dans l'établissement où la lumière disputait sa place aux volutes de fumée des pipes mais aussi de quelques cigarettes. Pris à la gorge, Tissandier toussa, ce qui fit ricaner quelques clients. Bien que l'on fût en plein après-midi, la taverne était pleine, sans doute à cause de la « grève » du

patron qui perdurait malgré la soixantaine d'ouvriers non syndiqués que ce dernier avait pu recruter.

Baudot usa de son autorité d'élu municipal pour faire libérer une table, ce qui se passa dans une ambiance bon enfant malgré les regards suspicieux adressés aux étrangers, d'autant plus que ceux-ci faisaient partie, selon une rumeur qui courait déjà, d'une police spéciale.

La tenancière vint prendre leur commande. Malgré la pâleur de son visage émacié par la douleur, elle faisait bonne figure. Hormis l'absinthe dans toutes ses déclinaisons, elle n'avait pas grand-chose à proposer. À cause du phylloxera, le vin avait disparu de la carte et, de son propre aveu, elle ne brassait plus depuis la mort de son fils. Toutefois, comme les policiers ne voulaient pas consommer de « fée verte », même diluée, elle leur proposa de la bière en bouteille, fort chère, venue de Lorraine, française bien sûr. Puisque les Parisiens régalaient, Baudot prit comme eux et ce fut lui qui convainquit Esméralda de s'asseoir à leur table.

Cantovella aurait préféré ne pas l'interroger devant autant de témoins, mais le syndicaliste avait insisté. Les actions des provocateurs et les trois décès, liés ou non, avaient traumatisé les verriers à tel point qu'ils pourraient vite croire à des arrestations arbitraires si les policiers emmenaient la patronne ou l'un d'entre eux à la gendarmerie, même pour un banal interrogatoire. L'inspecteur se résigna donc à compter sur le brouhaha ambiant pour créer un semblant d'intimité.

— Tout d'abord, dit Cantovella, je vous présente mes condoléances, madame, même si celles-ci arrivent un peu tard.

— Merci, murmura Esméralda en reniflant avant de rétorquer sur un ton plus acerbe : Mais ce sont vos collègues qui ont tué mon fils.

— Si ce sont ceux auxquels je pense, répartit l'inspecteur en levant la main, nous ne sommes pas tout à fait de la même crémerie. Mais, avant d'accuser qui que ce soit, il faut des preuves. Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Non, fit Esméralda en haussant les épaules, mais tout le monde le sait.

— Cette certitude ne tiendrait pas devant un juge, madame. De plus, par les temps qui courent, le fait que votre fils ait fait partie du comité de grève pourrait constituer une circonstance atténuante pour ses agresseurs.

Le silence tomba d'un coup dans la taverne, comme pour accompagner la colère qui se manifestait sur le visage crispé de la femme.

— Je vous promets toutefois de faire la lumière sur cette affaire, continua Cantovella qui attendit que la tension retombe une fois sa dernière phrase assimilée. Bien. Ceci étant dit, madame, mes collègues et moi sommes ici pour deux autres décès, plus étranges et pour le moins suspects. (Esméralda acquiesça : elle savait de quoi il parlait.) Nous allons commencer par la dernière victime. Selon les gendarmes, Nicolet Dreuilhes, une minute ou deux après avoir quitté votre établissement, s'est mis à gesticuler comme s'il se battait contre un ennemi invisible puis est tombé raide mort. Vous devez être l'une des dernières personnes à l'avoir vu. Confirmez-vous ?

Tout le monde se tut à nouveau, ce qui contraria Cantovella. Esméralda balaya du regard l'assistance. Cherchait-elle de l'aide ou quelle réponse donner ?

— Je suis bien la dernière à qui il a parlé, soupira-t-elle. Avant qu'il parte, je lui ai offert la *banjariá*, et nous avons trinqué à la mémoire de mon Séverin.

— Qu'est-ce que la *banjariá* ? demanda Bazoche, discret jusqu'ici.

La femme eut un pâle sourire.

— C'est une tournée que j'offre. *Banjariá* veut dire « folie » en occitan.

— La folie d'émeraude, souffla Tissandier tout à coup intimidé d'avoir osé émettre une idée à partir du prénom de la tavernière.

— Une folie verte en quelque sorte, approuva Cantovella avec un bref sourire. S'agit-il, madame, d'absinthe ?

— Oui.

— Faites-vous souvent cette folie ?

— Pas depuis le départ de mon Séverin.

— Et pourquoi ?

— D'abord parce que j'ai fermé pendant trois semaines, tout simplement. Mais aussi parce que c'était une idée de mon fils et que c'était réservé à lui et à ses amis.

— Réservé aux mousquetaires de Carmaux, donc.

Esméralda fixa l'inspecteur spécial.

— Ainsi, vous connaissez ce surnom stupide de mousquetaires, lâcha-t-elle d'un ton rauque qui s'étrangla sur le dernier mot.

— Peu importe, enchaîna l'inspecteur qui ne voulait pas parler de son entrevue dans la prison d'Albi. Y a-t-il eu une autre *baujariá*, ou plusieurs, entre le décès de votre fils et celui de Nicolet Dreuilhes ?

— Oui, une, intervint un jeune homme qui avança vers eux.

— Et vous êtes ? s'enquit Cantovella, flegmatique.

— Octave Granier, répondit l'interpellé en se plantant près de la table pour continuer d'un ton provocateur, verrier et membre du comité de grève. Séverin et Nicolet étaient mes amis. Et...

— Le quatrième mousquetaire ! s'exclama l'inspecteur en désignant une chaise au jeune homme tout à coup décontenancé. Joignez-vous à nous. Vous tombez bien, j'ai aussi des questions à vous poser. Mais, en attendant, parlez-nous de cette *baujariá*.

Granier hésita avant de s'asseoir puis il observa Esméralda.

— Vous en avez servi une à Raymond, affirma-t-il.

— S'agirait-il de Raymond Cinestet ? coupa Cantovella.

— Oui, opina la femme.

— Oui, appuya Granier. Moi, ce soir-là, j'étais fin patraque et j'ai décidé de cuver jusqu'à la fermeture. C'est la dernière fois qu'on l'a vu en vie.

— Je ne les ai pas empoisonnés ! s'empressa de clamer Esméralda alors que tous les regards se braquaient sur elle.

— Nous ignorons ce qui a provoqué ces décès, intervint Cantovella à voix assez forte pour être entendu de tous et calmer les esprits. Mais nous ne pensons pas qu'un poison soit en cause.

Granier secoua la tête.

— Je ne vois pas quel poison ferait briller les yeux comme des lucioles vertes.

— Comment savez-vous pour les yeux ? s'enquit Bazoche.

— Oh ! Par un des provocateurs de Tournadre. Il m'a dit que je serai le prochain à avoir des lueurs d'absinthe dans les yeux. Et, comme j'entravais que dalle, il a ajouté des détails.

— Tiens donc, reprit Cantovella qui se demanda s'il s'agissait d'une fuite stupide sur une enquête en cours ou de faits plus graves. Les provocateurs sont censés être discrets.

— Oui, mais ces tocards se sont affichés avec Tournadre qui s'est fait remoucher par des camarades mineurs qui nous ont ensuite rencardés. Du coup, on a pu presque tous les loger. Et on ne s'est pas privé de les emmerder.

— Je vois. Revenons à vous. Où étiez-vous le soir du décès de Nicolet Dreuilhes ?

— Chez moi. Ma femme n'aime pas que je vienne ici. Alors, je limite.

— Et lorsque Séverin Jeambert s'est fait agresser ?

— Ici, si je me souviens bien. Avec Nico et Raymond.

— Hum. Est-ce que ça allait bien entre vous quatre ?

— Euh, ben oui.

Cantovella capta quelques railleries et nota le visage fermé d'Esméralda.

— Vous êtes sûr ? insista-t-il.

— Eh bien, répondit Granier soudain piteux. Nous nous sommes engueulés avant qu'il parte et qu'il soit...

— Et à propos de quoi ?

— Il reluquait un peu trop ma moitié, fit Granier en baissant la tête.

L'inspecteur hocha la tête. Le verrier ressentait peut-être de la culpabilité. Mais de quel ordre ? De s'être fâché avec son ami sans réconciliation possible ? Ou pire ? Selon les observations minimalistes du médecin d'Albi, il n'était pas impossible qu'il y ait eu plusieurs agresseurs, ce dont tous les carmausins étaient convaincus. Un

homme en colère aurait plutôt agi seul, mais la colère peut conduire à la folie meurtrière. Et s'il avait eu le renfort des deux autres mousquetaires ? Il aurait fallu une sacrée motivation, autre que des regards appuyés à l'épouse de Granier. Et les deux amis en question ne pouvaient plus témoigner.

L'interrogatoire se prolongea sans bénéfice notable. Nicolet Dreuilhes et Raymond Cinestet ne semblaient avoir eu aucun grief envers Séverin Jeambert et, pour le meurtre de ce dernier, l'alibi d'Octave Granier devrait être vérifié mais il était peu probable que son épouse le contredise. Quant aux décès de Dreuilhes et Cinestet, aucun mobile n'émergea. Il n'était même pas certain qu'il s'agisse d'homicides et rien n'expliquait la luminescence verte de leurs yeux, certes de la même couleur que l'absinthe mais cette ressemblance était une piste bien mince. La seule information intéressante vint du non-dit. Quand Esméralda se relâchait, transparaisait l'animosité qu'elle vouait à Granier. Cantovella se demanda si cette observation aurait une quelconque utilité mais il se promit d'éclaircir cela dès qu'il pourrait se retrouver seul à seule avec Esméralda. Au regard que lui lança Bazoché, il sut que son collègue pensait comme lui.

Une heure plus tard, les trois inspecteurs purent s'isoler dans l'arrière-salle pour récapituler les faits et tenir conseil. Peu de faits et trop d'hypothèses en comptant celles qui allaient s'ajouter lors de cette discussion. Incité par son supérieur à soumettre ses idées, Tissandier se lança :

— Et si Dreuilhes avait été rossé par les trois autres mousquetaires ?

— C'est plausible, abonda Cantovella en hochant la tête. Et en ce cas, ça fournirait un mobile pour les morts aux yeux luminescents, s'il s'agit de meurtres.

— J'en connais un autre qui a un mobile, intervint Bazoché. Le patron de la verrerie.

— Tu as raison, Barthélémy. Nous irons voir ce Res-séguier dès demain. Toutefois, cela n'explique pas le

changement de mode opératoire. Celui des yeux d'absinthe me paraît trop sophistiqué pour de simples hommes de main ou la Police spéciale des Chemins de fer, mais il peut instiller la peur chez les verriers.

— Et si Granier était leur taupe ? rebondit Tissandier.

— C'est possible, admit Cantovella, mais cela ne l'implique pas forcément dans ces affaires. En outre, il pourrait bien être la prochaine victime.

Ils prirent ensuite leurs dispositions pour la soirée qui s'annonçait longue.

L'heure de la fermeture approchait. L'inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche soupira en attrapant la carafe d'eau qu'Esméralda avait consenti à lui apporter. La plupart des clients avaient quitté l'établissement avant le couvre-feu. Quelques fortes têtes, qui ne risquaient pas grand-chose puisque les gendarmes, plutôt tolérants, ne s'en prenaient qu'aux membres du comité, presque tous déjà partis, parlaient à voix basse comme des comploteurs, sans doute à cause de la présence du policier.

Ce soir, Octave Granier avait obtenu la permission de son épouse : il discutait avec la tenancière restée de l'autre côté du comptoir et les échanges, assez vifs, étaient audibles de tous. Manifestement, ce n'était pas la première discussion du genre. La femme reprochait à Granier, et aux autres mousquetaires, d'avoir attiré son fils dans le syndicalisme, ce qui, selon elle, l'avait finalement mené à la mort. Le verrier rétorquait que c'était Séverin Jeambert qui avait eu l'idée de la bande et avait entraîné ses camarades dans l'action. Et le débat, répétitif, sembla inépuisable jusqu'à ce qu'Esméralda sorte une bouteille de sous le comptoir. Les reflets verts ne trompaient pas : de l'absinthe.

Granier déclina l'offre d'un geste agacé puis se dirigea vers la sortie. Bazoche ne se leva pas car ce n'était pas à lui de le suivre. Cantovella prendrait le relais. Il devait rester jusqu'à la fermeture, et observer.

Le couvre-feu avait sonné depuis une heure, mais Octave Granier quittait maintenant *Chez Esméralda*. Le

maréchal des logis-chef Planoles et son collègue, qui surveillaient la taverne depuis le coucher de soleil, s'apprêtaient à l'interpeller quand une voix narquoise derrière eux les fit sursauter :

— Bonsoir, messieurs.

Les mots ayant été prononcés assez bas pour que le verrier ne les entende pas, celui-ci s'éloignait déjà. Les gendarmes, quant à eux, se retrouvèrent face à l'inspecteur Cantovella qui leur demanda de ne pas intervenir : il comptait suivre le syndicaliste.

Le ciel couvert et les réverbères éteints rendant la nuit épaisse, la filature fut difficile. Le policier se trouvait trop près de sa proie à son goût mais, grâce à l'alcool ou à cause de ses préoccupations, Granier ne sembla pas le remarquer. Ce dernier entra enfin dans une petite habitation mitoyenne, probablement son domicile. Cantovella fit toutefois le tour du pâté de maisons pour vérifier que le verrier ne sortait pas par une autre issue. Satisfait, il chercha un coin plus sombre pour faire la planque. C'est alors qu'il perçut le bruit dans l'air, provoqué par un vif mouvement.

L'inspecteur eut un réflexe trop tardif pour éviter la matraque destinée à sa nuque : il la reçut sur la tempe. Le choc n'étant pas de plein fouet, il ne fut pas assommé mais, estourbi, il s'appuya sur le mur le plus proche pour reprendre ses esprits. Il reçut alors un poing dans la mâchoire puis un autre au creux du ventre. Tombé à genoux, il se protégea tant bien que mal avec ses bras des coups de matraque qu'il ne voyait pas venir, lorsque ses assaillants cessèrent de le frapper pour partir en courant. Ne se sentant pas encore la force de se relever, il s'adossa au mur, yeux fermés. Peu après, il entendit une voix familière tandis qu'on posait la main sur son épaule.

— Comment vous sentez-vous, inspecteur ?

— Pas encore en état de danser, chef, mais je vous remercie. Comment se fait-il que vous passiez par-là ?

— Nous avons repéré trois individus qui vous suivaient, répondit Planoles. Alors on les a filochés.

— Eh bien, encore merci. Croyez-vous que c'étaient des hommes de Tournadre ?

Le silence du sous-officier fut aussi éloquent qu'un oui. Palpant sa lèvre qui enflait, Cantovella se demanda toutefois pourquoi les gendarmes ne s'étaient pas montrés plus tôt afin d'empêcher l'agression. Avaient-ils voulu ne pas trop interférer avec l'inspecteur de la Police spéciale des Chemins de fer ? Ce dernier avait-il le pouvoir de nuire à leur carrière ?

De son côté, l'inspecteur de troisième classe Tissandier, après avoir escaladé comme un singe le long d'une gouttière, s'introduisit dans l'appartement au-dessus de la taverne, avec cette facilité qui faisait que son supérieur se félicitait qu'il n'ait pas choisi la même carrière qu'Arsène Lupin. Il alluma sa lampe à pétrole portative pour examiner les lieux avant d'entreprendre une fouille systématique mais discrète. Deux chambres dotées chacune d'un poêle à charbon – un luxe –, un cabinet de toilette où trônaient sur une table la bassine émaillée destinée aux ablutions et le broc de fer-blanc qui pouvait être posé sur la cuisinière à charbon de l'unique et grande pièce de vie. Sans être cossus, le mobilier et la vaisselle semblaient de qualité, malgré l'aspect négligé du logement. La poussière disputait l'espace aux toiles d'araignées. Peut-être à cause du décès du fils de la maisonnée. Ce qui pouvait expliquer que le seau de chambre n'ait pas été vidé dans les latrines.

Bredouille, Tissandier décida de retourner dans la chambre qui n'avait qu'un lit une place et qui était laissée à l'abandon. Certainement celle du défunt Séverin Jeambert. Alors qu'il se demandait s'il avait loupé quelque chose, il remarqua avec consternation qu'il avait laissé sur les meubles couverts de poussière des traces par trop visibles.

Au moment où il terminait sa seconde et infructueuse inspection, le policier entendit un bruit qu'il assimila à l'ouverture d'une porte, alors il coupa sa lumière. Quelqu'un entra dans l'appartement en marmonnant indistinctement. Une voix de femme. Sûrement Esméralda. Par chance, celle-ci ne vint pas visiter la chambre

de son fils mais il fallut longtemps avant que Tissandier entende de légers ronflements. Il put alors s'éclipser comme il était venu : par la fenêtre de la pièce de vie.

Restait l'appentis attendant à la taverne. Une cheminée – un simple tuyau métallique – indiquait qu'il n'était pas qu'une simple remise et qu'il hébergeait probablement l'alambic nécessaire pour produire l'absinthe maison.

Après avoir scruté la nuit pour s'assurer que personne ne rôdait dans les parages, Tissandier crocheta la serrure. Ce qu'il découvrit à l'intérieur confirma ses présomptions. Outre les cuves de fermentation pour la bière, vides, et une citerne d'eau, il y avait bien un alambic de cuivre. Hormis les inévitables tonnelets et bouteilles d'absinthe ainsi que les nombreux sacs contenant une unique variété de plantes, il ne trouva rien de significatif, du moins à ses yeux. Le jeune policier regretta que Giuliana Lobbia ne fût pas venue car il était incapable d'identifier l'absinthe dans la plante dont il ne doutait qu'elle entrât dans la composition du breuvage. Par acquit de conscience, il en glissa un échantillon dans sa poche.

Sur le point de partir, Tissandier se ravisa, pressentant que quelque chose n'allait pas. Quelque chose que Giuliana aurait remarqué, il en était convaincu. N'arrivant pas à trouver ce qui le perturbait, il se rapprocha de la sphère de l'alambic pour la contempler rêveusement. Le cuivre était comme neuf. Comme neuf ? L'inspecteur se fit plus attentif. Aucune trace noircie ne remontait le long du cuivre bombé. Aucun feu ne l'avait jamais léché. D'ailleurs le foyer en dessous, dépourvu de cendres, était d'une propreté étonnante en comparaison avec l'état de l'appartement. Intrigué, Tissandier vérifia les conduits de cheminée. Aucune trace de suie. Malgré le charbon et le bois entreposés à l'extérieur. Par quel miracle l'absinthe pouvait-elle être distillée ici ? À moins qu'elle ne provienne d'ailleurs. Mais en ce cas, pourquoi y aurait-il autant de plantes à proximité de l'alambic ?

Quand Tissandier referma la porte derrière lui, il n'avait pas de réponse valable à ces questions. Et d'ailleurs, quel était l'intérêt de celles-ci pour l'enquête en cours ?

* * *

Quand Eugène Ressayguier entra dans le petit salon où le majordome avait introduit ces messieurs de la Sûreté Générale, il n'avait qu'une envie : chasser ces importuns qui avaient l'outrecuidance de le déranger chez lui. Cependant, il avait appris que Tournadre n'avait pu les renvoyer à Paris. Il se contenta donc de toiser les trois individus disparates.

Même assis, le colosse engoncé dans un costume à carreaux paraissait immense. Le jeune homme assez mince en costume gris souris n'avait rien d'un policier. Une casquette à deux visières, un *deerstalker*, maintenait partiellement dans l'ombre le visage de l'homme assis au milieu, mais ne masquait pas les lèvres et la joue tuméfiées. Il portait une ridicule redingote Premier Empire et un curieux pantalon de toile bleue. En voyant leurs mines déterminées, l'actionnaire principal de la verrerie sut qu'il ne pourrait ni les impressionner ni les soudoyer.

— Bonjour, messieurs, lâcha-t-il comme à regret.

L'inspecteur Cantovella, à peine poli, déclina son pedigree et celui de ses collègues avant d'entrer dans le vif du sujet par un angle inattendu.

— Est-ce que le nombre de verriers carmausins se présentant à l'embauche chez vous a augmenté ces derniers jours ?

Abasourdi, Ressayguier mit du temps à répondre.

— Pas que je sache. Mais je ne comprends pas le sens de votre question.

— Trois de vos farouches opposants, des meneurs comme on dit, meurent dans des circonstances mystérieuses. Cela aurait pu saper la résistance des ouvriers.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Quant à vos pernicieuses insinuations, il se pourrait que j'en réfère au préfet du Tarn.

— Qui lui-même doit rendre des comptes.

Souffle coupé par la menace sous-jacente, Ressayguier perdit un peu de sa superbe et Bazoche en profita pour l'attaquer sur un autre point.

— Quelles sont vos relations avec Tournadre ? demanda-t-il d'un ton sec.

Encore choqué par l'attaque nocturne qu'avait subie son supérieur, il bouillait de colère contenue et se sentait d'humeur à malmener le patron de la verrerie qui en était, de son point de vue, pour partie responsable.

Rességuier commença à s'inquiéter. Si même la Police spéciale des Chemins de fer, dont l'implication dans ces décès lui paraissait plus que plausible, n'était pas à l'abri de la Sûreté Générale, la prudence s'imposait. Il admit cependant avoir rencontré Tournadre, ce qui lui permit ensuite de prendre ses distances.

L'interrogatoire se prolongea ensuite sur son emploi du temps, ses relations, ses dispositions pour pouvoir ouvrir à nouveau son usine... Sans information probante.

Une fois dehors, Cantovella demanda à Tissandier de surveiller l'industriel. Ils avaient peut-être donné un coup de pied dans la fourmière. Bazoche s'occuperait de Granier qui, en toute logique, ne devrait pas aller *Chez Esméralda*. L'inspecteur spécial se réserva l'appentis de la taverne. Les observations de son jeune collègue l'intriguaient au plus haut point. Comme il avait pris le temps de récupérer de son agression avant de venir chez Rességuier, la soirée approchait déjà.

* * *

Après avoir fermé la taverne, Esméralda se rendit directement à l'appentis, pensive. Au petit matin, elle avait remarqué les traces dans la poussière qu'elle ne prenait plus la peine de retirer des meubles. Dans la chambre de Séverin, les traces étaient encore plus visibles. Il devait s'agir des policiers qu'elle avait vus à la taverne. Esméralda ne leur en voulait pas de mener leurs investigations mais elle estimait qu'ils auraient pu faire preuve de plus de courtoisie. Elle leur aurait ouvert la porte. Elle n'avait rien à cacher, et rien à se reprocher, du moins autant qu'elle sache. Cependant, ce n'était sûrement pas les morts aux

yeux verts qui avaient attiré les inspecteurs dans la chambre de son fils. Ils cherchaient peut-être des indices concernant ses agresseurs. Menaient-ils vraiment cette enquête comme ils l'avaient promis ?

Esméralda examina les bouteilles et les tonnelets. Elle avait été négligente : il était plus que temps de produire de l'absinthe. De la même couleur que les yeux des garçons, lui avait-on dit, brillants comme des lucioles de surcroît.

Troublée, Esméralda contempla la sphère de cuivre de l'alambic. Oui, elle en voulait aux amis de Séverin qui l'avaient entraîné dans le syndicalisme. En quelque sorte, elle leur reprochait son trépas. Pourtant, elle n'avait jamais eu l'intention de les tuer. Elle n'avait d'ailleurs même pas essayé alors qu'elle en avait le pouvoir. Machinalement, elle palpa le pendentif caché sous le tissu épais de sa robe, une fiole de verre en forme de goutte. Ces morts n'avaient rien de naturel et elle n'avait pas les compétences pour élucider ce mystère. Pour cause, sa mère ne les lui avait pas transmises sous prétexte qu'elle avait choisi la voie de l'impureté en épousant un homme. Sa mère. Il restait à espérer qu'elle viendrait. Elle lui avait lancé un appel après la mort du petit Nicolet, mais elle n'avait eu aucune réponse. Et le Jura était bien loin du Carmausin, si sa mère vivait encore là-bas, bien sûr. Esméralda serra la fiole. Et si le message n'avait pas été émis ?

Le regard d'Esméralda tomba sur la bouteille à l'origine de son commerce actuel, une antique bouteille, provenant des distilleries de Pontarlier. Sa mère la lui avait offerte pour lui rappeler les erreurs à ne pas commettre après avoir appris qu'Esméralda comptait convoler avec Sylvain Jeambert, juste avant de la vouer aux gémonies pour cette relation contre nature. Environ cent ans auparavant, un de ses arrière-grands-oncles aurait aimé une rebouteuse, Henriette Henriod, nom que sa mère avait craché avec mépris, et lui aurait transmis la recette de l'absinthe pour ses propriétés médicinales. La guérisseuse, qui aurait dû en garder le secret, aurait vendu la recette. L'absinthe, devenue une boisson, bien que longtemps

confinée au Jura suisse ou français, avait fini par coloniser tous les débits de boisson. Une autre bouteille, récente, produite en Avignon, témoignait de cette expansion. S'ils savaient...

Esméralda eut un pâle sourire. Elle avait hérité de bien peu de dons de sa lignée et personne ne l'avait éduquée à leur usage. Elle était bien jeune quand elle avait décidé de parcourir le monde pour fuir l'autorité étouffante de sa mère. Elle ne l'avait revue que lorsqu'elle était revenue dans le Jura pour lui annoncer son mariage, la dernière fois. Et si sa mère avait quitté ce monde ? Non. Elle l'aurait senti. Esméralda sortit la fiole par le col de sa robe. Tout de suite, le liquide contenu dans la goutte de verre la nimba de lumière verte. Après l'avoir observée, elle laissa glisser la fiole sur sa poitrine, non sans amertume à l'idée de ce qu'elle aurait pu être. Le plus ironique était que l'un de ses rares talents s'avérait fort commode.

Jaugeant d'un œil sarcastique l'alambic, qui n'avait cette forme et un foyer que pour donner le change à un visiteur inopiné, Esméralda haussa les épaules avant de pousser un premier tonnelet sous le robinet – invisible pour qui n'y prêtait attention – qui émergeait du ventre de la sphère de cuivre. Ensuite, après avoir soulevé le couvercle de celle-ci, elle y enfourna des brassées d'absinthe séchée, puis fit de nombreux allers-retours avec son seau pour remplir la cuve d'eau, tout en se promettant encore une fois de faire installer une pompe. Cet ouvrage terminé et la sphère fermée, Esméralda posa les mains sur le cuivre.

Sur la poitrine d'Esméralda, la luminosité verte de la fiole s'intensifia et devint floue comme du brouillard. D'un seul coup, jaillirent du halo des cordes de brume fluorescente qui s'écartèrent autour de la cuve pour l'entourer avant de se rejoindre de l'autre côté. Les « cordes » parurent se déliter et la brume de lumière d'émeraude recouvrit toute la surface. Esméralda eut un hoquet. Ses dons ne lui avaient pas permis de sauver son fils. Des larmes glissèrent sur ses joues alors qu'elle terminait le

processus. La lumière enfla comme une explosion avant de rétrécir brutalement pour disparaître dans la sphère. Esméralda voulut essuyer ses pleurs mais sa peau était sèche. Comme la fois précédente.

— Ainsi c'est là votre secret, lança une voix masculine qui la fit sursauter.

Avant même de se retourner, Esméralda sut qui était l'importun. Plus que le timbre, elle reconnut l'aura caractéristique du policier au chapeau étrange, perception qui faisait partie de son héritage. L'inspecteur brandissait une canne à pommeau pointée vers la cuve.

— Je comprends mieux l'absence de cendres et de traces de feu, ajouta-t-il d'un ton plus sarcastique que menaçant. Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer d'où vous vient ce pouvoir ?

Esméralda frémit. Jusqu'ici, seuls ses défunts mari et fils l'avaient vue à l'œuvre et ils n'en avaient parlé à personne. Le plus perturbant était cependant l'attitude de l'inspecteur, comme s'il venait d'observer quelque chose d'anodin. Ni surprise, ni crainte, ni défiance, juste de la curiosité. Quel genre de policier était-ce donc ?

— Je suppose que ce flacon a un rôle, insista Cantovella en fixant ostensiblement la fiole qui scintillait au creux du cou d'Esméralda. Et, pour ne rien vous cacher, je trouve une certaine parenté entre son contenu et les lucioles oculaires des défunts Dreuilhes et Cinestet.

Choquée par le sous-entendu, Esméralda mit quelques secondes à répondre.

— Je n'y suis pour rien.

— Nous verrons cela. Si vous répondiez à ma question ?

— Eh bien, je suis une fée verte.

— Donc, se gaussa Cantovella. La fée verte existe.

— Pas « la », « les ».

— Vous m'en direz tant.

Esméralda, s'apercevant qu'elle avait parlé trop vite, décida de se taire.

— Allons, madame, dit Cantovella d'un ton rassurant. Je fréquente des personnes qu'on dit étranges et en ai rencontré d'autres, mais vous êtes ma première fée. Votre

secret ne craint rien avec moi, sauf s'il vous implique dans des meurtres, bien sûr.

Le policier était sincère, Esméralda n'avait aucun doute là-dessus. Que risquait-elle à lui parler de son passé ? Plus rien qui importait.

— Pour être exacte, fit-elle d'une petite voix, je suis la dernière, ou presque.

— Presque ? releva Cantovella.

— Eh bien, bredouilla-t-elle, je suis la dernière-née et, faute de mâle reproducteur comme dirait ma mère, les fées vertes s'éteindront avec moi.

— Votre mère serait-elle en vie ? s'enquit Cantovella qui avait perçu l'acrimonie dans le ton d'Esméralda.

— Je suppose, lâcha amèrement cette dernière. Ce qui fait donc de nous les deux dernières fées vertes vivantes.

L'inspecteur inclina la tête comme une invite à continuer. Elle prit une longue inspiration avant de se lancer.

— Les fées vertes n'ont jamais été nombreuses. Mon peuple se limitait à quelques villages dans les montagnes que vous appelez le Jura. Il y vivait discrètement, a échappé à l'Inquisition mais s'est retrouvé entre deux feux lors de la Réforme. Il a été persécuté et presque exterminé. En ce qui concernait la cruauté, les calvinistes n'avaient rien à envier aux catholiques. Quelques humains, notamment ceux qui avaient des conjoints parmi les fées, ont hébergé et protégé les survivants. Peu à peu, les fées vertes ont été oubliées et leur nombre a décliné. Mon père était le dernier homme-fée.

— Mais vous aviez un fils, intervint Cantovella. Une forme de métissage, non ?

Esméralda se laissa submerger par un sanglot avant de reprendre.

— Les enfants d'unions entre humains et fées vertes n'héritent pas des dons. Ils sont humains à part entière.

— Je vois, marmonna Cantovella en hochant la tête avant de désigner la fiole. Je présume qu'on vous appelle fée verte à cause de ce liquide car, à moins que vous l'ayez occultée, votre peau ne me paraît pas vraiment verte.

Les coins des lèvres d'Esméralda se soulevèrent timidement.

— En effet. C'est de l'absinthe pure. L'absinthe est le vecteur de notre don, de notre magie si vous préférez.

— De la magie ? Justement. Nous avons deux trépassés, *a priori* par magie.

— Croyez bien que j'y ai pensé, s'insurgea mollement Esméralda. Je leur en voulais pour la mort de mon fils, mais jamais je n'ai attenté à leur vie.

— Et vous expliquez cela comment ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est pour cela que j'ai demandé à ma mère de venir.

— Par courrier ?

— Non, répondit-elle en portant la main à son pendentif.

Cantovella se fit la réflexion que le livre-mémoire qu'il avait dans sa poche n'était peut-être pas le seul moyen de communication sans fil.

— Et est-elle venue ? demanda-t-il. Parce que je ne suis pas certain que vous ayez envie de la voir.

Esméralda secoua la tête en soupirant puis raconta la tyrannie de sa mère qui lui reprochait à la fois d'être la dernière fée verte et son incapacité à enfanter pour perpétuer la lignée faute de mâle, sa fuite et sa découverte du monde, son histoire d'amour avec Sylvain Jeambert, le rejet de son mariage par sa mère alors qu'il n'y avait de toute façon plus d'hommes-fées...

— Tout ceci est bien triste, compatit Cantovella. Mais, si je puis me permettre, cela n'éclaire pas ma lanterne.

— J'en suis désolée, mais je ne sais vraiment pas ce qu'il s'est passé.

— Je reconnais bien là ton ignorance, ma fille, jeta d'une voix sèche une femme sans âge, ressemblant fort à Esméralda, alors qu'elle sortait de l'ombre où elle était dissimulée.

Surpris, Cantovella s'étonna de ne pas avoir perçu la présence de la nouvelle venue d'autant plus qu'il était à peu près certain qu'aucun recoin de l'appentis n'aurait pu la dissimuler. Aurait-elle été invisible jusqu'ici ? N'excluant aucune possibilité, l'inspecteur spécial serra plus fort sa canne car, en voyant la fiole en forme de goutte

qu'elle arborait en pendentif briller bien plus que celle d'Esméralda, il présuma sa magie plus puissante que celle de la tavernière.

— Et tu parles trop, ajouta la femme en indiquant d'un coup de menton le policier.

— Nous n'avons pas eu l'honneur d'être présentés, répartit ce dernier. Inspecteur spécial Cantovella. J'enquête sur des décès où l'absinthe semble suspecte.

— Ma mère s'appelle Jade, souffla Esméralda avant de subir un regard impérieux de sa mère.

— Jade ? Un nom intéressant pour une fée verte. Comme Esméralda, d'ailleurs.

Ce fut au tour de Cantovella d'être incendié des yeux, mais il ne se démonta pas.

— Donc, madame, si j'en crois vos propos lors de votre arrivée impromptue, vos lumières seraient supérieures à celles de votre fille. Je suis donc disposé à écouter vos explications.

— Au point où nous en sommes, grommela Jade en haussant les épaules. Ma fille ! Est-ce la première fois que tu pleures en générant l'absinthe ?

— Non, mère.

— C'est bien ce que je craignais. J'ai vu tes larmes. J'ai entendu ton histoire. Tu pleures ton fils. Même si c'est un impur, je comprends.

— Tu étais là, mère ?

— J'attendais. Je voulais voir. Et j'ai vu et entendu plus que je ne souhaitais. Pauvre ignorante, même si je concède que c'est en partie ma faute, ne sais-tu pas qu'une fée verte habitée par le chagrin ne doit pas transmuier l'absinthe ? Non. Ne réponds pas. Tu ne sais donc pas pourquoi non plus. Quand une fée pleure durant la concentration de lumière, ses larmes s'évaporent et contaminent l'absinthe de ses humeurs.

— De quelles humeurs parlons-nous ? coupa Cantovella. De celles que la médecine du siècle passé s'évertuait à évacuer au moyen de saignées ?

Révlusée à l'évocation de pratiques barbares, Jade plissa le nez.

— Non, lâcha-t-elle comme à regret. Je parle des humeurs d'un cœur brisé.

— J'entends bien mais, si j'ai bien compris, beaucoup de clients ont bu de l'absinthe polluée par ces larmes. Pourtant, on ne déplore que deux décès.

Jade soupesa le policier du regard. Intelligent pour un humain.

— C'est à cause des souvenirs vivants.

— Des souvenirs vivants ? s'ébahit Cantovella. Un peu comme des fantômes ?

— Oui et non. Il ne s'agit pas d'esprits revenus d'entre les morts mais de personnes qui reprennent vie à partir de souvenirs. Toutefois, cela ne se produit pas dans n'importe quelles circonstances. Il faut que la fée verte pleure un être cher et qu'elle éprouve de la colère à l'encontre de ceux qu'elle estime responsables de son décès. Si ses larmes coulent durant la distillation de l'absinthe, celle-ci est contaminée par son ressentiment. Le souvenir s'en prendra alors à celui qui la boira s'il a le malheur de faire partie de ceux considérés comme coupables.

— Oh ! s'écria Esméralda qui n'en savait rien car, en la bannissant, sa mère l'avait privée de l'enseignement auquel elle avait droit.

— Et que s'est-il passé au juste ? interrogea Cantovella.

— Tant que le coupable désigné ne boit pas de l'absinthe contaminée, reprit Jade, il ne risque rien mais, une fois qu'il en a bu, le souvenir vivant lui apparaît tel un spectre qui l'agresse puis essaye de posséder son corps pour exister à nouveau. Mais c'est impossible car il n'est qu'un souvenir confus et incomplet. La victime meurt alors que ses yeux sont transmués par la magie de l'absinthe.

— Pourquoi arrive-t-il cela aux yeux ?

— Le souvenir vivant prend forme dans le regard et il tente de pénétrer l'esprit de sa victime à travers le regard mais ne peut aller au-delà. Et c'est donc aussi dans le regard qu'il se consume.

— C'est de ma faute, sanglota Esméralda qui tenait les amis de son fils pour responsables de sa mort.

— Si je puis me permettre, glissa Cantovella. Nous pouvons considérer ces tragédies comme des accidents. Maintenant que nous savons, il nous faut détruire l'absinthe que vous venez de produire ainsi que toutes vos réserves.

— La remarque est pertinente, abonda Jade, plutôt étonnée par la compassion que manifestait l'humain, avant de se diriger vers sa fille pour lui arracher la fiole du cou. Et à l'avenir tu ne feras plus de bêtises.

— Mais la taverne ? risqua Esméralda.

— Il serait normal qu'une mère vienne en aide à sa fille, plaida Cantovella.

Outrée, mais pas complètement réfractaire à l'idée, Jade scruta l'inspecteur. Il en savait trop. Dommage. Il était assez intéressant pour lui faire envisager de réviser ses principes de pureté, vains somme toute, qui l'avaient condamnée à la solitude et éloignée de sa fille si longtemps. Mais ces pensées fugitives cédèrent la place à son intransigeance. Elle leva la fiole d'Esméralda au-dessus de sa tête.

— Non, mère ! s'exclama Esméralda.

Trop tard. Un rai de lumière verte jaillit du flacon pour frapper le policier. À la grande surprise des deux femmes, celui-ci ne parut pas incommodé. Circonspecte, Jade examina plus attentivement l'aura de l'humain. Protégé. Il était protégé par des puissances qui la dépassaient.

Cantovella soupira intérieurement. Il avait eu peur. Il n'aurait jamais pensé que la plume de Niamh³⁵ annulerait la magie des fées vertes. Cette plume de cygne d'un autre monde offerte par Niamh et qu'il avait utilisée sur ses conseils contre des créatures anciennes³⁶. Expérience qui l'avait marqué au point qu'en revenant d'Angleterre, il avait fait coudre dans sa redingote une poche secrète pour l'y cacher.

— Pour cette fois, madame, je veux bien passer l'éponge, dit-il d'un ton posé. Mais sachez que la prochaine fois, je

35. Plume gagnée dans la nouvelle *bansidh*.

36. Aventure que vous retrouverez dans la suite de *L'héritage du docteur Moreau*.

considérerai toute action de ce genre comme un attentat sur un agent des forces de l'ordre dans l'exercice de ses fonctions.

Jade s'inquiéta autant du flegme du policier, visiblement coutumier du surnaturel, que de la protection dont il bénéficiait et dont elle n'arrivait à déterminer l'origine malgré ses propres dons.

— Que comptez-vous faire ? demanda Esméralda, contrite. Je suis prête à assumer mes responsabilités.

Jade dévisagea sa fille comme si elle découvrait en elle une adulte.

— Rien, répondit Cantovella.

— Rien ? réagit Jade, interloquée.

— Oui, rien. Car je ne me vois pas soumettre à un juge votre magie de l'absinthe et encore moins lui expliquer les souvenirs vivants. Je serais vite suspecté d'absinthisme³⁷ ou de folie. En outre, hormis mes collègues et ma hiérarchie, il est inutile que l'on apprenne l'existence de fées vertes. Cela ne vous a pas réussi par le passé, et la population voit déjà bien assez de choses ou de gens extraordinaires. Elle finirait par avoir peur et la peur est très mauvaise conseillère.

— Mais vous devez faire un rapport, j'imagine, relança Jade.

— Oui. Il y aura un rapport officiel qui ne parlera pas de tout ça.

— Et que demandez-vous en échange ? reprit Jade qui ne croyait pas à l'altruisme.

— Oh ! Je ne comptais rien demander mais, puisque vous le suggérez, pourquoi pas. J'ai une question. Est-ce qu'un jour vous rendrez son pendentif à votre fille ?

— Son chagrin n'est pas de ceux qui s'éteignent facilement, répondit Jade.

Esméralda poussa un petit cri de consternation avant de baisser la tête, résignée.

— Mais, continua Cantovella, votre magie ne se limite pas à transmuier l'absinthe.

— Non, rétorqua Jade, mais son chagrin la contamine tout entière.

37. Alcoolisme spécifique à l'absinthe.

— Si par hasard vous me donnez son pendentif, votre fille sera-t-elle privée à jamais de magie ?

— Non. Je lui en fabriquerai un nouveau si nécessaire. Ceci dit, je ne vois pas ce que vous espérez. Vous ne pourrez pas user de sa magie.

— Même pour vous contacter ?

Jade se rembrunit et Cantovella poussa son avantage.

— Un jour, je pourrais avoir besoin de votre aide.

— Et vous croyez que je viendrais à votre secours ?

— Oh ! Je suis d'un naturel confiant. En attendant, pour éviter de futurs drames, je vais faire en sorte qu'Es-méralda ne considère plus Octave Granier comme responsable de la mort de son fils, car je connais le vrai responsable.

— Alors faites-le arrêter, jeta Jade.

— D'abord, je n'ai pas de preuve et, même si j'en avais, il serait difficile à atteindre. Non. La seule chose que je peux proposer, c'est de libérer Esméralda de son ressentiment envers le dernier des quatre amis.

* * *

L'inspecteur Tournadre, brusquement réveillé, se retint de sursauter. Le cercle froid qui pesait sur sa nuque ne pouvait être que le canon d'une arme à feu.

— Asseyez-vous lentement, dit une voix peu amène qu'il reconnut.

— Tu ne manques pas de culot, marmonna-t-il en obéissant.

L'inspecteur Cantovella lui plaça son revolver sous le nez.

— Maintenant, vous allez me dire pourquoi vous avez fait tuer Séverin Jeambert.

Tournadre jaugea son adversaire. Si celui-ci bluffait, cela ne se voyait pas. De plus, il n'avait pas hésité à s'introduire dans sa chambre d'hôtel. Jusqu'où irait-il ?

— Tu ne vas pas tirer de toute façon, dit Tournadre en pariant sur le risque que représentait une détonation.

— À votre place, je n'en serais pas si sûr, ironisa Cantovella avec un rictus mauvais.

Tournadre frémit. Non, il n'avait pas la certitude que l'homme de la Sûreté Générale ne commettrait pas de folie. Et puis, que risquait-il en parlant à ce père-la-morale ? Rien, puisque la Police spéciale des Chemins de fer lui avait donné toute latitude pour satisfaire aux exigences du préfet.

— Ces imbéciles ne devaient pas le tuer, admit-il d'un ton rogue.

Cantovella soupira.

— Leur avez-vous ordonné de ne pas le tuer ?

Tournadre secoua la tête.

— Je dois bien admettre que non.

— Merci.

— Merci ? s'étonna Tournadre.

— Pour la vérité.

— Et qu'en feras-tu, de la vérité ? Je ne passerai jamais devant un juge.

— Je sais, mais certaines personnes auront des réponses à leurs questions.

— La belle affaire, fit Tournadre en haussant les épaules.

À cette affirmation, Cantovella rangea son arme et partit sans un mot.

Interloqué, Tournadre regarda la porte se fermer derrière son agresseur tout en s'interrogeant sur les motivations de celui-ci. Il n'y comprenait rien. Que pouvait faire l'homme de la Sûreté Générale de ses aveux alors qu'il n'avait rien signé ?

Quand Cantovella sortit de la chambre, Jade et Esméralda se reculèrent pour le laisser passer. Après qu'il eut refermé la porte, il leur demanda si elles avaient entendu la confession. Elles répondirent par l'affirmative alors qu'elles le suivaient dans l'escalier. Ils se séparèrent devant l'hôtel.

* * *

Après avoir fait le point ensemble, les policiers de la Sûreté Générale se rendirent à la gendarmerie pour communiquer leurs conclusions. Dans leur version officielle,

la cause du décès des deux verriers aux yeux luminescents était une absinthe frelatée dont ils avaient détruit la totalité du stock. La piste remontait au Jura, loin de cette juridiction, d'où provenaient des plantes polluées par des produits chimiques délétères. La Sûreté Générale se chargerait de poursuivre les fournisseurs. À peine avaient-ils terminé leur rapport au commandant de la compagnie et à ses officiers subalternes que le maréchal des logis-chef Planoles se rua dans le bureau sans attendre de réponse à ses coups sur la porte.

— Nous avons une nouvelle victime aux yeux verts lumineux, s'exclama-t-il tout en saluant ses supérieurs.

— Ah ? s'étonna Bazoche, coupant court à une répartition des officiers. Et qui ça ?

— L'inspecteur principal Tournadre.

L'immense inspecteur de deuxième classe dévisagea son supérieur qui ne broncha pas, bien qu'il fût moins à l'aise qu'il n'y paraissait. Cantovella avait raconté sa petite escapade à Bazoche. Il n'avait pas prévu que les fées vertes offriraient de l'absinthe contaminée par les larmes à Tournadre. Pourtant, il n'était pas vraiment surpris et il se demanda s'il n'avait pas hypocritement fermé les yeux sur ce qui allait advenir. Il ne lut aucun reproche dans le regard de son subordonné. L'injustice et l'impunité de cet homme les avaient révoltés tous deux. Et ils savaient qu'il n'y aurait plus d'autres victimes.

Après quelques échanges avec Planoles, Cantovella partagea une présomption qui simplifierait la vie de tout le monde : Tournadre avait dû détourner à son profit de l'absinthe dont il ignorait la toxicité. Comme les gendarmes avaient ramassé à côté du corps une bouteille de fée verte, cette explication parut tout à fait plausible.

L'enquête était donc terminée mais Cantovella tenait, avant de remonter vers Paris, à informer Jean Baudot, le syndicaliste qui les avait accueillis, de la version officielle de l'absinthe frelatée, mais aussi de la véritable raison de la mort de Séverin Jeambert. Officieusement, Cantovella lui préciserait que le coupable avait payé la note. Comme le décès de Tournadre ne passerait pas inaperçu, Baudot

ferait la relation. Les tensions suscitées par le décès de Dreuilhes et Cinestet retomberaient puisqu'il ne s'agissait pas de meurtres politiques et les verriers grévistes resteraient pacifiques, comme le souhaitait le député Jaurès.

Dans le train ramenant la Brigade Spéciale à Paris, Cantovella eut la désagréable surprise de constater que Bazoche et Tissandier ne se souvenaient plus de la véritable cause du décès des verriers, alors qu'il leur avait tout raconté. Visiblement, ils n'en retenaient que la version officielle. Même après leur avoir rappelé l'existence des fées vertes, ceux-ci les oublièrent dans le quart d'heure qui suivit. L'inspecteur spécial se demanda s'il n'y avait pas un tour de Jade là-dessous et, aussi, si lui aussi allait perdre la mémoire quand il ôterait sa redingote, éloignant ainsi la protection de la plume de Niamh. Mais il avait la fiole d'Esméralda dans sa poche. Pourquoi la lui avoir donnée s'il ne savait plus à quoi elle servait ?

Le saut de l'express n° 56

Ce 22 octobre 1895 ne serait pas une bonne journée. Indifférent à la cadence régulière des pistons de sa locomotive, le mécanicien Guillaume-Marie Pellerin, maussade, rangea sa montre dans la poche de son bleu de chauffe en contemplant la gare Versailles-Chantier devant laquelle le train passait. Le Granville-Paris accusait sept minutes de retard sur l'horaire. La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest allait encore répercuter l'amende de retard sur le salaire du personnel de conduite.

Pellerin fit un signe au chauffeur Victor Garnier qui enfourna plusieurs pelletées de charbon. Le train express numéro 56 gagnerait peut-être quelques précieuses minutes. La pression de la vapeur s'élevant, le rythme des pistons augmenta et la locomotive accéléra.

En vue de la gare d'Ouest-Ceinture, le mécanicien actionna les freins à air et le train ralentit pour passer sans encombre les aiguillages. Pellerin relâcha les freins et le chauffeur enfourna une nouvelle pelletée. C'est à ce moment qu'une lueur bleue attira le regard du mécanicien. Elle émanait d'un curieux appareil à droite de la voie. Pellerin aperçut un homme posté derrière l'engin mais il ne put remarquer l'ondulation de l'air qui s'était formée devant la locomotive.

Quand le train s'engagea sur le viaduc qui franchissait l'avenue du Maine, le mécanicien trouva d'abord cela bizarre avant de s'affoler : comment avaient-ils pu arriver

jusqu'ici sans passer par les passages à niveau de la rue de la Procession et de la rue du Château ? Et donc sans avoir eu le temps de ralentir ? Comprenant que la locomotive était lancée trop vite pour la prochaine entrée en gare, il eut la présence d'esprit de déclencher le sifflet demandant aux conducteurs d'actionner le freinage d'urgence. Le chauffeur et lui tentèrent ensuite de renverser la vapeur, mais il était déjà trop tard pour sabler le foyer. Le conducteur-chef Albert Mariette serra le frein à main de son fourgon mais oublia de fermer le robinet de secours du frein à air, ce qui en réduisit l'efficacité.

Le train entra sous le hall de la gare Montparnasse à quarante kilomètres heures, ce qui eut pour effet de provoquer un début de panique qui se propagea dans la foule depuis le quai de la voie 6. Quand la locomotive pulvérisa le buttoir, le choc projeta Pellerin sur l'entrevoie et Garnier sur le quai. Sortie des rails, la locomotive laboura le béton avant d'éventrer le mur de façade de la gare.

Les chevaux entendirent le bruit avant tout le monde. Apeurés, ils prirent au dépourvu le cocher de la ligne Montparnasse-Étoile et tirèrent le tramway hippomobile bondé à trente mètres de la station. Étonnée, Marie-Augustine Aiguillard, marchande de journaux, regarda le véhicule s'éloigner de l'abri vide de voyageurs. Au tintamarre, elle leva la tête et eut juste le temps de voir la maçonnerie lui tomber dessus avant de l'écraser. Madame Pelletier, dont le kiosque accolé à la façade était dans le prolongement de la voie 6, fut plus chanceuse : quand elle vit surgir la locomotive au-dessus du vide, elle eut l'heureux réflexe de s'enfuir.

Dans un grand fracas, la machine bascula, écrasa le kiosque-abri dans son élan pour se planter en contrebas, entre les rails du tramway. Le tender³⁸ bascula à son tour mais le premier wagon s'arrêta au bord du vide, neuf mètres au-dessus de la chaussée. Au même moment, toutes les pendules électriques de la gare se bloquèrent, sur seize heures très exactement.

38. Wagon derrière la locomotive à vapeur transportant le charbon et l'eau.

* * *

L'inspecteur principal Jules Ducreux soupira. Pour lui, l'affaire était claire. Pour rattraper son retard, le train avait dépassé les vitesses réglementaires et n'avait pas assez ralenti avant son arrivée en gare. Pellerin avait d'ailleurs avoué que le train accélérât encore à la sortie d'Ouest-Ceinture. Néanmoins, Ducreux n'aimait pas le tour que prenait l'interrogatoire. Il jeta un œil mauvais au jeune homme assis en retrait, livre-mémoire fermé sur les genoux. L'inspecteur de troisième classe Eugène Tissandier souriait comme s'il avait fait une bonne affaire. Il était arrivé en même temps que le mécanicien de l'express numéro 56, avait brandi une carte de la Sûreté Générale et s'était imposé en tant qu'observateur dans le bureau de la Police des chemins de fer de la gare Montparnasse.

Légèrement commotionné, Guillaume-Marie Pellerin avait été libéré par le médecin qui l'avait rapidement ausculté. Encore perturbé, il tournait sa casquette entre ses mains tout en contemplant une déchirure de son bleu de chauffe, stigmate de sa chute dans l'entre-voie. Ducreux invita d'un geste l'inspecteur de deuxième classe Gustave Leroy, son adjoint, à reprendre l'interrogatoire.

— Vous avez affirmé à deux reprises que vous n'avez à aucun moment vu le passage à niveau de la rue de la Procession ni celui de la rue du Château.

Pellerin s'inclina encore plus.

— Pourtant, continua Leroy, le docteur Montel, qui vous a examiné, n'a senti dans votre haleine aucune effluve d'alcool. Il n'a d'ailleurs observé aucun symptôme d'ébriété. L'inspecteur principal et moi-même sommes en plein accord avec ces observations. Le docteur Montel a toutefois émis une hypothèse, hypothèse qu'il est dans l'incapacité de confirmer. Monsieur Pellerin, avez-vous eu une syncope ?

Le mécanicien releva la tête, sa moustache grise frémissant de colère contenue, ce sentiment d'injustice qui naît quand la bonne foi est contestée.

— Non, lâcha-t-il.

— Alors, comment expliquez-vous cela ?

Le mécanicien haussa les épaules.

— Je ne peux pas l'expliquer. Quand le train est sorti de l'aiguillage Ouest-Ceinture, il est tout de suite arrivé sur le viaduc.

— Comme ça ? s'agaça Ducreux en claquant des doigts.

— Comme ça, admit Pellerin en s'affaissant sur son siège.

L'inspecteur principal se renfrogna. Le mécanicien leur cachait forcément quelque chose mais il ne changeait pas sa version des faits. Ducreux ne put retenir une pointe acerbe.

— Et comment l'express 56 a-t-il sauté depuis Ouest-Ceinture jusqu'au viaduc ? Par l'opération du Saint-Esprit ?

Pelletier prit l'air buté du persécuté qui a raison.

— Si vous permettez, intervint Tissandier.

Ducreux se retourna, prêt à rembarquer cet inspecteur de troisième classe, mais il se contint. Comme il n'avait rien à perdre, il opina sèchement.

— Je vous crois, monsieur Pellerin commença Tissandier.

L'inspecteur principal se crispa mais le mécanicien se détendit.

— Il est important, reprit Tissandier, pour ces messieurs et pour moi-même de comprendre comment ce saut a pu se produire.

Pellerin leva les mains au ciel en signe d'exaspération mais Tissandier le rassura d'un geste.

— Vous non plus, vous ne comprenez pas. Et c'est bien normal. Je vais donc vous demander de faire un petit effort de mémoire. Quand le train est sorti des aiguillages d'Ouest-Ceinture, avez-vous remarqué quelque chose d'insolite ?

Pellerin réfléchit longuement. Soudain, il s'illumina.

— Oui. Il y avait une machinerie bizarre à droite des voies.

— Bien, l'encouragea Tissandier. Que pouvez-vous me dire de plus ?

— Il y avait un homme derrière.

— Pourriez-vous le décrire ?

— Non.

— Ce n'est pas grave. Rien d'autre ?

Le mécanicien hésita puis il tapa du poing dans la paume de sa main.

— Il y avait une étrange lumière bleue.

— Bleue ? répéta Tissandier.

— Bleue.

Tissandier rayonna de triomphe. Il avait pris l'initiative de s'intéresser à cette catastrophe et il avait eu raison. C'était la première affaire qu'il détectait. Il ouvrit le livre-mémoire posé sur ses genoux et se concentra dans une apparente lecture. Avant que l'inspecteur principal ne s'impatientât, le jeune homme releva la tête puis fixa tour à tour Ducreux et Leroy.

— Messieurs, je suis au regret de vous annoncer que vous êtes dessaisis de cette affaire.

— Comment osez-vous ? s'insurgea l'inspecteur de deuxième classe en se levant brusquement de son siège.

Tissandier brandit son livre.

— Vous savez ce que c'est, je présume.

— Bien sûr, répartit Ducreux, un livre-mémoire.

— Et vous en connaissez les nouveaux usages.

La grimace de l'inspecteur principal répondit à sa place. Tissandier ouvrit son livre-mémoire face à Ducreux qui reconnut le tampon de la Sûreté Générale et la signature du commissaire Hennion.

— Mais nous avons prévenu monsieur Bertulus, tenta-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur l'inspecteur principal. La Brigade Spéciale transmettra le dossier à monsieur le juge d'instruction. Si nécessaire, bien sûr.

* * *

L'attention de la foule était portée sur la locomotive plantée dans le sol et appuyée contre la gare. Les policiers, nombreux, repoussaient tant bien que mal les badauds et veillaient à la sécurité de Monsieur Dupuy-Dutemps, le

ministre des Travaux publics, et de Monsieur Lépine, le préfet de police de Paris, présents sur les lieux dès dix-sept heures trente. Aussi, personne ne remarqua la voiture inhabituelle qui arriva, ni ses étranges passagers.

Un marchepied jetait ses ailes comme un goéland pour faire garde-boue au-dessus de roues à rayons enserrées dans des pneumatiques. Un capot arrondi, fendu de multiples aérations frontales et latérales, plongeait vers l'avant pour couvrir le moteur dont le plus révolutionnaire n'était pas visible, notamment un allumage électrique³⁹.

Le conducteur, coiffé d'un *deerstalker*, casquette à deux visières, et vêtu d'une redingote, quitta rapidement la banquette pour inviter la passagère à descendre. Appréciant la galanterie, celle-ci posa ses doigts gantés d'ivoire sur la main tendue mais n'eut pas besoin d'aide pour sauter sur la chaussée. Une grande capeline maintenait son visage dans l'ombre mais son tailleur carmin ourlé de fourrure fine n'avait rien de discret. Le passager du strapontin arrière, un colosse engoncé dans un costume gris à carreaux ocre et dont les épais favoris blonds jaillissaient d'une casquette irlandaise, descendit pesamment.

— Satisfait de votre Robur, inspecteur ? demanda la jeune femme.

Le massif inspecteur de deuxième classe Barthélémy Bazoche ne put se retenir de pouffer. L'inspecteur spécial Alexandre Cantovella et Lucy Westenra, responsable de la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques, affectaient de ne pas afficher leur relation privée. Cantovella foudroya d'un regard plus amusé qu'irrité son adjoint.

La Sûreté Générale venait de réceptionner cette voiture moderne, conçue par Robur, l'ingénieur en chef de la dite Compagnie, troisième d'une petite série destinée à la Brigade Spéciale.

— Oui, Lucy, et le commissaire Hennion remercie monsieur Moreau.

39. *La Sirène*, construite en 1899, préfigurait les voitures modernes avec le moteur à l'avant, les deux cylindres en V, le refroidissement par air, la transmission sans chaîne, la boîte de vitesses à pignons baladeurs et l'allumage électrique... La Compagnie des Intelligences Botaniques a seulement conçu ses propres modèles avec une légère avance sur ce prototype.

Alors que la jeune femme relativisait d'un geste le cadeau de son employeur, le trio gagna une entrée latérale de la gare. Deux policiers soupçonneux voulurent leur barrer le passage, mais ils devinrent excessivement défectueux à la vue des cartes de la Sûreté Générale. Le trio monta à l'étage des quais et s'arrêta un instant pour contempler le train dont une partie des wagons était sortie de la voie et dont l'extrémité perçait le mur.

Cantovella s'intéressa à une pendule dont les aiguilles étaient bloquées sur seize heures, l'heure présumée de l'accident. Intrigué, il observa les autres pendules pour constater que celles-ci affichaient la même heure. Il parcourut des yeux le hall et les quais d'où passagers et badauds avaient été évacués. Seuls des policiers et du personnel de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest s'affairaient autour du train. Bazoche, qui avait fait la même analyse, allait parler quand l'inspecteur spécial repéra un chef de quai et le héla.

— Oui, monsieur ? fit ce dernier quand il fut à proximité.

Cantovella, tout à son idée, ne pensa pas à se présenter.

— Pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, si ces pendules sont mécaniques ?

Le chef de quai sourit, soulevant une moustache débonnaire. Il regarda le cadran le plus proche et, découvrant l'heure indiquée, leva des sourcils étonnés.

— Notre gare est moderne, monsieur, ces pendules sont électriques.

— Croyez-vous que l'express 56 ait pu endommager quelque chose ou sectionner des câbles, coupant ainsi l'alimentation en électricité des pendules ?

Le chef de quai, pensif, pinça sa courte barbe et jeta un œil en direction du train.

— Non, monsieur. Il n'y a aucune raison logique à l'arrêt des pendules.

— Je vous remercie.

— Je vous en prie.

Le chef de quai s'éloigna en examinant chaque pendule qu'il rencontrait.

— Qu'en penses-tu ? laissa échapper Lucy.

— Que nous aurons besoin de scientifiques, répondit Cantovella en sortant un livre-mémoire de sa redingote. Je vais demander à Giuliana de venir.

— Je pense que mademoiselle Lobbia devrait se rapprocher de Marie, dit Lucy.

— Marie ? s'enquit Bazoche.

— Mademoiselle Sklodowska, répartit Lucy, madame Curie maintenant.

— Il y a sans doute eu un problème électromagnétique, coupa l'inspecteur spécial, je fais confiance à Giuliana pour requérir l'aide nécessaire.

Cantovella, ayant été, comme Bazoche, inspecteur de la Police des chemins de fer, il connaissait l'agencement de la gare Montparnasse et guida ses deux compagnons vers le bureau où les attendait Tissandier.

L'accueil ne fut pas cordial. L'inspecteur principal Ducreux et l'inspecteur de deuxième classe Leroy s'agacèrent de l'irruption de la Sûreté Générale mais, surtout, ils acceptèrent difficilement d'être exclus de l'interrogatoire. Quand la porte fut refermée, Cantovella salua le mécanicien, se présenta puis présenta Lucy et Bazoche. Si Pellerin s'étonna de la présence de la jeune femme, il ne le montra pas. Par contre, il fixa d'un air inquiet ses yeux verts qui flamboyaient dans l'ombre de la capeline. Il se demanda si certaines rumeurs relatives au personnel de la Compagnie des Intelligences Botaniques étaient fondées.

L'inspecteur spécial félicita le jeune Tissandier pour son flair puis écouta son résumé. Une fois celui-ci terminé, il sortit de la poche intérieure de sa redingote deux livres-mémoires de poche. Il tendit le plus neuf au mécanicien.

— Je ne vais pas vous interroger à nouveau, monsieur Pellerin. Notre jeune ami vous a posé toutes les questions nécessaires. Nous allons procéder d'une manière moins conventionnelle. Nous avons besoin de voir ce que vous avez vu.

Le mécanicien regarda le petit livre dans ses mains. Comme tout le monde, il connaissait l'existence des livres-

mémoires mais il les croyait exclusivement réservés à une élite. Cantovella lui annonça que celui qu'il lui avait donné serait définitivement appairé à sa personne puis expliqua son utilisation. Quand Pellerin eut compris, l'inspecteur spécial ouvrit son propre livre-mémoire sur des pages blanches et invita le mécanicien à faire de même.

— Je vais vous demander de vous concentrer, dit Cantovella. Vous ne devez penser qu'à l'appareil que vous avez vu à droite des voies à la sortie des aiguillages d'Ouest-Ceinture. Vous devez aussi penser que c'est à moi que vous envoyez cette image et que j'en suis l'unique destinataire.

— Mais je ne m'en souviens pas bien, fit Pellerin contrarié.

— Ne vous inquiétez pas, votre esprit en a conservé l'empreinte.

Dubitatif, le mécanicien s'exécuta. À sa grande surprise, une image apparut sur les pages blanches, aussi nette qu'une photographie, et même plus, en couleurs de surcroît. Lucy se pencha sur le livre-mémoire de Cantovella qui avait reçu l'image.

— Il n'y a aucun doute possible, murmura-t-elle en désignant le cylindre à la paroi semblable au verre et qui contenait une matière bleue luminescente, il s'agit d'une unité énergétique martienne.

L'inspecteur spécial grimaça.

— Votre Compagnie n'a-t-elle pas l'exclusivité du traitement des artefacts martiens après leur défaite en Grande-Bretagne ?

— Si, mais nous ne pouvons pas couvrir tous les territoires concernés, et on ne peut pas empêcher la contrebande.

Cantovella opina avant d'examiner l'image. Le visage de l'homme derrière l'appareil était dans l'ombre d'un chapeau de type Fedora et, donc, inexploitable. Après une brève réflexion, il ordonna à l'inspecteur de troisième classe Tissandier d'accueillir Giuliana Lobbia, ce qui enthousiasma le jeune homme qui la courtisait. Le duo devrait chercher si d'autres appareils électriques étaient tombés en panne autour de la gare et, si oui, déterminer

dans quel périmètre. Ils effectueraient ensuite les mêmes recherches autour de l'aiguillage d'Ouest-Ceinture.

Grâce à son livre-mémoire, l'inspecteur spécial contacta Armand Lavarède qui possédait *Le Petit Journal*. Lui et Bazoche le rejoindraient pour chercher tous les cas de déplacements étranges dans l'espace ou des témoignages relatifs à des lumières bleues.

Enfin, Cantovella s'attaqua au plus difficile. Il dut convaincre Pellerin que le juge d'instruction, au mieux, le considérerait comme fou, au pire estimerait qu'il se moquait de lui. Dans les deux cas, le mécanicien en pâtirait. Ils mirent donc au point une version plausible pour Paul Bertulus. Ainsi, Pellerin devrait s'en tirer avec une amende que la Sécurité Générale rembourserait sur ses fonds occultes.

* * *

Quand Alexandre Cantovella entra dans la cellule, il plissa le nez. Le vieil homme hirsute assis sur le lit lui sembla désespéré. Habillé d'un pyjama informe gris, Onésime Lecouvreur leva les yeux vers lui et se recroquevilla comme s'il allait être maltraité. Le patient avait été provisoirement interné dans l'infirmerie psychiatrique que la préfecture de police de Paris possédait au sein de la clinique des aliénés de Sainte-Anne. Barthélémy Bazoche entra à son tour, précédant un homme blond avec une barbe à l'impériale et vêtu d'un macfarlane vert, Armand Lavarède auquel l'inspecteur spécial avait dû concéder une exclusivité. Un policier obséquieux et un infirmier soupçonneux apportèrent trois chaises. L'affaire du tueur à la Méduse⁴⁰ avait, grâce au journal de Lavarède, contribué au prestige de la Brigade Spéciale mais elle gardait une réputation assez trouble.

Le policier et l'infirmier sortirent et fermèrent la porte. Pour dénouer la tension, Cantovella et ses compagnons s'assirent. Onésime Lecouvreur se détendit légèrement, se redressa et observa les trois hommes.

40. Dans le roman *L'héritage du docteur Moreau*.

— Bonjour, monsieur Lecouvreur, dit celui du milieu en souriant. Je suis l'inspecteur spécial Cantovella, de la Sûreté Générale. Voici l'inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche et monsieur Lavarède, directeur du *Petit Journal*.

— Et du *Vingtième Siècle*, ajouta ce dernier.

Lecouvreur dévisagea Lavarède qui ne ressemblait pas aux journalistes qui l'avaient questionné tout en le harcelant de moqueries. Les deux inspecteurs ne ressemblaient pas non plus aux policiers qui l'avaient molesté et enfermé ici.

— Nous sommes venus, reprit Cantovella, pour que vous nous racontiez comment vous êtes arrivé dans le réservoir de la Vanne.

Lecouvreur se renfrogna. L'inspecteur spécial leva la main.

— Ne vous inquiétez pas. Nous souhaitons entendre les événements tels que vous les avez vécus. Nous n'avons pas de préjugés et nous ne vous croyons pas fou. D'ailleurs, nous ferons les démarches nécessaires pour votre libération.

Le vieil homme, méfiant, chercha la duplicité dans les visages qui lui faisaient face mais il n'en trouva pas. Ce fut d'un ton presque allègre qu'il narra ses aventures.

Lecouvreur avait l'habitude de se promener au parc Montsouris et de flâner autour du lac. Deux semaines plus tôt, alors qu'il arrivait à proximité du lac, il avait eu la sensation bizarre de voir l'allée devant lui onduler comme un tissu froissé. Il avait fait un pas de plus et s'était retrouvé au-dessus d'un bassin rempli d'eau dans lequel il était tombé. Il savait nager, mais mal. Affolé et empêtré dans ses vêtements, il s'était débattu et avait bu la tasse. Heureusement, les employés des eaux qui inspectaient le réservoir l'avaient entendu crier et l'avaient repêché avec des gaffes. Ensuite, il avait été interrogé par la police, qui n'avait pas cru son histoire et l'avait expédié à Sainte-Anne.

Le vieil homme cessa son récit, essoufflé d'avoir parlé vite de peur d'être interrompu, et s'étonna du sérieux qu'affichaient ses interlocuteurs. L'inspecteur spécial prit la parole.

— Merci, monsieur Lecouvreur. Nous nous intéressons surtout au moment où vous avez vu l'allée onduler et aux quelques secondes qui ont précédé votre saut particulier. Avez-vous remarqué, dans le parc, quelque chose d'anormal ou d'insolite, ou encore une personne avec un comportement étrange ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Non. Je suis désolé.

— Pas même une lumière bleue ou une curieuse machine ?

— Non.

— Si je puis me permettre, intervint Lavarède.

— Je vous en prie, fit Cantovella.

— Monsieur Lecouvreur, avez-vous croisé des gens quand vous vous approchiez du lac ?

— Euh, oui. Des enfants, une, non, deux femmes et un homme aussi.

L'inspecteur spécial sourit. La question pertinente du journaliste l'incita à sortir deux livres-mémoires de sa redingote. Cantovella se leva et donna le plus neuf au vieil homme ébahi. Il expliqua, ainsi qu'il avait procédé avec le mécanicien, comment utiliser le livre-mémoire. L'apprentissage fut plus long mais, au bout d'une heure, les trois hommes quittèrent la cellule avec les portraits nets d'un homme et de deux femmes.

Le policier mielleux et l'infirmier maussade, transportant les trois chaises, les guidèrent vers le second patient, une patiente en l'occurrence.

Adrienne Reclus, dont la robe et le châle noirs soulignaient l'âcreté émanant de sa personne, renifla à leur entrée dans sa cellule et leva sèchement son menton. Elle regarda avec dédain le policier et l'infirmier placer les chaises puis s'éclipser. Elle toisa le trio resté dans la pièce en fermant son visage rond mais revêché. Cantovella choisit de ne pas s'asseoir tout de suite. Il avait déjà eu affaire à ce genre de despote de quartier qui ne vit que pour régner sur les épouses et les jeunes filles discrètes de son environnement.

— Bonjour, madame Reclus, dit froidement Cantovella pour affirmer son autorité. Je suis l'inspecteur spécial Cantovella de la Sûreté Générale.

Il ne présenta pas ses deux compagnons, jouant le mâle dominant pour qui ses collaborateurs importent peu. La femme le défia du regard mais la mention appuyée de la Sûreté Générale avait semé l'inquiétude. Elle finit par baisser les yeux.

— Bien, reprit Cantovella en s'asseyant et en invitant d'un geste chacun à faire de même. Votre sortie de cet établissement dépend de votre coopération. Je m'intéresse aux événements que vous avez vécus et qui vous ont amenée ici. Je ne veux que la stricte vérité. Si vous brodez pour nous faire croire que vous n'êtes pas folle, vous resterez ici. Je ne crois pas que vous soyez folle mais ne me prenez pas pour un imbécile. Compris ?

La femme, sur la défensive, acquiesça.

— Je vous écoute, asséna Cantovella.

Adrienne Reclus avait l'habitude de traverser le parc Montsouris, chemin un peu plus long mais agréable entre l'école de dressage près de laquelle elle habitait et l'asile des femmes enceintes où elle travaillait. Deux semaines plus tôt, comme à chaque fois, elle était entrée dans le parc côté porte d'Arcueil puis avait marché vers le nord. Après être passée sous la ligne de Sceaux, elle avait remarqué un photographe avec un appareil étrange sur la pelouse, avait cru voir un flash, bleu et s'était retrouvée dans le lac, à un endroit où elle n'avait pas pied. Comme elle ne savait pas nager, elle avait paniqué et hurlé. Deux gardiens du parc étaient venus à son secours. Encore sous le coup de l'émotion, elle avait raconté son histoire sans réfléchir aux conséquences. Les gardiens l'avaient confiée aux policiers qui, après l'avoir entendue, l'avaient internée dans l'infirmierie psychiatrique de la préfecture de police de Paris.

— Je vous remercie, madame, dit Cantovella d'un ton affable à la fin de son récit. Je vais pouvoir faire procéder à votre libération. Toutefois, j'ai une dernière chose à vous demander.

Il sortit deux livres-mémoires de sa redingote et tendit le plus neuf à la femme qui eut un recul comme devant un objet satanique.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-il. J'ai besoin du portrait du photographe. Je vais vous expliquer. Ce livre n'est pas diabolique. Une fois que vous l'aurez utilisé, il vous appartiendra définitivement. J'imagine que vous serez la seule à en posséder un dans votre quartier.

L'inspecteur spécial fit mouche. Adrienne Reclus se rengorgea et prit le livre-mémoire du bout des doigts. Les explications furent laborieuses mais les trois hommes repartirent avec le portrait du soi-disant photographe qui ne correspondait à aucun de ceux communiqués par leur précédent témoin.

Devant la clinique des aliénés, Lavarède demanda à Cantovella et Bazoche ce qu'ils pensaient de tout cela.

— Il y a sûrement eu des cas similaires, répondit l'inspecteur spécial, des personnes qui ont tu leur mésaventure et ont ainsi échappé à l'internement.

— C'est probable, convint le journaliste.

Cantovella pensa à haute voix.

— Je crois que l'accident sur lequel nous enquêtons est le résultat d'une expérience grandeur nature ou peut-être d'une utilisation ratée. La mise au point a été précédée d'échecs comme en témoignent nos deux témoins internés. Je parie même que les premiers essais ont dû produire des effets cocasses, si ce n'est désastreux.

Quand il se tut, les trois hommes échangèrent un regard consterné alors qu'ils essayaient d'imaginer les scènes en question. Cantovella se demanda s'il était opportun d'étudier tous les faits étranges des mois précédents.

— Tout ça s'est passé pas très loin de Sainte-Anne, intervint l'inspecteur de deuxième classe en dodelinant de la tête.

— Vous avez raison, répartit Lavarède. Les victimes pouvaient passer pour des évadés de la clinique et, du fait de cette proximité, en racontant ce qu'elles avaient vu, elles ne faisaient que confirmer cette hypothèse. C'est astucieux. Soit les malheureux témoins de ces étranges

phénomènes se taisaient, soit ils couraient le risque de se faire interner.

— C'est assez malin en effet, convint l'inspecteur spécial. Le parc Montsouris est voisin du réservoir de la Vanne et l'aiguillage d'Ouest-Ceinture n'en est qu'à deux stations de Petite Ceinture. Notre homme doit déplacer un appareillage *a priori* encombrant. Je parie qu'il réside dans les environs.

— Quelle est la suite des opérations ? s'intéressa Lavarède.

— Eh bien, nous diffuserons ce portrait dans les commissariats de Paris et les gendarmeries de la périphérie mais, d'abord, je vais le transmettre à nos amis de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Avec un peu de chance, ils connaissent notre homme.

* * *

Le sommelier du *Grand Café des Capucines* s'éloigna discrètement après avoir rempli les verres de vin. L'inspecteur spécial Cantovella contempla un instant les gants ivoire posés sur la nappe puis fixa les yeux verts flamboyants de Lucy Westenra, la responsable de la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Elle avait ôté sa capeline, libérant les ondulations brunes de ses longs cheveux.

— Pourquoi ce dîner, Lucy ?

— J'aime ce lieu où, pour la première fois, je me suis ouverte à toi, même si notre soirée a été douloureusement interrompue.

La jeune femme, qui avait parlé à voix basse pour ne pas choquer les autres clients par son tutoiement, s'assombrit au souvenir du rapt du docteur Moreau. L'inspecteur posa sa main sur la sienne. Elle haussa les épaules en soupirant, comme pour évacuer un poids et sourit.

— J'aime aussi ce lieu, dit Cantovella qui regarda ostensiblement les gants. Où en est le docteur Dufresne ? Cela fait environ six mois, si je ne m'abuse, qu'il a inhalé de la fumée noire⁴¹.

41. Dans le roman *L'héritage du docteur Moreau*.

— Le métabolisme de Léopold n'évolue pas. Le besoin hématophagique ne se manifeste toujours pas et il ne souffre pas de photophobie. Il peut donc vivre en plein jour et à l'extérieur.

Le ton de la jeune femme mêlait envie, espoir et crainte. Elle ne s'inquiétait pas de l'inhalation douloureuse qui la délivrerait définitivement du traitement quotidien qui inhibait ses appétits de sang et la protégerait imparfaitement de son allergie à la lumière. Elle avait peur que la pigmentation de peau consécutive, grisâtre, ne détournât d'elle l'homme qu'elle aimait.

— J'aime toutes les nuances de gris, murmura Cantovella.

La jeune femme se détendit. Son compagnon avait lu dans ses pensées.

— Je ne doute pas de toi, Alexandre, souffla Lucy en baissant les yeux.

Les doigts de l'inspecteur pressèrent tendrement ceux de la jeune femme. Elle sourit, les yeux embués, puis se ressaisit. Elle se baissa pour sortir du sac posé sur la chaise voisine un livre-mémoire de poche.

— Tu as ton *smart-book* ?

Cantovella s'amusa, comme à chaque fois, du nom qu'avait donné la jeune Anglaise aux livres-mémoires de poche. Il sortit le sien de sa veste.

— Je ne pouvais pas te communiquer officiellement certaines informations, commença la jeune femme.

— Certaines informations obtenues par des moyens dont la légalité pourrait être contestée ? ironisa l'inspecteur spécial.

Lucy prit une mine ingénue et désigna le livre-mémoire de Cantovella.

— Oh ! Il se trouve que nous observons nos concurrents mais, surtout, que nous surveillons les fabricants d'armes, bellicistes par essence, comme Krupp en Allemagne.

Après avoir ouvert son livre-mémoire, Cantovella attendit que Lucy se concentre sur le sien. Très vite une image se matérialisa. Deux hommes se serraient la main. Il reconnut dans le premier le « photographe » vu par

Adrienne Reclus et, dans le second, Henri Schneider, président de Schneider et Compagnie, géant français de l'armement, mais aussi député du Creusot, ville où siégeait son entreprise. Boulangiste à son premier mandat, celui-ci était favorable à la guerre.

— Je suis impressionné, souffla Cantovella. Nos services ne sont pas aussi efficaces. Il est probable que notre homme souhaite vendre le brevet de son invention à Schneider et Compagnie. Cette machine procurerait un avantage considérable à l'armée française et donnerait un argument valable aux bellicistes pour nous entraîner dans un conflit avec les Prussiens.

— C'est tout le problème, admit Lucy. Et nous pensons que l'accident de la gare Montparnasse était la conséquence d'une démonstration.

— Notre homme n'avait pas imaginé que le mécanicien tenterait de combler le retard du train, gronda Cantovella. Du coup, le train est arrivé bien plus vite que prévu à Ouest-Ceinture et quand, après son saut, il est ressorti sur le viaduc, il était trop tard pour freiner. Nous avons eu de la chance qu'il n'y ait eu qu'une seule victime.

— Puisque nous parlons de l'accident... Suite à plusieurs échanges avec mademoiselle Lobbia, Marie a émis l'hypothèse qu'une onde électromagnétique a perturbé les appareils électriques dans un périmètre englobant les voies entre la gare Montparnasse et le viaduc de l'avenue du Maine. Monsieur Curie est du même avis.

L'inspecteur spécial nota que Lucy avait une relation plus familière avec la physicienne, qu'elle nommait par son prénom, qu'avec son époux. Il tourna une page de son livre-mémoire et sollicita la dernière communication de la jeune scientifique détachée auprès de la Brigade Spéciale. Elle s'inscrivit sur la page blanche.

— Giuliana et notre jeune inspecteur de troisième classe n'ont relevé aucun incident impliquant des appareils électriques près de l'aiguillage d'Ouest-Ceinture, annonça-t-il.

— J'en déduis que la perturbation ne concerne que l'arrivée du saut.

— Probablement. Et que disent nos physiciens de ce que nous appelons le saut ?

Lucy hésita brièvement sur la formulation.

— Ils sont très prudents. Ils ont parlé de trou dans l'espace et le temps, ou d'une compression de l'espace et du temps reliant deux endroits, ou encore d'un passage par une autre dimension.

— Nous avons déjà eu de sérieux problèmes avec des manipulateurs du temps et de l'espace. S'ils se mettent maintenant à faire des trous dedans, ils risquent de les déchirer définitivement.

— Marie a évoqué les dangers de telles opérations, mais pas en ces termes.

— J'imagine. Malheureusement, nous avons d'autres cas de saut.

— Ah ?

L'inspecteur spécial relata les témoignages des deux patients internés. Étant donnés les dimensions moindres des sauts et le temps écoulé depuis ces événements, il estima inutile que Giuliana enquête sur ceux-ci. Il s'intéressa à nouveau aux deux hommes qui se serraient la main sur l'image reçue par son livre-mémoire.

— Tu ne m'as pas dit qui était ce savant fou.

— C'est juste, convint Lucy. Monsieur Edouard Albert Hamilton-Gordon, un ingénieur anglais.

— Quelqu'un connu de la Compagnie ?

— Robur l'avait repéré avant l'invasion de la Grande-Bretagne. Depuis, il n'avait plus entendu parler de lui, même après la libération.

— Étant sur place, il a pu récupérer des unités énergétiques martiennes.

— Oui, et je ne te cache pas que Robur est très intéressé par son invention.

— Le contraire m'aurait surpris. As-tu son adresse ?

— Bien sûr, dit la jeune femme en se penchant sur son livre-mémoire pour la transmettre, avant d'ajouter. Je dois aussi te dire que nos physiciens ont postulé que l'énergie nécessaire à ces sauts dépassait celle fournie par une unique pile martienne. Ils en ont donc conclu que l'appareil

observé par le mécanicien du train n'est que l'élément mobile d'une machinerie plus complexe et plus grande à laquelle il est relié par les... trous. Comme l'appartement de monsieur Hamilton-Gordon n'est pas très spacieux, j'ai chargé Misty de le filer pour localiser le lieu où est entreposée la machinerie en question.

Cantovella sourit à l'évocation de la Femme-Chatte qui avait dû suivre l'Anglais en bondissant de toit en toit. Ainsi, la Compagnie menait ses propres investigations.

— L'a-t-elle trouvée ?

— Oui, il semblerait que le bâtiment appartienne aux entreprises Schneider.

— Voilà qui est fâcheux. Schneider contrôle donc déjà cette invention. Et nous avons un autre problème.

— Quel est-il ? s'inquiéta Lucy.

— Oh, trois fois rien. Comme l'accident sera imputé à de petites erreurs du mécanicien et du conducteur-chef, nous ne pourrons ni impliquer ni inculper notre bon Hamilton-Gordon. De toute façon, il n'y a aucune jurisprudence relative aux trous dans l'espace et le temps.

— La Brigade Spéciale ne va pas arrêter monsieur Hamilton-Gordon ?

— Si, mais la suite à donner ne va pas être simple. Quant à son invention...

— La Sûreté Générale dispose-t-elle d'un endroit suffisamment sûr pour garder ce genre d'invention hors de portée des bellicistes ?

— Je dois reconnaître que non. Le commissaire Henion y travaille mais, comme notre brigade rend maintenant des comptes à l'Élysée, il doit manœuvrer pour ne pas être englué dans la politique.

— C'est ennuyeux, soupira Lucy.

Elle s'abîma dans la réflexion tout en tapotant ses lèvres du doigt. Soudain, un sourire matois illumina son visage.

— Je crois que j'ai une solution.

— Hmm, hmm, fit l'inspecteur spécial en fixant les yeux verts flamboyants de la jeune femme.

* * *

Minuit approchait. Un homme sortit de l'immeuble qui, tel un paquebot, surplombait de son étrave l'escalier qui descendait de la voie interrompue neuf mètres au-dessus de l'avenue Montsouris. Il rejoignit deux autres hommes de l'autre côté de la rue des Artistes. Malgré l'heure tardive, le trio était repérable, à cause des réverbères à bec de gaz de l'avenue en contrebas qui participaient de la politique parisienne de la nuit abolie.

— J'ai visité l'appartement, chuchota le premier. Il n'y a personne.

— Nous le savions, murmura Cantovella. J'espère que tu n'as rien touché.

Si la culpabilité effleura le visage de Tissandier, elle se perdit dans la clarté diffuse. Malheureusement, il bafouilla.

— J'ai juste regardé la machine.

— Avec les doigts ? ricana Bazoche.

— Des issues ? coupa l'inspecteur spécial.

Embarrassé, le jeune inspecteur de troisième classe rangea les mains dans les poches de son manteau. Comme prévu, il avait effectué un repérage dans l'immeuble afin d'en évaluer les possibilités d'évasion mais, dévoré de curiosité, il était entré par effraction dans l'appartement pour y découvrir pourquoi l'éclairage avait été laissé et aussi pourquoi il était aussi intense. Une fois à l'intérieur, il avait compris. L'ampoule à filament pendue au-dessus de l'étrange appareil occultait la luminescence d'un tube rempli d'une matière bleue mouvante, évitant ainsi d'intriguer le voisinage.

— Non. Un seul escalier, pas d'accès au toit.

L'inspecteur spécial opina. Il craignait un autre mode de fuite.

— Bien. Va surveiller l'escalier au bout de la rue.

Tissandier s'exécuta. Cantovella scruta la pénombre à l'autre extrémité de la voie. Des personnes parlant fort passèrent rue de l'Aude et disparurent. L'atelier d'artiste un peu plus loin semblait en sommeil. Ici, il était difficile

de passer inaperçu. Le *deerstalker* et la redingote donnaient à l'inspecteur spécial l'apparence d'un dandy. Par contre, la silhouette massive de l'inspecteur adjoint dans son costume à carreaux détonnait, mais il avait plus l'air d'un garde du corps que d'un policier. Deux fourgons hippomobiles attendaient plus loin, rue Saint-Yves, pour ne pas éveiller l'attention. Cantovella se demanda comment aurait réagi le ministre de l'Intérieur s'il avait appris qu'il menait cette opération avec des employés de la Compagnie des Intelligences Botaniques au lieu d'agents de la Sûreté Générale.

— Rue des Artistes, marmonna Bazoche, drôle de choix pour un ingénieur.

— L'art du camouflage, dit Cantovella qui sortit une montre de sa poche.

Grâce à Misty, il savait qu'Edouard Albert Hamilton-Gordon dînait avec Henri Schneider, sans doute une manière de célébrer le contrat qui les liait ou allait les lier. Il trouvait que le dîner s'éternisait un peu trop et s'inquiéta que l'ingénieur finît la nuit sans regagner son domicile. Il imagina la Femme-Chatte en train d'espionner ce dernier depuis un toit.

Les deux aiguilles s'alignèrent sur le cadran. Minuit. C'était à cette heure que devait entrer en action une autre équipe de la Compagnie, à l'extrémité de l'impasse Reille où les entreprises Schneider possédaient un entrepôt.

Le livre-mémoire de Cantovella vibra. L'inspecteur spécial le sortit de sa poche intérieure et l'ouvrit. Du fait de la demi-pénombre, il dut s'avancer au milieu de la rue et se rapprocher de l'avenue éclairée pour lire. Misty l'avertissait qu'Hamilton-Gordon avait terminé sa soirée et qu'un fiacre l'avait pris en charge.

Un quart d'heure plus tard, Tissandier siffla puis courut vers Cantovella et Bazoche. Sur ordre de l'inspecteur spécial, le jeune inspecteur crocheta la porte cochère face au domicile de l'ingénieur et la laissa ostensiblement ouverte. Le trio se lança dans un débat animé à propos des peintres naturalistes et la discussion ne sembla pas alarmer l'homme coiffé d'un haut-de-forme qui apparut

au bout de la rue, en haut de l'escalier au pied duquel le fiacre venait de le déposer. Celui-ci gagna d'un pas tranquille son immeuble et y pénétra. Une minute plus tard, il apparut à la fenêtre de son appartement. Les policiers auraient pu l'intercepter dans la rue mais ils n'avaient pas voulu courir le risque d'une méprise qui aurait pu alerter leur cible.

Avec son livre-mémoire, l'inspecteur spécial informa Lucy Westenra qui dirigeait les opérations dans l'entrepôt sis impasse Reille. Elle contacterait ses agents qui attendaient sur les fourgons hippomobiles stationnés rue Saint-Yves. Cantovella ferma la porte cochère, signal de leur intervention. Mais l'imprévu survint.

Deux individus, qui de loin avaient l'apparence d'ouvriers, surgirent de l'escalier au bout de la rue. Ils repérèrent immédiatement le trio et, comme dans une chorégraphie concertée, plongèrent la main dans leur bleu de travail pour attraper leurs pistolets. Avant que les inspecteurs n'aient le temps de dégainer leurs propres armes, une forme humaine tomba des toits sur les deux hommes. Ceux-ci s'écroulèrent en chœur pour ne pas se relever. La nouvelle venue marcha nonchalamment vers les trois policiers. Pour tous vêtements, elle ne portait qu'un caleçon long et un corselet-gorge qui n'entravaient pas ses mouvements. La faible luminosité renforçait l'aspect tigré de sa chevelure. Quand, arrivée tout près d'eux, Misty se campa, poings sur les hanches, dans son habituelle attitude arrogante, Cantovella ne put retenir un sourire.

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il. Vous arrivez opportunément. J'espère toutefois que vous n'avez pas occis ces deux lascars.

— Non, je n'ai pas sorti mes griffes.

La jeune femme appuya le dernier mot tout en foudroyant Tissandier de ses yeux en amande à la pupille extrêmement dilatée. L'inspecteur de troisième classe baissa la tête pour ne plus être tenté de la détailler. Elle leva son menton pointu comme par défi puis se tourna vers Cantovella.

— Ce sont des hommes de Schneider.

— On ne surveille jamais assez ses investissements, commenta l'inspecteur en observant les corps allongés avant de s'adresser à Tissandier. Eugène, tu restes dehors. Vous accueillerez nos amis de la Compagnie qui ne devraient pas tarder.

L'inspecteur de troisième classe jeta un regard en coin à Misty. Le pluriel l'incluait forcément. Cantovella s'engouffra dans l'immeuble, suivi de Bazoche, avant de grimper l'escalier quatre à quatre jusqu'à l'étage d'Hamilton-Gordon. En haut, il attendit son collègue auquel il indiqua la porte que Bazoche défonça pour ne pas laisser à l'ingénieur la possibilité de réagir. Cantovella s'élança à sa suite. Ils traversèrent un long couloir et arrivèrent dans la pièce principale. Trop tard. Ils eurent toutefois le temps de voir Hamilton-Gordon abaisser un levier de son appareil. Devant le mur à proximité de celui-ci, l'air ondula comme déformé par la chaleur. L'Anglais se précipita vers cette surface floue avant de disparaître comme s'il traversait le mur. L'inspecteur adjoint fit mine de poursuivre l'ingénieur mais Cantovella le retint.

— Non, Barthélémy. Il a probablement déjà atterri dans l'entrepôt que Lucy est en train de vider. Et je suppose que ce n'est pas elle qui a été la plus surprise. Mais surtout, je crains que notre jeune collègue n'ait tripatouillé cet engin ou, pire, que, le démontage de la machinerie principale ayant commencé, tout soit dérégulé.

L'inspecteur spécial pointa du doigt un assemblage hétéroclite de manettes, d'engrenages et de fils électriques entourant un tube transparent comme du verre qui contenait un liquide épais et mouvant d'un bleu luminescent. Une batterie martienne. Un boîtier cubique le surmontait. En émergeait quelque chose qui ressemblait à un objectif orienté vers l'ondulation de l'air par laquelle avait disparu l'ingénieur. De loin, l'ensemble aurait pu être confondu avec un étrange appareil photographique.

En fouillant les différentes pièces, Bazoche et Cantovella trouvèrent les notes techniques de l'ingénieur, des plans et du courrier mais aucun document contractuel ni

brevet. L'inspecteur adjoint découvrit dans un tiroir un journal qu'il parcourut en diagonale sans y relever une quelconque mention d'un trafic d'unités énergétiques martiennes. Selon toute vraisemblance, l'ingénieur anglais n'avait pas usé pour ses notes personnelles d'un livre-mémoire, ce qui s'avérait heureux car celui-ci aurait été inviolable.

Du bruit dans l'entrée précéda de peu l'apparition d'Eugène Tissandier qui leur annonça que les agents de la Compagnie venaient prendre possession de l'appareil. Sur le point de leur abandonner la place, Cantovella sentit son livre-mémoire vibrer. Après avoir lu le message, il ne put retenir un juron.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Bazoche.

— Je crains que nous ayons quelques difficultés à interroger Hamilton-Gordon.

* * *

— Tu vois, Barthélémy, j'avais raison quand je te disais qu'Eugène avait tripatouillé l'appareil.

Pensant plutôt que « l'accident » pouvait être imputé au démontage de la machinerie principale, le massif inspecteur de deuxième classe grogna quelque chose d'indistinct. Tissandier ne pouvait pas se défendre : il interrogeait les gardiens de l'entrepôt que la police avait libérés de leurs liens avant de prévenir la Sûreté Générale. Tenant un bras de Cantovella, Lucy Westenra dut, malgré la situation dramatique, se retenir de pouffer.

Dans le hangar totalement vide, un homme émergeait partiellement du mur, comme emprisonné dans la pierre, le visage crispé dans un cri silencieux de peur et de douleur. Le buste, la tête, un avant-bras et un genou dépassaient, comme si Edouard Albert Hamilton-Gordon était sorti d'une masse liquide verticale qui s'était instantanément solidifiée.

— Il nous a tous surpris, dit Lucy d'un ton attristé. Il a brièvement crié. Il a dû mourir en un instant mais il a eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait.

La nuit précédente, la jeune femme dirigeait le « grand nettoyage » quand l'ingénieur était soudainement apparu. Les agents de la Compagnie avaient emporté la machinerie principale conçue par Hamilton-Gordon ainsi que tous les équipements et documents qu'ils avaient trouvés sur place.

Comme s'y attendait Cantovella, quelqu'un avait découvert les vigiles ligotés devant l'entrepôt Schneider et alerté la police. Après avoir libéré les gardes et constaté, avec eux, le vol de la totalité du matériel, les policiers avaient trouvé l'ingénieur encastré dans le mur. Respectant les directives du ministère de l'Intérieur, ils avaient averti la Sûreté Générale qui avait dépêché sa Brigade Spéciale.

Tissandier questionnait les gardiens pour donner le change mais aussi pour s'exercer à l'art de l'interrogatoire. De fait, ils se rappelaient tous une piqûre dans le cou mais, au-delà de cette piqûre, ils n'avaient plus aucun souvenir. Quand l'inspecteur de troisième classe rapporta ce point à Cantovella, ce dernier se demanda si Clara Sesemann, adepte de la sarbacane, était de passage en France.

Des éclats de voix à l'extérieur de l'entrepôt attirèrent l'attention de Cantovella, de Lucy et de Bazoche. D'où il était, l'inspecteur spécial reconnut le quinquagénaire moustachu, habillé de vêtements de prix, qui vitupérait contre les plantons qui l'empêchaient d'entrer dans le hangar. Henri Schneider. Cantovella, accompagné de Lucy et Bazoche, se porta à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur le député, lança Cantovella, assez fort pour capter l'attention du nouveau venu.

Celui-ci détailla l'homme en gabardine coiffé d'un inhabituel *deerstalker*.

— Êtes-vous responsable de tout cela ?

— Je crains, monsieur le député, de ne pas saisir à quelle responsabilité vous faites référence.

Schneider se rengorgea.

— Je faisais référence à votre présence dans un lieu privé.

— La police a été avertie d'un cambriolage, monsieur le...

— Un cambriolage ? s'alarma l'industriel.

— Nous y viendrons, monsieur le député, mais, auparavant, permettez-moi de me présenter. Inspecteur spécial Cantovella, de la Sûreté Générale. Voici mon adjoint, l'inspecteur de deuxième classe Bazoche, et mademoiselle Westenra, de...

— Je sais qui est mademoiselle Westenra, rétorqua Schneider en fixant la jeune femme en tailleur noir ourlé de fourrure du même gris que ses gants.

Il baissa néanmoins les yeux devant l'éclat vert flamboyant de son regard, à moins qu'il se remémorât sa réputation. Il releva la tête pour se redonner de l'autorité.

— Que fait quelqu'un d'une entreprise concurrente dans mon entrepôt ? Et que vient faire la Sûreté Générale dans une affaire de vol ?

— J'ai invité mademoiselle Westenra en tant que consultante, répondit Cantovella. Quant à notre présence, le plus simple est de vous montrer. Veuillez nous suivre, monsieur de député.

De mauvaise grâce, l'industriel emboîta le pas à l'inspecteur spécial. Il constata que le hangar était intégralement vide et son humeur bouillonna mais, quand il vit l'ingénieur encastré dans le mur, il se tétanisa, le visage parcouru de toute une palette d'expressions. L'inspecteur spécial le laissa assimiler les faits avant de lui poser une question.

— Peut-être, monsieur le député, pourriez-vous nous expliquer comment monsieur Hamilton-Gordon, sur lequel la Sûreté Générale enquêtait, a pu finir ainsi dans le mur de votre établissement ? Mademoiselle Westenra, malgré son inestimable expérience en matière d'étrange, n'en a pas la moindre idée.

L'élus resta bouche bée une longue minute avant d'articuler un « non » à peine audible. Quand, au bout d'un bon moment, il se reprit, il désigna Lucy d'un doigt rageur.

— Qu'est-ce qui vous dit que la Compagnie des Intel ligences Botaniques n'est pas à l'origine du vol ?

La jeune femme prit un air offusqué. Bazoche se retint de rire. L'inspecteur spécial sortit un petit carton blanc de sa poche et le tendit à Schneider.

— Je vous informe, monsieur le député, que votre voleur est identifié. Il nous a laissé une carte de visite. Sans doute le connaissez-vous.

L'industriel lut le bristol et grimaça. Il avait déjà entendu parler d'Arsène Lupin, mais il ne savait pas qu'il faisait dans le vol à grande échelle. Il ne pouvait évidemment deviner que l'inspecteur spécial usait de la réputation de Lupin pour lui attribuer un larcin qu'il n'avait pas commis.

— Que contenait votre entrepôt ? demanda naïvement Cantovella.

Henri Schneider balaya du regard l'espace vide en faisant la moue puis il se rappela que l'inspecteur spécial était de la Sûreté Générale et qu'il en savait peut-être plus qu'il ne le montrait.

— Un nouveau moyen de transport à destination de l'armée, lâcha-t-il à contrecœur.

— Voilà qui est fâcheux. Je vais devoir en référer au général Zurlinden⁴².

— Ne prenez pas cette peine, bafouilla presque Schneider. Il s'agissait d'un prototype inachevé fort loin de pouvoir être présenté à monsieur le ministre. La perte est somme toute mineure.

Cantovella hocha la tête d'un air entendu en se retenant de sourire. Ainsi l'industriel avait attendu des essais probants avant de propulser sur le devant de la scène le moyen pour la France de gagner à coup sûr une guerre et, pour lui, de s'enrichir. Il faudrait, à l'avenir, garder un œil sur ce marchand de canons belliciste.

42. Ministre de la guerre du 26 janvier au 28 octobre 1895.

L'envol de Moby Dick

Le vent est tombé. Des creux chaotiques agitent encore la mer de Norvège, tourbe liquide sillonnée d'écume. Cette soudaine accalmie permet à Jonas van Rhijn de lâcher la rambarde à laquelle il s'agrippait pour ne pas être ballotté dans la cabine. Il regarde vers le sud. La côte découpée d'îles et de fjords n'est qu'un ruban sombre surligné de blanc, peut-être à cause de la neige qui s'attarde en cette fin de mai 1894, à moins qu'il ne s'agisse d'une illusion d'optique. L'homme est incapable de déterminer s'il a dépassé le cap Nord et, ainsi, atteint la mer de Barents.

Jonas van Rhijn se tourne vers la gauche. Il grimace en voyant une des deux éoliennes qui pend au-dessus du vide et qui rebondit contre le flanc de l'aéronef. Tout à coup, le dernier câble qui la retenait cède et elle tombe avec une lenteur presque irréaliste. L'homme jette un œil au tableau de commandes. L'ampoule témoin montre que l'autre éolienne est encore active. Van Rhijn se morigène intérieurement. Il aurait dû écouter Anton. Les éoliennes sur l'avant d'un dirigeable offrent une trop grande prise au vent.

L'aéronaute scrute le nord, à la recherche de l'archipel de Svalbard, mais celui-ci est trop loin pour être visible à l'œil nu. Van Rhijn se concentre sur sa destination théorique, est-nord-est. Devant, l'horizon est écrasé entre une mer agitée couleur de boue verdâtre et un amas de nuages

anthracite. Au-delà, l'homme espère qu'il survolera les glaces qui lui permettront de se mettre hors de portée de ses poursuivants. Il ne peut plus regagner le continent, l'aéronef vole trop bas pour cela. Pendant la tempête, les vagues ont violemment claqué sur la coque en forme de bateau accrochée sous le ventre du dirigeable.

Van Rhijn espère que la chambre percée par le harpon s'est totalement vidée de son hydrogène. Deux jours plus tôt, il a pris un risque considérable en ne coupant pas les moteurs à explosion pour maintenir les deux hélices encore utilisables à plein régime. Il a eu une chance incroyable, car le mélange d'hydrogène et d'air est hautement inflammable. Il remercie en pensée les concepteurs de l'aéronef qui ont compartimenté les poches de gaz en chambres cloisonnées étanches, ce qui lui permet de voler encore en n'ayant perdu qu'un huitième du précieux gaz. Il soupçonne cependant une avarie plus conséquente. L'aéronaute s'est délesté du charbon, inutile avec la propulsion à essence, et du matériel excédentaire, mais le dirigeable, gîtant légèrement, vole plus bas qu'il ne le devrait avec l'hydrogène subsistant.

Le poste télégraphique intérieur crépite. Jonas a tellement l'habitude du signal morse, qu'il traduit instantanément : « Navire pirate derrière nous. »

L'aéronaute se hâte de répondre : « Je vais regarder. »

Quand Moby Dick est stressé, il reprend son mode de communication originel. Il a appris à « parler » avec le langage télégraphique. L'acquisition de l'écriture est venue plus tard, ouvrant la voie à une conceptualisation plus complexe.

L'objectif de la boîte oculaire, qui permet à Moby Dick d'observer l'intérieur de la cabine de pilotage, suit le déplacement de l'homme. Ce dernier passe devant le tableau noir qui sert habituellement à communiquer, mais le bras articulé porte-craie reste immobile.

Arrivé à l'arrière, Jonas examine avec ses jumelles le front encore actif de la tempête. Il fixe son attention sur un puissant navire d'acier. Celui-ci crache sa fumée et tranche l'eau en direction de l'aéronef, les pistons de sa

machinerie à vapeur probablement à pleine puissance. La silhouette ne permet pas d'identifier le vaisseau, mais van Rhijn n'a aucun doute. Il s'agit de celui qui a harponné le dirigeable deux jours auparavant. L'aéronaute frémit. Il avait raison de croire que la traque n'était pas abandonnée. Il imagine très bien ce damné Lothar Halske, debout à la proue, en train de guetter sa proie.

De retour dans la cabine de pilotage, Jonas prend une craie et écrit sur la surface noire : « Accélère. »

L'objectif de la boîte oculaire fixe le tableau. Le bras articulé porte-craie s'anime pour écrire : « J'ai perdu une hélice. »

Jonas efface les mots avec un chiffon. Moby Dick semble culpabiliser de ce handicap involontaire. Il n'est pour rien dans le fait d'avoir été canonné. Il est en principe capable de prendre la décision qui s'impose, mais il a peut-être besoin d'être rassuré. Van Rhijn répond : « Je sais. Pas de problème. Utilise les deux hélices intérieures. »

Le bras articulé hésite avant de poser une question : « Vitesse maximale ? »

Jonas efface à nouveau avant d'écrire un gros « oui ». La conversation s'arrête. Après quelques secondes, l'homme ressent la poussée supplémentaire. L'aéronef distancera rapidement son prédateur, mais il devient urgent d'atteindre la banquise. Les réserves d'essence s'amenuisent et, tant que la zone survolée est navigable, il n'est pas possible de simplement dériver, poussé par les vents, car Halske, avec son cargo transformé en baleinier, les rattrapera.

Bien avant leur départ précipité des Pays-Bas, van Rhijn avait lu des articles relatifs à l'expédition Jackson-Harmsworth dont l'objectif était de remonter la terre François-Joseph, au nord de l'archipel de Nouvelle-Zemble, et d'atteindre le pôle Nord par voie terrestre. Jonas s'était aussi intéressé à Fridtjof Nansen. Avec un voilier spécialement conçu, celui-ci tente, en ce moment même, une dérive polaire au milieu des glaces. Ces glaces constituent l'unique espoir d'échapper au navire lancé à leurs trousses et les explorateurs pourraient être leur seule

source de ravitaillement, et donc, chance de survie à moyen terme.

Il s'agit d'emmener Moby Dick hors de portée des scientifiques à la solde de Friedrich Alfred Krupp. Sur ce dernier point, van Rhijn se trompe, car, si les activités de l'industriel vont bien au-delà de l'acier et des canons, Halske agit à son insu pour son propre compte.

Les réserves alimentaires, destinées à quatre passagers pour un périple de deux jours, permettront de tenir une semaine, voire un peu plus. L'aéronaute n'a pas préparé ce long voyage improvisé dans l'urgence. Il n'a embarqué ni fusil pour chasser ni matériel de pêche, ce qui constitue une faute grave quand on s'aventure dans le cercle polaire. Il ne peut même pas se protéger contre un ours ni contre un humain mal intentionné. Il n'a jamais été prévu de partir vers l'Arctique, mais Moby Dick a, pendant l'indisponibilité de Jonas, appliqué ses consignes à la lettre. De toute façon, il fallait fuir. Van Rhijn ne regrette rien. Moby Dick a le droit, comme tout être pensant, à la liberté, même s'il est l'unique représentant de l'intelligence mécanique.

* * *

Jonas van Rhijn était le dernier descendant d'une famille de drapiers de Leyde qui s'était enrichie au cours du dix-septième siècle. Le lointain aïeul à l'origine de cette prospérité avait très vite diversifié ses activités, en participant notamment à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Ce patrimoine avait survécu aux guerres contre Anglais et Français. Plusieurs générations de négociants avisés avaient, grâce à de judicieux investissements, permis au capital familial de fructifier. Dans cette lignée, Jonas était une exception. Il n'avait aucune affinité avec le commerce et ne s'était jamais vraiment intéressé aux affaires. Sa véritable passion était la science.

Alors qu'il venait de fêter ses vingt et un ans, Jonas perdit ses parents, tous deux emportés par une phtisie⁴³ galopante. Il se retrouva donc à la tête d'un conglomérat

43. Tuberculose.

d'entreprises sans être prêt à en assumer la charge. Par chance, son père avait placé à la tête de la compagnie le très compétent et dévoué Roelof Eeckhout. Jonas n'hésita pas longtemps à proroger le mandat du directeur et à lui confier la gestion de la société. Ainsi, le jeune homme eut tout le loisir de s'adonner à ses recherches.

Jonas se focalisa sur le mouvement perpétuel dont l'étude était tombée en désuétude à la fin du dix-huitième siècle. Le gyroscope, inventé par Léon Foucault bien avant sa naissance, était la cause de cet engouement. Van Rhijn se persuada vite qu'un gyroscope parfait soumis à la bonne impulsion générerait le mouvement perpétuel. Mais qu'était un gyroscope parfait ? Et comment pouvait-on lui communiquer la bonne impulsion ?

Dans un gyroscope, le plateau central garde un axe de rotation fixe, quelle que soit l'orientation des cercles extérieurs, à condition qu'il soit lui-même en rotation. Van Rhijn estima que le mouvement perpétuel dépendrait des rapports de taille et de masse entre le plateau et les cercles extérieurs, et se concentra sur des gyroscopes à trois axes de rotation et trois cercles extérieurs. Il chercha aussi comment supprimer les frottements et imagina un vide magnétique.

Non sans difficulté, le jeune homme convainquit Roelof Eeckhout de financer l'implantation d'un laboratoire à Eindhoven, en pleine effervescence industrielle, climat propice à l'innovation. Il tenta d'y associer les frères Philips, qui venaient de créer dans cette ville leur entreprise de lampes à filament de carbone, mais ceux-ci déclinèrent son offre. D'abord déçu, il se dit finalement qu'il valait mieux restreindre le nombre de personnes impliquées dans son projet et éviter celles qui pourraient n'y voir qu'un simple investissement.

L'effectif se limita donc à deux employés. Leendert Knappert, un solide gaillard, maître forgeron et expert en mécanique, endossa le rôle d'assistant et prit en charge les opérations manuelles délicates. Hanneke Dierkens, jeune femme de bonne famille au physique de guerrière viking, assura une forme de secrétariat, mais, surtout, géra l'intendance.

Ils s'installèrent donc à Eindhoven dont les usines n'allaient pas tarder à grignoter, faute de place, les rubans de maisons ouvrières à un ou deux étages qu'elles étouffaient déjà de leurs fumées. Insensible au brouhaha des rues aux pavés lisses où se croisaient ouvriers à pied et bourgeois en fiacre, ignorant jusqu'à la mise en service du tramway hippomobile, van Rhijn se consacra exclusivement à son projet et se comporta presque en reclus.

Knappert et van Rhijn fabriquèrent un grand nombre de gyroscopes mais pour chacun se reproduisit le même scénario. À chaque fois que Jonas imprimait un mouvement au nouveau gyroscope, celui-ci s'animait mais finissait toujours par s'immobiliser, ce qui n'empêcha guère Jonas de s'entêter en répétant l'opération. Pourtant, malgré toutes les variations données à l'impulsion initiale, le résultat demeura le même : le mouvement cessait. Et, invariablement, une fois toutes les possibilités épuisées, l'objet terminait son éphémère existence en fonderie pour récupérer le métal. Alors, après avoir épuisé toutes les possibilités, les deux hommes imaginaient un gyroscope différent, même de manière infime, et le cycle d'expérimentations recommençait.

Lisant abondamment la presse, les revues scientifiques et, aussi, de la littérature fantastique pour bousculer sa façon de raisonner, Jonas s'intéressa tout autant à la médecine qu'à la physique ou à la chimie, et même aux expéditions arctiques. Les recherches sur l'électromagnétisme de Nikola Tesla attirèrent son attention. Par ailleurs, quand il eut entre les mains un échantillon de Parkesine, cette matière synthétique transparente produite à partir de cellulose, il sut qu'il l'emploierait pour la paroi des sphères qui engloberaient les futurs gyroscopes, ce malgré sa rareté et son coût élevé de fabrication.

Avec l'aide du forgeron, van Rhijn plaça deux gigantesques électroaimants de chaque côté de la table dévolue aux essais. Il conçut ensuite, malgré les réticences de Knappert, de nouveaux gyroscopes dont les pièces devaient tourner autour d'axes trop petits pour que le mouvement soit régulier. Van Rhijn comptait sur la magnétisation pour

redresser les axes et ainsi permettre une rotation sans friction, bien plus performante que celle offerte par les roulements à billes. Et, pour finir, l'ingénieur demanda à son assistant de sertir ces gyroscopes dans des globes hermétiques en Parkesine, cette matière qui l'avait séduit, desquels l'air était extrait par aspiration.

Les premiers essais furent décevants. Malgré l'induction magnétique produite par les électroaimants que subissait le gyroscope emprisonné dans la Parkesine, celui-ci ne se redressait pas et son axe restait bancal, créant une résistance supplémentaire à la rotation au lieu de la faciliter. Par conséquent, impulser un élan à ces gyroscopes sous vide pour les faire pivoter s'avéra impossible.

Curieusement, Jonas ne recycla aucun des nouveaux gyroscopes, comme s'il répugnait à les détruire. Il empila donc les globes dans un tonneau qui se remplit rapidement. S'agissait-il d'une intuition ? Van Rhijn ne le saurait jamais.

Un jour, advint l'improbable.

Jonas venait de poser un nouveau globe sur la table d'essais et de mettre sous tension les électroaimants quand un incident électrique créa une surtension. Un éclair frappa alors le gyroscope qui se redressa et s'anima sans que la sphère de Parkesine ne bougeât sur le plan de travail. Le gyroscope, emprisonné dans le globe translucide pourtant immobile, commença à tourner lentement puis, peu à peu, la rotation s'accéléra, jusqu'à ce que la vitesse rende difficile la perception du mouvement à travers le matériau transparent.

Ébahis, Jonas van Rhijn et Leendert Knappert n'en crurent pas leurs yeux, pas plus qu'Hanneke Dierkens, qu'ils convièrent à observer le phénomène. Fascinés, ils contemplèrent le « miracle » pendant de longues minutes. La giration du gyroscope durait et ne semblait pas prête à s'interrompre.

Ce fut Hanneke qui se libéra la première du spectacle, en osant une chose qui en temps normal ne lui serait pas venue à l'esprit : elle posa la main sur la Parkesine. Surprise par l'intense vibration, elle bouscula la sphère qui

roula jusqu'à un autre globe. Et, au grand étonnement de tous, le gyroscope qu'il contenait se redressa sur son axe et se mit également à tourner.

Tout à coup inspiré, van Rhijn donna une petite tape sur le globe qui avait reçu l'éclair magnétique pour le séparer de l'autre, dont le gyroscope cessa instantanément sa giration. Alors, dans un état presque second, Jonas attrapa à deux mains le globe magnétisé dont le gyroscope continuait toujours sa rotation – supportant les vibrations qui l'endolorissaient jusqu'aux épaules –, pour le porter jusqu'au tonneau « poubelle » et le poser sur les sphères rejetées. D'un seul coup, tous les gyroscopes se mirent à tourner.

Jonas van Rhijn ne se tint plus de joie. Ils avaient créé le mouvement perpétuel et celui-ci était transmissible. Que ce résultat fût le fruit du hasard ne tempéra pas son enthousiasme. Au contraire, convaincu comme beaucoup à son époque que l'homme n'était que le résultat d'une longue chaîne d'accidents, il envisagea qu'un autre accident pourrait bien aboutir à une forme d'intelligence qu'il qualifia de mécanique.

Influencé entre autres par les travaux relatifs à l'électricité animale, à la physique des ondes et à l'électromagnétisme, van Rhijn imagina une sphère de cuivre un peu plus haute qu'un homme, posée sur un solide socle roulant, qu'ils remplirent de globes contenant des gyroscopes, tous du même modèle, en veillant bien à placer au centre exact le gyroscope animé du mouvement perpétuel. Dès que ce dernier fut dedans, sa giration permanente se propagea aux gyroscopes déjà à l'intérieur puis à ceux qui complétèrent l'immense récipient jusqu'à son sommet.

La sphère de cuivre fermée, van Rhijn, convaincu qu'ils avaient fabriqué un cerveau artificiel, réalisa qu'il était impossible d'entrer en contact avec lui puisqu'il était dépourvu de moyens de perception et de communication, et même de fonctions motrices. Jonas ne connaissait qu'une seule chose qui pouvait s'apparenter aux nerfs : le câblage électrique et, par extension, télégraphique. Il se

félicita d'avoir utilisé du cuivre, conducteur, pour la sphère.

Négligeant l'audition, van Rhijn se concentra sur la vision plus utile, selon lui, au nouveau cerveau pour découvrir son environnement et contribuer à sa future motricité. En ce qui concernait la communication, le télégraphe et l'alphabet morse constitueraient un bon début. Quant à la motricité, le poids très élevé de la sphère représentant un handicap. Jonas s'en remit à l'ingénieur Knappert.

Le jour même, van Rhijn relia un poste télégraphique à la sphère. Il envoya tout de suite une séquence de morse, puis la répéta à intervalle de temps régulier. Il attendit une réponse, en vain. Il renouvela cycliquement l'expérience, sans guère plus de résultats. Dans le même temps, Jonas transposa ce qu'il savait de l'anatomie de l'œil. Après avoir collé une feuille de cuivre à l'intérieur d'un globe de Parkesine rempli d'un mélange d'eau et de minéraux en suspension, il tressa un « nerf optique » du même métal et intégra ce globe dans le boîtier d'un appareil photographique de manière à ce que la partie opposée à la feuille de cuivre soit du côté de l'objectif.

Leendert Knappert imagina, pour la boîte de vision, un bras articulé mû par de petits moteurs électriques, eux-mêmes pilotés par un réseau de fils de cuivre. Conquis par cette idée, van Rhijn s'empressa de lui commander un autre bras capable de mouvements complexes, comme, par exemple, ceux du dessin et de l'écriture.

Après un mutisme de plusieurs semaines, le télégraphe crépita enfin la même séquence que celle envoyée par van Rhijn. Ce dernier envoya une nouvelle séquence qui lui revint en écho peu de temps après. Il réitéra plusieurs fois, en modifiant les séquences, avec succès. Il se lança alors dans des séquences plus sophistiquées, dont le sens échappait sûrement à l'intelligence naissante. Quand il reçut l'exacte réplique d'un proverbe qu'il venait de taper, il ne put retenir quelques larmes.

La boîte de vision et son support articulé enfin raccordés à la sphère, van Rhijn posa devant l'objectif, puis

sortit du champ de vision, assez lentement pour inciter à l'utilisation de la motricité. Il télégraphia son prénom et il invita successivement Hanneke et Leendert à se placer devant l'objectif alors qu'il tapait le leur. Il renouvela plusieurs fois les présentations, mais le télégraphe demeura silencieux.

Le lendemain, le bras articulé bougea. Ses mouvements, d'abord désordonnés, devinrent peu à peu plus précis, mais ne se stabilisèrent qu'au bout de plusieurs jours. Durant cette période, le télégraphe resta muet.

Arriva Noël 1892. Avant de libérer ses deux employés pour les fêtes, van Rhijn tint à une petite célébration. Dégustant un brandy, Hanneke Dierkens se laissa aller à évoquer Groningen, ville du nord des Pays-Bas où habitait sa sœur. Un industriel allemand, Krupp, avait trouvé du gaz naturel au nord de la ville et en avait obtenu le droit d'exploitation. Sur place, une usine tirait un gaz spécial, inerte, qui ne s'enflammait pas comme l'hydrogène. Krupp s'en servait pour les dirigeables qui étaient construits dans les ateliers installés juste à côté du site d'extraction.

Van Rhijn eut comme une révélation. Un engin volant plus léger que l'air était la solution pour la mobilité d'un cerveau aussi lourd que la sphère de cuivre. Au moment où il arrivait à cette conclusion, l'objectif de la boîte de vision le fixa et le télégraphe crépita.

Jonas van Rhijn n'eut aucune peine à reconnaître son prénom en morse. Il leva la main. La boîte de vision se déplaça ensuite vers le forgeron, et le télégraphe crépita son prénom. Au regard insistant de son employeur, Knappert comprit qu'il devait lever la main. Le cerveau renouvela l'opération pour Hanneke qui salua. Enfin, l'objectif se tourna vers la sphère en cuivre et le télégraphe se tut. Van Rhijn réalisa qu'il n'avait pas donné de nom à l'intelligence mécanique. Il l'imagina en dirigeable qui ressemblerait à une baleine volante ou bien à un cachalot. Jonas se précipita sur le poste télégraphique pour baptiser sa création : « Moby Dick ».

* * *

Descendant de son fiacre, Jonas van Rhijn remarqua en premier les torchères dressées devant les grandes citernes cylindriques, puis il repéra ce qui ressemblait fort à une usine à gaz, chose surprenante puisqu'à Groningen l'on extrayait le gaz naturel des sous-sols et non de la houille avec un procédé nécessitant de telles installations. Ce fatras complexe de tuyauteries produisait peut-être le fameux hélium, à moins qu'il ne soit simplement nécessaire pour ajouter du méthane au gaz naturel afin de lui donner une odeur reconnaissable avant de l'acheminer en ville pour l'éclairage. Le Hollandais marcha sans hésiter vers le lourd immeuble de briques à la façade outrageusement surchargée qui jouxtait un trio de hangars gigantesques, certainement là où étaient assemblés les dirigeables.

Van Rhijn se dirigea vers l'escalier qui menait au hall d'entrée. En arrivant au pied des marches de pierre qui s'élançaient entre des colonnes dignes d'un temple grec, il s'aperçut que, devant l'immeuble, l'attendait un homme brun assez petit, en costume noir et pantalon clair, arborant un monocle à galerie plaqué or. Lothar Halske avait dû voir le fiacre arriver et s'était déplacé en personne pour accueillir le Hollandais, signe de l'importance qu'il accordait à cette rencontre. Après les salutations d'usage, Halske guida van Rhijn jusqu'à son bureau où des rafraîchissements les attendaient.

Si l'ambition dévorait Lothar Halske, la haine le consumait encore plus. Johann Georg Halske, son grand-père, cofondateur avec Werner von Siemens, qui n'avait alors pas de particule, de Telegraphen-Bauanstalt von Siemens & Halske, en avait quitté la direction en 1867. L'aïeul de Lothar avait conservé des actions dans l'entreprise, mais, avec le temps, le jeune homme avait développé une rancune tenace à l'encontre de la famille von Siemens, car il estimait avoir été spolié de son héritage.

Par défi et pour d'autres motifs moins avouables, Lothar Halske se fit embaucher par un autre grand industriel

prussien qui ne manquerait pas, un jour, d'entrer en compétition avec les von Siemens : Friedrich Alfred Krupp. Excellent gestionnaire et dur à la tâche, il s'éleva comme une comète dans la hiérarchie, au point d'attirer l'attention de Krupp qui lui confia l'administration du site de Groningen. Outre les ateliers de construction des dirigeables rigides, Halske dirigeait l'extraction du gaz naturel et son exploitation, notamment en gaz de ville. Une partie non négligeable du gaz naturel était traitée pour produire de l'hélium, réservé au strict usage des aéronefs des entreprises Krupp. Inerte, l'hélium n'était pas inflammable comme l'hydrogène, mais Krupp tenait à son monopole des aérostats sans danger et cherchait à s'assurer la suprématie dans les airs.

Halske se demandait parfois comment Friedrich Alfred Krupp avait su où trouver le gaz naturel et d'où venaient les plans révolutionnaires des dirigeables construits à Groningen. Il savait que l'aciériste effectuait des voyages fréquents dans les monts du Harz où il avait acquis une mine qui ne produisait strictement rien et dans laquelle il descendait à chacune de ses visites, accompagné de son comptable. Il n'était pas difficile d'imaginer d'étranges habitants souterrains, mais que venait faire le comptable dans cette histoire ? Halske ne l'avait croisé qu'une fois, et son regard lui avait fait froid dans le dos.

Halske considéra le Hollandais exalté assis face à lui, de l'autre côté de son bureau, et récapitula les renseignements qu'il avait obtenus sur Jonas van Rhijn. Le conglomérat industriel et commercial associé au nom du Hollandais, ainsi que sa fortune personnelle lui avaient donné suffisamment de crédibilité pour que Halske ait accepté de le recevoir. Mais la véritable motivation de Halske était les recherches qu'effectuait Jonas van Rhijn. Elles n'étaient pas à proprement parler secrètes, cependant aucune information ne transpirait. Les seules qui étaient crédibles concernaient le montant colossal des sommes investies et ce qu'en pensait le directeur des entreprises van Rhijn, Roelof Eeckhout, pour qui le jeune homme dilapidait son capital dans des lubies.

Toujours à l'affût d'une opportunité qui lui permettrait de s'affranchir de Krupp et, surtout, d'acquérir assez de puissance financière pour se retourner contre l'empire Siemens, Halske avait estimé qu'il pouvait prendre le risque d'entendre les requêtes de van Rhijn. Il ne fut guère surpris quand ce dernier lui fit part de son intention d'acquérir un dirigeable et l'hélium nécessaire pour le faire voler. Malheureusement, les engagements de Halske envers Krupp imposaient des limites. Il rompit son mutisme méditatif.

— Il m'est impossible de vous vendre de l'hélium, monsieur van Rhijn. Je dirige un établissement Krupp, et l'hélium produit ici est à l'usage strict des aéronefs Krupp. Je crains que cette exclusivité perdure plusieurs années.

— Je comprends, lâcha le Hollandais, accusant le coup.

— Cependant...

Van Rhijn redressa la tête, plein d'espoir.

— Je peux vous vendre un dirigeable rigide, enchaîna Halske.

— Mais le gaz...

— Vous pourrez utiliser de l'hydrogène.

Van Rhijn fronça les sourcils. L'hydrogène était très volatil et facilement inflammable.

— Je comprends vos réserves, continua Halske. Toutefois, je peux vous assurer que nos nouveaux dirigeables sont très sûrs, même avec de l'hydrogène. La structure est métallique et l'enveloppe extérieure est semi-rigide. Le gaz est réparti entre huit chambres cloisonnées. En cas d'accident sur une des chambres, les sept autres assureraient la stabilité du dirigeable. En outre, les doubles parois isolent parfaitement ces chambres des moteurs. Je me permets d'ajouter que ce sont des moteurs à explosion Benz. Nous gagnons ainsi un poids considérable par rapport à une motorisation à vapeur.

Le Hollandais opina malgré lui. L'hélium était une exclusivité Krupp, il l'avait compris, toutefois, s'il pouvait acquérir un aéronef fiable, il se satisferait de l'hydrogène et des contraintes de sécurité que ce gaz imposait.

— Je suis intéressé, concéda-t-il.

— Trois aéronefs viennent d'être mis en chantier dans nos ateliers de Groningen. Deux sont déjà affrétés par les établissements Krupp, comme vous devez vous en douter, mais le troisième n'a toujours pas d'acquéreur en perspective. Par conséquent, je suis en mesure de vous le proposer. Même si cela est inhabituel, puisqu'il s'agira d'hydrogène, nous prendrons en charge la mise en gaz.

Van Rhijn acquiesça. Halske se réjouit d'avoir programmé un dirigeable supplémentaire à ceux commandés par son employeur. Il pourrait justifier cette transaction, puisque Krupp n'avait placé de restriction commerciale que sur l'hélium. De plus, l'impétuosité très évidente du Hollandais persuada Halske qu'il tirerait un bénéfice substantiel de cette vente. Avant de conclure, il voulut en savoir un peu plus.

— Comptez-vous faire un long voyage ? demanda-t-il, d'un ton anodin.

— Non, pas vraiment.

— Les explorations sont à la mode, ces temps-ci.

— Eh bien, je ne compte pas sacrifier à cette mode.

— Là, vous piquez ma curiosité, monsieur van Rhijn. Que comptez-vous faire d'un dirigeable ?

— Des expériences.

— Quel genre d'expériences ?

— J'ai besoin d'un aéronef plus léger que l'air à des fins expérimentales, répartit sèchement le Hollandais, de peur d'en dire trop. Je suis au regret de ne pouvoir dévoiler la nature exacte de mes travaux.

— Pardonnez-moi, monsieur van Rhijn. Ma curiosité vient du fait que je ne tiens pas à ce qu'un acte malveillant soit commis avec un dirigeable Krupp, comme un attentat anarchiste, par exemple.

Jonas leva un sourcil étonné, puis éclata d'un rire nerveux. Il se détendit.

— Trouvez-vous que j'ai l'air d'un anarchiste ?

Halske adopta un sourire contrit, mais il bouillonnait. En quoi consistaient les recherches du Hollandais ? Et à quoi pourrait bien servir l'aéronef ?

— Combien de temps durera le chantier ? s'enquit van Rhijn.

— Une bonne année.

Le Hollandais réfléchit quelques instants.

— Je souhaiterais faire des aménagements spéciaux.

— Cela peut avoir une influence sur les délais, mais surtout sur les coûts.

Van Rhijn eut un geste de la main signifiant que cela lui importait peu. Les aménagements spéciaux concernaient sûrement ses recherches secrètes.

— Eh bien, enchaîna Halske, de plus en plus intéressé, je vous propose la collaboration de monsieur Anton de Schamphelaere, un excellent ingénieur, qui, de surcroît, est un de vos compatriotes. Il a déjà dirigé l'assemblage d'aéronefs. Il sera spécifiquement affecté au vôtre, et vous pourrez réviser les plans avec lui.

— Parfait. Pourrai-je venir sur le site pour vérifier les adaptations ?

Halske soupira comme si, ayant déjà fait une concession à van Rhijn, ce dernier le contraignait à en faire une autre, mais il jubilait. Il plaçait un homme en qui il avait entière confiance et qui, étant Hollandais, ne susciterait pas trop la méfiance de van Rhijn.

— Sans aucun problème, lâcha Halske du bout des lèvres, avant de sembler pris d'une soudaine inspiration. Avez-vous prévu un équipage ?

— Pas vraiment, éluda van Rhijn. J'aurai cependant besoin d'un équipage provisoire pour le transfert du dirigeable depuis Groningen jusqu'à mes ateliers où seront installés les derniers équipements.

— Il se trouve que monsieur de Schamphelaere est un excellent pilote. Nos nouveaux aéronefs ne nécessitent qu'un équipage restreint, et je pense pouvoir distraire un peu de mon personnel pour emmener votre dirigeable jusqu'à Eindhoven.

Van Rhijn pouffa.

— Je vois que vous êtes bien renseigné. Néanmoins, le voyage sera plus court. J'ai pris possession d'une propriété littorale, à Holwerd, un village de la Frise, pour y

construire tours d'amarrage, hangars et ateliers. Mon laboratoire d'Eindhoven y sera transféré.

— Si je puis me permettre, qu'est-ce qui motive un tel isolement ? s'enquit Halske.

— Une campagne relativement déserte et, surtout, la proximité de la mer me permettront de faire des vols d'essai sans risquer la vie de mes concitoyens.

— Sage décision, commenta Halske qui se félicita *in petto* des perspectives que laissait transparaître le Hollandais avant d'adopter un ton onctueux. Comme la Marine, nous avons quelques traditions. Avez-vous déjà choisi un nom pour votre aéronef ?

— J'y ai déjà pensé. Moby Dick.

— Moby Dick ? s'étonna Halske, quelque peu dépité, car il avait espéré tirer un indice du nom de l'aéronef.

— Oui, Moby Dick, confirma van Rhijn qui parut hésiter avant de formuler une autre requête. Je ne voudrais pas abuser, mais j'aurais certainement besoin que monsieur de Schamphelaere reste à Holwerd pour les derniers ajustements et peut-être les premiers essais.

— Aucun problème, s'exclama Halske avec un enthousiasme immodéré qui rendit van Rhijn suspicieux.

* * *

Jonas van Rhijn fit de fréquents allers-retours entre Holwerd et Groningen. Il trouva en Anton de Schamphelaere un ingénieur compétent à son écoute, bien qu'il ne lui facilitât guère la tâche.

Une longue coque vitrée en forme de bateau, la nacelle, serait accrochée sous le ballon oblong. Jonas n'expliqua pas à quoi servirait le réseau de câbles conducteurs qui aboutiraient en son centre, sous une coupole hémisphérique d'un diamètre interne de deux mètres. Il évoqua vaguement une sphère. Au début, de Schamphelaere supposa, à cause de tout le câblage y aboutissant, que cette sphère serait une sorte de centrale électrique mais, du jour où van Rhijn s'inquiéta de la fabrication de courant, il s'interrogea sur la nature de celle-ci.

De Schamphelaere proposa d'ajouter un alternateur couplé à une turbine à vapeur, procédé encore expérimental. Van Rhijn en rejeta le principe, à cause du poids d'un tel dispositif, mais surtout parce qu'il se trouvait déjà trop dépendant de sources d'énergie éphémères, comme l'essence pour le vol.

L'ingénieur se souvint que Friedrich Alfred Krupp avait fait installer pour sa mine dans le Harz une éolienne inspirée de celles du Danois Poul La Cour. Le concept séduisit van Rhijn. Il insista même pour en avoir une seconde afin de pallier l'éventuelle défection de la première. Il proposa qu'elles fussent installées au bout du pont aménagé sur le ballon, à l'avant, comme des oreilles. De Schamphelaere ne comprit pas en quoi la métaphore auriculaire était drôle et il s'opposa à cette implantation qui pourrait déséquilibrer l'aéronef à cause de la forte prise au vent. Mais van Rhijn ne changea pas d'avis.

Au fil des semaines, la charpente d'acier prit forme, un peu comme celle d'un navire : des cercles épais reliés par des poutres. Des ouvriers spécialisés y intégrèrent les chambres étanches et peu à peu, des plaques la recouvrirent lui donnant un air de cigare géant. Des ailes portant chacune une paire d'hélices furent placées sur l'arrière. Elles dessinèrent une croix avec ce qui tenait lieu de queue et de gouvernail. La gigantesque nacelle vitrée en forme de bateau fut suspendue en dessous...

Le chantier dura, comme prévu, un an, période au cours de laquelle de Schamphelaere n'apprit pas grand-chose à Halske, mais ce dernier patienta. Guère dupe, van Rhijn ne s'en inquiéta pas. L'espionnage faisait partie de la révolution industrielle et c'était grâce à lui que Halske avait accepté le contrat. Le Prussien ignorait l'existence de Moby Dick en tant que cerveau mécanique. Il l'apprendrait dès le transfert de l'aéronef à Holwerd, hors de son emprise, et quand Moby Dick contrôlerait le dirigeable – « serait » le dirigeable –, l'espionnage n'aurait plus aucune importance.

Dans le même temps, Leendert Knappert dirigea un autre grand chantier. Au grand dam de Roelof Eeckhout,

van Rhijn lui avait donné carte blanche et un budget illimité dont l'essentiel provenait de la vente des propriétés familiales qui ne dépendaient pas de l'entreprise. Il voulait que la « base » de Holwerd fût terminée en un an maximum.

Le forgeron ne dépensa pas plus que nécessaire en personnel, matériaux et produits manufacturés. Il tint les délais pour construire deux tours d'amarrage, un hangar qui recevrait le dirigeable, une structure pour y charger la sphère de cuivre, une citerne pour l'hydrogène et la petite usine associée, ainsi que divers ateliers et bâtiments. Il parvint aussi à effectuer les ouvrages que van Rhijn lui commandait pour Moby Dick, et ce, grâce à Hanneke Dierkens qui le soulageait de l'intendance.

Parallèlement, van Rhijn « éduqua », selon ses propres termes, Moby Dick. Au début, les échanges télégraphiques furent sommaires. L'homme plaça des objets devant l'objectif de la boîte de vision pour enrichir le vocabulaire de Moby Dick qui sut vite leur associer les bons mots. Jonas introduisit des animaux et des végétaux, puis des éléments comme l'eau. L'eau fut une étape difficile. Moby Dick ne disposait que du sens de la vue. Il confondit longtemps contenant et contenu. Un récipient renversé et la flaque sur le sol débloquèrent la situation.

Van Rhijn remplaça les objets par des dessins ou des photographies. Comprenant assez vite qu'il s'agissait de représentations, Moby Dick identifia les objets avec les termes appropriés. Jonas introduisit les descriptions et, par extension, les qualificatifs. Si Moby Dick maîtrisa les noms de forme, il resta hermétique aux couleurs. L'attention fut ensuite portée sur les détails comme les mains, les yeux ou les cheveux, avec succès. L'apprentissage suivit son cours, mais la syntaxe évolua peu. Le morse seul ne facilitait pas l'introduction des verbes et l'absence d'audition privait Moby Dick du mimétisme reproductif.

Leendert Knappert raccorda enfin à la sphère le bras articulé qu'attendait van Rhijn. Ce dernier installa un tableau noir devant le mécanisme et mit une craie dans la pince qui faisait office de main. Lui-même muni d'une

craie, van Rhijn se plaça bien en vue de l'objectif avant de tracer un rond sur le tableau. Moby Dick comprit immédiatement ce que Jonas attendait de lui, néanmoins, il lui fallut trois semaines pour maîtriser le geste. Il renversa plusieurs fois le tableau, cassa de nombreuses craies et traça d'innombrables gribouillis qu'effaça Jonas, d'une patience égale à la persévérance de Moby Dick.

Moby Dick traça enfin un premier cercle maladroit puis, rapidement, il améliora sa performance et l'apprentissage s'accéléra d'un coup. Moby Dick reproduisit tout ce que dessina Jonas au point que ce dernier décida de passer à l'écriture. Il commença par associer les graphèmes aux mots correspondants formulés en morse. Cette partie rapidement assimilée, il put alors enrichir la syntaxe de verbes, ce qui se révéla bien plus facile qu'avec le télégraphe. Pour étoffer le champ linguistique de Moby Dick, Jonas usa encore de dessins et de photographies, mais aussi, avec le concours d'Hanneke et de Leendert, de gestes et de petites saynètes, ainsi que tout ce qu'il put imaginer. Sa compréhension augmentant, Moby Dick prit même l'initiative de demander une transcription en morse, son langage originel, de ce qu'il avait appris uniquement par écrit.

L'acquisition des pronoms, « je », « tu », et les autres, coïncida avec le temps des questions. Jonas s'appliqua à répondre le plus clairement possible. Il craignit les interrogations existentielles, mais aucune ne se manifesta. Moby Dick se satisfaisait des faits qu'il ne cherchait pas à interpréter. Il admettait même l'existence de faits qu'il ne pouvait appréhender.

Moby Dick ne chercha pas à communiquer avec Hanneke Dierkens ou Leendert Knappert qui passaient régulièrement devant l'objectif et le saluaient. Il se contentait de répondre « Bonjour Hanneke » ou « Bonjour Leendert » puis, comme il n'avait jamais conversé avec un autre interlocuteur, il reprenait sa discussion exclusive avec un Jonas enthousiaste. Conscient qu'il n'aurait sans doute jamais de débat philosophique avec Moby Dick, van Rhijn s'émerveilla malgré tout de la progression de sa syntaxe.

L'irruption de Jan bouscula ce paisible ronronnement.

Sa femme étant partie pour s'occuper de sa mère, malade et certainement contagieuse, le forgeron emmena Jan, son fils de six ans, sur son lieu de travail.

L'enfant s'intéressa tout de suite à la boîte de vision, qui se rapprocha de lui comme pour mieux l'observer, et posa ses doigts un peu gras sur l'objectif. Le boîtier recula brusquement. Et le bras mécanique écrivit sur le tableau : « Vision abîmée. »

Le garçon ne savait pas lire, mais il trouva une craie qu'il prit pour dessiner sous le texte un bonhomme aux proportions aléatoires. Il sursauta, comme pris en faute, quand il entendit derrière lui le rire de l'homme auquel son père lui avait dit d'obéir comme à lui-même. Il se retourna et se rendit compte, trop tard, qu'il tenait l'objet du délit en évidence.

— Jan, dit van Rhijn, amusé. Je ne te l'ai pas dit, mais il ne faut pas dessiner sur ce tableau. D'accord ?

— Oui, m'sieur, fit l'enfant en baissant la tête.

— Tu peux garder la craie et aller dessiner sur le mur là-bas.

Le garçon releva la tête, sourit et partit en courant avec son trophée. Jonas s'intéressa ensuite aux deux mots écrits, ceux qu'écrivait habituellement Moby Dick quand sa lentille extérieure se salissait. Il alla chercher de quoi la nettoyer, puis Moby Dick lui tendit son objectif. En voyant la trace, Jonas sut que Moby Dick avait expérimenté le contact avec l'enfant. Quand il eut fini, il sentit que le bras mécanique trépidait. Il effaça le tableau. La question ne tarda pas.

« Pourquoi l'homme est petit ? »

Jonas se retint de rire.

« Ce n'est pas un homme, c'est un enfant. »

La répartie fut instantanée.

« Qu'est-ce qu'un enfant ? »

Jonas chercha la formulation la plus adaptée à la logique de l'intelligence mécanique.

« Un enfant apprend pour devenir un homme. »

Moby Dick sembla réfléchir avant d'écrire à nouveau.

« Apprend-il à être grand ? »

Van Rhijn se dit que ce n'était pas très éloigné de la réalité.

« Oui. »

Il héla le garçon et lui demanda de « faire coucou » à l'objectif. Il effaça le tableau et écrivit : « Jan ».

Moby Dick s'empessa de répondre : « Bonjour Jan. »

L'enfant refit un signe et partit jouer plus loin.

« As-tu fabriqué Jan ? »

Jonas manqua de s'étrangler.

« Non. Leendert est son père. »

Là, Jonas se rendit compte qu'il venait de se faire happer par un engrenage infernal. Il eut toutes les peines du monde à expliquer les notions de paternité et de filiation. Il ne parvint pas complètement à différencier la relation entre père et fils de celle qu'il entretenait avec Moby Dick. Il commit l'erreur de parler de la mère de Jan et de ce qu'était une famille. Il dut ensuite expliquer qu'Hanneke n'était pas sa femme et qu'il n'avait pas de femme, sans employer le mot célibat qui aurait généré d'autres questionnements. Par chance, Moby Dick ne lui demanda pas pourquoi. Enfin, il s'embrouilla avec le vieillissement et put s'en sortir grâce à une ellipse. Le père prend soin de l'enfant quand il apprend. L'enfant prend soin du père quand il est vieux. Malgré cela, il dut encore préciser ce que signifiait prendre soin et renvoyer la vieillesse à un état précédant la mise hors service définitive.

« Prends-tu soin de moi ? »

Jonas s'étonna à peine de la question et il espéra qu'elle annonçait la fin de l'épineux débat dans lequel il s'était embourbé.

« Oui. »

Il n'échappa cependant pas à une autre interrogation.

« Quand serai-je grand ? »

Jonas choisit d'éluder.

« Quand tu sauras décider tout seul. »

Moby Dick cessa d'écrire. Jonas supposa qu'il méditait la réponse, mais il eut une dernière surprise. Moby Dick fit un dessin enfantin, inhabituel pour lui, et demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Van Rhijn reconnut le bonhomme de Jan, son exacte copie, qu'il commenta comme étant une étape d'apprentissage de l'enfant, un dessin imparfait. Il réalisa alors le potentiel de mémorisation de l'intelligence mécanique. Pourrait-il l'entraîner vers l'abstraction mathématique ?

Les jours suivants, l'apprentissage reprit son cours.

Un autre événement perturba Moby Dick.

Leendert Knappert, qui avait fabriqué une douzaine de boîtes de vision, voulut en vérifier le bon fonctionnement. Pour cela, il devait les brancher provisoirement sur la sphère de cuivre. Ces extensions oculaires ne seraient définitivement connectées à la sphère que quand celle-ci serait dans le dirigeable.

Quand van Rhijn écrivit à Moby Dick qu'il allait temporairement disposer de nouveaux yeux, ce dernier chercha à comprendre. Jonas parla de l'aéronef qui deviendrait en quelque sorte son corps, dessins à l'appui, mais Moby Dick ne se percevait pas comme une tête, et encore moins comme un cerveau avec des appendices moteurs ou sensoriels. Toutefois, l'intelligence mécanique s'intéressa immédiatement à sa future mobilité. Ce fut au prix de longues explications – sur la nécessité d'attendre et le fait qu'il s'agissait d'étapes normales pour « devenir grand » –, qu'il accepta de perdre temporairement ses appendices supplémentaires après des tests de vision concluants.

Les « études » de Moby Dick continuèrent. Elles se spécialisèrent en partie sur les repères dans l'espace puis, d'une manière plus théorique, abordèrent la géométrie, la géographie et la navigation. Il mémorisa des cartes...

* * *

Le dirigeable achevé, Lothar Halske convoqua Anton de Schamphelaere pour lui signifier comment il envisageait les prochaines semaines.

Informé par télégramme, Jonas van Rhijn viendrait, le lendemain, prendre possession de son aéronef. Comme prévu, de Schamphelaere, accompagné d'un

petit équipage, piloterait l'engin pour l'emmener jusqu'à Holwerd. Une fois sa tâche achevée, l'équipage quitterait l'ingénieur qui resterait sur place pour participer aux aménagements du dirigeable ainsi qu'aux premiers essais. Halske en arriva au point le plus important : sur place, l'ingénieur aurait accès au projet de van Rhijn dont il souhaitait connaître la nature et la portée. Il exigea donc des informations sur ce projet ainsi qu'un rapport quotidien sur l'évolution des essais mais, en constatant les hésitations de son employé, il précisa qu'il ne voulait que des renseignements généraux, pas de détails techniques susceptibles de compromettre un brevet.

Lors du voyage, son premier en aéronef, Jonas van Rhijn se comporta en enfant émerveillé. Il s'installa à l'avant, de manière à ne pas gêner le pilote, et s'éblouit des paysages rupestres vus du ciel. Ils virent la mer avant d'arriver à Holwerd. Quand il repéra les tours d'amarrage, indispensables dans leur cas, de Schamphelaere s'étonna que ce fût sur le territoire d'une grande ferme d'un village côtier et dont les bâtiments semblaient minuscules à côté du hangar devant abriter l'aérostat.

Dès que tout le monde fut à terre, l'équipage s'éclipsa sans avoir été congédié par l'ingénieur et disparut sans même un échange de courtoisies avec les ouvriers ou les responsables du site. Offusqué, de Schamphelaere s'en excusa auprès de ses futurs collègues de travail, mais ce n'était pas ce qui le tracassait le plus. Il avait cru entendre l'un des hommes parler d'un rendez-vous dans une auberge à Dokkum, à dix kilomètres de Holwerd, et ne comprenait pas pourquoi.

Van Rhijn présenta Hanneke Dierkens et Leendert Knappert à de Schamphelaere. Le forgeron s'éclipsa ensuite pour diriger le remorquage de l'aéronef qui l'amènerait dans le hangar. À l'intérieur, l'ingénieur repéra une tour de poutres d'acier dans laquelle il identifia un lourd ascenseur qu'une plateforme prolongeait, tel un pont-levis. D'immenses roues, engagées dans des rails creux qui traversaient le hangar, portaient cette structure métallique.

Van Rhijn emmena de Schamphelaere dans le corps de ferme reconverti en laboratoire qui hébergeait Moby Dick. L'ingénieur ouvrit de grands yeux en découvrant la sphère de cuivre. Il estima son diamètre à deux mètres. Il devait s'agir de la sphère qui trouverait sa place dans la coupole de même dimension ménagée dans la nacelle et qui recevait tous ces câbles de cuivre. Sans lui prodiguer la moindre explication, Jonas, tout sourire, l'entraîna près d'un tableau noir. Là, il lui montra un objectif semblable à celui d'un appareil photographique, puis il fit un geste comme pour attirer l'attention de quelqu'un. Le boîtier bougea et l'objectif se fixa sur un de Schamphelaere éberlué. Van Rhijn prit une craie, désigna l'ingénieur de la main puis écrivit « Anton ». Un bras articulé, qui sommeillait devant le tableau, s'anima pour écrire : « Bonjour Anton ».

De Schamphelaere faillit manquer d'air, mais van Rhijn ne lui laissa pas le temps de reprendre son souffle.

— Anton. Je vous présente Moby Dick.

De Schamphelaere, statufié, ne réagit pas.

— Moby Dick n'a pas de sens auditif, précisa Jonas. Vous devez le saluer ou lui répondre par écrit.

Comme un automate, l'ingénieur parvint à griffonner : « Bonjour Moby Dick »

Satisfait, van Rhijn se félicita de sa décision impromptue d'impliquer dans une relation plus personnelle l'ingénieur. Ce dernier semblait être un homme respectable, même si Halske ne l'avait sans doute pas choisi par hasard. Maintenant que l'aéronef était à Holwerd, les risques étaient limités. Certes, de Schamphelaere pourrait raconter ce qu'il verrait à Halske mais ce dernier finirait bien par réaliser l'inutilité de cet espionnage. En outre, van Rhijn avait foi en l'attraction que pourrait exercer Moby Dick. Il était persuadé que l'ingénieur cesserait à terme de transmettre des informations à son employeur prussien.

Dès le lendemain, après que Moby Dick eut accepté d'être provisoirement débranché, la sphère de cuivre fut transbordée dans la nacelle de l'aéronef. Cette opération

dura une bonne partie de la matinée. Une équipe tracta le « cerveau » sur son support roulant jusqu'à la tour mobile. Le plus délicat fut de franchir le rebord du pont-levis avant de pousser la sphère dans l'ascenseur. La tour roula sur ses rails jusqu'au dirigeable, manœuvre guidée par Knappert qui monta ensuite dessus pour ajuster le pont-levis avec la porte ménagée à cet effet. La dernière difficulté fut de faire rouler la titanesque boule sur son support définitif avant d'abaisser la coupole pour l'immobiliser totalement.

Van Rhijn se hâta d'installer le poste télégraphique dans la cabine de pilotage et de raccorder la première boîte de vision et le bras articulé auquel il adjoignit le tableau. Les éoliennes n'étant pas en service, il brancha de lourdes batteries. De Schamphelaere le rejoignit dans la cabine, mais il se limita au rôle de spectateur ébahi. Jonas écrivit :

« Comment vas-tu ? »

Le télégraphe crépita :

« Bien. »

Jonas sourit. Moby Dick, troublé par le changement, avait préféré revenir au morse originel. Sa vision fonctionnait. Jonas demanda :

« Peux-tu écrire ? »

Le bras écrivit avec lenteur, comme à regret :

« Oui ».

Durant la semaine qui suivit, de Schamphelaere assista à la mise en place de tout le câblage de cuivre et constata que celui-ci n'avait pas pour unique fonction la conduite du courant électrique destiné aux équipements. Certains câbles, notamment, reliaient ces curieux appareils photographiques à la sphère.

Les éoliennes furent connectées, mais, comme le dirigeable demeurait dans le hangar, les batteries restèrent en activité. Quatre boîtes de vision mobiles furent accrochées à l'extérieur de la nacelle, deux à l'avant, deux à l'arrière. Quatre autres complétèrent le dispositif, chacune à un angle du pont qui recouvrait le ballon. On embarqua les « yeux » de rechange.

La première vision du monde extérieur fut, pour Moby Dick, l'intérieur du hangar et les ouvriers qui s'y affairaient. Hanneke eut l'idée de porter une boîte de vision raccordée par un très long câble à la sphère. Elle fit le tour de l'aéronef afin de montrer son « corps » à Moby Dick.

Le « cerveau » fut ensuite relié aux différentes commandes des moteurs et aux mécanismes du gouvernail aérien. Moby Dick sembla comprendre les explications qui lui étaient prodiguées mais les moteurs ne démarrèrent pas. Malgré toute sa bonne volonté, il ne se passa rien pendant plusieurs jours. Bien que ne montrant aucun signe de lassitude, il s'inquiéta de la potentielle déception de Jonas. Ce fut alors que de Schamphelaere eut une idée. Commencant à appréhender le fonctionnement des yeux et du bras articulé en relation avec la sphère, il suggéra que les commandes manuelles des moteurs et du gouvernail soient branchées aux câbles reliant Moby Dick. En recevant ainsi les signaux électriques correspondant à l'activation de chaque commande et en l'accompagnant de commentaires écrits ou télégraphiés, Moby Dick pourrait être instruit par l'exemple.

Grâce à ce dispositif, Moby Dick apprit à démarrer, puis à arrêter les moteurs. Il put faire varier la vitesse des hélices, mais, comme cela créait des turbulences dans le hangar, il dut arrêter. Il réussit malgré tout à inverser leur rotation en modifiant la transmission. Toutes ces actions furent associées au vocabulaire adéquat.

Quand le dirigeable fut enfin remorqué jusqu'aux tours d'amarrage, les boîtes de vision extérieures pivotèrent dans toutes les directions, abreuvant Moby Dick de nouvelles images. Jonas, Hanneke, Leendert et Anton embarquèrent. Ce dernier prit en charge le gouvernail, car Moby Dick ne savait pas encore le manœuvrer. Puis les ouvriers décrochèrent les amarres et Jonas écrivit sur le tableau :

« Démarre. »

Les quatre hélices se mirent à tourner et approchèrent dangereusement des tours d'amarrage.

« En arrière », écrivit à la hâte Jonas.

La rotation s'inversa juste avant l'impact, et le dirigeable commença à se désengager des deux tours.

Quelques minutes plus tard, l'aéronef survolait la mer. Les quatre passagers gardèrent ce silence propre aux moments exceptionnels. Moby Dick vogua plein nord, droit sur l'île d'Ameland. L'ingénieur parvint à faire virer l'aéronef vers l'est, mais au prix d'une très longue courbe.

Le télégraphe crépita :

« Est-ce que c'est beau ? »

L'emploi de l'adjectif déconcerta van Rhijn, car il avait renoncé à expliquer ce que signifiait « beau ». Il s'approcha du poste télégraphique pour répondre en morse :

« Oui. C'est beau. »

Prudent, Jonas annonça à ses compagnons de voyage que Moby Dick avait demandé si tout allait bien et qu'il n'avait pas utilisé l'écriture parce qu'elle était moins directe pour lui que le télégraphe. Il se reprocha son petit mensonge, mais se dit qu'il n'était pas nécessaire que Halske fût au courant de la sensibilité potentielle de Moby Dick.

Les jours suivants, Moby Dick apprit à gérer les hélices séparément et à prendre des virages en jouant sur leurs différences de vitesse. Il maîtrisa très rapidement le gouvernail. Peu à peu, les excursions allèrent plus loin au-dessus de la mer du Nord, mais à chaque fois, ils rentrèrent au bercail juste avant le crépuscule, les nuits étant mises à profit pour refaire le plein d'essence et de provisions. Le climat se mêla à la partie, et Moby Dick connut la frustration de ne pas voler à cause d'une lourde pluie ou encore de vents violents. Quand il put voler à nouveau, il ne se rendit pas compte que chaque sortie durait plus que la précédente. Il ne savait pas que les jours s'allongeaient en ce mois de mai 1894 bien entamé.

De Schamphelaere prévint Halske que les essais touchaient à leur fin, puis il regretta son télégramme. Les motivations de son employeur lui parurent soudain très troubles et il décida alors que ce serait son dernier message.

À la réception du message, Lothar Halske gagna le port d'Eemshaven. Il y avait secrètement acquis un cargo à vapeur, l'un des plus rapides de l'époque si l'on exceptait ceux de la Compagnie des Intelligences Botaniques, propulsés par des turbines, et l'avait fait modifier. Il avait lu le roman qui avait inspiré à van Rhijn le nom de son dirigeable ou, selon de Schamphelaere, le nom du « cerveau mécanique », sans vraiment comprendre à quoi il faisait allusion. Il en avait tiré l'idée d'installer un lance-harpon à la proue du navire. Sur le pont avant avait été ajouté un canon qui pouvait tirer en hauteur. Le navire ainsi adapté pourrait pourchasser et attraper Moby Dick, plus efficacement que des aéronefs que, de toute façon, Halske n'aurait pu réquisitionner sans attirer l'attention de Krupp.

Halske mènerait le cargo au large de l'île d'Ameland pour guetter sa proie. Si les hommes en poste à Dokkum ne parvenaient pas à s'emparer de l'aéronef, ce dernier emprunterait sûrement le trajet rituel décrit par de Schamphelaere. Halske agissait en son nom et pour son propre bénéfice en usant des moyens des entreprises Krupp. Il espéra que l'opération se passait effectivement à l'insu de son employeur, car l'aciériste pourrait exiger des explications ou, pire, s'approprier Moby Dick.

Trois jours plus tard, pour célébrer l'achèvement des essais et des travaux, van Rhijn octroya un congé payé d'une semaine à ses employés. La veille, ils avaient mis en service un nouveau mécanisme d'amarrage et de désamarrage, manipulable par une ou deux personnes et rempli les réservoirs d'essence et réapprovisionné la soute.

Leendert Knappert et Hanneke Dierkens restèrent avec Jonas van Rhijn pour une petite fête privée à laquelle fut convié Anton de Schamphelaere qui avait, pour l'occasion, acheté une bouteille de champagne français.

Anton buvait un verre du vin pétillant quand il remarqua, par la fenêtre du bureau où ils trinquaient tous les quatre, une silhouette qui marchait furtivement vers le bâtiment. Il pensa d'abord à un ouvrier qui revenait parce

qu'il avait oublié quelque chose, puis il reconnut un membre de l'équipage, ce qui lui fit lâcher son verre.

— Les hommes de Halske ! cria-t-il alors que le verre heurtait le sol.

— Que voulez-vous dire ? s' alarma Jonas.

— Halske veut vous voler Moby Dick ! s'exclama Anton, moins surpris de cette conclusion que de n'y arriver qu'à l'instant.

Leendert alla à la fenêtre.

— Il y a effectivement des individus louches qui approchent en se faisant discrets.

— Vite, vite, vite, s'affola Anton. Il faut partir.

— Pas sans Moby Dick ! s'exclama Jonas.

— Par ici, s'écria Hanneke en ouvrant la porte opposée à la fenêtre.

Les hommes s'engouffrèrent à sa suite, puis ils coururent tous les quatre vers les tours d'amarrage. Le bâtiment masqua temporairement leur course, mais, alors qu'ils arrivaient au pied des tours, ils entendirent des cris et un coup de feu. Anton s'écroula. Jonas s'arrêta et fit un pas vers lui, mais Hanneke le retint.

— Je m'occuperai de lui, dit-elle d'un ton dur. C'est Moby Dick qui compte. Montez !

Jonas la fixa et lut la détermination sur son visage. Il opina puis fonça vers la tour la plus proche et grimpa l'escalier aussi vite que possible. Il entrevit Leendert qui libérait les amarres. Un autre coup de feu claqua et le forgeron tomba à son tour. Aussitôt, Hanneke prit le relais sous le regard des boîtes de vision qui s'agitaient dans tous les sens. Jonas surgit dans la cabine, se jeta sur la craie et, sans savoir si le dirigeable était désamarré, il écrivit : « Arrière toute. »

* * *

Jonas van Rhijn visualisait encore Anton de Schamphelaere et Leendert Knappert fauchés par les balles. Étaient-ils encore en vie ? Quant à Hanneke Dierkens qui s'était précipitée pour prendre le relais du forgeron et

détacher les dernières amarres du dirigeable, il ignorait ce qu'elle était devenue. Cela le désolait, mais il ne pouvait plus rien pour elle. La priorité était d'éloigner Moby Dick, l'être-aéronef, des Pays-Bas et de l'Allemagne, afin qu'il se trouve définitivement hors de portée de Lothar Halske.

La mer du Nord était calme sous un ciel gris translucide. Pour l'instant, Moby Dick s'éloignait du continent en suivant un parcours qu'il connaissait par cœur. Il se dirigea vers l'île d'Ameland puis, avant d'atteindre sa côte, bifurqua vers l'est pour la contourner. Il passerait dans le chenal qui la séparait de l'île de Schiermonnikoog pour se lancer ensuite plein nord, tout en restant au-dessus des eaux. Le tableau crissa. L'aéronaute se déplaça pour lire.

« Où allons-nous ? »

Van Rhijn soupira. Il n'avait pas de réponse valable à cette question. Les événements s'étaient trop précipités. Lui et Moby Dick fuyaient les hommes de main de Halske qui avaient investi les installations de Holwerd. Jonas présuma qu'ils ne seraient en sécurité qu'à distance des Pays-Bas et de l'Allemagne. Dans un premier temps, ils allaient voler vers la Norvège. Ce pays pouvait-il devenir un asile sûr ? Face aux méthodes criminelles auxquelles Halske n'hésitait pas à avoir recours, l'aéronaute en doutait. En désespoir de cause, il n'écrivit qu'une seule directive : « Loin au nord. »

Il aurait le temps de réfléchir et Moby Dick parut se contenter de la réponse puisqu'il ne posa pas de nouvelles questions.

Le dirigeable dépassait Ameland pour piquer vers le nord quand surgit sur sa gauche un grand navire d'acier jusqu'ici masqué par l'île. Sa cheminée crachait la lourde fumée noire du charbon. Instinctivement, Jonas se sentit en danger. Lorsque l'aéronef passa devant la proue, à une centaine de mètres du navire, Van Rhijn se retourna pour observer le vaisseau. Comme pour confirmer ses craintes, celui-ci infléchit sa trajectoire pour se lancer à leur poursuite.

L'aérostier pâlit, puis se rasséréna en se disant que ce navire ne disposait sûrement pas des récentes turbines à vapeur qui n'équipaient que quelques navires anglais ou français. Moby Dick sèmerait rapidement les chasseurs.

C'est alors qu'un coup de canon retentit, suivi d'une explosion qui secoua le dirigeable. Van Rhijn eut le temps de voir un morceau de l'aile gauche être déchiqueté en emportant une pale de l'hélice extérieure dont la rotation cessa dans un crachotement d'étincelles et de fumée. L'aéronef, déséquilibré, vira brutalement de bord dans une courbe serrée. À droite, deux hélices tournaient contre une de l'autre côté. Jonas se releva prestement et courut au tableau qu'il effaça avant de tracer : « Coupe les hélices extérieures. »

Moby Dick obtempéra, et la giration cessa. La boîte de vision fixa la surface noire du tableau, dans l'attente d'autres consignes.

« Reprends la direction du nord. »

Van Rhijn espéra qu'ils seraient suffisamment loin quand le canon tirerait un autre obus. Le dirigeable amorça un virage. Jonas, de son côté, examina l'aile endommagée : apparemment, rien n'avait pris feu. Ensuite, il s'intéressa au navire qui les avait pris en chasse. Horrifié, il s'aperçut qu'un lance-harpon dépassait de la proue et qu'un harponneur le manœuvrait. Derrière lui se tenait un homme qui observait intensément l'aéronef. Même à une pareille distance, l'aéronaute le reconnut : Lothar Halske.

Le harpon partit et se ficha dans le flanc du dirigeable, en deçà de l'aile gauche, perçant une des huit chambres à hydrogène. Le sang de Jonas se glaça. À la moindre étincelle, tout s'embraserait. Manifestement, la chambre n'avait pas éclaté et il demeurait une chance que la fuite fût assez lente pour rendre moins détonante la dilution de l'hydrogène dans l'air.

Le câble du harpon toujours enfoncé dans la structure du dirigeable se tendit et freina violemment Moby Dick. La secousse projeta Jonas sur la barre de maintien qu'il heurta du front.

Quand van Rhijn se réveilla, il s'assit, dos contre la paroi, le crâne engourdi dans un casque de douleur. Il frissonna. Il n'avait pas eu le temps de prendre son manteau. Jonas inspira pour se donner un semblant de sérénité. Entendant alors le ronronnement des moteurs, il sourit malgré son propre état. Moby Dick s'était manifestement libéré et, comme sa dernière directive était de voler vers le nord, il devait scrupuleusement s'acquitter de cette tâche.

L'objectif de la boîte de vision se braqua sur l'aéronaute qui fit un signe de la main pour rassurer l'êtré-aéronef, si tant était qu'il pouvait être rassuré. Jonas se leva en s'aidant de la barre de maintien. Ils longeaient une côte montagneuse, à l'est, la Norvège par conséquent. L'horizon perdait ses roseurs matinales. Choqué, Jonas plongea la main dans sa poche pour en sortir sa montre et regarder l'heure. Il avait dormi treize heures. Un élancement lui enserra les tempes et il se demanda un instant si son coma n'avait pas duré vingt-quatre heures de plus. La craie courut sur le tableau.

« Es-tu cassé ? »

Un bref éclat de rire mourut dans la gorge de Jonas qui se rapprocha pour répondre.

« Non. »

Jonas se détourna pour scruter la terre et il y trouva ce qu'il cherchait. La fumée des cheminées s'inclinait vers le nord, le vent était favorable. Il prit la craie.

« Coupe les moteurs. Le vent va nous pousser. »

Les hélices cessèrent de tourner. Le dirigeable ralentit très vite et Jonas entendit un clapotement anormal. Il se colla à la vitre et se rendit compte que la coque frôlait l'eau au point que les vagues les plus hautes la fouettaient. Il s'alarma. Il n'avait pas imaginé que la perte d'une chambre aurait eu un tel impact, mais il aurait dû y penser. Les dirigeables rigides étaient très lourds et leur masse calculée au plus juste. La sphère de cuivre et les nombreux appendices dont l'avait pourvue Jonas n'arrangeaient pas la situation. En outre, venait s'y ajouter

une légère, mais inévitable déperdition d'hydrogène. Pire, il y avait peut-être une avarie dont il ignorait tout. Il fallait donc agir. Van Rhijn écrivit qu'il se rendait dans la soute pour délester, sans même se préoccuper de la compréhension de Moby Dick.

Une fois sur place, il évalua ce dont il pouvait se débarrasser. Il trouva bien quelques objets inutiles, hélas moins qu'il ne l'avait espéré. Il y avait de quoi nourrir quatre personnes pendant deux jours tout au plus et une quantité proportionnelle d'eau. Des vêtements chauds avaient été prévus pour de futurs voyages au-dessus de la mer de Norvège mais ceux-ci paraissaient inadaptés au grand nord. Van Rhijn en profita néanmoins pour s'approprier un manteau de drap et des mitaines.

Une des seules choses qui représentait un poids conséquent était le charbon que Hanneke avait fait embarquer en quantité. La jeune femme avait plaidé pour l'installation d'un poêle dans la cabine. Il avait fallu percer une évacuation de la fumée dans la paroi pour ne pas faire passer entre les chambres à hydrogène un conduit de cheminée trop chaud. Van Rhijn compléta par des outils, du matériel de rechange, comme des boîtes de vision, des pièces de moteur, des bobines de câble de cuivre...

Il ouvrit la porte de la soute et expulsa le matériel indésirable, puis il évacua le charbon au moyen d'une pelle et d'un seau. Emporté par l'élan de son geste, il faillit même tomber une fois. Il garda un dernier seau de boulets noirs en cas d'urgence. Puis se pencha vers l'extérieur pour constater avec satisfaction que l'aéronef s'était élevé d'environ cinq mètres.

Van Rhijn regagna la cabine où il s'immobilisa devant une question de Moby Dick qui l'attendait.

« Qui sont les hommes sur le bateau ? »

L'aéronaute cilla. Comment pourrait-il expliquer que ces hommes ne leur voulaient aucun bien ? De plus, d'autres interrogations relatives aux événements qui avaient précédé leur départ ne manqueraient pas de surgir. Jonas attrapa sa craie. Il ne voulait pas que Moby Dick redoutât tous les humains.

« Ce sont des pirates. »

« Que veulent-ils ? »

Van Rhijn passa la main dans ses cheveux, totalement dépassé. Pourtant, il sentait qu'il devait des éclaircissements à l'être-aéronef. Le vent les poussait doucement vers le nord et ils disposaient de beaucoup de temps. Alors, Jonas, armé d'un chiffon et d'une craie, entama un long exposé aux phrases limitées par la taille du tableau, un pur monologue, puisque Moby Dick n'intervint pas.

Lothar Halske désirait que Moby Dick devînt sa propriété et il voulait aussi s'assurer de la personne de Jonas van Rhijn. Le but de Halske était sans aucun doute de fabriquer d'autres intelligences mécaniques, chose dont il ignorait l'impossibilité, ou de contrôler celle qui existait déjà. Halske avait recruté des hommes, les « pirates », dont certains étaient venus à Holwerd où ils avaient blessé, tué peut-être, Anton et Leendert. La situation de Hanneke était inconnue. Les autres pirates et Halske étaient sur le bateau qui les avait attaqués. Jonas adapta les formulations et ne développa pas des notions comme l'attrait du pouvoir et l'appât du gain. Il eut l'impression que Moby Dick ne comprenait pas grand-chose à son soliloque, mais, surtout, que les motivations humaines lui échappaient.

« Navire pirate derrière nous. »

L'alerte de Moby Dick interrompit la conférence. Van Rhijn partit tout de suite à l'arrière pour identifier l'intrus. Moby Dick ne se trompait pas. Cette forme agressive de métal vomissant de la fumée noire était bien le vaisseau de Halske. Jonas remarqua à l'occasion que le dirigeable était incliné vers l'arrière. La chambre vide créait un déséquilibre. Après une fugitive hésitation, Jonas courut vers l'avant et se hâta d'effacer le tableau pour y inscrire ses nouveaux ordres.

« Hélices centrales en route. »

L'aéronaute ne doutait pas qu'ils sèmeraient une fois de plus leurs poursuivants, mais les possibilités qui s'offraient se révélaient désespérément restreintes. Leur réserve d'essence n'était pas inépuisable et un navire,

même moins véloce, continuerait de les pourchasser tant qu'ils survoleraient la mer. Malheureusement, ils volaient désormais trop bas pour bifurquer vers la Norvège. Ils ne pourraient traverser les reliefs de ce pays et même de simples arbres constitueraient un rempart infranchissable.

Il ne restait qu'une solution envisageable. Contourner la Norvège par le nord les mènerait vers la banquise. La glace arrêterait le navire et sa faible épaisseur émergée devrait permettre à l'aéronef de la survoler. Il suffisait de longer la côte de Norvège vers le nord d'abord, vers le nord-est ensuite, puis est-nord-est. Le problème était que l'aventure s'annonçait compliquée : au nord, des nuages noirs occultaient l'horizon, prélude probable d'une tempête. Mais ils n'avaient pas le choix.

Jonas expliqua à Moby Dick ce qu'il attendait de lui.

* * *

Enfin, au loin, apparaît une épaisseur blanche qui sépare la mer du ciel : la banquise. Jonas van Rhijn se détend. La course-poursuite va bientôt s'achever. Il sait que Moby Dick, avec ses boîtes de vision extérieures, a forcément repéré la banquise avant lui, mais l'être-aéronef ne réagit pas. L'aéronaute ne sait pas comment interpréter ce mutisme.

Jonas décide de se rendre à l'arrière pour évaluer à quelle distance se situe son poursuivant. L'objectif de la cabine suit mollement son déplacement.

Avec ses jumelles, van Rhijn balaie la mer côté ouest. Le ciel est dégagé, rendu presque translucide par un soleil blanc qui tarde indéfiniment à se coucher. La tempête qui leur a coûté une éolienne n'est plus qu'un souvenir. L'aéronaute, vite ébloui à chaque observation, doit s'y reprendre à plusieurs fois, mais il ne détecte rien. Alors qu'il est sur le point de regagner l'avant, c'est presque par hasard qu'il remarque que les objectifs des deux boîtes de vision arrière fixent un même point. Jonas reprend ses jumelles et finit par discerner un renflement sur la courbure de l'horizon. Il croit même distinguer une traînée verticale

qu'il interprète comme étant la fumée des chaudières à vapeur. Les chasseurs n'ont pas abandonné l'affaire.

Méditant cette observation, van Rhijn rejoint la cabine de pilotage. Il passe devant le tableau sans s'apercevoir que quelque chose est écrit dessus. Le bras articulé porte-craie s'agite et frappe la planche de petits coups répétés, ce qui fait sursauter Jonas qui se retourne vers le grand rectangle noir et se fige, pantois.

« Pourquoi les pirates qui nous poursuivent nous veulent-ils du mal ? »

L'aéronaute sourit au mot « pirate » qu'il a appris à son élève. La question est assez simple, mais bien plus complexe qu'il ne le croyait possible de la part de Moby Dick. Elle porte en elle un jugement de valeur. Une part de Jonas se réjouit de ces progrès, mais une autre s'inquiète encore plus du devenir de Moby Dick. Ce dernier aurait-il réfléchi aux explications de son créateur et chercherait-il à valider ses propres raisonnements ? Van Rhijn attrape une craie.

« Ces pirates veulent te capturer. »

Le bras articulé trace un bref « Pourquoi ? » et se fige. Van Rhijn prend le chiffon et efface les phrases tout en pensant que Moby Dick connaît déjà plus ou moins la réponse. Le passage au dialogue révèle toutefois une évolution de sa pensée. Jonas ressent une tension, comme si Moby Dick s'impatientait, et il trouve oppressant le regard de l'objectif sur le tableau noir. Il hésite sur la formulation et jette un œil vers l'avant, en quête d'inspiration. Il faut être succinct et précis.

« Tu es une intelligence mécanique. Tu es unique. Les pirates veulent t'étudier. Ils veulent aussi te garder pour eux. »

Ce discours est moins élaboré que celui de son long monologue, mais, pendant celui-ci et même après, Moby Dick n'a rien écrit ni télégraphié. Là, au contraire, le bras articulé bouge.

« Est-ce que les pirates te veulent, toi aussi ? »

Jonas ne s'étonne pas de la déduction induite par son précédent discours.

« Je crois. »

Van Rhijn s'aperçoit que sa réponse est imprécise et se demande si Moby Dick peut appréhender le doute suggéré.

« Es-tu unique ? »

Il en conclut que oui.

« Je ne suis pas unique comme toi. Tu es la seule intelligence mécanique qui existe. Il y a beaucoup d'hommes. »

Le bras mécanique se soulève, puis s'immobilise. Jonas comprend qu'il doit nettoyer le tableau.

« Pourquoi les pirates te veulent ? »

La question a changé. Elle recèle une forme de certitude.

« Parce que je t'ai créé. »

Van Rhijn soupire. Il n'aime pas se présenter comme un dieu.

« Les pirates veulent que tu crées un autre moi. »

La forme interrogative a disparu. C'est une affirmation. Jonas efface vite ces phrases qui le perturbent.

« Je ne peux pas créer un autre toi, mais les pirates ne le savent pas. »

L'aéronaute a déjà expliqué à Moby Dick le processus qui avait mené à son existence. Le mouvement perpétuel, produit fortuitement une seule et unique fois, avait abouti à la sphère de cuivre qui devint le cerveau de Moby Dick. Van Rhijn avait imaginé l'intelligence mécanique et contribué à sa naissance, mais il n'a jamais occulté l'enchaînement d'accidents imprévisibles et de circonstances improbables qui l'y avaient aidé.

« Tu es en danger. »

Une soudaine émotion touche van Rhijn. Moby Dick vient d'exprimer de l'inquiétude à son égard. Toutefois, il ne peut s'empêcher de répartir :

« Nous sommes en danger. »

Le bras articulé se redresse. Moby Dick a cessé la conversation.

L'aéronaute s'intéresse à la banquise. Elle lui paraît désormais plus épaisse, et il s'en inquiète. Le dirigeable, incliné vers l'arrière, ne vole plus qu'à trois ou quatre mètres de l'eau. Si la glace dépasse cette hauteur, il sera impossible de s'engager au-dessus.

Le harpon des chasseurs n'a percé qu'une seule des chambres à hydrogène, mais ce gaz, auquel nulle porosité ne résiste, parvient sûrement à s'échapper, certes très lentement, des autres chambres. La solution serait de se débarrasser des hélices extérieures et de leurs moteurs, de lâcher du lest supplémentaire, en somme. L'hélice extérieure gauche, toujours accrochée, a été mise hors service par l'obus qui a explosé à l'extrémité de l'aile, rendant ainsi sa jumelle de droite inutile. Malheureusement, cette opération de délestage ne peut s'effectuer qu'à l'arrêt. En vol et avec le froid polaire, même atténué par l'approche de l'été, une telle action relèverait d'une stupide témérité.

Penser au froid fait frissonner van Rhijn. Il souffle sur ses doigts gourds qui émergent des mitaines. Son manteau de drap est trop mince. Il envisage d'aller en chercher un autre dans la soute, car il ne tient pas à gaspiller le peu de charbon qu'il a conservé. Le petit poêle de la cabine est éteint. Pourtant, il ne bouge pas et, perdu dans ses pensées, il continue à subir le froid.

Une heure plus tard, l'aéronaute découvre une banquise fracturée, comme un carrelage blanc géant et chaotique aux joints d'eau. Au-delà, la glace semble uniforme. Mais ce que remarque surtout Jonas, c'est que la croûte solide posée sur la mer n'excède pas un mètre de haut. Il se retient de bondir de joie, surtout pour que cette réaction ne surprenne pas Moby Dick. Si, plus loin, la glace s'élève en pente douce, l'aéronef pourra paisiblement s'échouer.

Il ne faut pas longtemps pour que la surface terne et tourmentée de la mer cède la place à la banquise, d'abord fissurée, puis de plus en plus uniforme. Van Rhijn laisse l'aéronef filer pendant un bon quart d'heure. Il ne pense pas que le navire de Halske soit un brise-glace, mais il préfère ne pas prendre de risque. Quand il se sent enfin en sécurité, il revient devant le tableau noir pour donner ses directives.

« Coupe les moteurs. Nous allons dériver. »

Moby Dick ne répond pas, mais les hélices cessent de tourner. Jonas regarde dehors. Il ne trouve sur l'étendue gelée aucun repère qui lui permette d'évaluer le sens et la force du vent. Dans un premier temps, l'élan va les porter, mais, si le vent les pousse dans une mauvaise direction, ils devront redémarrer les moteurs. Il n'ose pas aller vérifier les jauges d'essence.

La craie crisse sur le tableau.

« Sommes-nous en sécurité ? »

Van Rhijn réfléchit et conclut qu'il vaut mieux être strictement factuel.

« Le navire des pirates ne peut pas nous suivre sur la glace. »

« Où allons-nous ? »

Moby Dick a déjà posé cette question, et Jonas n'y a pas vraiment répondu. Il opte pour la franchise.

« Nous cherchons les explorateurs. »

« D'autres hommes ? »

Van Rhijn se moque intérieurement de lui-même. Moby Dick sait que les pirates sont des humains et qu'il faut sans doute se méfier de tous les humains.

« Ces hommes ne sont pas des pirates. »

Jonas attend un peu, puis efface le tableau. Le bras s'anime.

« Pourquoi devons-nous chercher les explorateurs ? »

Van Rhijn n'arrive pas à cerner la motivation sous-jacente à ces questions. L'inquiétude ? La méfiance ? La curiosité ? Il répond.

« Les réserves de nourriture et de carburant ne dureront pas longtemps. Les explorateurs pourront me donner à manger et auront peut-être de l'essence. »

Jonas n'est pas certain que Moby Dick ait pleinement appréhendé la notion de nourriture, toutefois ce dernier sait qu'elle est, pour un être humain, l'équivalent de l'électricité ou de l'essence pour lui-même. Moby Dick a aussi plus ou moins compris que la privation de nourriture pouvait entraîner la mort de l'aéronaute, ce qu'il assimile à un arrêt définitif de son fonctionnement.

Le bras articulé s'anime.

« Nous trouverons les explorateurs. »

Jonas sourit de cet optimisme et se contente d'un grand « oui », puis il se rapproche de la vitre avant et s'abîme dans la contemplation du paysage blanc. Il sent le regard de la boîte de vision sur ses épaules. Les minutes défilent. Le dirigeable ralentit tout en continuant d'avancer. Le vent a légèrement dévié la course au nord-est, mais cela convient à van Rhijn. Ils volent approximativement en direction de la terre François-Joseph où ils sont censés retrouver l'expédition Jackson-Harmsworth. La glace se rapproche. Elle n'est plus qu'à un mètre sous la cabine. L'arrière va bientôt toucher.

Soudain, l'aéronaute remarque une forme sombre allongée qui glisse sur la banquise et vient à leur rencontre. Il prend ses jumelles et ne met pas longtemps à identifier un traîneau attelé de chiens conduits par un musher. Le tableau crisse.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Jonas réfléchit un instant. Il n'a bien sûr pas préparé Moby Dick aux différents aspects de la vie au-delà du cercle polaire.

« Un traîneau. C'est un moyen de transport terrestre. Un explorateur pilote les chiens qui le tirent. »

Van Rhijn se relit, dubitatif. Hormis « traîneau », Moby Dick connaît tout le vocabulaire, cela ne signifie pas pour autant qu'il va comprendre. Le peu qu'il sait des chiens ne va pas l'aider. Le bras s'agite. Jonas efface le tableau.

« Les pirates ont-ils un traîneau ? »

Van Rhijn réalise tout à coup que la banquise bloquera le navire, mais n'arrêtera pas forcément Halske et ses hommes. Il jette un œil dehors. Le musher se rapproche. Il lui semble soudain menaçant, puis il se ressaisit. L'homme vient du nord-est. Il ne fait donc pas partie des « pirates ». Jonas se dit qu'il doit rassurer Moby Dick, néanmoins il répugne à mentir.

« Je ne sais pas. C'est peu probable. »

« Tu es en danger. »

Cette fois, van Rhijn s'abstient de repartir, ébranlé par l'inquiétude à son égard que montre cette gigantesque

sphère de cuivre, cerveau de ce dirigeable, qui, outre l'intelligence, a manifestement découvert une forme d'émotion. Il se contraint à effacer le tableau.

« Nous allons nous éloigner pour nous mettre en sécurité. »

« Les explorateurs sont-ils plus nombreux que les pirates ? »

L'aéronaute s'étonne de la question, mais y répond instantanément.

« Non. Ils sont beaucoup moins nombreux. »

Dehors, le musher est assez près pour que van Rhijn lui fasse un grand signe de la main qu'il espère visible derrière la vitre. Le musher agite son bras en retour. Au même moment, le poste télégraphique crépite. Jonas traduit sans effort : « Porte latérale droite ouverte. »

L'urgence doit être grande pour que Moby Dick repasse en morse. L'aéronaute se précipite sur la porte indiquée, mais la trouve fermée. Surpris, il se dit qu'il a peut-être mal interprété le message. Il ouvre la porte et se penche pour regarder à l'extérieur. Concentré, il n'entend pas tout de suite les hélices qui ont redémarré. Brutalement, l'aéronef fait une embardée et vire à gauche. Déséquilibré, Jonas bascule à l'extérieur et se reçoit durement sur la glace un mètre plus bas. Il s'assoit, puis, éberlué, constate que Moby Dick repart vers l'ouest, les hélices intérieures lancées à plein régime. Pourquoi l'aérostat l'a-t-il éjecté ? Car c'était sans conteste volontaire. Et pourquoi rebrousse-t-il chemin ? Jonas se lève et se met à courir, mais, très vite, le froid lui brûle les poumons et il s'arrête pour tousser.

Alors qu'il relève la tête, le traîneau s'arrête à côté de lui. Le musher, revêtu de la tête aux pieds de fourrure dont seul émerge le visage, extirpe une couverture de son chargement, puis marche vers van Rhijn et la jette sur ses épaules sans lui demander son avis. L'aéronaute se laisse faire, car son manteau est trop léger pour la bise qui l'agresse. C'est une main tremblante qu'il tend au nouveau venu.

— Merci. Jonas van Rhijn.

Les mots partent en buée givrée. Le froid incite au laconisme.

— Enchanté, répond le musher. Frederick George Jackson.

— Enchanté. Pouvez-vous rattraper ce dirigeable ?

L'explorateur, interloqué, dévisage le Hollandais comme s'il était fou, puis observe l'aéronef qui s'éloigne. Il éclate de rire d'une façon fort peu britannique.

— Allez-vous toujours aussi loin pour héler un fiacre ?

— Je suis désolé, insiste Jonas, mais c'est extrêmement important.

Jackson regarde à nouveau le dirigeable avant de conclure.

— Nous pouvons le suivre, mais, s'il ne ralentit pas, nous aurons beaucoup de mal à rattraper votre voleur.

— Il ne s'agit pas d'un vol, mais plutôt d'une fugue.

Jackson fronce les sourcils et renonce à comprendre. Il se retourne avec un geste d'invitation.

— Venez. Et ne soyez pas désolé. Cette escapade va rompre la monotonie quotidienne de ces journées polaires sans fin.

Van Rhijn lui emboîte le pas. L'explorateur libère de la place sur son traîneau et aide l'aéronaute à s'y installer confortablement. Ensuite, il lance ses chiens au pas de course.

La poursuite paraît interminable à Jonas qui se demande sans cesse pourquoi Moby Dick revient en arrière. Celui-ci a dû ralentir, car il ne distancie pas le traîneau. Cependant, l'attelage ne comble pas son retard.

La course a duré une demi-heure quand Jackson fait brutalement déraiper le traîneau pour l'immobiliser au ras d'une crevasse. Jonas, assis, se tourne vers la fissure tout près de lui et s'étonne que la mer ne l'ait pas déjà envahie. Avec précaution, il quitte son siège et s'écarte de l'entaille profonde dans la glace pour scruter l'ouest où la banquise s'émiette.

— Je ne peux aller plus loin, commente Jackson.

— Vous avez fait ce que vous avez pu, dit van Rhijn, attristé par sa propre impuissance. Je vous en remercie.

Moby Dick a dépassé la banquise à peu près au même endroit où ils avaient commencé à la survoler, Jonas le jurerait. L'aérostat est maintenant au-dessus de la mer et file sans ralentir vers des volutes de fumée. Jonas s'affole. Il a peur d'avoir compris. Un bateau de fer, ce baleinier qui les traque depuis la Hollande, se rapproche de la banquise à toute vapeur. Pourtant, c'est droit sur lui que se dirige Moby Dick.

— Quel est ce navire ? s'enquiert Jackson.

— Ce navire a été affrété par un certain Lothar Halske, répond Jonas. Il nous pourchasse depuis la Hollande, moi et mon aéronef. Ce Halske est à bord et il a l'intention de nous capturer.

— Vous parlez de votre aéronef comme d'une personne, lâche Jackson, quelque peu déconcerté.

Assailli pas des émotions en apparence contradictoires, van Rhijn ne répond pas. Il commence à cerner les intentions de Moby Dick. Le dirigeable ne change pas sa direction d'un iota et file droit sur le navire qui l'a harponné. Une vengeance ou de la colère ? Non. C'est bien plus beau. Moby Dick est capable d'aimer, Jonas en est convaincu, et par extension de se sacrifier. Pétrifié, Jonas découvre à la fois un immense bonheur et une terrible perte. Quelle chance a Moby Dick ? Aucune, *a priori*. Tétanisé par cette révélation, Jonas entend à peine la question de l'explorateur.

— Que fait le pilote ?

— J'ignore ce que compte faire Moby Dick, souffle Jonas comme pour conjurer le sort inévitable qui attend l'aérostat.

— Moby Dick ? s'étonne Jackson.

— Oui, l'aéronef.

Jackson fixe van Rhijn et constate que celui-ci ne plaisante pas.

Le navire se déporte vers le sud. Moby Dick corrige sa trajectoire. Le navire tente d'autres manœuvres qui s'apparentent à des tentatives d'évitement, mais, à chaque fois, le dirigeable retrouve l'alignement avec lui.

Jonas van Rhijn serre les dents. Lothar Halske a peur de l'aéronef rempli d'hydrogène. Lui, il a peur pour Moby

Dick. L'être-aéronef a choisi le sacrifice. Dans son raisonnement, c'est la seule solution possible pour que son créateur soit enfin en sécurité. Les pirates pouvant débarquer sur la banquise et les explorateurs n'étant pas assez nombreux pour les contenir, Moby Dick a décidé de prendre le navire pour cible et il fait en sorte que sa proie ne lui échappe pas.

L'aéronaute ferme les yeux au moment où le dirigeable percute la proue du vaisseau de métal. L'embrassement est immédiat et titanesque. L'aéronef n'est plus qu'un torrent de flammes qui se déversent sur le pont. L'incendie se propage à tout le navire et, bientôt, des explosions achèvent le bateau qui coule en quelques minutes. Le feu disparaît avec lui.

Les paupières de Jonas brûlent de larmes sèches. Jackson ressent la douleur de l'aéronaute et pose la main sur son épaule.

— Mes condoléances, monsieur. Il semblerait que le sacrifice du pilote et de l'équipage vous ait définitivement débarrassé de ces gens.

— Merci, monsieur, articule avec peine van Rhijn. Mais il n'y avait pas, à proprement parler, d'équipage. Moby Dick contrôlait absolument tout.

— Qui était Moby Dick ?

— *Mon* aéronef, murmure Jonas.

— Fin —